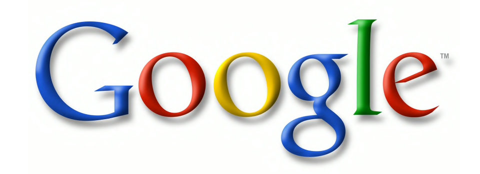
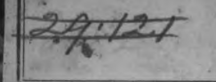
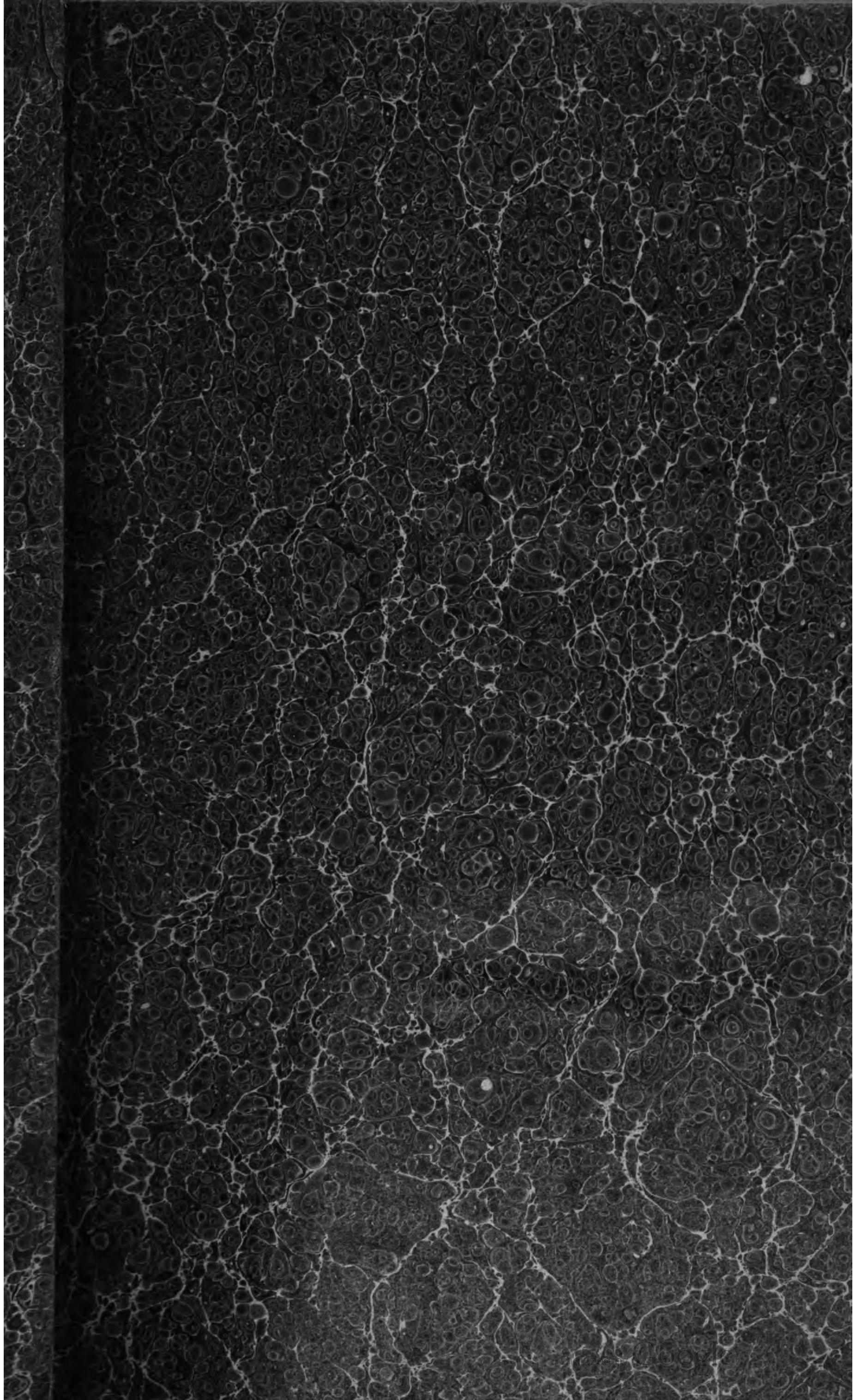





29.121



# BIBLIOTHÈQUE
# UNIVERSELLE

DES

## SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS,

RÉDIGÉE A GENÈVE.

FAISANT SUITE A LA BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE.

XVIme ANNÉE.

LITTÉRATURE. — TOME XLVI.

GENÈVE,
IMPRIMERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.
PARIS,
BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE, RUE DE RICHELIEU, N.° 60.

1831.

1861, Nov. 22.

# BIBLIOTHÈQUE

# UNIVERSELLE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS,

RÉDIGÉE A GENÈVE.

1831. — TOME I.

## LITTÉRATURE.

GENÈVE,
IMPRIMERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.
PARIS,
BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE, RUE DE RICHELIEU,
Nº 60.



# LÉGISLATION.

**PRINCIPES DE LÉGISLATION CIVILE ET CRIMINELLE, extraits des manuscrits de Bentham, par E. DUMONT; traduits en allemand avec des notes, par le Dr. F. E. BENEKE.**

---

(*Second article. Voyez p.* 337 *du volume précédent.*)

Poursuivons la citation que nous avons commencée dans notre premier article, et qui est tirée du commentaire ajouté par Mr. Beneke au premier chapitre de la traduction.

« Je suis parfaitement d'accord avec l'auteur dans ce qu'il dit, au commencemeut de ce chapitre, sur le but de la législation et du gouvernement. Ce but doit être le bien général, dans la plus large acception de ce mot, et c'est en quoi toutes les théories des vrais penseurs ont toujours été d'accord. Leurs dissidences, leurs controverses, quelquefois violentes, proviennent uniquement de l'importance exagérée qu'ils attachent, les uns à un certain élément du bonheur général, les autres à un autre. A chaque relation qui peut être l'objet d'une loi, se rattachent certains groupes d'intérêts qui en déterminent la nature. Assemblez ces intérêts, comparez-les; ce qui, en les appréciant à leur valeur normale, vous

paroîtra procurer la plus grande somme de bien, servira de règle pour juger une loi existante ou pour en faire une nouvelle. »

L'adhésion complète de Mr. Beneke au principe de l'utilité considéré dans son application législative, c'est-à-dire comme principe du plus grand bien du plus grand nombre, n'est qu'apparente; car elle est subordonnée à la condition que les intérêts seront évalués arbitrairement; et cette restriction, ainsi que nous l'avons déjà dit, rend le principe lui-même tout-à-fait insignifiant.

«Mais l'auteur mérite le reproche qu'il fait lui-même aux autres philosophes, de n'avoir pas, dans leur recherche du bien général, envisagé l'homme tout entier et tel qu'il est. Sa définition du bien en donne une idée étroite et incomplète. Il fait observer, il est vrai, que, sous le nom de plaisirs et de peines, il entend aussi les plaisirs et les peines de l'âme. Mais, quelque extension qu'on donne à ces mots, on ne pourra jamais leur faire signifier autre chose que des impressions passagères; et cependant, les biens et les maux qui résultent d'un état, d'une manière d'être, durable, ne peuvent-ils pas, à aussi juste titre, et souvent avec bien plus de raison, être considérés comme tels? N'est-il pas inconséquent de n'admettre dans la somme du bien général que les événemens de la vie qui n'ont aucune consistance, et ne laissent aucune trace, et d'en exclure tous ceux qui se font sentir pendant une durée continue, et qui deviennent, en quelque sorte, notre propriété? C'est comme si l'on ne vouloit faire entrer dans la fortune d'un particulier que les petites sommes qu'il reçoit pour les dépenser aussitôt, et non celles qu'il garde pour un usage futur. »

Evidemment, Mr. Beneke commet ici une grave erreur. Jamais il n'est entré dans l'esprit de Bentham, et d'aucun de ses disciples, de borner le catalogue des biens aux plaisirs passagers, encore moins aux plaisirs physiques. Pour le prouver, qu'il nous soit permis de rapporter ici les expressions mêmes de l'original.

« *Utilité* est un terme abstrait. Il exprime la propriété ou la tendance d'une chose à préserver de quelque mal ou à procurer quelque bien. *Mal*, c'est peine, douleur, ou cause de douleur. Bien, c'est plaisir, ou cause de plaisir, Ce qui est conforme à l'utilité ou à l'intérêt d'un individu, c'est ce qui tend à augmenter la somme totale de son bien-être. Ce qui est conforme à l'utilité ou à l'intérêt d'une communauté, c'est ce qui tend à augmenter la somme totale du bien-être des individus qui la composent. »

«...Je prends ces mots, *peine* et *plaisir*, dans leur signification vulgaire, sans inventer des définitions arbitraires pour donner l'exclusion à certains plaisirs, ou pour nier l'existence de certaines peines. Point de subtilité, point de métaphysique ; il ne faut consulter ni Platon ni Aristote. *Peine* et *plaisir*, c'est ce que chacun sent comme tel ; le paysan ainsi que le prince, l'ignorant ainsi que le philosophe. »

Rien de plus général, ni de moins exclusif que cette définition ; et, si les termes de peine et de plaisir expriment plus particulièrement des biens et des maux passagers, c'est qu'il n'est aucune manière d'être, aucun état, physique ou moral, désirable ou redoutable, qui ne se compose, en définitive, d'une somme de biens et de maux de cette espèce, et qui ne soit *cause de peine ou*

*de plaisir*. La citation suivante, empruntée au chapitre cinquième des *Traités de législation*, ne laisse aucun doute sur le sens qu'il faut donner aux expressions dont s'est servi Bentham.

« On a coutume, » dit-il, « de représenter la *vertu* en opposition à l'*utilité*. La vertu, dit-on, est le sacrifice de nos intérêts à nos devoirs. Pour exprimer des idées claires, il faudroit dire qu'il y a des intérêts de différens ordres, et que divers intérêts, dans certaines circonstances, sont incompatibles. La vertu est le sacrifice d'un intérêt moindre à un intérêt majeur, d'*un intérêt momentané à un intérêt durable*, d'un intérêt douteux à un intérêt certain. Toute idée de vertu qui ne dérive pas de cette notion, est aussi obscure que le motif en est précaire. »

Ce chapitre cinquième de l'original, Mr. Beneke en a fait le second de son ouvrage et avec raison, selon nous, car le sujet en est intimément lié avec celui du premier; ou, pour mieux dire, il en est le complément, l'appendice. Après l'exposition du principe, quoi de plus nécessaire que de réfuter les objections que cette exposition peut faire naître? Suivons le traducteur dans ses notes explicatives sur ce chapitre.

« Nous retrouvons ici l'assertion que la vertu ne tire sa valeur que de son utilité. Cela est incontestablement faux. La vertu nous est connue et manifestée *a priori* dans notre conscience intime; elle tire sa valeur d'elle-même. Cependant, au moyen d'une légère modification, nous pouvons rendre la définition de l'auteur aussi vraie qu'elle l'est. Il suffit d'ajouter le mot de *disposition*. « La vertu consiste dans la disposition à sacrifier un intérêt moindre

à un intérêt majeur, un intérêt passager à un intérêt durable. « Ainsi, le mérite de la vertu ne dérive plus de ses effets immédiats, ni du but qu'elle se propose. Nous comparons une prédisposition intérieure à une autre, et nous attribuons le nom de vertu à celle qui est propre à produire certains effets, mais uniquement à cause de ce caractère inné qui se trouve en elle, et non à cause de ces effets. Celui qui apprécie tout dans le monde à sa juste valeur, et qui ne met jamais, dans ses actions ni dans ses sentimens, un bien supérieur au-dessous d'un inférieur, celui-là, nous le nommons *vertueux*. La notion du bien moral se trouve ainsi dégagée de toute considération extérieure; car, lors même que, par l'intervention de circonstances accidentelles, une action immorale deviendroit utile, nous ne nous laisserions point entraîner à l'approuver, car, c'est dans le principe de la volonté qu'une telle action porte le motif éternel du blâme qui la suit. Et, *vice versâ*, l'approbation que nous accordons à une action vertueuse en elle-même ne sera point diminuée par la vue des suites fâcheuses que cette action aura pu accidentellement entraîner. »

Encore une fausse interprétation; mais ici l'erreur est impardonnable, car, l'expression de l'original est, pour tout lecteur attentif, aussi claire, et dit tout autant que celle que le traducteur lui substitue. L'omission du mot *disposition*, dans la phrase que nous avons citée plus haut, est une de celles qu'on se permet tous les jours pour donner au style plus de vivacité ou de concision. C'est une ellipse qui n'a rien d'obscur et que l'usage au-

torise, même dans la prose didactique. Qui ne sait que la vertu n'est pas un sacrifice, puisque la vertu n'est pas un acte, mais une disposition à faire des actes? Peut-on croire que l'auteur des *Traités* ait ignoré la signification commune d'un mot qu'il emploie si souvent? Cependant cette pensée, implicitement ou explicitement complétée, ne signifie point encore pour nous tout ce qu'elle signifie pour Mr. Beneke, et voici le seul développement dont nous la croyons susceptible dans le véritable esprit de la doctrine utilitaire.

Il est certain que nous jugeons une foule d'actes de la volonté avant d'en connoître les effets. Nous les rangeons *a priori*, d'après l'intention seule, et abstraction faite de toute exécution matérielle, sous certaines catégories, et nous leur accordons ou leur refusons de même *a priori*, notre approbation, quelles qu'en puissent être les conséquences dans tel ou tel cas particulier. Ces jugemens sont le résultat de l'expérience qui nous a montré ces actes comme ayant une tendance générale, plus ou moins constante, à produire du bien ou du mal. La même expérience ne tarde pas à nous apprendre qu'on peut rapporter ces actes à certaines dispositions naturelles, à certaines qualités de l'âme qui ne sont autre chose, chez celui qui en est doué, que l'aptitude à préférer telle sorte de jouissances à telle autre, qu'un degré supérieur de sensibilité pour les plaisirs sociaux, et d'indifférence relative pour les plaisirs anti-sociaux, ou *vice versâ*. Nous appelons *vertus* les dispositions bienfaisantes, et *actes vertueux* les actes qu'inspirent de semblables dispositions et qui en émanent directement. Il est donc parfaitement vrai

que notre admiration pour un acte vertueux, en donnant à ces mots l'acception qu'ils ont dans le langage ordinaire, est antérieure à toute connoissance acquise de ses effets particuliers ; mais il en est tout autrement de la vertu elle-même, considérée abstraitement, car elle ne tire son mérite à nos yeux que de sa tendance générale à produire des effets salutaires.

Dans tout ce qui précède, nous avons vu Mr. Beneke exposant sa théorie et s'efforçant de la faire concorder avec le principe de l'utilité. Il lui reste à l'établir en employant sa méthode favorite de l'analyse psychologique. Nous donnerons à nos lecteurs un aperçu sommaire des recherches qu'il a entreprises dans ce but, et dont il ne présente lui-même qu'une esquisse abrégée dans ses notes. Ceux qui seroient curieux d'en savoir davantage pourront consulter les *Psychologische Skizzen*.

«Si nous réussissons à prouver qu'il y a, pour tous les hommes, une évaluation des biens et des maux, tellement inhérente à leur nature qu'elle soit primitivement la même pour tous, et qu'elle doive, par conséquent, leur servir de règle dans la vie pratique, nous aurons trouvé le fondement de l'obligation morale, nous aurons résolu le problème insoluble de Kant : *Comment l'impératif catégorique peut-il devenir pratique*? nous aurons montré comment la moralité est fondée sur la nature de l'homme combinée avec la nature des choses, sans l'intervention d'aucun principe étranger à l'une et à l'autre. Trouver une échelle de graduation des biens et des maux, qui soit la même pour tous les hommes et telle que chacun, en la voyant, la reconnoîtroit pour vraie, tel est le problème que nous nous pro-

posons ; problème que Bentham n'a point résolu, qu'il n'a pas même songé à résoudre, et dont la solution n'a pu être obtenue qu'au moyen d'une analyse psychologique poussée fort loin. »

« De quelle manière naissent et se forment en général les idées de bien et de mal, ou d'évaluation des choses? Sans contredit, c'est par les impressions que les objets font sur notre être, lorsqu'ils agissent immédiatement ou lorsque nous nous les représentons. Ainsi, nous évaluons les objets matériels par les impressions que nos sens en reçoivent, et suivant la nature et le degré de ces impressions ; nous évaluons les objets immatériels par l'impression qu'ils produisent sur cette partie de notre être qui leur ressemble et qui est en contact avec eux. Or, l'âme humaine est de telle nature que les impressions et les images, à mesure qu'elles s'y rendent sensibles, sont placées par tous les hommes de la même manière, sur une échelle de degrés. La raison de cette conformité se trouve dans la conformité des forces primitives ou fondamentales, et dans la conformité du développement. Ainsi, tout homme en état de santé physique et morale recevra plus d'impression des jouissances de la vue et de l'ouïe que de celles des sens inférieurs. Pourquoi? C'est que les organes des sens supérieurs ont, chez tous les hommes, plus de vigueur ; ensorte que, à égalité d'action de la part des objets impressifs, ceux qui s'adressent à nos sens supérieurs doivent produire une impression plus vive que ceux qui s'adressent à nos sens inférieurs. Ainsi, encore tout homme non corrompu estimera plus les plaisirs de la culture intellectuelle que les plaisirs des

sens, parce que ceux-là ont occupé dans son développement une plus grande place, et ont laissé plus d'images que les autres. Enfin, il n'est pas un homme bien élevé qui ne mette le bien-être d'une communauté ou de tout le genre humain au-dessus du bien-être individuel, parce que le premier se présente à son âme comme une image indéfiniment multipliée du second, et par conséquent avec une force multipliée. Ces différens degrés de force impressive, qu'une analyse psychologique complète mettroit en évidence et à l'abri de toute espèce de doute, se manifestent à nous dans la conscience intime, et comme ils reposent sur une conformité essentielle entre les individus de l'espèce humaine, ils doivent se manifester également à tous; ensorte que, là où nous trouvons le contraire, nous sommes fondés à supposer que le développement de l'individu ne s'est pas opéré régulièrement ou qu'il y a eu corruption. »

« Maintenant, quelles sont les causes qui peuvent altérer cette évaluation absolue et normale des choses? Pourquoi se trouve-t-elle chez la plupart des hommes, non comme principe naturel, mais comme principe moral, c'est-à-dire sous la forme d'un sentiment confus qui nous dit que nous devrions penser et agir de telle manière, tandis que, en réalité, nous sommes entraînés à agir autrement? C'est ce que nous découvrirons en observant attentivement le développement de l'âme humaine. En effet, ce développement peut être altéré de deux manières. *Négativement*, lorsque certaines sensations et certaines images d'un genre élevé ne se produisent pas en nous, et que, par conséquent, le dévelop-

pement psychique nécessaire pour les apprécier nous manque? Les sauvages, par exemple, n'attachent aucun prix aux arts et aux sciences, parce que les impressions que l'être humain en reçoit ne se sont pas opérées chez eux, et qu'ils ne peuvent avoir aucune idée de leur valeur. Il en est de même des individus qui, quoique vivant dans une société civilisée, n'y ont pas été placés de manière à se développer en tous sens. *Positivement*, lorsque les impressions et, par suite, les sentimens et les idées d'une valeur inférieure, sont trop vives, trop développées chez nous; c'est une suite de la fréquente récurrence de ces impressions qui laissant, chaque fois qu'elles ont lieu, une trace dans notre âme, et se combinant ensuite avec ces restes agglomerés, en acquièrent une intensité, une importance toujours croissante. »

« Supposons qu'un plaisir quelconque des sens, par exemple du goût, soit d'après la véritable évaluation, dix fois moindre que tel autre plaisir plus noble, mais que le premier se soit offert vingt fois plus souvent chez un individu et y ait laissé une masse proportionnée de restes psychiques, ou d'images qui se présentent toutes à la fois à sa perception, au moment où il est appelé à choisir entre les deux plaisirs. Le plaisir ignoble aura pour lui deux fois autant de valeur que l'autre; il se le représentera deux fois aussi vivement. Ce qu'on dit de l'évaluation, se dit du désir qui en est la suite, et c'est ainsi que s'explique l'immoralité. »

La question à résoudre est clairement posée. Il s'agit de trouver une échelle d'appréciation des plaisirs et des peines égale pour tous les hommes. Nos lecteurs savent

maintenant pourquoi Bentham ne s'est point occupé d'une pareille question, pourquoi il n'a pas même dû y songer. Toutefois, si elle étoit résolue, et résolue de telle manière que tout homme à qui on feroit part de cette solution dût en reconnoître la vérité, ce résultat mériteroit bien qu'on se donnât quelque peine pour l'obtenir, car il exerceroit une influence décisive sur la morale et sur la législation. Seulement, nous ne pouvons nous empêcher de faire observer à l'auteur que la découverte qu'il pense avoir faite rencontrera dès l'abord une présomption accablante résultant de sa nouveauté même. Quoi! depuis tant de siècles les hommes n'ont pu tomber d'accord sur ce qui est le vrai bien et le vrai mal, c'est-à-dire sur l'objet de leur expérience et de leurs réflexions journalières; on s'est disputé, on a écrit des volumes sur chaque point de la question, sur chaque fait isolé qui s'y rattachoit; et vous, nouveau venu, sans autre mission que votre penchant pour l'étude des abstractions, homme soumis comme tous les autres à l'influence de mille causes d'erreur, vous prétendez avoir trouvé cette pierre philosophale, par le seul secours de l'observation et de la réflexion, c'est-à-dire en employant les mêmes moyens qui ont toujours été à l'usage de tout le monde!

Quoique cette présomption ait bien un certain degré de force logique, il ne seroit pas raisonnable de s'en servir, comme d'un argument péremptoire, pour condamner sans examen les recherches dont il s'agit; car, à quels efforts de l'esprit humain ne s'appliqueroit-elle pas? Quelle découverte un peu importante n'a pas été neuve dans son temps? C'est une présomption de l'espèce de

celles que les jurisconsultes appellent présomptions *Juris*, et qui ne sont tenues pour vérités que sauf la preuve contraire. Mais elle impose, tout au moins, à celui qui se présente pour la détruire, l'obligation d'imprimer à sa preuve un tel degré d'évidence et de clarté, qu'il ne puisse rester aucun doute dans l'esprit des juges, c'est-à-dire, du public. Or, nous sommes loin de reconnoître que Mr. Beneke ait satisfait à cette exigence. Pour découvrir la partie foible de son raisonnement, replaçons dans leur ordre logique les élémens dont il se compose.

1° Les idées de bien et de mal résultent des impressions que les objets font sur notre être, soit lorsqu'ils agissent immédiatement sur lui, soit lorsque nous nous les représentons.

2° L'âme humaine est de telle nature que les impression et les images, à mesure qu'elles s'y rendent sensibles, y sont placées à différens degrés sur une certaine échelle d'évaluation.

3° Cette échelle est la même pour tous les hommes; les degrés s'y correspondent exactement d'individu à individu.

4° Cette égalité provient de la conformité des facultés fondamentales chez tous les hommes, et de la conformité de leur développement.

Telles sont les quatre propositions principales dont l'enchaînement, si chacune d'elles étoit démontrée, amèneroit la solution du problème. Les deux premières sont d'une vérité incontestable; la troisième dépend de la quatrième; reste donc à établir celle-ci. C'est ce que Mr. Beneke essaie de faire au moyen de quelques faits em-

pruntés à la physiologie et à la psychologie expérimentale. Mais, quoique nous ne doutions pas qu'un plus grand nombre de pareils faits puissent être recueillis, et l'aient été effectivement par l'auteur, dans les ouvrages auxquels il nous renvoie, nous n'en voyons point résulter cette évidence à laquelle nous étions en droit de nous attendre.

Qu'il y ait ressemblance entre les facultés primitives de tous les hommes et par suite entre leurs échelles d'évaluation des biens et des maux, c'est ce que nous ne songeons point à contester. C'est cette ressemblance qui produit toutes les idées générales, et presque instinctives, au moyen desquelles nous nous orientons dans le labyrinthe de la vie privée, et qui fournissent au législateur une base sans laquelle l'application du principe du plus grand bien du plus grand nombre seroit, peut-être, matériellement impossible. Mais, entre cette ressemblance et la parfaite conformité que suppose Mr. Beneke, la distance est immense; et, le seul moyen de la combler, seroit d'analyser tous les faits moraux sans exceptions, et de les ramener tous à la règle proposée. Tant qu'il y aura un seul fait démontré contraire, ou seulement négligé, la démonstration sera incomplète, et la proposition pourra être tenue pour fausse, puisque toutes les apparences sont contr'elle. Or, le travail que nous supposons est impossible, car le nombre des faits est infini, incalculable. D'ailleurs, de quel usage pourroit être, dans la pratique et pour le bonheur du genre humain, une vérité qu'il faudroit chercher dans de gros volumes d'une argumentation profonde et minutieuse?

Mr. Beneke ne se dissimule pas que les apparences

sont contre lui, et il s'attache à expliquer ces apparences au moyen des circonstances accidentelles qui influent de diverses manières sur le développement des individus, et qui altèrent l'évaluation naturelle des biens et des maux. Nous regardons des recherches à cet égard comme utiles et fort ingénieuses. Il est bon, et telle doit être la tâche des moralistes, de montrer aux hommes de quelle manière ils sont amenés à s'exagérer la valeur de certains plaisir et de certaines peines. Mais, quoiqu'on puisse taxer d'exagération certaines évaluations individuelles, en les rapportant à la mesure commune du plus grand nombre, rien, absolument rien ne nous autorise à conclure, qu'il soit possible de trouver, pour l'espèce humaine toute entière, une évaluation normale qui puisse ou qui doive servir de règle pour tous les hommes. Nous disons *qui puisse* ou *qui doive*, parce que la démonstration de Mr. Beneke fût-elle aussi complète qu'elle l'est peu, il y auroit encore deux manières d'en envisager le résultat. En effet, si l'on se borne à ce qu'une logique rigoureuse permet d'en conclure, on reconnoîtra, il est vrai, qu'il importe de ramener tous les hommes à la juste appréciation des biens et des maux, puisque c'est le moyen d'augmenter la masse totale de leur bien-être; mais on se gardera bien de vouloir les y forcer en prenant cette évaluation normale pour base de la loi, et de transformer la recherche des vrais biens en un devoir, auquel on ne puisse manquer sans être coupable. Où seroit le lien de cette obligation, la sanction de ce devoir? Un désir moral, direz-vous, seroit conforme à la nature même de l'homme; il émaneroit de ses facultés fondamentales déve-

loppées régulièrement. Mais, la nature de l'homme ne comprend-elle pas tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut-être? Ce que vous appelez *altération* du développement n'est, au fond, qu'une autre sorte de développement. La raison de préférence entre l'évaluation pure et l'évaluation corrompue n'est que dans la tendance de celle-ci à entraîner des maux ultérieurs. Otez-en le danger; tout motif de préférence cesse.

Mr. Beneke admet pourtant le lien obligatoire, et nous en sommes fâchés pour ses vues conciliatrices, dont le succès devient par là toujours plus douteux. Il l'admet sans paroître même se douter que l'introduction de cet élément dans sa théorie ait besoin d'une démonstration. Il le proclame avec cette assurance, avec ce fond de conviction qui a toujours été le caractère du dogmatisme en philosophie.

« L'idée de la juste évaluation des choses, et de la volonté qui y est conforme, produit l'idée de la *vertu*; et, en l'opposant aux évaluations et aux volontés contraires, nous en tirons la notion du *devoir*. Il n'y a rien au-dessus de cette vérité absolue d'évaluation, et, par conséquent, rien de supérieur au devoir. Si l'on admet, dans la morale vulgaire, que certaines actions aient un mérite surérogatoire, et qu'on puisse faire plus qu'on ne doit, c'est en partant d'une mesure empruntée à ce qui se passe le plus souvent dans la vie commune, mais qui, analysée d'après nos principes, se trouveroit être réellement au-dessus de ce qu'exige le devoir absolu fondé sur l'évaluation normale objective et subjective. »

Du devoir à la conscience il n'y a qu'un pas. Dès que

vous imposez à l'homme l'obligation de conformer ses jugemens et ses désirs à une règle arbitraire, il faut bien que cette règle se manifeste à lui de quelque manière, ou que vous lui fournissiez des indices pour la reconnoître au besoin. Mr. Beneke trouve ces indices dans les inspirations de la conscience dont il fait une cinquième section, tout-à-fait distincte des quatre sections signalées par Bentham dans le chapitre VII des *Traités*.

« Le principal défaut de ce chapitre, défaut dont cependant l'auteur se fait un mérite, consiste en ce que, la conscience n'y est point comprise parmi les sanctions. »

« Loin d'être quelque chose de dérivé, la conscience est aussi originelle qu'aucune des sanctions dont l'auteur parle ; elle est même, en partie, le fondement, la source première de celles qu'il nomme *sanction morale* et *sanction religieuse*. »

« Le développement de la conscience est dû à ce que, à côté de ces produits psychiques dont la fréquence et l'agglomération nous induisent en erreur dans l'évaluation des choses et dans leur appétition, d'autres images peuvent s'être formées, qui contiennent sa véritable évaluation. Par exemple, à côté du désir exagéré pour une jouissance du palais, il peut s'être formé l'idée de son peu de mérite en comparaison de la santé qu'elle menace de déranger. Qu'on se représente ces deux idées, ces deux produits de l'âme, s'offrant à la fois à notre perception ; la défectuosité morale de la première idée se fera sentir aussitôt dans le sens intime. Or, c'est ce sentiment que nous nommons *sens moral*, ou *conscience*, suivant que nous le considérons en général comme la faculté de

former un jugement pareil, d'établir une comparaison entre une action quelconque et la règle idéale de la vertu, ou comme l'application immédiate de cette règle à une de nos actions. »

« Je n'ai pas besoin de prouver que les sentimens qui dérivent de la conscience sont absolument différens des quatre sanctions mentionnées par l'auteur, et forment à eux seuls, une sanction particulière. Il est vrai que les autres sanctions se mêlent plus ou moins à celle de la conscience; car, le repentir qu'on éprouve à la suite d'une mauvaise action s'accroît par la vue des résultats fâcheux qu'elle amène, par le chagrin d'avoir perdu sa réputation, et par la crainte de peines temporelles ou éternelles. Mais la crainte de ces maux purement extérieurs ne sauroit porter le nom de conscience. La conscience ne connoît et ne redoute que le mal intérieur causé par la présence d'un désir, ou le souvenir d'une action, qui s'écarte de la vertu, de la véritable *norme pratique.* »

« Cette sanction est tout aussi forte que les autres quand elle a eu les moyens de se développer. Elle est, de toutes, celle qui agit avec le plus de certitude, supérieure, en ce point, à la sanction naturelle dont les peines sont toujours éventuelles et douteuses. Elle est aussi la plus immuable, la plus constamment semblable à elle-même. »

« Cependant, ce qu'on a dit d'une conscience innée n'est qu'une pure fiction. La conscience a besoin d'être développée, comme tout autre sentiment. Aussi, elle est loin de se manifester chez tous les hommes d'une manière claire et uniforme, relativement aux différens intérêts, ou

groupes d'intérêts, qui les occupent. Elle est souvent corrompue ou affoiblie par les suggestions de l'amour-propre et du faux point d'honneur. »

Cette explication porte le dernier coup à la prétendue coïncidence entre les deux théories qu'il s'agissoit de concilier. Loin d'étendre ou d'éclaircir le principe de l'utilité, elle voile le dernier rayon de cette vive lumière qu'il projetoit sur toute la philosophie sociale. Nous rentrons dans les ténèbres du mysticisme. Nous retrouvons avec la conscience, le principe de l'ascétisme, celui de sympathie et d'antipathie, et toutes ces définitions arbitraires, ces notions préjudicielles, ces sentimens aveugles dont le fanatisme politique a fait de tout temps un si effrayant abus.

Mr. Beneke n'a point compris la portée du principe qu'il s'imagine faussement avoir adopté. Il en a méconnu le caractère essentiel, celui en vertu duquel il se soutient comme principe d'application, et qui seul lui donne de l'importance aux yeux des vrais disciples de l'école utilitaire. Son erreur se manifeste, dès le commencement de sa préface, dans les considérations générales auxquelles il se livre sur l'ensemble des travaux de Bentham.

« On ne peut nier, » dit-il, « que si, d'un côté, les philosophes allemands sont tombés dans le travers de sacrifier complétement la matière à la forme, Bentham et la plupart des philosophes français ne soient allés trop loin dans l'autre sens, en méconnoissant absolument la nécessité d'une forme morale innée. Pour obvier à l'insuffisance de ces principes, auxquels on en appeloit sous les noms d'*entendement humain*, de *sens moral*, de *droit*

*naturel*, de *loi morale*, de *conscience*, etc., Bentham se jette dans un autre extrême. Il ne croit pouvoir trouver un terrain solide que dans les intérêts sensuels qu'on désigne communément sous le nom d'*utilité*; il oublie que bien des actions immorales ont aussi leur utilité en vue, et qu'ainsi la science a besoin d'un principe plus élevé pour distinguer l'évaluation immorale. Mais ce défaut n'est que dans sa théorie; car, dans l'application qu'il en fait, la noblesse de son caractère le fait presque toujours raisonner d'après les plus généreux principes. Sa théorie elle-même, étudiée attentivement, n'a rien de la sécheresse égoïstique dont celles de Hobbes, d'Helvétius et de quelques autres écrivains du dernier siècle sont entachées. Il met en toute occasion, l'utilité générale fort au-dessus de l'utilité particulière; il condamne avec entraînement la poursuite des intérêts particuliers d'un peuple aux dépens du bien-être de la société entière. Le plus grand tort qu'il ait à mes yeux, ne consiste guères que dans la partialité, quelquefois offensante, avec laquelle il proscrit sans examen certaines opinions philosophiques, auxquelles il n'a manqué que d'être claires pour être justes. »

Toutefois, et nous nous plaisons à le reconnoître, si Mr. Beneke a manqué son but, ce n'est pas faute de travail ou de bonne volonté. Tout son ouvrage respire cette parfaite bonne foi, cet amour sincère de la vérité, ce véritable esprit philosophique dont les hommes à systèmes sont si rarement doués. Les questions de théorie ne sont point pour lui des questions de personnes. Il ne connoît point ces insidieuses interprétations qui ont pour but de verser, sur le caractère d'un antagoniste, le blâme qui

paroît ne s'adresser qu'à sa doctrine. Les opinions sont pour lui des opinions, et rien de plus.

Afin que la justice que nous lui rendons à cet égard soit plus éclatante, nous citerons un fragment de sa préface dans lequel, après avoir jeté un coup-d'œil sur la tendance du système Benthamique, il vient à parler de l'auteur lui-même et des accusations auxquelles il a été en butte.

« Si je parviens au but que je me propose dans cet ouvrage, alors la théorie de Bentham paroîtra dans son vrai jour, et l'on y reconnoîtra l'œuvre d'un penseur aussi ingénieux que profond; d'un esprit qui se distingue par une rare abondance d'idées lumineuses et originales, qui s'élève, à beaucoup d'égards, fort au-dessus de son siècle, et qui ne se laisse troubler, dans sa marche, ni par les spécialités accidentelles du présent, ni par les préjugés du passé. En effet, tout ce qu'on pourroit blâmer en lui, outre l'erreur capitale dont j'ai déjà fait mention, s'explique au moyen d'une circonstance particulière qui, d'un autre côté, tourne à sa louange; c'est qu'il s'est proposé de créer et de coordonner la science législative absolument par lui-même. On peut, en général, distinguer deux classes d'écrivains scientifiques : ceux qui n'aspirent qu'à consolider, à compléter, à rendre plus brillant et plus parfait l'édifice de la science, en employant avec art les matériaux déjà mis en œuvre; et ceux qui entreprennent d'en construire un nouveau, avec des matériaux tout neufs, et sur un nouveau plan. Ces derniers doivent, il est vrai, négliger la plus grande partie de ce qui a été fait avant eux; ils méconnoîtront des résultats déjà obtenus;

il les combattront même. Mais comme, libres de préjugés traditionnels, ils puisent immédiatement dans la nature, c'est par eux, et par eux seuls, que la science vieillie peut être restaurée, et renaître à une nouvelle vie. Or, Bentham appartient décidément à cette seconde classe de penseurs. De là son mépris, souvent injuste, pour les travaux de ses devanciers. De là l'importance exagérée avec laquelle il expose des vérités déjà connues, quand le rapport qui les lie à l'ensemble de la science les rend neuves pour lui dans l'application. De là l'insuffisance de ses énumérations, qui lui paroissent complètes, parce qu'il en juge d'après la peine qu'il lui en a coûté pour les créer sans le secours d'aucun travail antérieur. Mais, de là aussi tant d'idées lumineuses, tant de distinctions et de divisions originales, tant de développemens intéressans et si éminemment applicables : de là, surtout, cette réfutation si claire, si péremptoire, de tant de préjugés et d'abus, qu'il considère sous un point vue tout-à-fait neuf. Ses ouvrages ont, au plus haut degré, la propriété de faire penser ; il est impossible qu'après les avoir lus, on ne se sente pas amplement récompensé de sa peine, quelque opinion qu'on adopte d'ailleurs sur le fond des idées. »

« S'il s'agissoit de classer la théorie de Bentham sous l'une des écoles législatives qui se partagent aujourd'hui l'Allemagne, je n'hésiterois pas à la ranger sous l'école historique, tout en reconnoissant qu'il n'y occupe pas tout-à-fait la même place que les Savigny, les Hugo, et quelques autres. On lui a souvent attribué la tendance opposée ; on l'a même signalé comme l'adversaire le plus

décidé de l'école historique; parce qu'il a émis quelques assertions qu'on pouvoit interprêter dans ce sens, et qui ont induit ses disciples en erreur. Mais, en examinant à fond sa philosophie, on la trouve absolument d'accord avec celle de l'école dont il s'agit; bien plus, c'est elle qui fournit aux principes de cette école, les vraies bases rationnelles dont on leur a souvent reproché de manquer. Bentham n'admet point que la législation doive planer au-dessus de tous les rapports de temps et de lieu; il entend qu'elle se modifie de manière à s'appliquer successivement à chaque époque. Il rejette toute *législation immuable*, toutes *lois dormantes*. Il attache la plus grande importance à ce que le code soit perfectible, etc. »

« C'est aussi à tort qu'on lui a fait la réputation d'un *radical*. Il n'y a peut-être point d'adversaire aussi proprononcé que lui des principes qui ont produit la révolution française, et il ne laisse échapper aucune occasion de les mettre à nu, et de les combattre. S'il s'est déclaré ouvertement pour la réforme parlementaire, il n'a fait, en cela, que s'élever contre des abus reconnus pour tels par des milliers de partisans très-modérés des institutions constitutionnelles, et dont les hommes sensés réclament l'abolition. S'il est entré en relation avec les Cortès d'Espagne et avec plusieurs Etats libres de l'Amérique, n'oublions pas que, animé du désir de faire le bien, toutes les fois qu'il en aperçoit la possibilité, il n'a entretenu de correspondance qu'avec les gouvernemens et non avec les masses insurgées, dont il n'attendoit rien de bon. C'est dans cet esprit qu'il a pareillement présenté ses projets de réforme à l'empereur de Russie et, tout récemment, au roi de Bavière. »

« Quant aux défauts qu'on peut découvrir dans sa méthode et dans la manière dont il expose sa doctrine, ils s'expliquent à l'aide de cette circonstance, que la plupart de ses écrits ont été rédigés par d'autres que lui et publiés sous une forme et dans une autre langue. Un ouvrage qui émane de deux auteurs, dont l'un invente et l'autre expose, ne sauroit se présenter comme le résultat d'un seul jet. Cependant, l'éditeur français de cet ouvrage et de la plupart des autres a fait tout ce qu'il étoit possible d'attendre d'un homme supérieur, dans un travail de ce genre, et les vues qu'il expose dans sa préface sur la marche des sciences en général, et des sciences morales en particulier, le signalent comme un penseur aussi clair qu'ingénieux. Le reproche de prolixité qu'on pourroit lui faire s'adresse moins à lui qu'au public pour lequel il écrivoit, public qui impose aux écrivains la loi d'écrire, non-seulement de manière à ce qu'on puisse les comprendre, mais de manière à ce qu'on ne puisse pas ne pas les comprendre. D'ailleurs, la diction de Mr. Dumont est constamment pure, élégante, fleurie, et partout il laisse percer cette élévation, cette noblesse de sentimens qui lui méritèrent, pendant sa vie, l'estime et l'affection de tous ceux qui le connoissoient. »

Quelques titres que Mr. Beneke ait acquis, par ces éloges, à la bienveillance des Utilitaires, ils ne l'en regarderont pas moins comme un de leur antagonistes, et, tout en lui sachant gré d'avoir cherché à naturaliser leur doctrine dans la patrie même du spiritualisme, ils se tiendront en garde contre une puissance mixte qui, sous des apparences de neutralité, trahit un penchant dé-

cidé pour celles des opinions de leurs adversaires qu'ils s'accordent à regarder comme le plus incompatibles avec les leurs.

D'un autre côté, la psychologie de Mr. Beneke est évidemment entachée de sensualisme. Il aura beau faire, les philosophes ses rivaux ne s'y tromperont pas, et tous ses efforts pour pallier à leurs yeux cette rebellion de la théorie, par un rapprochement plus ou moins complet dans les résultats pratiques, n'aboutiront qu'à lui attirer de leur part un reproche de plus, celui d'être inconséquent, et de raisonner mal d'après des principes erronés. Il s'est donc placé dans une position critique et qui l'engagera, nous n'en doutons pas, dans des luttes de plus d'un genre; car, en Allemagne, les discussions métaphysiques attirent l'attention à un plus haut degré, et occupent une plus grande place dans la vie sociale, que partout ailleurs. Les antécédens mêmes de Mr. Beneke en sont une preuve frappante (1). Espérons, pourtant, que tout se bornera, dans cette occasion, à une guerre de plume, et que le traducteur de Bentham n'aura pas le chagrin de se voir persécuté pour avoir voulu faire la paix entre deux partis, dont l'un a reçu de lui des preuves non équivoques de fidélité, tandis que l'autre lui doit un nouveau et puissant moyen de propager ses doctrines.

(1) Mr. Beneke, encouragé par ses amis à solliciter de nouveau la permission de donner des cours philosophiques à l'université de Berlin, a, il est vrai, obtenu cette permission en 1827 par un décret qui ne contenoit pas plus de motifs que celui par lequel ses cours avoient été défendus; mais il n'obtiendra jamais en Prusse aucune place, ni aucune chaire philosophique, tant que ses opinions seront les mêmes et que la philosophie Hegelienne y sera en vogue.



## PHILOSOPHIE PRATIQUE.

REMARKS ON THE DISPOSITION WHICH NOW PREVAILS TO FORM ASSOCIATIONS, etc. Remarques sur l'esprit d'association ; par W. E. CHANNING. *Londres*, 1830. Brochure in-8°.

Le nom de l'auteur auquel nous empruntons les pages suivantes n'est pas ignoré de nos lecteurs. Ils ont pu apprécier déjà, dans l'*Essai sur le caractère et les écrits de Milton* (1) son talent de littérateur et d'écrivain. L'originalité de ses vues, l'abondance de ses idées, la justesse de la plupart de ses jugemens le rendent digne d'être plus généralement connu. Grâces à la flexibilité de son esprit qui s'est exercé sur les genres les plus différens, nous avons pu choisir parmi ses productions nombreuses et variées un morceau qui ne ressemble en rien à celui que notre recueil a publié et qui fera connoître Mr. Channing sous un jour tout nouveau. Ce n'est plus le littérateur avec son imagination brillante, son style plein de vigueur et de poésie, qui a écrit ces *remarques* ; elles sont l'œuvre du philanthrope éclairé, du sage observateur des hommes toujours riche, il est vrai, de pensées et d'expressions,

(1) Voyez les cahiers de novembre et décembre 1830 de la *Bibliothèque Universelle*.

mais abondant surtout en réflexions utiles et en prudens conseils. Le sujet traité par l'éloquent Américain nous a paru avoir le mérite de l'à-propos; aujourd'hui que dans la société, depuis les rangs les plus élevés jusqu'aux classes les plus inférieures, tout se fait par association, ne convient-il pas d'apprécier la valeur de ce mode d'agir? La longueur de l'opuscule ne nous a pas permis de l'insérer en entier; mais ce que nous avons conservé suffira pleinement pour faire connoître tout à la fois le mérite de l'écrivain et la sagesse de ses observations. Nous pensons qu'on ne le lira pas sans fruits, lors même qu'on ne seroit pas d'accord avec lui sur quelques-uns de ses principes.

---

Le penchant à former des associations et à tout accomplir au moyen de masses organisées, commence à susciter des opinions différentes. On entend les hommes judicieux et bien intentionés murmurer, de même que les gens moroses et égoïstes, contre les sociétés sans nombre qui sollicitent modestement ou exigent impérieusement notre assistance, et qui nous assaillent tantôt avec de belles promesses pour le bien qu'elles se proposent de faire, tantôt avec d'emphatiques éloges pour le bien qu'elles ont déjà fait. Les plaintes qui s'élèvent contr'elles sont motivées le plus souvent, par quelque action injuste ou indélicate de leur part; jusqu'ici on n'a cherché à établir aucun principe général qui pût servir à apprécier la valeur de ce mode d'agir, ou à estimer le mérite relatif de chaque association. Sans pré-

tendre suppléer entièrement à cette lacune, nous espérons que nos observations conduiront à un jugement plus sage à cet égard. Tout homme qui médite sur les caractères de notre époque reconnoîtra que ce sujet mérite une attention sérieuse, et que son importance exige de profondes réflexions. Un des traits les plus remarquables du moment actuel est l'énergie avec laquelle se manifeste le principe de combinaison, ou d'action au moyen de forces unies, d'individus associés. On peut dire, sans exagérer beaucoup, que tout se fait par des sociétés. Les hommes ont appris que dans certains cas l'union produit des merveilles, et ils ont cru, à ce qu'il paroît, que l'union peut tout produire. On nommeroit à peine un objet pour l'exécution duquel une association n'ait pas été formée. Quelques hommes veulent-ils répandre certaines opinions ou en combattre d'autres? Ils créent une société. Veulent-ils améliorer le code pénal ou soulager de pauvres débiteurs? Ils font des sociétés. Veulent-ils protéger l'agriculture, les manufactures ou les sciences? Ils forment des sociétés. Une certaine classe veut-elle encourager les courses de chevaux et une autre dissuader de voyager le dimanche? Elles établissent des sociétés. Ce principe d'association est digne de l'attention du philosophe qui étudie la société et cherche à découvrir ses plus puissans ressorts. Il importe au philanthrope de le bien connoître, car c'est un instrument qui, soit en bien, soit en mal, peut produire des effets qu'aucun homme ne sauroit prévoir ou calculer.

Il est fort aisé, nous le concevons, d'expliquer ce grand développement du principe de coopération et d'en expo-

ser les avantages. Les principaux argumens en sa faveur peuvent être présentés en peu de mots. Les hommes, dit-on, font ensemble ce que seuls ils n'exécuteroient pas. L'union des esprits et des bras opère des merveilles. Les hommes augmentent leur puissance d'agir en concentrant leurs forces. C'est par de communs efforts appliqués au même but, que la nature a été soumise, les montagnes percées, les pyramides construites, l'océan contenu par des digues puissantes. L'homme abandonné à lui-même, vivant sans compagnon, si tant est qu'il pût vivre de la sorte, seroit la plus foible des créatures. Associé à ceux de son espèce, il règne en maître sur les animaux, sur la terre et les mérs; l'accroissement de ses connoissances lui procure même une part à la propriété de cet univers.

Ce n'est pas tout. Non-seulement les hommes augmentent leur puissance par l'union; mais ils acquièrent encore ainsi de la chaleur et de la vie. Le cœur s'enflamme; une communication électrique s'établit entre ceux qui se trouvent rapprochés et les lie l'un à l'autre dans de communs travaux. L'homme languit dans la solitude. Aucun son ne produit sur lui le même effet que la voix de ses semblables. La seule vue d'une figure humaine animée d'une émotion généreuse, lui donne une énergie nouvelle pour agir ou pour souffrir. Non-seulement l'union rassemble en un faisceau des forces, qui séparées demeureroient sans résultat, mais grâces aux sentimens et aux intérêts qu'elle fait naître, elle devient un principe producteur, elle crée des forces et révèle à l'âme des pouvoirs qui, sans cela, seroient restés inconnus.

Nous avons énuméré les argumens par lesquels on justifie et l'on appuie d'ordinaire le penchant à l'association. Résumés en quelques mots, ils signifient que nos principes de sociabilité et nos relations sociales sont les grandes sources du perfectionnement et d'une énergique activité. Nous reconnoissons toute la vérité de cette observation ; mais nous pensons en même temps, qu'on manque à cet égard de vues justes et d'un sage discernement; nous pensons que l'on ne saisit pas exactement l'avantage réel de la société ; que l'on apprécie rarement le véritable bien qu'on en peut retirer et le véritable danger auquel elle nous expose ; nous croyons enfin que des erreurs ou des préjugés nous privent de plusieurs des bienfaits qui pourroient résulter pour nous de nos liaisons sociales. Plus nous serons éclairés sur ces divers sujets, mieux nous serons disposés à juger sainement les associations qui réclament notre appui. C'est là-dessus que nous allons donner notre opinion ; nous prendrons la liberté d'étendre nos développemens, parce que, selon nous, les influences sociales tendent maintenant à dépasser les bornes où elles doivent être contenues et menacent particulièrement cette individualité de caractère pour la perte de laquelle elles ne peuvent offrir aucune compensation.

Le grand principe qui est notre point de départ et par lequel toutes nos vues sur les sujets ci-dessus énoncés peuvent être exprimées, est celui-ci : La société est d'une haute importance lorsqu'elle favorise et qu'elle produit l'énergie et la liberté morales et intellectuelles. Son action sur l'individu est bienfaisante en proportion de ce qu'elle

éveille dans son âme le pouvoir d'agir sur lui-même et de résister ou de commander aux influences sociales auxquelles il est soumis dès l'abord. La société nous est utile parce qu'elle nous fournit des objets, des occasions, des matériaux, des mobiles, au moyen desquels l'âme tout entière peut développer sa pleine activité, acquérir la conscience de sa nature libre et responsable, devenir une loi pour elle-même et obtenir le bonheur et la gloire d'opérer en elle un perfectionnement sans bornes. L'énergie interne créatrice est le plus grand bien qui résulte pour nous de nos rapports sociaux. L'esprit s'enrichit, non en restant soumis à une influence étrangère, mais en agissant lui-même sur ce qu'il reçoit des autres. C'est surtout de la vertu que nous pouvons affirmer qu'elle ne s'hérite pas et ne nous vient pas du dehors. C'est une plante qui croît au dedans de nous et qui se développe principalement par la résistance à toute influence extérieure et par des actions que dicte une conviction éclairée, en opposition aux principes de sympathie ou d'imitation. Dans ce sens, notre nature et nos liaisons sociales sont des moyens. Le but est d'acquérir cette puissance intérieure qui doit triompher des influences de la société et les gouverner.

Nous devons, dit-on, nos connoissances les plus importantes à la société. Il est vrai que si, dès notre naissance, nous vivions dans la solitude, nous vieillirions dans la plus grossière ignorance. Mais il est vrai aussi, que les connoissances que nous recevons sont de peu de valeur, si ce n'est comme nourriture et mobiles de notre activité intellectuelle. Elles doivent être estimées d'après le zèle avec

lequel on les recherche, d'après l'énergie avec laquelle on les emploie. La science est noble en proportion de ce qu'elle produit; en proportion de ce qu'elle excite dans l'esprit le désir d'acquérir la vérité. Reçue d'une manière passive, elle nous est totalement inutile. Jugeons sur la parole d'autrui et cessons de juger par nous-mêmes, aussitôt l'intelligence est rabaissée au rang d'une pure machine. La dignité de l'esprit s'apprécie par l'énergie de ses efforts pour son propre développement. Il est héroïque, lorsqu'il se respecte lui-même et qu'il conserve sa liberté dans un siècle lâche et servile; lorsqu'il résiste à la société par un amour calme, mais invincible, de la vérité, et par le sentiment de sa noblesse et de sa perfectibilité.

Nous ne songeons nullement à mettre en question la nécessité de l'instruction transmise par nos semblables. Mais peu d'hommes se sont peut-être aperçus combien les notions que nous recevons des meilleurs maîtres sont imparfaites et quels doivent être les efforts de notre pensée solitaire pour leur donner un corps et de la vie. Il est permis de douter qu'un homme puisse jamais nous communiquer sur un sujet complexe des idées qui soient toutes justes. Admettez ce maître aussi infaillible qu'il vous plait, son langage ne rendra jamais avec une précision parfaite toute sa pensée; car il est peu de mots qui éveillent exactement les mêmes idées chez des hommes différens. Les vues dont nous font part les êtres les mieux doués ne sont encore qu'une approximation de la vérité. Nous avons parlé de maîtres infaillibles, mais où les trouver? Nos rapports journaliers nous mettent toujours en présence d'êtres foibles, dont la plupart sont exagérés dans leurs

opinions, esclaves des préjugés et qui ignorent leurs propres facultés spirituelles. La condition essentielle du progrès intellectuel dans un monde tel que celui-ci, est de résister aux influences sociales, ou aux impressions que nous recevons de nos semblables.

Ce que nous disons du développement intellectuel, est plus vrai encore du développement moral. Il n'existe pas un seul être humain, dont le caractère puisse être présenté comme un modèle parfait. Mais lors même qu'un tel homme se rencontreroit, nous nous ferions toujours tort à nous-mêmes par une imitation servile et sans discernement; en effet, ce qui est bien chez un individu, n'est bien que chez lui seul, appartient à sa constitution particulière, est le résultat de sa propre expérience, ne peut être en harmonie qu'avec ses autres facultés et seroit exagéré, choquant et déplacé dans un scrupuleux imitateur. La vigueur d'émotion qui chez l'un est de la vertu, seroit un défaut chez un autre; car la vertu dépend de l'équilibre qui existe entre les divers mobiles de l'âme, et cette énergie de sentiment qui, jointe à l'énergie de la pensée et de la conception, est une marque de santé et de force intellectuelles, seroit chez un esprit foible et sentimental un signe de maladie, ou pourroit même être considérée comme un symptôme de folie. Aucun homme ne sauroit rejeter son individualité et chercher à devenir autre. Il n'y a pas d'entreprise plus fatale que celle qui tendroit à jeter tous les hommes dans le même moule. Chaque individu doit avoir un caractère propre, être ce que nul autre n'est, faire ce que ne fait nul autre. Notre nature doit se développer sous

toutes sortes de formes. Elle est assez riche pour se varier à l'infini, pour revêtir toutes les gloires, toutes les beautés. Chaque individu a une tâche à accomplir, des devoirs à remplir, des influences à exercer; c'est son lot particulier, sa conscience seule peut l'en instruire. Qu'il n'asservisse donc pas cette conscience à d'autres, mais qu'il agisse avec la liberté, la force et la dignité d'un homme qui trouve dans son cœur sa première loi.

On nous objectera, nous en sommes certain, que la Providence, en nous soumettant complétement lors de notre naissance aux influences sociales, a destiné la société à être le régulateur de l'esprit humain. L'enfant, dit-on, doit recevoir, passivement et sans pouvoir s'y opposer, une foule d'impressions, de pensées, de sentimens, de la part de ceux qui l'environnent. Nous le savons parfaitement. Mais nous savons aussi que l'enfance ne portera pas toujours ce joug. Nous savons que les impressions, les plaisirs, les peines qui pressent et possèdent l'âme de l'enfant sont destinés à éveiller en lui une énergie qui lui apprendra à dominer à son tour, à discerner dans un grossier alliage ce qui est vrai et pur, qui lui enseignera à travailler, à modifier, à combiner de nouveau les matériaux que ses sensations et la société ont accumulés dans son esprit. Ce n'est que par le développement de cette faculté interne et créatrice que nous devenons hommes. Celui qui continue à se laisser façonner par des impressions extérieures prolonge son enfance jusqu'au tombeau. Remarquez d'ailleurs, que l'enfant, soumis d'abord aux influences sociales, possède en lui-même

tous les germes de sa liberté future ; voyez cette activité surabondante, cette joie si vive, cette impatience de franchir les bornes qu'on lui impose, cette soif de connoître, cet amour pour les aventures, cette imagination brûlante, tout cela est destiné à contrebalancer l'autorité de plus vieux que lui ; voyez aussi comment cet esprit d'investigation et de doute, duquel dépendent tous nos progrès intellectuels, se mêle peu à peu dans son esprit à la crédulité naturelle de son âge.

On croit généralement que le danger auquel la société nous expose vient uniquement de ses mauvais membres et que nous ne pouvons trop nous mettre sous l'influence des bons. Mais selon nous cette double influence est également dangereuse. Ce que plusieurs d'entre nous ont à redouter de la société, ce n'est pas de gâter leur caractère, mais plutôt de n'en point avoir, de vivre et de mourir comme des êtres passifs, de laisser sans développement cette énergie créatrice de l'âme qui devroit être appliquée à l'œuvre de leur perfectionnement. Nous courons le danger de substituer la conscience d'autrui à la nôtre, de paralyser nos propres facultés en les mettant dans la dépendance de guides étrangers, d'être façonnés par les circonstances extérieures au lieu de nous former nous-mêmes.

La société exerce encore sur nous une influence constante et difficile à apprécier, tantôt d'une manière ouverte et directe sous la forme de l'autorité et de la menace, tantôt légèrement et en cachette avec des adulations et des promesses. Quel pouvoir n'a pas un sourire ou un signe de dédain, quelle n'est pas la puissance d'un

éloge ou d'une flatterie, d'une marque de mépris ou d'indifférence, de l'opinion publique ou des préjugés domestiques, de la nature et de l'esprit de la société à laquelle nous appartenons ! Rien n'échappe à la connoissance de la société. Notre mise, notre démarche, nos traits sont soumis à ses lois et l'on retrouve aisément dans la tournure, la physionomie, la voix d'un individu, les traces des influences sociales dont il a été en quelque sorte imprégné. Nous sommes en danger de demeurer esclaves de ce souverain exigeant et tyrannique, nous courons risque d'oublier, ou même de ne jamais connoître notre véritable responsabilité, de vivre sans avoir la conscience de ce pouvoir divin par lequel nous devons nous dominer nous-mêmes et dans lequel toute la dignité de notre nature est concentrée, nous nous exposons enfin à méconnoître la sainteté de nos âmes et à les laisser en proie aux impressions et aux influences de quiconque nous environne. Notre sauvegarde est toute entière dans la résistance à cette oppression extérieure; cette résistance est l'essence de la vertu. Celle-ci repose sur l'activité individuelle, sur l'énergie interne, sur la science de prendre soi-même un parti.

Il n'y a, en effet, aucun mérite moral à être entraîné par une foule, même vers le meilleur but. C'est un ressort intérieur qui doit nous pousser à agir. Les bons, aussi bien que les mauvais, peuvent nous nuire, si, dominés par cette intolérance dont les gens de bien ne sont pas exempts, ils prétendent nous imposer leurs propres convictions et arrêter le développement de notre activité morale et intellectuelle. Un état de société, dans lequel on voit pré-

valoir de louables habitudes, peut produire chez beaucoup d'individus une moralité machinale, qui n'est rien moins que de la vertu. La sympathie ou la pure imitation ne peuvent rien créer de grand ou de moralement bon. Elles ne font que nous charger de chaînes et perpétuer notre enfance, à moins qu'elles ne soient de plus en plus dominées et soumises par ce législateur, par ce juge intérieur dont l'autorité vient de Dieu et qui, gouvernant tout notre être, lui garantit seul un développement libre, glorieux et éternel.

Il est de toute vérité, soyons-en bien convaincus, que nos relations avec la société, en même temps qu'elles sont notre plus grand secours, sont aussi notre plus grand danger. Nous sommes sans cesse en péril d'être dépouillés de notre propre jugement et de notre pouvoir sur nous-mêmes; en les perdant nous perdons les premières prérogatives des êtres spirituels. Nous nous enfonçons alors, autant que l'esprit peut le faire, dans le monde matériel dont le caractère spécial est de manquer de mouvement propre et de n'en recevoir que par une impulsion étrangère. Notre devoir principal et le plus difficile comme êtres sociaux est de profiter incessamment des secours de la société sans en porter le joug; d'ouvrir nos esprits aux pensées, aux raisonnemens, aux convictions d'autrui, tout en conservant le droit sacré du jugement individuel; de recevoir les impulsions de nos semblables, et cependant d'agir par nous-mêmes; de sympathiser avec les autres, et toutefois de régler nos propres sentimens; d'agir avec les hommes, et néanmoins de suivre notre conscience; d'unir les égards dus à chacun, avec notre propre in-

dépendance; de respecter autrui, sans cesser de nous respecter nous-mêmes; d'aimer nos amis et de vénérer nos supérieurs, mais de toujours offrir notre plus pur hommage à cette perfection morale qu'aucun ami, qu'aucun supérieur n'a réalisée et qui, si on la poursuivoit fidèlement exigeroit souvent notre complète séparation de tous ceux qui nous entourent. Telle est notre grande œuvre comme êtres sociaux.

Il n'est pas sans intérêt, pour nous encourager à accomplir cette belle tâche, de remarquer que le pouvoir tyranniqne de la société sur les esprits tend à diminuer, grâces à cela même qui sembleroit au premier abord favoriser son développement; nous voulons parler de l'extension des relations sociales. C'est là un des caractères de notre époque et l'un de ses principaux moyens de perfectionnement. Les hommes élargissent leur sphère, échangent au loin leurs pensées et leurs sentimens avec leurs semblables, avec les habitans d'autres contrées, avec les sujets d'autres gouvernemens, avec les sectateurs d'autres croyances. Les nations éloignées se rapprochent et réagissent les unes sur les autres avec une force nouvelle, il en résulte une heureuse neutralisation d'influences diverses et souvent hostiles, une disposition de l'intelligence à agir, à comparer, à juger, à se former elle-même. C'est là, selon nous, un des immenses bienfaits de la multiplication des livres. Les meilleurs contiennent des erreurs et ne méritent qu'une prudente crédibilité. Mais partout où des hommes de talent et de génie peuvent librement écrire, ils mettent au jour de nouvelles idées, et tiennent en haleine l'activité intellectuelle du globe;

ils attaquent les préjugés reçus; ils amènent les hommes à envisager les grandes questions sous diverses faces, et en éveillant ainsi l'énergie individuelle ils font plus de bien que par les connoissances mêmes qu'ils propagent. Nous ne pouvons faire trop fortement sentir l'importance que nous mettons à l'existence de nombreux rapports entre les hommes, dans le but de donner à l'esprit humain toute la liberté et la vivacité dont il est susceptible. C'est là le principal avantage des grands établissemens d'éducation. Ils nous placent sous diverses influences sociales, nous unissent avec les morts aussi bien qu'avec les vivans, accumulent pour nous les pensées de tous les âges et de tous les peuples, nous sortent du cercle étroit de notre voisinage ou de notre communauté, nous rendent concitoyens des amis de la vérité sous toute la voûte des cieux, et grâces à ces impressions variées font naître en nous ce jugement libre, ce discernement intellectuel par lesquels nos vues s'étendent et s'améliorent de plus en plus.

Nous venons d'exposer dans les remarques précédentes notre manière d'envisager les véritables bienfaits dont nous sommes redevables à la société. Leur grandeur nous paroît incontestable. Mais en même temps ils sont, comme tous les autres biens accompagnés de graves dangers. La société opprime trop souvent l'énergie qu'elle devroit éveiller et développer. Il importe d'examiner maintenant les associations formées dans le but d'un intérêt général, et si nombreuses de nos jours. Nous nous bornerons à présenter deux observations; la première pour déterminer quelle place et quel rang ces associations doivent occuper, la seconde pour indiquer un principe qui puisse

faire distinguer les sociétés utiles de celles qui sont dangereuses et qui nous apprenne ainsi à n'accorder notre appui qu'aux associations qui en sont dignes.

Notre première remarque a pour but d'empêcher de confondre comme ayant une égale importance, les associations formées par le créateur même, résultant de notre propre constitution et inséparables de notre être, avec celles dont il s'agit maintenant et que les hommes inventent suivant les besoins du temps. Ne mettons jamais nos créations foibles et bornées au niveau des arrangemens divins. Nous avons reconnu la grande importance de la société pour le développement des facultés et des affections humaines. Mais quand nous parlons de la société nous entendons par là l'ensemble des relations au milieu desquelles Dieu nous fait naître, les liens de famille, de voisinage, de patrie et d'humanité qui nous rapprochent de nos semblables, et non pas toutes les sociétés de dénominations diverses que les hommes se sont plus à former. Ces associations ont leurs avantages sans doute, et quelques-unes font beaucoup de bien; mais elles ne doivent pas plus être comparées aux relations que la nature a créées pour nous, que les flambeaux allumés sur la terre dans l'obscurité des nuits ne peuvent être assimilés à la brillante et radieuse lumière de l'astre du jour. Cette remarque nous a paru nécessaire parce que rien n'est plus commun que de voir les hommes oublier la valeur de ce qui est familier et universellement établi pour donner une importance exagérée à tout ce qui est extraordinaire, rare et frappant. Les associations, artificielles, quelque soit leur utilité, ne peuvent être mises

sur le même rang que les sociétés naturelles et celles-ci méritent avant tout notre attention.

Quelques exemples feront mieux comprendre notre pensée. A Boston il se trouve deux asyles pour les enfants; ces établissemens doivent occuper, selon nous, une place distinguée parmi les institutions utiles. On leur consacre beaucoup de temps; un très-grand nombre de personnes contribuent à les soutenir et des collectes annuelles subviennent à leurs besoins. Quelle est la somme de bien obtenue? On y élève de cent à deux cents enfants. Ce nombre est digne sans doute de tous les soins qu'on apporte à l'établissement, mais comparez-le avec celui du reste des enfans de cette ville, avec les milliers qui se pressent dans les rues et dans les écoles. Comment ceux-ci sont-ils nourris, vêtus, élevés? Nous n'entendons parler d'aucun secours, d'aucune collecte pour eux, cependant voyez comme ils prospèrent comparés aux enfants de l'asyle. C'est qu'ils sont soutenus par cette société qui ne se pare pas d'éloges, par cette famille que Dieu même a instituée. L'abri qui les protège c'est le *chez soi* que la nature leur a donné, établissement mille fois plus remarquable que toutes les institutions grandes ou petites inventées par les hommes. En fait, plus la famille se perfectionne, plus ses membres remplissent leurs devoirs, plus ses bienfaits sont appréciés, plus aussi elle s'élève au-dessus de toutes les créations humaines. C'est dans son sein que le sage et l'homme de bien placent la sphère de leur activité. Perfectionnez la famille, fortifiez et purifiez les relations domestiques et vous aurez ainsi plus fait pour le bonheur et les progrès de l'espèce, qu'en accumulant les plus éclatantes charités.

Prenons un autre exemple : l'hôpital de la même cité, établissement digne de grands éloges. Mais où les malades de cette ville sont-ils guéris? Irez-vous les chercher à l'hôpital? Vous y trouverez peut-être, et à votre grande satisfaction cinquante ou soixante lits pour les pauvres. Les milliers d'hommes qui souffrent et meurent parmi nous se trouvent dans leurs demeures, confiés aux soins de leurs sœurs et de leurs mères, et entourés des marques de cette tendresse qui ne peut se développer que dans l'intérieur d'une famille. Il est inutile de chercher encore d'autres exemples, ceux-ci doivent suffire pour expliquer notre pensée, sur laquelle nous désirons qu'on ne se méprenne pas. Nous ne songeons nullement à attaquer les asyles, l'hôpital et les associations utiles; nous sommes au contraire heureux de pouvoir concourir à leur maintien. Nous voulons simplement faire comprendre que les grandes sources de notre bonheur et de nos progrès sont nos relations et nos liaisons naturelles; et que le grand moyen de contribuer à l'avancement de l'humanité est de nous attacher toujours davantage à entretenir ces rapports et à remplir fidèlement les devoirs qu'ils nous imposent.

Nous passons à notre seconde remarque dont le but est de proposer un principe qui nous permette d'apprécier les titres à notre estime des diverses associations. Ce principe le voici : Le mérite d'une association doit être évalué par l'énergie, la liberté, l'activité, le pouvoir moral qu'elle sollicite et qu'elle répand. En fait, le grand but de la bienveillance est de donner aux autres le pouvoir, l'activité, la liberté dont ils ont besoin. Nous ne

pouvons pas, dans le sens strict du mot, *faire* des heureux. Nous pouvons seulement procurer aux hommes des *moyens* de bonheur et les engager à les employer fidèlement, mais leur bonheur même dépend du fidèle emploi de ces moyens, du libre et entier exercice de leurs propres facultés. Il y a là une limite que la bienveillance humaine ne sauroit franchir. Elle ne peut rendre les hommes heureux que par eux-mêmes, par leur énergie et leur propre indépendance. Nous allons plus loin. Nous pensons que Dieu a mis à sa bonté les mêmes bornes. Il ne rend l'homme heureux qu'en ce sens qu'il lui fournit les moyens, les facultés, les motifs de le devenir. Cette observation doit nous servir de règle dans nos jugemens sur les associations. Celles-là sont bonnes qui communiquent aux individus qui les composent ou sur lesquels elles doivent agir, l'activité intellectuelle et morale, l'énergie et les facultés nécessaires pour d'utiles efforts. En revanche, les associations qui restreignent le libre développement des facultés de l'homme sont par cela seul pernicieuses. Ainsi, d'après ce principe, les associations dont le but est de rendre aux hommes la santé, la force, l'usage de leurs membres ou de leurs sens, surtout de la vue et de l'ouie, doivent être encouragées, car elles accroissent les pouvoirs humains; tandis que les associations qui affoiblissent chez l'individu les motifs d'agir, qui favorisent la paresse, ou rendent la mendicité aussi avantageuse que le travail, sont de grandes calamités pour la société et surtout pour ceux qu'elles soulagent.

D'après le même principe, nous devons considérer comme dignes de notre appui, les associations qui ont

pour but d'éveiller l'esprit humain, de donner aux hommes de toutes les classes la conscience de leurs facultés intellectuelles, de répandre des connoissances utiles et profondes, d'exciter les hommes à penser avec énergie et liberté, d'inspirer enfin l'ardent amour et la recherche de la vérité; mais les sociétés qui tendent à opprimer l'intelligence et à l'asservir, à arrêter ses développemens et à lui imposer des bornes, à étouffer la pensée et à lui refuser tout encouragement, de telles sociétés doivent être regardées, quelle que puisse être leur profession de foi, comme les ennemis et les oppresseurs des plus grands intérêts de l'humanité. Que nos lecteurs fassent de ce principe la base de leurs jugemens sur les diverses associations qui les entourent; qu'ils recherchent jusqu'à quel point elles sont propres à développer l'énergie, les talens, les vertus mâles et indépendans. Nous insistons à cet égard parce que plusieurs associations nous paroissent tendre évidemment à enchaîner les hommes, à nuire à l'action libre des individus et de la société, et parce que cette tendance est un piège caché qu'on doit craindre même dans les meilleures institutions.

Cette fâcheuse influence des associations s'exerce d'une manière tout à fait simple et facile à comprendre. En effet ces masses organisées mettent aux mains de quelques individus un pouvoir dont l'importance est proportionnée à l'étendue du champ de l'association. Dans une société nombreuse quelques hommes dirigent et font tout; et si la société a par hasard pour but des objets débattus et controversés, ces hommes peuvent exciter

dans la foule des passions violentes et obtenir ainsi un immense ascendant. Au moyen d'une pareille association répandue au loin, mais unie étroitement par l'esprit de parti, quelques meneurs peuvent communiquer partout leurs opinions et leur esprit; ils peuvent, lorsqu'ils ont de grands fonds, former une ligue puissante et faire taire toute opposition par leurs menaces ou leurs promesses. De cette manière l'opinion publique pourroit être tellement pervertie, enflammée et soulevée contre des individus ou des opinions, qu'il deviendroit tout aussi dangereux d'exprimer librement sa pensée, que si l'on étoit sous les yeux de l'Inquisition. Il faut donc s'opposer à toutes les associations qui tendroient à dominer par leur force numérique. Elles sont, pour créer des tyrans, une ressource aussi puissante que les forces militaires. Résistons-leur dès leur naissance. Peu importe que les opinions qu'elles veulent faire prévaloir, soient vraies ou fausses. Qu'aucune opinion ne se propage par de tels moyens. Que l'erreur ne soit pas extirpée par un instrument qui pourroit devenir aussi une arme puissante pour attaquer la vérité et pour étouffer la liberté de pensée sur laquelle cette vérité repose. Renonçons à atteindre le meilleur but, si nous ne pouvons y parvenir par de louables moyens. Nous désirons, par exemple, que les criminels soient punis, mais punis selon la justice et par une autorité compétente; suivant nous, il vaudroit mieux qu'ils échappassent, plutôt que d'être jetés en prison ou exécutés par quiconque jugeroit convenable de le faire, car nous sommes certain que, grâces à cette justice expéditive, l'innocent auroit bientôt plus à souffrir que le coupable.

D'après le même principe nous ne saurions consentir à voir renverser, par les clameurs et les attaques de grandes sociétés asservies à quelques individus, les choses mêmes que nous regardons comme des erreurs; car de telles armes menacent plus encore la vérité que le mensonge et peuvent toujours être dirigées contre elle avec succès. Nous ne prétendons pas cependant que toutes les grandes associations conduisent nécessairement à ces abus. Nous savons qu'il en est d'utiles. Nous savons qu'il y a des cas où il est important que l'opinion publique soit en quelque sorte condensée ou agisse avec ensemble. Mais nous croyons aussi que l'inconvénient de ces sociétés s'accroît par cela même qu'elles sont quelquefois utiles. Ce sont de redoutables instrumens qui doivent exciter les soupçons et être surveillés de près. Dès que nous les voyons résolues ou disposées à renverser un homme respectable ou une certaine classe d'hommes, à imposer à la communauté des mesures que les gens sages réprouvent, sachons alors qu'une machine redoutable travaille parmi nous et opposons à ses progrès une désapprobation ferme et sévère.

Nous avons parlé de la tendance des grandes associations à concentrer le pouvoir dans quelques individus. Elles rendent ainsi plus actif ce petit nombre d'hommes, mais elles tendent à produire l'asservissement et à détruire toute activité chez la multitude qui les compose; c'est là un tort grave. Peu de personnes comprennent l'étendue de ce mal. L'action individuelle est le plus grand des biens. Ce qui manque aux hommes c'est de faire de plus en plus par eux-mêmes ce qui est bon, et d'y être de moins en moins poussés par une impulsion

étrangère ou par la sympathie avec la foule. Voilà le genre d'action que nous demandons, sans prétendre toutefois séparer les hommes les uns des autres, lorsqu'il s'agit de faire du bien; car, nous l'avons dit, il y a plusieurs buts dignes d'éloges que le nombre seul peut atteindre. Mais, généralement parlant, c'est par notre action individuelle que nous pouvons opérer le plus de bien et le plus perfectionner notre propre vertu. Il vaut mille fois mieux, par exemple, que nous donnions nous-mêmes notre argent, d'après notre propre discernement et à cause de l'intérêt particulier que nous portons aux misères d'autrui, plutôt que de charger quelqu'un de sa distribution. La charité de seconde main ne produit, ni pour celui qui donne, ni pour celui qui reçoit, le même bien que la charité sans intermédiaire. Il y a, à la vérité des cas pressans, où nous ne pouvons pas soit agir immédiatement, soit faire seuls le bien nécessaire. Joignons-nous alors à d'autres; mais toutes les fois qu'il nous sera possible de faire le bien secrètement, séparément ou seulement avec quelque ami intime, nous agirons avec plus d'intelligence, de sympathie et de générosité, et nous éveillerons chez ceux que nous assisterons, plus de véritable sensibilité, que si nous n'étions que la fraction d'une multitude travaillant au même but.

Encore une fois, l'action individuelle est le grand point auquel il faut s'attacher. Celui-là seul comprend la véritable utilité de la société, qui apprend à cette école à agir toujours plus d'après sa conviction raisonnée, à penser davantage par lui-même, à être moins dirigé par la foule, à s'appuyer plus sur ses propres facultés. Une

bonne action suscitée en nous par un principe interne, accomplie sans les encouragemens et l'approbation de l'opinion publique est plus méritoire que toutes celles qui résultent d'une imitation machinale ou de l'impulsion que nous communique la multitude. Toutes les grandes actions sont l'œuvre d'un seul homme. Les vastes productions du génie, sont le fruit de méditations longues et profondes. Les écrits qui ont réveillé, retrempé l'esprit humain ne sont l'ouvrage d'aucune association. Cela vaut le plus qui est individuel, qui est empreint du caractère particulier de son auteur. Les associations sont principalement utiles, parce qu'elles procurent aux individus heureusement doués les moyens et les occasions d'agir par eux-mêmes. Nous insistons là dessus parce que nous sentons que nous sommes tous en danger de sacrifier notre individualité et notre indépendance à nos relations sociales. Nous craignons que la société ne nous charge de nouvelles chaînes; celles que nous portons sont déjà assez nombreuses.

Concluons que nous sommes en droit de redouter et de repousser les grandes associations, pour autant qu'elles prétendent diriger ou restreindre l'action individuelle, l'indépendance personnelle, les jugemens particuliers, les efforts libres et originaux. Concluons qu'il est permis de craindre que le pouvoir ne s'accumule dans quelques mains et qu'un esprit lâche et servile ne devienne le lot de plusieurs. Mais, encore une fois, qu'on ne se méprenne pas sur la nature de nos observations; l'esprit d'association qui caractérise notre époque mérite notre intérêt et nos vœux; nous nous en réjouissons comme

de tout ce qui a pour but le perfectionnement de l'humanité. Nous avons fait ce que nous pouvions pour prévenir le mauvais emploi de cette arme puissante qui, entre des mains prudentes et sages, favorisera, sans nul doute, le progrès intellectuel et moral de la race humaine.



## ETHNOGRAPHIE.

MEMOIRS OF THE LIFE AND PUBLIC SERVICES, etc. Mémoires sur la vie et les services publics de Sir Thomas Stamford Raffles, gouverneur de Java depuis 1811 jusqu'en 1816, et de Bencoolen depuis 1817 jusqu'en 1824, publiés par sa veuve. *Londres*, 1830. Un vol. in-4° avec cartes et planches.

---

En terminant la courte biographie de sir Thomas Stamford Raffles, insérée dans le cahier de novembre de notre journal, nous avons dit que sa correspondance renfermoit beaucoup de notices et d'observations sur la partie de l'Inde qu'il a habitée pendant environ vingt ans, et nous avons annoncé notre intention d'en rassembler les plus intéressantes dans un second article. C'est ce que

nous allons faire, en commençant par quelques observations sur les habitans des îles de l'archipel indien.

C'est du continent de l'Asie, dit notre auteur, et notamment des contrées situées entre le golfe de Siam et la Chine, que sont sortis probablement les premiers colons qui ont peuplé les îles de l'archipel indien : telle est du moins l'opinion générale, et elle est confirmée par les traditions aussi bien que par les relations qui paroissent avoir existé dès les temps les plus anciens entre les principaux Etats de l'archipel indien et les royaumes de Siam, de Laos et de Champa, et par les traits de ressemblance que l'on observe dans le caractère national, dans le langage et dans les habitudes de ces divers peuples. On ne sauroit aujourd'hui former de conjecture raisonnable sur l'époque des premières émigrations du continent : lorsque la presqu'île orientale sera mieux connue, on acquerra peut-être là-dessus de nouvelles lumières.

Une fois établies dans les îles de l'archipel, ces tribus sauvages du continent ont-elles été civilisées par des colons égyptiens ou bien par des colons indiens ? C'est encore une question impossible à résoudre d'une manière satisfaisante, mais on ne peut douter qu'elles n'aient été visitées par des marchands venant de l'Inde occidentale. Suivant toute apparence, ce furent les Moluques ou îles à épiceries qui excitèrent les premières la cupidité des marchands indiens par la richesse de leurs productions, et qui reçurent d'eux quelques idées de civilisation. La supériorité du langage que parlent les habitans de ces îles sur celui des autres îles de l'est, et leurs caractères écrits qui portent aujourd'hui encore l'empreinte d'une origine sanscrite,

annoncent assez clairement qu'ils ont été les premiers à sortir de l'état de barbarie. L'île de Célébes ne tarda pas à jouir du même avantage, et elle acquit promptement une grande prépondérance sur les îles voisines; ses chefs, secondés par l'esprit entreprenant de leurs sujets et par leur goût pour les expéditions maritimes, étendirent leur influence au nord jusqu'aux îles Philippines, et à l'ouest jusqu'au détroit de Malacca. C'est à l'une de leurs expéditions qu'une ancienne tradition rattache l'origine du nom de *Malais*. Lorsque Sawira Geding, l'un des plus célèbres guerriers de Célébes, dit cette tradition, portant ses armes victorieuses à l'extrémité de l'Occident, remontoit avec sa flotte l'une des rivières de l'île de Sumatra, quelques-uns de ses soldats l'abandonnèrent, se réunirent aux indigènes, et fondèrent dans l'intérieur le royaume de Menangkabu. Ces soldats appartenoient à la plus basse classe du peuple et étoient employés par Sawira Geding à pourvoir la flotte de bois à brûler, ce qui leur avoit fait donner le nom de *Malaya*, du mot *Mala*, apporter, et *Aya*, bois; c'est de ces déserteurs, ajoute la tradition, que descendent les Malais. Les traits de ressemblance qu'on observe entre les Célébiens et les Malais relativement à leur extérieur, leur caractère, leurs habitudes et leur costume, ainsi que le mépris que les Célébiens ont encore pour les Malais, semblent confirmer cette origine. Quoiqu'il en soit, les Malais qui habitent la presqu'île de Malacca et les îles de la Sonde, aussi bien que ceux de l'île de Célébes, de Borneo, et des Moluques, doivent être considérés comme un seul et même peuple, parlant la même langue, et ayant conservé son caractère national et ses habitudes, quoiqu'il

soit répandu sur un très-grand espace. Il est à observer qu'à l'exception du royaume de Menangkabu, placé dans l'intérieur de l'île de Sumatra, on ne trouve de Malais que sur les côtes des différentes îles que nous venons de nommer; l'intérieur de ces mêmes îles, aussi bien que celui de la presqu'île de Malacca, est peuplé de nations entièrement distinctes des Malais, parlant un autre langage, faisant usage de caractères d'écriture différens de ceux des Malais, et ayant des institutions à elles.

Dans tous les états malais les lois du koran, relativement au culte, à l'institution du mariage et aux successions, sont observées avec plus ou moins de régularité, suivant le degré d'influence qu'y exercent les Arabes par lesquels les Malais ont été convertis à l'islamisme. Tous les autres objets de législation sont réglés par des codes nationaux, compilés à différentes époques par les chefs des états malais et appelés *Undang Undang*, mot qui veut dire institution. Chaque état d'une certaine étendue possède son Undang Undang particulier; tous ces codes s'accordent cependant entr'eux dans les points principaux, et leur différence ne consiste qu'en de légères modifications commandées par les localités. Quelques Undang Undang traitent presqu'exclusivement d'objets financiers et commerciaux, tels que l'organisation des douanes et les réglemens pour les ports de mer; d'autres au contraire s'élèvent aux branches les plus importantes de la législation civile et criminelle; les lois relatives à l'esclavage occupent dans tous une place considérable.

Les états malais les plus importans sur la côte orientale de l'île de Sumatra sont ceux de Siak, de Palem-

bang et d'Acheem. La législation de ce dernier royaume se distingue par l'extrême sévérité de ses lois criminelles; suivant toute apparence elles ont été empruntées originairement des anciens indigènes, mais elles ont été adoptées généralement par les Malais du détroit de Malacca, et pourroient bien avoir contribué à leur inspirer les dispositions sanguinaires qu'on observe chez eux.

Les principaux états malais de la péninsule sont : à l'ouest, ceux de Gueda, Malacca et Johore; à l'est, ceux de Tringano, Patani et Pahang.

Les Malais de la péninsule ont conservé plus fidèlement leur caractère national, leurs usages et leurs mœurs que ceux des îles. Habitant une contrée où la nature leur fournit sans travail les moyens de satisfaire à leurs besoins, ils sont indolens à l'excès : dès qu'ils ont un peu de riz pour appaiser leur faim, il n'est aucun motif assez puissant pour les faire travailler. Accoutumé dès son enfance à porter les armes, à ne se reposer pour sa sûreté personnelle que sur sa propre bravoure et à craindre celle de ses semblables, le Malai sait dominer ses passions et dissimuler les impressions qu'il reçoit; mais il n'en ressent pas moins vivement la plus légère insulte, il en conserve le souvenir, et s'il ajourne sa vengeance, il n'y renonce jamais. Aimant l'indépendance la plus absolue au-dessus de tout, il a de l'aversion pour les formes régulières des sociétés civilisées, et lorsqu'on veut les lui imposer de force, il s'enfuit dans les bois et préfère une vie de privations et de fatigues aux jouissances qu'il faudroit acheter par le sacrifice de sa liberté.

On reproche en général aux Malais de la mauvaise

foi, des mœurs féroces, l'amour du pillage et une cupidité insatiable; et il faut convenir que ces reproches ne sont pas sans fondement. Diverses causes ont contribué à leur faire contracter ces vices : les commotions civiles auxquelles tous les états malais sont fréquemment sujets, soit parce que le souverain manque de pouvoirs suffisans pour maintenir la tranquillité, soit parce que l'absence d'une loi qui règle l'ordre de succession donne lieu à des contestations sanglantes lors de chaque changement de règne; l'esclavage domestique avec ses conséquences funestes, telles que les guerres que se livrent continuellement les divers chefs dans le seul but de se procurer des prisonniers de guerre qu'ils puissent vendre comme esclaves; le manque de lois civiles et criminelles communes à tous les états malais et celui de réglemens commerciaux propres à prévenir les exactions arbitraires dans les ports de mer : enfin l'habitude de la piraterie.

La piraterie, loin d'être considérée par les Malais comme un délit, est en honneur chez eux; c'est à leurs yeux l'occupation la plus convenable pour les fils des chefs et pour les jeunes nobles, et le moyen de s'enrichir que ceux-ci emploient de préférence. L'origine du mal date de loin; les plus anciennes romances et traditions des Malais se rapportent toutes à des croisières de pirates et célèbrent les louanges des chefs qui ont commandé ces expéditions. L'islamisme, au lieu de réprimer le penchant des Malais pour la piraterie, n'a fait que le renforcer encore en le rendant pour ainsi dire légitime; car les Sheikhs et Seyyad's arabes, qui travaillent à propager dans l'est la religion du prophète de la Mecque, s'appli-

quent avant tout à prêcher la doctrine que rien n'est plus méritoire que de piller et massacrer les infidèles ; et comme les grandes nations du continent oriental, telles que les Siamois, les Chinois et les Cochin-Chinois, ainsi que la plupart des tribus qui peuplent les îles de l'est, n'ont pas embrassé l'islamisme, les Malais trouvent partout l'occasion d'exercer la piraterie en toute sûreté de conscience. Aussi en ont-ils tellement pris l'habitude, qu'il faudroit une marine nombreuse et puissante pour les contraindre à y renoncer.

Tout prisonnier de guerre chez les Malais est sur le champ réduit en esclavage et employé à des occupations domestiques, à la garde des bestiaux et à la culture des terres. Dans cette position le sort d'un esclave n'est pas très-pénible ; il le devient bien davantage lorsque son maître le vend à des marchands arabes, chinois et hollandais, ce qu'il ne manque jamais de faire dès qu'il peut en obtenir un bon prix. La piraterie et les condamnations juridiques servent efficacément à approvisionner les marchés d'esclaves ; la première, parce que les équipages des bâtimens marchands pris par un pirate, sont toujours réduits en esclavage ; les secondes, parce que la loi punit par la perte de la liberté plusieurs délits et même la simple insolvabilité d'un débiteur. Malheureusement le haut prix des esclaves excite fortement la cupidité des chefs malais, et les porte à multiplier le plus qu'ils peuvent, soit les condamnations judiciaires soit les hostilités avec leurs voisins. Les bâtimens marchands arabes sont presqu'exclusivement montés par des esclaves, et leurs patrons sont dans l'usage, lorsqu'ils ont besoin

de matelots, d'enlever des hommes soit par ruse soit par force, dans les îles où ils touchent pour trafiquer ou pour acheter des vivres.

Avant l'introduction de l'islamisme dans l'Orient, les Malais avoient déjà fait beaucoup de progrès dans la civilisation, et comme nous l'avons déjà dit, ils possédoient des institutions dont l'origine paroît remonter à une date très-ancienne; ces institutions ont plus de rapport avec celles des nations indiennes qu'avec les lois de l'Islam, et les Malais y tiennent fortement, même ceux d'entr'eux qui ont embrassé la religion de Mahomet; aussi existe-t-il toujours une lutte opiniâtre entre les partisans des anciens usages malais, et les Hadji's et Sheikh's, qui voudroient les faire disparoître complétement et les remplacer par des usages musulmans. En général, la doctrine de Mahomet n'a pas poussé de profondes racines dans les îles de l'Est. Dans l'intérieur des terres, le paganisme règne presqu'exclusivement : ce n'est que sur les côtes que l'on trouve des Musulmans; mais comme ils ont des relations très-fréquentes soit avec les Chinois, très-nombreux dans ces parages, soit avec les Européens, ils sont beaucoup moins intolérans que les Musulmans arabes, turcs ou persans, et ne se piquent pas d'une grande exactitude dans la pratique des cérémonies prescrites par le koran.

## *Des Battas.*

Les Battas, peuple de l'île de Sumatra, occupent un territoire assez considérable, borné au nord par le royaume d'Acheem; au midi, par celui de Menangkabu; à l'est et à l'ouest, par la mer. Les districts de la côte sont pres-

que déserts, mais à l'intérieur les villages se touchent, et la population totale s'élève à près de deux millions d'âmes. Les Battas ont un gouvernement régulier et des assemblées délibérantes où l'éloquence joue un grand rôle; ils sont braves, hospitaliers, pleins de franchise et de bonne foi dans leurs transactions. Leur langage et les caractères dont ils se servent, ainsi que leurs lois et leurs usages paroissent annoncer une origine indienne, mais non leur religion. Ils reconnoissent et adorent un Dieu suprême sous le nom de Dibata Assi Assi, et trois divinités inférieures, créées par lui, qu'ils appellent Batara Guru, Seri Pada et Mangala Bulen. Ce peuple, assez avancé en civilisation pour que l'art de la lecture et celui de l'écriture y soient généralement répandus, est pourtant anthropophage; le fait seroit à peine croyable, s'il n'étoit affirmé positivement par Sir Thomas Stamford, qui parcourut le pays des Battas dans une de ses excursions à travers l'île de Sumatra, et qui reçut d'eux l'accueil le plus amical. Suivant le dire des chefs avec lesquels Sir Thomas eut occasion de s'entretenir, ils ne sont anthropophages ni par goût, ni par férocité de mœurs, mais uniquement par respect pour les lois et les institutions de leurs ancêtres, et pour ne point s'écarter des usages que ceux-ci leur ont transmis. La loi les autorise à manger les ennemis tués sur le champ de bataille aussi bien que ceux qu'ils ont fait prisonniers. Elle condamne de plus certains criminels à être mangés tout en vie; les délits qui donnent lieu à cette condamnation, sont : la violation de la foi conjugale, le vol commis pendant la nuit, et le mariage d'un Battas avec une femme de la même

tribu, considéré comme une espèce d'inceste, vu l'origine commune des deux époux. Dans ces divers cas, le prévenu est jugé par la tribu à laquelle il appartient; s'il est reconnu coupable, les chefs, après un délai de deux ou trois jours, assemblent le peuple comme pour une fête; et le délinquant est conduit sur la place publique et attaché à un pieu. Au signal donné le plaignant s'approche le premier du condamné et commence l'exécution en lui coupant les oreilles; après lui les autres assistans arrivent les uns après les autres armés de couteaux, et chacun à son tour enlève une portion du corps de la malheureuse victime, et la mange sur le champ. Quand tout est dévoré, le chef coupe la tête du condamné et l'emporte comme un trophée; il en conserve soigneusement la cervelle à laquelle on attribue une vertu magique. Les femmes sont exclues de cet horrible festin, car le droit de manger de la chair humaine n'appartient qu'aux hommes. Quoique ceux-ci la préfèrent à toute autre nourriture, ils n'en mangent pourtant que dans les cas où la loi les y autorise. Quelque soit au reste le motif de la condamnation, la partie lésée est toujours libre de sauver le coupable de l'affreux supplice que nous venons de décrire et de lui laisser la vie; dans ce cas il devient de droit l'esclave du plaignant. Sir Thomas Stamford s'étant informé si ces exécutions étoient fréquentes, on lui répondit qu'à Tappanooly, chef-lieu du pays, on en comptoit environ de cinquante à soixante par an; d'après le grand nombre de crânes qu'il vit suspendus devant les maisons des villages qu'il parcourut, il crut pouvoir juger qu'elles devoient être assez fréquentes dans tout le pays des Battas, si ce

n'est dans le voisinage des établissemens européens. La manière dont les chefs des Battas répondoient aux questions que Sir Thomas leur adressoit sur cette loi, sembloient indiquer qu'ils en sentoient eux-mêmes la barbarie, et qu'ils en étoient presque honteux; et en effet elle forme le contraste le plus frappant avec leurs mœurs douces et bienveillantes.

Les Battas ont une espèce de chef spirituel qui porte le titre de Sa Singa Maha Raja, et qui réside à Bakara. Il est soumis à de certaines observances; ainsi par exemple, il doit s'abstenir de la viande de porc et de *tuah*, boisson spiritueuse dont les Battas font grand cas. Quoiqu'il ne soit pas entouré de beaucoup de faste, il n'en est pas moins fort respecté, attendu qu'on lui attribue des pouvoirs surnaturels; dans les calamités publiques le peuple s'adresse à lui pour en obtenir l'adoucissement.

### *De l'île de Pulo Nias.*

L'île de Pulo Nias est située à l'ouest de celle de Sumatra, au premier degré de latitude nord, et au 95e degré de longitude Est de Paris. Le sol en est très-fertile; les collines sont couvertes de forêts de cocotiers et d'autres arbres de la plus belle végétation; les plaines produisent du riz, des patates, des yams, des plantains, du poivre et du café.

Le pays exporte du riz, de l'huile, des noix de coco et du poivre pour la valeur d'environ 45000 roupies par an; la vente des esclaves produit annuellement une somme d'environ 70 à 80000 roupies. Dans la partie septentrionale de l'île le commerce est entre les mains des Malais

et des marchands d'Acheem qui ont formé des établissemens dans les ports de mer de l'île : les Malais surtout ont trouvé moyen de s'emparer de la confiance des chefs indigènes qui ne veulent traiter avec les marchands étrangers que par leur entremise; au midi de l'île les habitans trafiquent directement avec les bâtimens qui fréquentent leurs ports.

Les maisons de Pulo Nias sont construites en bois et ont une apparence de bien-être; les villages, remarquables par leur propreté, sont placés sur les hauteurs et communiquent les uns avec les autres par des chaussées plantées d'arbres. Chaque village a deux bains publics, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Les armes dont se servent les habitans et les étoffes dont ils se vêtissent, sont fabriquées dans l'île et indiquent un grand développement des arts industriels.

Les habitans de Pulo Nias sont de haute taille, beaux et bien faits; plus actifs et plus vigoureux que ne le sont en général les peuples des tropiques, ils sont francs, ouverts, âpres au gain mais scrupuleux observateurs de leurs engagemens, et étrangers à la passion du jeu si commune dans les îles de l'Est. Le pays est divisé en un grand nombre de tribus et de districts dont les chefs, indépendans les uns des autres, se font fréquemment la guerre. Ces chefs exercent un pouvoir presqu'absolu sur leurs sujets et sont considérés comme les propriétaires du sol. Les lois sont sévères; le meurtre, l'adultère et le vol entraînent pour la personne du coupable la peine de mort, et pour sa famille celle de l'esclavage; tous les autres délits sont punis par de simples amendes.

Le trafic des esclaves est un véritable fléau pour l'île de Pulo Nias ; on en exporte annuellement environ quinze cents qui sont achetés principalement par des marchands chinois ou des marchands d'Acheem. Les condamnations dont nous venons de parler, et le droit accordé aux créanciers de vendre les débiteurs insolvables en fournissent un certain nombre, mais pas assez pour suffire aux demandes des acheteurs ; de l'aveu même des Rajah's ou chefs la plupart des esclaves que l'on exporte, ont perdu leur liberté d'une manière complétement illégale. L'appât d'un gain énorme et les sollicitations des marchands engagent les Rajah's à employer toute sorte de fraudes et de stratagèmes, souvent même la violence, pour se procurer des esclaves à vendre, et pour satisfaire ainsi leur cupidité.

Lorsqu'un marchand demande à un Rajah de la côte le nombre d'esclaves pour dettes qu'il a dans son district, il lui répond : je n'en ai point, mais si vous voulez attendre quelques jours, je pourrai vous en fournir une centaine. —Il envoye aussitôt un de ses agens aux Rajah's de l'intérieur, et au bout de peu de temps celui-ci ramène le nombre d'esclaves annoncé; suivant toute apparence les Rajah's de l'intérieur se les procurent en faisant la chasse aux hommes comme on fait la chasse aux bêtes sauvages. Toujours est-il certain que l'arrivée des bâtimens marchands dans un des ports de l'île de Pulo Nias devient aussitôt le signal de scènes de rapine et de violence dans l'intérieur.

Les habitans de Pulo Nias ont peu d'idées religieuses. Ils reconnoissent cependant un être suprême qu'ils appellent Sumban Quit ou maître du ciel; mais ils ne s'en for-

ment que des notions très-confuses. Ils ont dans leurs maisons des images de bois, espèce de Lares dont ils attendent une sorte de protection ; mais ils ne leur rendent aucun culte ; ils croient aussi à la magie et aux charmes. Lorsqu'ils veulent confirmer une promesse ou une convention par un serment solemnel, ils coupent le cou à un cochon, et demandent au ciel de faire éprouver une mort semblable à celui des deux contractans qui manquera à sa parole. Il est à remarquer que les croyances religieuses du peuple de Pulo Nias ont peu de rapport avec les croyances les plus répandues dans l'Orient; on pourroit en conclure qu'il a été privé de bonne heure de toute communication avec le continent, et que sa position insulaire l'a préservé de l'influence des religions qui à différentes époques ont dominé dans l'Inde. L'islamisme s'y est introduit fort tard et n'y a pas fait beaucoup de prosélytes. Les Européens n'ont jamais tenté de faire des établissemens dans cette île ; infestée fréquemment par les incursions des pirates et en proie aux maux qu'entraîne le commerce des esclaves, elle n'est pas moins arrivée à un degré de prospérité qui donne une haute idée de l'activité et de l'industrie de ses habitans.

## *De l'île de Célébes.*

Les principales peuplades de l'île de Célébes sont les Macasar et les Bugis ; plus braves et plus entreprenans qu'aucune autre nation de l'est, ils sont célèbres par leur fidélité, et les souverains de Siam, de Camboja, etc. en prennent à leur solde des corps entiers pour leur confier la garde de leur personne.

On sait que dans tout l'Orient le despotisme d'un seul est la forme de gouvernement la plus ordinaire. Il en existe une tout-à-fait différente dans quelques parties de l'île de Célébes ; c'est une monarchie élective dont les pouvoirs sont limités par une aristocratie héréditaire. Dans les états dont nous parlons, c'est un conseil plus ou moins nombreux, dont les membres sont tirés des familles des chefs de province, qui nomme le roi, avec la condition pourtant que son choix ne peut tomber que sur des individus de la famille royale. Ce conseil administre aussi les finances et nomme le premier ministre; il a même le droit d'ôter la couronne au roi, lequel ne peut prendre aucune mesure importante sans son concours. Les fonctions de chef suprême du gouvernement et de commandant en chef de l'armée sont incompatibles; mais si, en temps de guerre, le roi désire se mettre à la tête des troupes, il lui est permis d'abdiquer temporairement; dans ce cas un régent, nommé pour le remplacer, dirige les affaires de l'état de concert avec le conseil suprême ; ensuite la campagne finie, le roi dépose le commandement de l'armée et remonte sur le trône. Un usage très-bizarre est que les femmes et les mineurs peuvent être élevés aux premières dignités de l'état ; le conseil suprême leur nomme alors un tuteur ou lieutenant qui exerce les fonctions dont ils sont titulaires. Les chefs de province sont nommés par le roi, leur pouvoir est limité par celui d'un conseil qui partage avec eux les soins de l'administration.

Suivant toute apparence on ne parloit anciennement qu'une seule et même langue dans toute l'île de Célébes;

mais les révolutions politiques qui ont rendu prépondérans les deux royaumes de Goa et de Boni, rivaux l'un de l'autre, ont donné lieu à la naissance de deux dialectes différens. Celui que l'on parle dans le royaume de Goa, le dialecte Macasar, est très-doux, mais moins riche que le dialecte Bugis qu'on parle dans les provinces soumises à l'autorité du royaume de Boni. Les caractères écrits sont à peu près les mêmes dans les deux dialectes; le Macasar a beaucoup plus de consonnes que le Bugis; dans l'un et l'autre c'est l'usage d'ajouter un *a* ou un *o* aux mots qui finissent par une consonne, afin d'en adoucir la prononciation.

Il existe beaucoup de compositions littéraires en langue Bugis et en langue Macasar : ce sont des abrégés de l'histoire des divers états de l'île de Célébes depuis l'introduction de l'islamisme qui eut lieu au seizième siècle; des *Galigas*, nom que l'on donne aux recueils des traditions anciennes; des romances et compositions poétiques qui ont pour objet l'amour, la guerre et la chasse; enfin une paraphrase du koran et plusieurs ouvrages traduits du javanais et du chinois.

### *De l'arbre Bohon-Upas.*

L'arbre qui produit le fameux poison *Upas* croît dans un district situé à l'extrémité orientale de l'île de Java; il appartient à la classe des *monœcia* de Linnée. C'est un des plus grands arbres qui croissent dans les forêts de Java; sa tige s'élève à une hauteur de soixante à quatre-vingts pieds, et n'a point de branches latérales. Elle est couverte d'une écorce blanchâtre qui, près de

terre, a plus d'un pouce d'épaisseur. En y pratiquant une incision, on en fait sortir un suc laiteux très-abondant qui fournit le poison Upas ; l'art de le préparer est un secret connu uniquement des habitans du district qui produit l'arbre. L'écorce intérieure des jeunes arbres sert à fabriquer une étoffe commune dont les pauvres gens se vêtissent ; mais ces vêtemens ont l'inconvénient de causer à la peau de fortes démangeaisons lorsqu'ils ont été mouillés par la pluie. Quand on coupe un vieux arbre, de manière à ce qu'une grande quantité de suc se dégage à la fois, il se forme autour de lui une atmosphère d'exhalaisons malfaisantes qui occasionnent à ceux qui en approchent de trop près, des irruptions cutanées plus incommodes que dangereuses ; ce seul cas excepté on peut approcher du Bohon-Upas et même y monter sans aucun danger : il est faux qu'il fasse périr autour de lui toute végétation ; son pied est entouré de plantes et d'arbrisseaux aussi bien que celui de tout autre arbre.

Le poison Upas paroît principalement agir sur le système vasculaire et causer une accumulation de sang dans les vaisseaux du thorax. Les symptômes qu'il produit sont d'abord un tremblement continuel dans les extrémités, accompagné d'un sentiment d'inquiétude et d'accablement : puis des évanouissemens, des convulsions, une respiration accélérée et une salivation abondante ; enfin une contraction spasmodique dans les muscles pectoraux et des vomissemens violens suivis d'une pénible agonie et de la mort.

---



# LITTÉRATURE.

**HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES; par Mr. A. DE LAMARTINE.** *Paris* 1830.

L'annonce d'une nouvelle production de Mr. de Lamartine est, par le temps qui court, une véritable bonne fortune pour les amis de la belle poésie. Notre époque est fertile en projets de réforme, en satires piquantes contre nos classiques; on est saisi d'admiration et ravi en espérance à la lecture des préfaces, avertissemens et avant-propos qui ornent tous les poëmes du jour. Tout est remis en question, le public rit de son vieil enthousiasme, il faut en finir avec les pédantes et froides beautés du grand siècle. Voilà les phrases que nous entendons retentir tous les jours; mais des faits, mais de la poésie, mais du génie, nous en donne-t-on? Il faut le dire, de toute cette école si riche en promesses, il n'est guère sorti de poète que Mr. de Lamartine. Aussi est-ce avec un empressement très-vif que le lecteur s'empare de ses ouvrages. Il sait qu'il y trouvera des pensées, de l'âme, des vers pleins d'harmonie; il y cherche de plus, ce que Mr. de Lamartine lui a fait entrevoir dans ses précédens ouvrages, je veux dire l'intérieur de ce temple de l'idéal dont le le romantisme ne nous a montré jusqu'ici que le vaporeux péristyle.

Mr. de Lamartine est poète, c'est une vérité incontestable. Quel est le genre de son talent, quelle classe assigner à sa poésie, en un mot, pourquoi est-il poète? Voilà un point plus difficile à établir.

En général, c'est au sentiment intime qu'il faut abandonner la première impression d'un ouvrage en vers. Il décide avec plus de rapidité et peut-être plus de sûreté que la critique, si Apollon a présidé ou non à l'inspiration de l'auteur. L'aveu de Phèdre à Hyppolite, comme l'indignation pieuse de Joad, le poète mourant de Millevoye, comme le gracieux épicuréisme d'Horace, toutes ces créations de génies si divers font éprouver une même émotion, et l'on s'écrie : Voilà de la poésie. Cette émotion les vers de Mr. de L. la font connoître. Il y a plus; il est une poésie plus particulièrement chérie du jeune homme, plus en harmonie avec ses impressions de tous les jours, avec ses rêves, avec ses illusions. Un riant vallon, le murmure d'un ruisseau, les lames d'un lac d'azur voluptueusement balancées par le vent du soir, une voile lointaine qui semble envelopper le secret de la vie, et avec cette nature si gracieuse quelques douces pensées d'amour, le souvenir d'un regard et d'un sourire, l'espoir d'un autre regard, d'un autre sourire, voilà ce qui fait battre le cœur d'un jeune homme, voilà la poésie à vingt ans.

Telle est, je crois, la cause du grand succès des Méditations. Mr. de Lamartine exprimoit les soupirs de tant de jeunes âmes, les rêves de tant d'imaginations, qu'il devoit trouver de l'écho, être senti et admiré. Le propre de son genre, il nous semble, est un mélange de nature et de sentiment, qui est tout-à-fait dans le vrai et qu'il

a achevé de rendre séduisant par les couleurs les plus brillantes et une harmonie enchanteresse. Il y a mille analogies entre les événemens variés de la nature et les phases que nous subissons ici-bas. Le printems, c'est la jeunesse; la feuille qui tombe, c'est le dernier jour du bonheur; une belle soirée d'automne, c'est l'adieu d'un ami; ces teintes du soir, douces et vaporeuses, qui s'affoiblissent graduellement jusqu'à ce que la terre se couvre d'obscurité, c'est la mort dégagée de ce qu'elle a de plus terrible. Ces images sont banales, ce sont presque des lieux communs; mais il n'en est pas moins vrai que chaque automne on éprouve, en présence d'un beau paysage, une tristesse pleine de charme, il n'en est pas moins vrai que toutes les fois que nous voyons le soleil dorer de ses derniers rayons la cime des montagnes, un sentiment indéfinissable de vide et d'angoisse succède dans notre âme à la plus douce extase. *Eheu fugaces labuntur anni*, disons-nous en soupirant lorsque nous regagnons nos foyers; et, devant nos yeux, passent comme des ombres magiques les années de notre première jeunesse, ses jeux, ses espérances, ses émotions, souvenirs charmans sur lesquels on jette rapidement un coup-d'œil de regret. Ces idées sont usées, celle de la fragilité du bonheur, de la course fugitive du temps, celle de la mort, ne le sont pas moins, mais elles sont tellement vraies, tellement pressantes, elles nous saisissent de partout avec tant de force que nous sommes toujours avides de les retrouver; et dès qu'un homme d'imagination riche, saura nous les présenter avec une fraîcheur de coloris, une grâce qui les dépouille de leurs ombres, nous l'é-

couterons avec admiration, nous irons à lui avec entraînement. Voilà ce qui nous séduit dans Lamartine ; c'est qu'il chante toutes ces impressions qui étoient restées confuses dans notre âme, c'est qu'il donne un corps à ces méditations fugitives, à ces émotions rapides, mais profondes, que nous avoient souvent inspirées les mêmes circonstances où il se place. Il étoit au dedans de nous une corde engourdie et muette, il a su la faire vibrer et elle a rendu des sons mélodieux. Il s'empare doucement de l'âme, et avec lui,

Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive.

Sans doute le poète est déjà triste quand il vient s'asseoir sur la pierre solitaire, sans doute son imagination est souffrante, et les impressions qu'il va éprouver auront à traverser un prisme un peu décolorant ; mais, qu'on me l'accorde, ce n'est pas une douleur poignante qui l'accable ; il n'y a, dans sa mélancolie, ni déchirement, ni désespoir ; c'est plutôt cette vague inquiétude du jeune homme qui a soif d'aimer et de sentir, qui cherche un aliment pour le cœur, une occupation pour l'esprit, et, s'il a déjà goûté à l'amertume de la vie, on sent que son âme est encore riche d'espérance et d'avenir.

Nous essayerons de justifier par quelques citations ce jugement rapide sur l'auteur des Méditations.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé,
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

C'est un amant malheureux, dans l'âme duquel le spectacle de la nature, autrefois si doux, fait naître une profonde mélancolie ; il n'a pas oublié l'ancien charme de ces tableaux, et ce n'est qu'avec plus d'amertume qu'il sent aujourd'hui combien ils sont froids et sans couleur.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'emporte au vallon,
Et moi je suis semblable à la feuille flétrie
Emportez-moi comme elle orageux aquilons.

C'est encore la nature qui cause la rêverie du poète, on aime à suivre avec lui cette feuille flétrie, on s'intéresse à sa chute, et on reste long-temps à songer à cette dépouille des bois jadis si verte, maintenant sans fraîcheur et sans ombre, et qui va « où va toute chose où va la feuille de rose et la feuille de laurier.»

Il suffit de lire *le Lac* (1) pour sentir, mieux que nous n'avons pu l'exprimer, quel est le genre où se distingue Mr. de L.

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devoit revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Quoi, passés pour jamais ! Quoi, tout entiers perdus ! s'écrie douloureusement le poète en parlant de ces jours de félicité qui s'écoulent si vîte et qu'on ne doit plus retrouver. Il a compris la puissance merveilleuse de ces souvenirs, et cette foule de sentimens que ranime en nous la vue de ces mêmes lieux jadis embellis par l'a-

(1) Méditations premières, 15.

mour, maintenant silencieux et décolorés. Et chacun sympathisera avec lui quand il déplore cette fuite du temps qui entraîne notre jeunesse, nos tendres affections, nos rêves, notre extase, notre bonheur; chacun s'écriera avec lui :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé.

Quelle âme un peu rêveuse n'a pas éprouvé l'influence magique de l'automne et la douceur du « dernier sourire » de la nature ! Il y a un charme ineffable à admirer encore une fois ces prairies qui vont se flétrir, cette verdure pâlissante, ces roses qui s'effeuillent; l'atmosphère est alors parfumée de je ne sais quelle vapeur suave qui élève l'âme et la transporte dans un monde de bonheur et d'amour. C'est la fuite d'une espérance chérie, c'est le réveil d'un songe délicieux, c'est l'*adieu d'un ami*. Combien de pensées douces et tristes, de souvenirs gracieux et de pressentimens pénibles se pressent alors dans le cœur. Le néant de la vie, le vide de l'avenir, la crainte du malheur et aussi quelque songe d'amour, quelque création idéale, tout cela s'empare de notre esprit, et nous nous laissons aller à une vague mélancolie. Voilà ce que notre auteur a merveilleusement compris et il chante souvent l'automne.

Salut bois couronnés d'un reste de verdure,
Feuillages jaunissans sur les gazons épars,
Salut, derniers beaux jours, le deuil de la nature
Convient à ma douleur et plaît à mes regards.

Et ailleurs,

Tout sous les cieux sembloit sourire,
La feuille, l'onde, le zéphire
Murmuroient des accords charmans;
Ecoute, la feuille est flétrie,
Et les vents, sur l'onde tarie,
Rendent de doux gémissemens.

En voilà assez pour prouver que Mr. de L. excelle surtout à peindre les sentimens que réveille le spectacle de la nature, à y chercher une harmonie avec l'état de son cœur, à prêter en un mot aux objets qui l'entourent une vie, une âme, une véritable sympathie.

Sans doute il a plus d'un genre; quelquefois sa lyre s'élève, son vol devient plus hardi, et il prend pour but de ses chants, la gloire, la liberté, le héros d'Austerlitz; il célèbre aussi les bienfaits d'un Dieu tout-puissaut en vers dignes de cette puissance. Quelquefois encore, épicurien aimable, il chante avec Horace. « Cueillons, cueillons la rose au printems de la vie. » Mais dans ces différens sujets il rentre davantage dans des routes déjà tracées, et nous croyons avoir signalé avec vérité quel est plus spécialement son genre à lui, son talent individuel et le principal élément de sa gloire.

Toutes ces beautés de Mr. de Lamartine, ce charme de pinceau, cette fraîcheur d'images, cette mélancolie si douce et si entraînante, nous espérions les retrouver dans les Harmonies. Nous attendions même davantage, et un vague espoir avoit traversé notre esprit, que sous ce tire d'Harmonies Religieuses il se cacheroit quelque élan sublime d'une âme pieuse et élevée, quelque parfum

céleste... Mais nous avons espéré en vain et nos rêves dorés se sont trop tôt évanouis. Nous voudrions analyser *Jéhova*, un des sujets qui, par son titre et la place qui lui est consacrée, nous paroît un des plus importans. Qu'on veuille bien lire les quatre Harmonies de ce nom, et nous dire ensuite si la diffusion n'y remplace pas la verve et le faux brillant l'énergie, si les comparaisons n'y sont pas forcées, les détails pleins de recherche et la pensée quelquefois triviale.

Le ciel d'où s'échappe
Eclair sur éclair,
Pareil au fer
Que le marteau frappe,
Lançant coups sur coups
La nuit, la lumière,
Se voile ou s'éclaire,
S'ouvre ou se resserre,
*Comme la paupière*
*D'un homme en courroux*....
Les foudres portées
Sur ses plis mouvans (du nuage),
Au hasard jetées
*Par les quatre vents*,
Partent en tout sens
*Comme une volée*
*D'aiglons aguerris*
*Qu'un bruit de mêlée*
*A soudain surpris*. etc.

Voilà sur quel ton est décrite l'apparition de Dieu sur le mont Sinaï. L'idée d'un sentiment religieux répandu chez tous les peuples, la grandeur de la Divinité empreinte dans la nature, dans la beauté de la femme, dans la puissance de l'homme, toutes ces hautes pensées

n'ont pas davantage inspiré l'auteur, et au lieu d'un tableau riche et vivant de la religion, on ne trouve qu'une versification froide, traînante et souvent ridicule. Nous en dirons autant de l'*Hymne du matin* et de presque tous les morceaux du même genre. Nous demanderons qu'est-ce que *le ciel qui se replie comme un pavillon dans l'ombre assouplie?* Qu'est-ce qu'*un léger nuage qui monte, flotte et nage dans son tourbillon?* Qu'est-ce encore que *l'aquilon qui secoue ses aîles d'effroi*, et *le navire, enfant des étoiles, qui luit comme une colline!!!* Mais surtout ce qui est remarquable, c'est:

Le jour te respire,
La nuit te soupire,
Et la terre expire
D'amour à ton nom.

C'est le cas de dire: « Après *la nuit te soupire*, hélas! mais après *la terre expire*, holà! » Pour nous il nous semble que

Ce style figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité.

Et quoique J. B. Rousseau soit singulièrement classique, nous préférons ces beaux vers si connus et qu'on ne se lasse point de se rappeler;

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Le soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux. etc.

N'en appelant qu'à Lamartine lui-même, nous préférons aussi à ses Harmonies Religieuses une foule de beaux vers répandus dans ses premières Méditations, telles que *Dieu*, *La foi*, *La prière*, etc. Malheureusement nous chercherions en vain dans les Harmonies d'aussi belles inspirations : nous ne voyons de remarquables, en fait de poésie proprement religieuse que le *Solitaire*, l'*Hymne aux Chrétiens dans les temps d'épreuve* et l'*Hymne du soir dans les temples*. En conscience, le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ; quand l'auteur n'est pas maniéré et ridicule, il est terre-à-terre, sans nerf, sans vigueur de pensée, il laisse froid dans le sujet où l'on attend le plus de verve et d'élan.

Passant aux Harmonies moins spécialement consacrées à chanter la religion, nous voudrions en vain n'avoir à leur donner que des éloges. Nous choisirons pour exemple une de celles que nous avons entendu vanter, l'*Occident*, et nous examinerons si elle étincelle de vérité, de goût, et de poésie.

Et d'abord, nous ferons observer, en passant, l'utilité et l'agrément d'une abondance prodigieuse de conjonctions copulatives. *Et* l'astre, *et* la moitié du ciel, *et* dans mon âme, *et* les ombres, *et* les vents, *et* les flots; c'est à n'en pas finir. On sait que la conjonction *et* est la base du romantisme, c'est la clef de la voûte ; on comprend sans peine combien il est plus pittoresque de dire, *et la mer s'apaisoit*, au lieu de, *la mer s'apaisoit*; la différence est énorme, c'est tout autrement piquant. Nous nous garderions donc bien de nous en formaliser et nous passons à un spectacle de la nature assez digne d'attention par sa rareté.

Et les ombres, les vents et les flots de l'abîme,
Vers cette arche de feu (le soleil couchant), tout paroissoit courir,
Comme si la nature et tout ce qui l'anime
En perdant la lumière avoient craint de mourir.

Cette idée est-elle naturelle? Nous ne le croyons pas; nous ne pouvons même nous imaginer ce que c'est que le phénomène décrit par le poète; ce tableau a un grand défaut, celui de ne s'être jamais présenté, aux yeux du vulgaire du moins. A la chute du jour il règne sur la nature un calme plein de douceur et nous n'avons rien observé d'analogue à cette course des vents et des flots de l'abîme vers le soleil couchant.

Et mon regard *long*, triste, errant, involontaire,
Les suivoit, et de pleurs sans chagrin s'humectoit.

Nous avouons encore que nous ne goûtons pas du tout ce regard *long* qui s'humecte de pleurs *sans chagrin*. Il est impossible de rendre moins noblement l'idée d'une douce mélancolie; ces pleurs sans chagrin ont un air de parodie, on ne peut se le dissimuler.

Mais voici la morale de la fable, la conclusion de tous ces *bruits qui tombent* :

O lumière! où vas-tu? Globe épuisé de flamme,
Nuages, aquilons, vagues où courez-vous?
Poussière, écume, nuit, *vous mes yeux*, toi mon âme,
Dites, *si vous savez*, où donc allons-nous tous?

Ils ne le savent pas et ils ne répondent rien. On s'y attendoit. Mais ce à quoi on s'attend moins c'est que des pensées si étranges et si bisarrement énoncées trouvent des admirateurs. On est tenté de leur dire avec Alceste :

« Quoi vous avez le front de trouver cela beau ! » Les idées de l'avenir, de l'infini, de l'éternité sont pressantes, sans doute, elles ouvrent un champ immense à l'imagination, rien de plus naturel que d'en être pénétré. Mais, les exprime-t-on en demandant à la poussière et à ses yeux, où nous allons tous ? N'étoit le souvenir des Méditations, on riroit de bon cœur à cette question tant soit peu indiscrète.

Nous continuons à ouvrir le livre, entraîné par ces titres séduisans, *Le Rossignol*, *Le Premier Regret*, *Poésie*, etc. Nouvelle déception. Il n'y a de poésie que dans les intitulés et dans quelques vers rares et parsemés.

*Le premier regret* fait espérer des choses charmantes. Nous en faisons juge le lecteur.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus, aux pieds de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente,
Aux pas distraits de l'étranger.

Ce début est plein de grâce, et quand le poète ajoute, « Elle avoit seize ans, c'est bien tôt pour mourir, » on est attendri, on se sent captivé et l'âme avide de douces émotions, s'attend à un tableau touchant de la mort d'une jeune fille, d'un premier amour, d'une première douleur. Rien de ce doux espoir ne se réalise.

C'est *l'éclat de ce brillant rivage qui ne s'étoit jamais réfléchi dans un œil plus aimant*. C'est *l'ombre de la voile errante sur sa joue*. C'est la jeune fille qui s'écrie : « *Pourquoi tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi?* » et qui demande *si un astre dans son cœur s'est aussi levé*. C'est

*un ciel qui inonde son âme de clarté*, c'est *son pas balancé qui flottoit comme un flot libre où le jour est bercé, ou couroit pour courir*. Et puis ce vers vraiment remarquable et qui sera souvent cité dans les cours de prosodie.

« Nul souci sur son front n'avoit laissé son pli. »

Tout a été fini avec les douze premiers vers; depuis là le poète s'est traîné péniblement, il n'a eu ni essor, ni simplicité, ni mélancolie; il a fait des vers en accumulant les images forcées, les épithètes bisarres, les phrases sans pensées.

*Le premier jour de l'année*. Voilà encore un titre qui promet. Que d'idées à la fois douces et mélancoliques ce jour solennel vient rappeler! Que de souvenirs gracieux dont la trace commence à s'effacer, que d'illusions qui se sont envolées, que d'êtres chéris dont la cendre est froide! Voilà mille pensées élevées et poétiques que l'aurore du premier jour de l'année fait naître dans nos âmes.

L'auteur a-t-il senti toute la portée de son sujet?

Des momens les heures sont nées,
Et les heures forment les jours
Et les jours forment les années
Dont le siècle grossit son cours.

Ce petit calcul d'arithmétique n'est pas très-gracieux. Dans le reste de ce morceau, l'auteur se traîne. Ses vers n'ont rien de ridicule, mais ils sont foibles; sa pensée n'est pas forcée, mais elle est sans profondeur. Le joli morceau de Mad. Tastu sur *Le dernier jour de l'année*, est à notre avis très-supérieur; c'est là de la grâce, de la vérité, une douce mélancolie. Mais Lamartine laisse le cœur froid. Il consacre plusieurs vers à cette heure de

minuit si imposante, si expressive, mais il reste bien au-dessous de ce charmant morceau de Maistre dont nous ne pouvons nous défendre de citer quelques lignes.

« C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin, que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence; le lendemain ils se lèvent gaîment sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler, ils n'entendent rien, ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit!... heure terrible!.... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que si jamais je venois à mourir, ce se seroit à minuit. Je mourrai donc un jour! Comment? je mourrai? Moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrois mourir? J'ai quelque peine à le croire; car enfin que les autres meurent, rien n'est plus naturel, on voit cela tous les jours, on les voit passer, on s'y habitue; mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. »

Nous ne pouvons nous empêcher de signaler à l'attention du critique encore une Harmonie, la pièce importante du procès, celle qui prouvera que notre jugement n'est pas trop sévère; nous voulons parler de celle intitulée : *Novissima verba* ou *Mon âme est triste jusqu'à la mort*.

D'abord de beaux vers; toujours une déception. Pei-

gnant cette mélancolie d'autant plus amère qu'elle est sans cause, ce dégoût, cet effroi de l'avenir qui plonge l'âme dans un gouffre d'abattement et de désespoir, le poète dit de ses jours :

Je ne les attends plus comme dans mon enfance,
Pleins, brillans et dorés des rayons du soleil,
Mais ternes, mais pâlis, décolorés et vides.
..... Passé sans souvenir, présent sans lendemain,
Et je sais que le jour est semblable à la veille
Et le matin n'a plus de voix qui me réveille.

Mais hélas! l'auteur nous abandonne au moment où nous commencions à espérer de la poésie ; de la tristesse il passe au galimatias, et de la mélancolie au délire.

L'homme ainsi s'évapore et passe, et quand j'*appuie*
Sur l'instabilité de cet être *fuyant*,
A ses tortures près tout semblable au néant,
Sur le moi fugitif, insoluble problème,
Qui ne se connoît pas et doute de soi-même,
*Insecte d'un soleil par un rayon produit*,
Qui regarde une aurore et rentre dans *sa nuit*,
*Et que* sentant en moi la stérile puissance
D'embrasser l'infini dans mon intelligence,
J'ouvre un regard de Dieu sur la nature et moi,
*Que* je demande à tout : *Pourquoi? pourquoi? pourquoi?*
*Et que* pour seul éclair et pour seule réponse
*Dans mon second néant je sens* que *je m'enfonce*,
*Que* je m'évanouis en regrets superflus,
*Qu'*encore une demande et je ne serai plus ! ! !
Alors je suis tenté de prendre l'existence
*Pour un sarcasme amer* d'une aveugle puissance,
*De lui parler sa langue!* et semblable au mourant
Qui trompe l'agonie et rit en expirant,
*D'abîmer ma raison dans un dernier délire*,
*Et de finir aussi par un éclat de rire!*

Certes à côté de cela, Kant et Schelling sont de bien petits métaphysiciens. Est-il possible qu'un homme de talent, qu'un homme de bon sens imprime un aussi effroyable galimatias! Quand on a eu un cauchemar pénible, on en parle avec terreur et angoisse à son médecin et on le prie de vous guérir, mais on se garde d'en faire part au public.

Jeune homme qui rêvez le bonheur d'un regard de jeune fille, voulez-vous savoir ce que c'est que l'amour? C'est l'*être de l'être*, *l'âme de l'âme*. Et vous âmes sensibles, imaginations trop riches qui tant de fois vous êtes écriées: «Qu'est-ce que la vie?» Vous allez l'apprendre: «C'est *un fleuve qui se perd au sable dont il sort, une dérision d'un être habile à nuire*, ou plutôt *n'est-ce pas une échelle de feu dont l'échelon brûlant s'attache au pied qui monte!!! Risum teneatis*.

Encore un peu de métaphysique: « *Je voudrois être la poussière*,» s'écrie mélancoliquement le poète, «*je voudrois être la feuille d'automne*, *l'atôme flottant de lumière, le son lointain qui s'évapore, l'éclair, le regard, le rayon, l'étoile qui se perd dans le ciel diaphane ou l'aigle qui va le braver*,» en un mot:

« Tout ce qui *monte* enfin, ou flotte ou vole
« Pour me perdre Seigneur, *me perdre ou te trouver*. »

Nous avouons que nous n'avons jamais fait de châteaux en Espagne de ce genre, et que malgré tous nos efforts, nous ne pouvons sympathiser avec ces soupirs ultra-romantiques. Je ne sais, mais je crois que «j'aime mieux une vieille chanson que je m'en vais vous dire:»

Que ne suis-je la fougère,
Où sur le soir d'un beau jour
Se repose ma bergère,
Sous la garde de l'amour!

Ou, plus tendre et plus fidèle,
Que ne suis-je encore hélas!
Le toutou si chéri d'elle,
Qui suit en tout lieu ses pas.

On peut voir, d'après ces citations, que les deux grands défauts de L. M., la monotonie et la prétention métaphysique sont beaucoup plus fréquens et plus saillans dans les Harmonies que dans ses précédens ouvrages. Nous ne comprenons pas comment ses amis ne l'ont pas détourné de ces recherches abstruses, de ces boutades germaniques sur l'âme, sur le néant, sur la vie, où il se laisse trop souvent entraîner. Rien n'est plus éloigné du talent de l'auteur, qu'un pareil genre, et autant il est doux, gracieux et séduisant, lorsqu'il se livre à sa verve naturelle, autant il montre de roideur et de recherche quand il s'abandonne à ses obscures visions. Quant à la monotonie, elle est, il faut le dire, inhérente au genre de L. M.; la sphère en est bornée, le champ est rétréci, mais il s'y trouve encore des trésors cachés; et puis quand il sera entièrement exploité, quand le poète aura tout dit, eh bien, osons le lui conseiller ..... qu'il suspende sa lyre, et que, la tête couronnée de lauriers, il se repose doucement aux accens de ses nombreux admirateurs. Car nous n'irons pas soupçonner ce chantre aërien de songer à faire des volumes et de tremper dans les honteuses spéculations de la littérature actuelle; une pareille pensée n'effleure pas même notre esprit. Qu'il dise donc adieu à la poésie, quand sa lyre sera fatiguée! Le public en conviendra avec nous, on ne peut pas éternellement chanter les frais val-

lons, le souffle du zéphir, le miroir des lacs, les molles clartés de la lune, la voile qui palpite, la feuille d'automne, etc. Ce qui est charmant dans sa nouveauté est banal et fastidieux à la troisième fois. Et qu'arrive-t-il encore lorsque ses couleurs épuisées, l'auteur veut encore peindre? Alors le luxe des sons vient cacher la disette des idées, alors une désastreuse richesse d'épithètes et de mots harmonieux succède à la justesse de la pensée, au naturel et à la fraîcheur des images. Alors on voit paroître *le sable qui ne sait pas où la vague le roule*, *le nautonnier qui se résigne aux ombres*, *le flot qui ne fera qu'un pli*, *les pieds des étoiles*, *les brises qui prennent une voix sur le pin*, et l'infortuné poète qui *répand au seuil d'un autre monde, son cœur comme un parfum, et ses jours comme une onde*, etc.

Nous ne pourrions guère terminer sans demander pardon au lecteur de notre sévérité. Aujourd'hui la charité est tellement à la mode, que la moindre phrase de critique doit s'envelopper d'exordes, de périphrases, d'adoucissans de toute espèce; à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un auteur aussi renommé que Mr. de Lamartine. L'analyse est la marque d'un esprit étroit, d'une âme froide; il faut s'abandonner, dit-on, il faut se laisser entraîner. Ecoutez plutôt Mr. Charles Nodier : « Il est si agréable de faire preuve du *facile* talent de peser des syllabes, de disséquer des mots, de souligner une épithète hasardée ou une rime défectueuse.... Joies puériles de la médiocrité, qui rappellent les *insulteurs* publics que les Romains plaçoient sur le chemin des triomphateurs, et qui ne les empêchoient pas de s'élever, entourés d'excla-

mations et couronnés de laurier, aux pompes du capitole.» Pauvre critique, tu n'es qu'une balance à syllabes; barbare Feletz, malheureux Geoffroy, vous n'êtes que des *insulteurs*. Nous le demandons, n'est-ce pas la honte de notre siècle de voir de pareilles doctrines dans la bouche d'un littérateur de quelque réputation? Un tel langage n'est-il pas le tombeau de la littérature? Faut-il donc tout louer, se récrier sur tout? Tous les vers sont-ils admirables, toute prose est-elle élégante? Pour nous il nous semble que nul talent n'est plus *facile* que celui d'un plat et éternel flatteur, et que les plus grands *insulteurs* du talent sont ces écrivains qui ne cessent d'exalter toutes les sornettes du jour. Le beau, à notre avis, est toujours beau, la nature ne cessera jamais d'être belle, les vers de Racine seront éternellement admirables; ni la nature, ni le grand poète n'ont rien à perdre à l'examen du peintre ou du critique. Malheur seulement à ces créations fragiles dont l'éclat est faux et le coloris emprunté; elles seront brisées par le souffle du critique, mais elles seront brisées parce qu'elles n'étoient que poudre et que clinquant. Nous croyons donc que la critique, loin de mériter le dédain, doit être applaudie et encouragée; sa tâche est pénible, mais elle peut rendre de grands services, et quand elle ne s'écarte pas des règles de la courtoisie et de l'impartialité, il est certain de dire que l'alliage vient s'épurer à son creuset, mais que le vrai et le beau ne s'y décomposent jamais.

Malgré ces principes, comme notre intention n'est point de laisser dans l'esprit du lecteur une impression défavorable aux Harmonies, nous croirions être injuste en ne

lui recommandant pas la lecture de plusieurs d'entr'elles ; telles sont, outre *Milly* ou la *Terre Natale*, le *Tombeau d'une Mère*, *Souvenir de l'Enfance*, etc.

Telle est encore *La Pensée des Morts*, dont nous citerons les premiers vers qu'il est difficile de lire sans attendrissement :

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon,
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon,
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aîle
L'eau dormante des marais,
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissé mûrir !
Quoique jeune sur la terre
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison,
Et quand je dis en moi-même :
Où sont ceux que ton cœur aime ?
Je regarde le gazon.

E. C.

---



## VARIÉTÉS.

**VOLEURS ÉGYPTIENS. Extrait de la vie et des aventures de Giovani Finati. *Londres*, 1830. Murray. (*London Literary Gazette.*)**

---

« Pendant que j'étois amarré à Minieh (1), un soir, un peu avant d'aller me coucher, je m'étois retiré sur le rivage à quelque distance de mes compagnons ; quoiqu'il fît nuit je crus distinguer quelque chose qui se mouvoit sur la terre près de moi, et que je supposai être un chien ; mais une pierre que je jetai me fit découvrir mon erreur, car un homme se leva aussitôt, et sembla se retirer à quelque distance ; je ne prenois plus garde à lui lorsque tout-à-coup je le sentis s'élancer sur moi par derrière, me saisir par le cou et par les poignets et me tirer violemment dans un fossé voisin, qui est souvent rempli par les eaux du Nil, mais qui alors étoit à sec. C'étoit un homme très-fort, et je n'avois sur moi aucune arme pour me défendre ; si bien que me tenant d'une main par la gorge, et me pressant de ses genoux il commença à me fouiller, dans l'espérance de trouver de l'argent ou quelqu'autre objet de valeur, mais ne trouvant rien, il me frappa à l'épaule droite, d'un petit couteau recourbé qu'il portoit sur lui, et en me relâchant il me donna plusieurs coups avec un bâton pour m'empêcher de le suivre. Je me hâtai de regagner notre bateau, et là montrant mes blessures,

(1) Finati étoit alors au service du pacha d'Egypte.

je dis à mes camarades ce qui me venoit d'arriver. Aussitôt ils se saisirent de leurs armes et se rendirent sur le théâtre de ma mésaventure ; mais quoiqu'on eût perdu fort peu de temps, on chercha en vain pendant des heures entières dans toutes les directions ; on ne put apercevoir aucune trace du coupable. Je me consolai en pensant qu'il ne m'avoit rien pris, et que la blessure qu'il m'avoit faite étoit légère, quoiqu'elle saignât beaucoup dans le premier moment. Une aventure de cette espèce n'avoit rien d'extraordinaire dans ces temps. Les paysans de l'Egypte étoient devenus une véritable nation de voleurs, et avoient porté leur art à un haut degré de savoir et de perfection. Dans le fait, l'état de confusion où l'on vivoit, et les combats continuels entre l'armée du Pacha et les Mameluks leur avoient tellement enlévé tout moyen d'industrie et d'un gain honnête, ainsi que toute sécurité pour leurs biens ; les villages et les campagnes étoient tellement dévastés, qu'on ne pouvoit guère en attendre une meilleure manière de vivre. Les vols, les violences et même les meurtres étoient des événemens journaliers. »

« Nous étions destinés à voir un peu plus bas une scène d'une audace plus grande encore. Nous avions pris terre près de Benysouef ; après avoir dîné ensemble à midi dans un des bosquets de palmiers, et être restés à table pendant long-temps, nous nous mîmes à jouer aux cartes et aux dés. Les enjeus furent d'abord peu considérables, mais devinrent plus forts en avançant ; et après avoir joué en premier lieu des paras, nous en vinmes à jouer de l'or ; l'intérêt naturellement croissoit à proportion, et avant la nuit quelques-uns avoient déjà gagné des sommes

considérables. Les perdans n'étoient pas alors d'humeur à laisser le jeu ; il fallut donc allumer des lanternes et les suspendre aux arbres à l'approche de la nuit, ce qui attira plusieurs voleurs arabes autour de nous ; ils s'étoient glissés inaperçus au milieu de notre cercle. Nous formions une petite troupe de trente à quarante militaires tellement absorbés par notre jeu, que nous ne prîmes point garde à ces étrangers, ne faisant aucun doute que ceux qui nous entouroient ne fussent, ou nos domestiques, ou des gens de l'équipage ; et la lumière que jetoient nos lanternes étoit à peine suffisante pour nous détromper. Pendant que chacun étoit assis ayant son petit monceau d'argent devant soi, attentif à regarder les cartes qui circuloient, quelques-uns de ces coquins éteignirent tout-à-coup les lumières, tandis que les autres nous jetant des poignées de sable dans les yeux s'emparèrent d'autant d'argent qu'ils purent et prirent la fuite. Dans le premier moment de la surprise, nul de nous ne savoit ce qui étoit arrivé, et n'apercevoit autour de lui d'autres personnes que celles qui composoient notre partie. Sans chercher aucune explication, une dispute générale commença, chacun s'imaginant être insulté ou volé par ses camarades. Tous eurent aussitôt recours à leurs armes qui se trouvoient malheureusement à portée, quelques-uns frappant avec leur poignard, et d'autres se servant de leur sabre ; la confusion fut telle, et le sang coula si abondamment, que le combat ne finit que lorsque neuf d'entre nous furent étendus morts ou mourans, et que plusieurs des autres eurent été grièvement blessés ; ensorte que je me crus bien heureux d'en être quitte

pour un petit coup de sabre sur le bras. Nous apprimes ensuite, lorsque nos esprits se furent calmés, de quelques-uns de ceux qui se tenoient près de nous ce qui s'étoit passé réellement; nous sûmes qu'ils avoient en vain tâché de nous arrêter à temps, et d'apaiser notre fureur insensée au commencement du combat. La honte et le remords s'emparèrent alors de nous, mais il n'y avoit aucun remède, et nous ne pumes que gémir sur le sort de nos compagnons et les ensevelir. Notre troupe étant ainsi diminuée, nous quittames Benysouef avec horreur et nous nous arrêtames le lendemain au pied des pyramides de Dagshoor. Un jour de plus nous amena au vieux Caire, d'où les uns à cheval, les autres à pied, nous nous acheminames vers la ville. »

Bientôt après eut lieu le massacre des Mameluks. Ce récit, plein de vérité, est effrayant, et la description suivante de ceux qui échappèrent au massacre, est une peinture remarquable d'une vie sauvage et guerrière.

« Pendant que quelques-uns des Mameluks étoient campés près de Minieh, un voleur résolut de s'emparer du cheval et de l'équipement d'un de leurs beys; dans cette intention il essaya, à la faveur de l'obscurité, de se glisser dans la tente où un grand feu (c'étoit en hiver) lui fit voir les riches habits du bey tout-à-fait près de lui. Le voleur, en s'accroupissant près du feu, les tira doucement à lui, et s'en revêtit; et ensuite, après avoir rempli sa pipe, et l'avoir allumée, il se rendit, d'un air délibéré, à la porte de la tente, et frappant du bout de sa pipe un palefrenier qui dormoit près de là, lui fit signe de lui amener un cheval attaché en face de lui.

On le lui amena, il le monta et partit. Lorsque le lendemain on ne trouva nulle part les habits du bey, personne ne pouvoit comprendre ce qu'ils étoient devenus, jusqu'à ce que le palefrenier ayant été questionné soutint à ses camarades que leur maître n'étoit pas encore de retour de la promenade, et leur raconta comment il avoit tout-à-coup demandé son cheval pendant la nuit : ce récit donna quelques soupçons de ce qui avoit eu réellement lieu. Alors le bey impatient de retrouver son cheval et curieux de connoître les particularités de ce vol, fit publier que si la personne qui l'avoit volé lui rapportoit avant deux jours ce qu'elle avoit dérobé, non-seulement on lui accorderoit son pardon, mais qu'on lui payeroit encore la valeur du cheval et des habits. Comptant sur la bonne foi de cette promesse, et peut-être aussi fier de son exploit, l'Arabe se présenta et rapporta son butin, et le bey, de son côté, tint ponctuellement parole. Mais comme, outre la perte que le bey avoit faite, il y avoit quelque chose dans l'affaire qui le plaçoit dans une situation presque ridicule, il lui en coûtoit de laisser aller le coquin si librement. Il sembloit donc considérer ce qu'il pourroit faire, et pour gagner du temps, il demandoit et redemandoit encore des détails sur la manière dont le stratagême avoit été conduit ; l'autre étoit trop habile pour ne pas voir qu'il ne se préparoit rien de bon pour lui ; il étoit pressé de se mettre à l'abri des piéges qu'on pouvoit lui tendre ; cependant il ne témoigna aucune impatience ; il entra minutieusement dans tous les détails, et mettant son récit en action, il s'assit auprès du feu, et montra comment il avoit successivement

tiré les différentes parties de l'habillement, si bien que le bey lui-même et tous ceux qui l'écoutoient ne pouvoient retenir de violens éclats de rire. Arrivé enfin à ce qui concernoit le cheval, il me fut, dit-il, amené, et je sautai sur son dos; et en effet, se replaçant de nouveau sur la selle, et donnant au cheval de grands coups d'éperons, il s'enfuit emportant dans sa poche l'argent qu'il avoit reçu pour prix de l'animal. Il avoit gagné trop de terrain pendant les premiers momens de surprise, pour qu'aucune des balles qu'on lui tira dans sa fuite pussent l'atteindre; et l'on n'eut jamais de nouvelles dans la suite, ni de lui, ni du cheval.»

«Les pillages journaliers qui avoient lieu dans notre camp étoient quelquefois accompagnés de circonstances où il n'y avoit pas moins d'impudence ou de témérité, quoiqu'aucun de ces exemples ne présente rien d'aussi intéressant pour le lecteur que ce que nous venons de raconter. Nous recevions si souvent de nouveaux avertissemens d'être sur nos gardes, que cette surveillance étoit devenue une partie essentielle du service militaire, et que le nombre des voleurs qu'on prenoit ou tuoit étoit considérable. Parmi tant de victimes de notre vigilance, il y en eut une au moins qui étoit innocente, et j'ai regret d'ajouter qu'elle périt de ma propre main. C'étoit ma semaine de service, et j'occupois, avec les dix soldats qui étoient sous mes ordres, une tente un peu éloignée des autres; un matin, avant qu'il fît jour, tandis que chacun dormoit encore, je sortis de mon lit, pour monter la garde, lorsque le binbashee, ou sergent de la tente qui étoit la plus rapprochée de nous, en étant sorti tout doucement (comme il paroît que c'étoit son habitude au

lever du soleil) s'agenouilla à quelque distance et se mit à dire ses prières en silence, coutume si peu générale et surtout à cette heure, que je ne me souviens pas de l'avoir vu pratiquer par aucun autre avant ou après lui. Tout ce que je pus distinguer, c'étoit quelque chose de ressemblant à une forme humaine, qui étoit accroupi à terre et se mouvoit de temps en temps, car il ne faisoit pas encore assez jour pour s'assurer de la véritable posture, et encore moins de l'identité de la personne. L'esprit fortement préoccupé de l'idée des voleurs, je ne mis point en doute que ce n'en fût un, et allant chercher mon fusil que je chargeai aussi doucement que je pus, je tirai sur cet objet. La balle porta un coup mortel, et le pauvre homme tomba la face contre terre sans pousser un gémissement. Je m'avançai aussitôt le sabre à la main, pour faire un trophée de sa tête, et obtenir une récompense de notre commandant. Mais quelles furent mon horreur et ma surprise, lorsque je vis qu'au lieu d'un voleur, j'avois tué mon ami et mon compagnon d'armes! Je pleurai amèrement sur son corps, et m'abandonnai d'abord tellement au remords et au chagrin que me causoit cette malheureuse action, que je ne pensai pas une seule fois aux dangers auxquels elle m'exposoit. »

---

## LA FEMME. Fragment traduit de l'anglais.

---

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'admirer la force d'âme avec laquelle les femmes supportent les revers de fortune

les plus accablans. Ces désastres qui jettent l'homme dans le découragement, et l'abattent dans la poussière, mettent souvent au jour toute l'énergie dont sa compagne est capable, et donnent alors au caractère de la femme une telle intrépidité et une telle élévation qu'il approche de la sublimité.

Rien n'est plus touchant que de voir un être que la nature a doué d'une sensibilité exquise pour tout ce qui peut se trouver de rude dans le sentier de la vie, et qui jusque-là, n'avoit senti que sa foiblesse et sa dépendance, prendre tout-à-coup une force d'esprit extraordinaire, devenir l'appui et la consolation de son mari dans l'infortune, et supporter avec une fermeté inébranlable les plus violens orages de l'adversité. De même que le lierre, qui a long-temps embrassé de son gracieux feuillage, le chêne qui lui prêtoit un appui, semble caresser plus tendrement encore l'arbre majestueux lorsqu'il a été mis en éclat par le tonnerre; de même par un ordre bienfaisant de la Providence, cette femme qui faisoit l'ornement de son mari dans les heures de prospérité, devient sa joie et son ferme appui dans le malheur, s'attachant aux traits les plus rudes de son caractère pour les adoucir, soutenant sa tête défaillante, et raffermissant son cœur prêt à défaillir.

Un jour que je félicitois quelqu'un de mes amis qui avoit une famille florissante et unie par la tendre affection, « Je ne puis rien vous souhaiter de plus heureux, » me répondit-il avec enthousiasme, « que d'avoir une femme et des enfans. Si vous êtes dans la prospérité, ils sont là pour la partager; s'il en est autrement, ils sont encore là pour vous consoler. » Et en effet, j'ai observé

qu'un homme marié, s'il vient à tomber dans l'infortune, rétablira plus tôt sa position dans le monde, qu'un célibataire; d'abord, parce qu'il est stimulé par la nécessité de pourvoir à la subsistance d'êtres chéris et sans autres secours que les siens; mais principalement parce que son chagrin est adouci ou calmé par des jouissances domestiques, qui lui font sentir que, quoique tout au dehors soit ténèbres et humiliations, il lui reste encore dans sa demeure un petit monde d'amour et de bonheur dont il est le monarque. Un homme isolé, au contraire, est porté à la dissipation et à la négligence; il est menacé de vivre seul, abandonné, et son cœur court risque de tomber en ruines, comme une maison déserte, faute d'habitans.

Ces réflexions me rappellent quelques scènes de la vie domestique dont j'ai été témoin. Mon ami intime, Leslie, avoit épousé une personne belle et accomplie, qui avoit reçu l'éducation la plus distinguée. Elle n'avoit point de fortune, il est vrai, mais celle de mon ami étoit considérable; il se réjouissoit de pouvoir satisfaire les moindres désirs de son épouse, et lui prodiguer tout ce que le goût et l'imagination peuvent inventer pour répandre autour d'une femme une espèce d'enchantement. « Je veux, » disoit-il, « que sa vie soit semblable à un beau conte de fée. »

La différence même de leurs caractères produisoit entre ces deux époux une parfaite harmonie. Leslie avoit un esprit romanesque et un peu sérieux; sa femme étoit remplie de vivacité et de gaieté. J'ai souvent observé le ravissement muet avec lequel il attachoit ses regards sur elle, lorsqu'ils se trouvoient dans le monde; il est vrai qu'elle en faisoit le charme par sa conversation vive et enjouée;

et je remarquois aussi, que souvent au milieu des louanges qu'on donnoit à Marie, ses yeux se tournoient vers son mari, comme si elle eût désiré n'en recevoir que de lui seul. Lorsqu'elle s'appuyoit sur le bras de Leslie, sa taille svelte contrastoit agréablement avec la stature majestueuse de celui-ci. La tendresse avec laquelle elle le regardoit, sembloit exciter en lui le triomphe de l'orgueil et de l'amour, comme s'il étoit fier de la foiblesse de son aimable fardeau. Je n'ai jamais vu un couple avancer dans le sentier fleuri d'un mariage précoce et bien assorti, avec une plus douce perspective de félicité.

Mais ils n'étoient mariés que depuis quelques mois, lorsque par une suite de mauvaises affaires, Leslie perdit toute sa fortune. Pendant quelque temps, il renferma en lui-même le secret de son état ; mais sa physionomie avoit quelque chose de triste et de hagard, et son cœur étoit brisé. Sa vie n'étoit plus qu'une agonie prolongée, et ce qui rendoit sa situation encore plus insupportable, c'étoit la nécessité de sourire devant sa femme qu'il ne pouvoit se décider à mettre dans la confidence de son malheur. Elle vit cependant, (car les yeux de l'affection sont clairvoyans), que tout n'alloit pas au gré des désirs de son mari. Elle remarqua ses regards altérés, ses soupirs étouffés, et ne se laissa point tromper par ses efforts pour paroître gaî. Elle employa tous ses agrémens et ses plus tendres caresses pour le rendre au bonheur, mais elle ne faisoit qu'enfoncer plus avant le fer meurtrier. Plus il voyoit de motifs de l'aimer, plus la pensée qu'il alloit la rendre malheureuse le mettoit à la torture. Encore un moment, pensoit-il, et le sourire disparoîtra de son visage, le chant

mourra sur ses lèvres, l'éclat de ses yeux sera terni par les larmes, et le bonheur de ce cœur qui bat maintenant si paisiblement dans son sein, sera étouffé sous le poids des soucis et des misères de ce monde.

Un jour enfin il vint me voir, et me mit au fait de sa situation avec l'accent du plus profond désespoir. Quand je l'eus écouté jusqu'au bout; — « Votre femme, » lui dis-je, « est-elle instruite de tout cela? » — A cette demande, il fondit en larmes : —« Pour l'amour de Dieu, » dit-il, « si vous avez quelque pitié de moi, ne parlez pas de ma femme; en pensant à elle, je suis sur le point de tomber en démence. — « Et pourquoi ne le lui diriez-vous pas? Elle le saura tôt tard, vous ne pouvez le lui cacher longtemps, et il lui seroit bien plus affreux de l'apprendre par d'autres que par vous-même; car les accens de ceux que nous aimons adoucissent les plus pénibles nouvelles. D'ailleurs, vous vous privez de ses consolations, et de plus vous risquez de rompre le lien qui unit deux cœurs avec le plus de force, la communication intime des pensées et des sentimens. Elle s'apercevra bientôt que quelque chose pèse en secret sur votre cœur, et le véritable amour n'admet aucune réserve, il se sent déprécié et outragé lorsque nous lui faisons un mystère de nos chagrins.—Oh! mon ami, pensez de quel coup je frapperai tous ses projets pour l'avenir, combien je l'humilierai en lui disant que son mari ne possède plus rien, qu'elle doit renoncer à tous les agrémens de la vie, à toutes les douceurs de la société, pour se retirer avec moi dans l'obscurité, et vivre dans l'indigence. Elle pourra dire que c'est moi qui l'ai précipitée de la sphère dans laquelle elle auroit continué à se mouvoir avec éclat. Comment

supportera-t-elle la pauvreté ? Elle a été élevée dans les raffinemens de l'opulence. Comment prendra-t-elle son parti d'être négligée, elle l'idole de la société ? Ah ! ce sera lui briser le cœur ! » —Le chagrin de mon ami étoit si éloquent, que je lui laissai le loisir de le soulager en l'exprimant. Quand son flux de paroles fut arrêté, et que je le vis plongé dans un morne silence, je revins à la charge et le conjurai de faire part de sa situation à sa femme. Il secoua la tête mélancoliquement, mais d'une manière résolue.—« Comment,» lui dis-je, « voulez-vous le lui cacher? Il est nécessaire qu'elle le sache, afin que vous puissiez vivre d'une manière conforme aux circonstances dans lesquelles vous vous trouvez ; vous devez changer le train de votre maison. Mais, » ajoutai-je, observant l'angoisse qui se peignoit dans ses traits, « que cela ne vous afflige pas ; je suis sûr que vous n'avez jamais placé votre bonheur dans le faste et la représentation ; vous avez des amis, des amis chauds qui ne penseront pas plus mal de vous parce vous serez logé moins magnifiquement, et sans doute il n'est pas besoin d'un palais pour être heureux avec Marie. » —« Je serois heureux avec elle, » s'écria-t-il convulsivement, « dans la plus humble chaumière ; avec elle, je supporterois la pauvreté et l'humiliation ; je pourrois.... je pourrois...... Dieu la protège !... Dieu la conserve ! » dit-il avec un transport de chagrin et de tendresse. —« Eh croyez-moi, mon ami, » lui dis-je, en me levant et en lui prenant vivement la main, « croyez-moi, elle sera la même pour vous ; je dis plus, ce malheur sera pour elle la source d'un juste orgueil et une occasion de triomphe ; elle déploiera toute l'énergie, toute la forte sympathie de son âme

et elle sera contente de vous prouver qu'elle vous aime pour vous-même. Il y a dans le cœur d'une femme une étincelle de feu divin qui ne paroît point au grand jour de la prospérité, mais qui s'enflamme et brille au jour de l'adversité. Aucun homme ne sait ce que vaut sa femme, aucun homme ne connoît le ministère angélique de cette compagne, jusqu'à ce qu'il ait traversé avec elle les sentiers épineux de ce monde. »

Ce fut ainsi que par ma vivacité et par le style figuré de mon langage, je parvins à fixer l'attention de Leslie. Je connoissois l'auditeur que j'avois à persuader, et voyant l'impression que j'avois faite sur son esprit, je finis par l'engager à retourner chez lui pour ouvrir à sa femme son cœur malade. Je dois avouer que, malgré tout ce que j'avois dit, je n'étois point sans inquiétude sur le résultat. Qui est-ce qui peut calculer la force d'âme d'une femme dont la vie entière n'a été qu'un cercle de plaisirs? La gaîté de son esprit peut s'éteindre tout à fait à l'aspect d'une route sombre et pénible qui s'ouvre subitement devant elle et qui contraste si fort avec la voie brillante qu'elle a suivie jusque-là. D'un autre côté, la chute qui nous précipite d'un état élevé est toujours accompagnée de mortifications amères dont une condition plus modeste et moins périlleuse est toujours exempte. En un mot, ce ne fut pas sans une vive émotion que je rencontrai Leslie le lendemain matin. Il avoit fait son aveu. « Et comment l'a-t-elle supporté? — Comme un ange. Cela a semblé plutôt être un soulagement pour elle, elle a jeté ses bras autour de mon cou, et m'a demandé si c'étoit là tout ce qui m'avoit rendu malheureux. Mais, pauvre enfant! » ajouta-

t-il, « elle ne s'imagine pas le changement que notre existence doit subir; elle ne connoît la pauvreté que d'une manière abstraite, elle ne l'a vue que dans des livres de poésie où elle est alliée à l'amour; elle ne sent encore aucune privation, elle n'a encore renoncé à aucune de ses habitudes de luxe et d'élégance. Quand il en faudra venir à la pratique de ces soins pénibles, de ces privations journalières, de ces petites humiliations, ah! alors elle sentira tout le malheur de la pauvreté.—Mais, » dis-je, « maintenant que vous vous êtes acquitté de la partie la plus pénible de votre tâche, celle de mettre votre femme au fait de votre situation, le plus tôt que vous la ferez connoître au public ne sera que le mieux. Le premier pas sera mortifiant, mais ce n'est là qu'une misère personnelle, et vous l'aurez bientôt franchi; tandis que si vous voulez tenir votre malheur long-temps caché, vous souffrirez à chaque heure du jour par anticipation. Ce n'est pas tant la pauvreté que l'orgueil d'un homme ruiné qui fait son malheur. Ayez le courage de paroître pauvre, et vous arracherez à la pauvreté son dard le plus aigu. » — Sur ce point je trouvai Leslie parfaitement préparé; il n'avoit point de faux orgueil pour lui-même, et quant à sa femme, elle n'avoit pas d'autre désir que de se conformer le plus tôt possible à l'état de leur fortune.

Quelques jours après, Leslie me fit demander dans la soirée. Il avoit disposé de son hôtel, et pris une petite maison de campagne à quelques milles de la ville; il avoit été occupé tout le jour à y faire transporter les meubles nécessaires à son nouvel appartement qui en demandoit peu et des plus simples. Tout le magnifique mobi-

lier de son hôtel avoit été vendu, excepté une harpe qui lui rappeloit des souvenirs trop précieux pour qu'il pût s'en défaire ; cet instrument s'allioit à l'histoire de ses amours, et les plus doux momens de sa félicité passée avoient été ceux où, appuyé sur cette harpe, il en écoutoit les sons accompagnés de la douce voix de Marie. Je ne pus que sourire à cette galanterie romanesque d'un mari passionné. Leslie alloit partir pour sa nouvelle demeure où sa femme s'étoit rendue dès le matin pour veiller aux arrangemens. Je m'intéressois toujours davantage à cet aimable couple, et comme la soirée étoit magnifique, j'offris à mon ami de l'accompagner. Il étoit fatigué des travaux de la journée, et pendant la promenade il tomba dans une sombre rêverie.—« Pauvre Marie »! dit-il, rompant à la fin le silence et laissant échapper un profond soupir, « comment lui est-il arrivé un semblable malheur ! Quoi, » ajouta-t-il, en me jetant un regard impatient, « ce n'est rien d'être réduit à une situation humiliante, de demeurer dans une misérable maison, d'être obligée de se livrer aux occupations les plus basses et les plus pénibles ! — A-t-elle murmuré de ce changement ? — Murmuré ! elle n'en a été ni moins douce, ni de moins bonne humeur. Sur ma parole, elle est plus gaie que je l'aie jamais vue, elle a été pour moi tout amour, tendresse et consolation. — Admirable femme ! » m'écriai-je, « Vous vous dites pauvre, mon ami, vous n'avez jamais été aussi riche ; vous n'auriez jamais connu le trésor par excellence que vous possédez dans votre compagne. — Oh ! si cette première entrevue dans notre chétive demeure étoit passée, je crois que je serois content. Mais voici pour Marie

le premier jour de l'épreuve ; elle a été introduite dans son humble habitation, elle a été occupée tout le jour à la mettre en ordre ; elle doit avoir connu pour la première fois la fatigue d'un travail domestique ; elle s'est vue pour la première fois dans une maison dénuée de choses élégantes et presque nécessaires pour elle ; peut-être maintenant est-elle fatiguée, épuisée, peut-être anticipe-t-elle sur la perspective de sa pauvreté future. »

Il y avoit dans ce tableau un degré de probabilité qui m'effraya, et comme je ne pouvois le contredire, nous continuâmes à marcher en silence. Bientôt quittant la grande route, nous prîmes un sentier étroit, ombragé d'arbres extrêmement touffus qui donnoient un air de solitude à la maison de mon ami que nous commencions à apercevoir. Elle étoit en apparence assez humble pour servir d'asyle au plus pastoral des poètes ; cependant rien n'y blessoit la vue. Un épais feuillage de vigne sauvage dépassoit un des côtés de la maison et s'entrelaçoit gracieusement à quelques arbres voisins. J'aperçus quelques vases de fleurs arrangés avec goût sur la porte, et sur le gazon de la terrasse. Une petite porte ouvroit sur un sentier tournant qui conduisoit à la maison. En approchant nous entendîmes de la musique. Leslie saisit mon bras, et nous nous arrêtâmes pour écouter ; c'étoit Marie qui chantoit de la manière la plus touchante un air que son mari aimoit passionnément. Je sentis la main de Leslie trembler sur mon bras ; il avança de quelques pas pour entendre plus distinctement, et fit en marchant un léger bruit sur le gravier. Aussitôt nous vîmes paroître à la fenêtre une belle figure qui s'éclipsa incontinent, et Marie

vola à notre rencontre : elle étoit vêtue très-simplement, et pourtant avec élégance, ses joues étoient animées de superbes couleurs, un sourire vraiment céleste brilloit sur son visage, je ne lui avois jamais vu un regard si tendre. — «Mon cher George,» s'écria-t-elle, «je suis si contente que vous arriviez! Je vous attendois avec impatience, j'ai couru bien souvent à la petite porte pour voir si vous veniez. J'ai mis une table sous un grand arbre derrière la maison, et j'ai été cueillir de nos plus belles framboises; car, mon ami, je sais que vous les aimez; nous avons de l'excellente crême; tout est si bon et si agréable ici.» — Puis passant son bras dans celui de son mari, et le regardant d'un air enjoué; — «Ah!» dit-elle, «nous allons être si heureux!»

Le pauvre Leslie étoit hors de lui, il la pressoit sur son cœur, il passoit ses bras autour d'elle, il l'embrassoit; mais les larmes l'empêchoient de prononcer une parole. Il m'a souvent assuré que, quoiqu'il eût recouvré dès-lors une situation brillante, et que sa vie eût été une vie heureuse, jamais il n'avoit goûté un moment d'une félicité aussi parfaite.

---



# MÉLANGES.

## IDÉES DE KANT SUR L'HYGIÈNE.

Le *Globe* de l'année dernière a publié une suite d'articles assez intéressans sur le célèbre philosophe Kant : l'opuscule dont nous présentons ici un extrait et dans lequel le Descartes allemand dit quelques mots de lui-même et de son tempérament, nous paroît mériter également l'attention de nos lecteurs.

Un journal littéraire seroit-il moins utile en reproduisant des choses anciennes et intéressantes, mais peu connues, qu'en suivant à la piste les nouveautés les plus récentes ?

L'hygiène, ou l'art de conserver sa santé et de se passer du médecin est une science d'un intérêt universel, et où l'homme de génie qui s'observe a le droit de déposer le fruit de son expérience. Voyez Franklin, contemporain de Kant, et dont la vie voyageuse et active n'a pas laissé peut-être de traces plus profondes dans les idées et le développement moral de l'homme que l'existence contemplative et sédentaire du philosophe de Königsberg : qui n'a lu ses observations sur l'utilité des bains d'air, ses essais du régime pythagoricien dont il eut la sagesse de se dégoûter et dont Volney a eu la patience de mourir ? Franklin s'est occupé d'hygiène toute sa vie, parce qu'il avoit la passion du perfectionnement et de l'observation, et qu'on ne peut guère améliorer son âme si on laisse le corps se détériorer.

La force de la raison humaine dont Kant se faisoit une si haute idée et dans laquelle il cherchoit un remède à bien des maux, est une vérité bienfaisante que trop de gens méconnoissent par ignorance et que beaucoup d'autres oublient par paresse ou rejettent par esprit de système. N'est-il pas utile de la leur rappeler et de la leur prouver par des faits ?

Vous avez peut être entendu parler de la *Macrobiotique* du mé-

decin Hufeland, ou l'art de vivre long-temps, ouvrage qui a veilli comme tant de livres de médecine, mais où le moraliste peut trouver encore d'excellentes choses. Hufeland l'envoya à son ami Kant qui étoit alors fort vieux : celui-ci, pour remercier le docteur, lui écrivit la lettre dont nous tirons l'extrait suivant, et dans laquelle il établit d'abord le principe fondamental de son hygiène ou diététique.

« La diététique, » dit-il, « ne doit pas être fondée sur le principe du bien-être ou de la plus grande commodité ; car en épargnant ses forces, en évitant toute sensation pénible, on tombe dans un état de débilité ou de mollesse, et le manque d'exercice éteint graduellement le principe de la vie. Le stoïcisme, (*sustine et abstine*), est donc un principe d'hygiène, et s'il existe une médecine empirique ou mécanique qui cherche hors de nous-mêmes et dans des moyens corporels des remèdes à nos maux, il est aussi une médecine philosophique qui montre à l'homme dans la force de sa raison le moyen de se rendre maître de ses sensations par un principe puisé en lui-même. »

« Ces habitudes pernicieuses de mollesse que condamne l'hygiène, consistent principalement dans la recherche de la chaleur, du sommeil, et dans les soins excessifs que l'on prend de soi sans être malade. »

« Ma propre expérience, » dit le philosophe, « ne me permet pas de souscrire à cet axiôme si souvent répété, de tenir la tête et les pieds chauds ; je trouve au contraire plus sage de conserver froides ces deux parties du corps (les Russes y ajoutent la poitrine), et cela précisément pour éviter de m'enrhumer. Il est sans doute plus agréable de se laver les pieds dans l'eau tiède que de les tenir, surtout en hiver, dans l'eau froide à la glace ; mais, par ce dernier moyen, on évite le relâchement des vaisseaux sanguins dans des parties si éloignées du cœur, relâchement qui, chez les vieillards, peut entraîner d'incurables maux de pieds. C'est le ventre que je serois d'avis de tenir chaud, principalement par un temps froid ; il suffit de réfléchir aux fonctions importantes de cet organe pour reconnoître l'utilité d'une précaution que je recommande comme un principe d'hygiène et non comme une recherche de bien-être ; sans doute la large bande avec laquelle les anciens avoient coutume de se serrer le

bas-ventre et d'en soutenir les muscles, se rapportoit à cette destination, bien qu'elle n'eût pas proprement celle de conserver la chaleur. »

« Dormir long-temps, ou beaucoup, et à plusieurs reprises, l'après-midi, par exemple, est sans doute un moyen de s'épargner bien des peines attachées à l'état de veille. Il est assez singulier de souhaiter une longue vie pour en passer la plus grande partie à dormir. Mais on manque son but en recherchant dans cette douce habitude un moyen de prolonger la vie; car l'alternative des momens de réveil et de sommeil, dans les longues nuits d'hiver, est débilitante pour tout le système nerveux, et en épuise la force par un repos trompeur. L'amour du bien-être est encore ici une cause qui abrège la vie. *Le lit est le nid d'une foule d'infirmités.* »

« Se soigner ou se faire soigner dans la vieillesse, sans autre but que de ménager ses forces et de prolonger son existence en évitant certaines incommodités, comme celle de sortir par le mauvais temps, ou en faisant faire par d'autres un travail dont on pourroit s'acquitter soi-même, c'est agir à contre-sens et se préparer une caducité prématurée. »

Kant établit ensuite que des occupations intellectuelles qui impriment à l'âme une activité indépendante des objets extérieurs, et telles sont éminemment les mathématiques et les recherches de la philosophie, sont propres à entretenir la force vitale et à prolonger la vie. D'ailleurs des amusemens futiles peuvent rendre le même service à un esprit borné, pourvu qu'il jouisse d'une condition exempte d'inquiétude, et les gens qui ont toujours beaucoup de riens à faire, arrivent ordinairement à un âge assez avancé. Un homme très-vieux trouvoit un grand intérêt à faire sonner, les unes après les autres et jamais deux à fois, un grand nombre de pendules établies dans sa chambre, et ce soin dans lequel il se faisoit aider par un horloger qu'il payoit pour cela, suffisoit pour l'occuper. Un autre prenoit le même plaisir à nourrir et à soigner ses oiseaux, et remplissoit ainsi le temps que lui laissoient ses propres repas et le sommeil. Une femme riche et d'un grand âge faisoit un passe-temps de son rouet, et du babil insignifiant dont elle l'accompagnoit; dans les derniers mois de sa vie elle se trouvoit malheureuse de ne plus sentir le fil entre

ses doigts enroidis par la caducité, et la perte de ce passe-temps la fit mourir d'ennui.

Mais Kant ne croit pas seulement à cette influence générale et indirecte de la volonté et des habitudes stoïques sur la longévité : il va plus loin encore, et se fondant sur les faits que lui fournit sa propre expérience, il établit que l'homme possède, jusqu'à un certain degré, le pouvoir de se rendre maître des sensations qui tiennent à une disposition maladive : nous citerons ici comme les plus remarquables les remèdes intellectuels et moraux que le philosophe de Königsberg oppose à l'hypocondrie, aux insomnies et à la toux.

*De l'hypocondrie.* — « La foiblesse avec laquelle on se livre lâchement à des sensations désagréables qui n'ont point d'objet déterminé, sans essayer de s'en rendre maître par la raison, l'hypocondrie vague ou imaginaire où le patient se croit atteint de toutes les maladies dont il lit la description, est directement l'opposé de la force morale dont nous venons de parler. C'est un état de découragement où l'on s'appesantit sur des maux possibles, sans être plus capable de les soutenir s'ils arrivoient, où l'infortuné patient, véritable ennemi ou pour mieux dire bourreau de lui-même, au lieu de s'affermir contre ses craintes chimériques, invoque le secours du médecin et l'invoque sans fruit : car lui seul pouvoit, en réglant son imagination, se délivrer des idées fâcheuses qui l'obsèdent et lui font appréhender des maux contre lesquels il n'y auroit aucun remède s'ils avoient réellement lieu. On ne peut exiger de celui qui est atteint de cette maladie de se rendre maître de ses sensations par la seule force de la volonté ; car, s'il le pouvoit, il ne seroit pas hypocondriaque. Un homme raisonnable n'admet pas en lui-même l'existence d'une telle hypocondrie, mais quand il éprouve de ces sensations vagues et pénibles qui tendent à dégénérer en maux imaginaires, il se demande si elles ont un objet réel et si dans ce cas il est possible d'en détourner l'effet : s'il reconnoît que cette inquiétude est sans fondement, ou s'il voit que, quand même elle auroit quelque réalité, il n'y auroit rien à faire pour en détourner l'effet, il passe de cette sensation à l'ordre du jour, c'est-à-dire qu'il ne tient compte de son malaise qui alors est purement local, et qu'il dirige toute son attention sur ce qu'il a à faire. »

« Je dois à la conformation de ma poitrine, qui est étroite et plate, et laisse peu d'espace aux mouvemens du cœur et du poumon, une disposition naturelle à l'hypocondrie qui, dans les années de ma jeunesse, alloit jusqu'au dégoût de la vie. Mais, en réfléchissant que cette oppression du cœur étoit peut-être purement mécanique et ne pouvoit être évitée, je parvins bientôt à ne plus en tenir compte, et au même moment où je sentois de l'oppression dans ma poitrine, le calme et la sérénité régnoient dans ma tête, et je portois dans la société une gaieté égale et naturelle, qui ne se manifestoit point par caprices et par boutades comme celle des hypocondriaques. Le malaise physique m'est resté, car il tient à ma constitution corporelle. Mais je me suis rendu maître de son influence sur mes pensées et sur mes actions, en détournant mon attention de cette sensation comme si elle m'étoit entièrement étrangère. »

*De l'insomnie.* — « Les Turcs ont sur le mérite de la sobriété des idées singulières qui dépendent de leur croyance à la prédestination : ils prétendent qu'au commencement du monde la portion que chaque homme doit manger dans sa vie, a été réglée, et que s'il dévore sa part en grandes portions, il peut faire son compte de manger et par conséquent d'exister moins long-temps. On peut en dire autant du sommeil ; celui qui dans l'âge mûr, y a donné trop de temps ne peut se promettre de dormir, ou ce qui est la même chose pour lui, de vivre et de vieillir de longues années. Qu'il fasse la sieste des Espagnols, ou qu'il abrège dans les bras de Morphée les longues nuits d'hiver, ou qu'il sommeille dans le jour à des heures détachées, si le sommeil absorbe plus du tiers des vingt-quatre heures dont se compose le jour, il calcule mal son *quantum* d'existence, soit pour le degré, soit pour la durée. On se trouve mieux de faire une masse de ce tiers d'existence perdu pour l'activité comme pour le plaisir, et de l'abandonner à la restauration de forces que demande la nature, en proportionnant exactement la date et la longueur du temps qu'on y donne. »

Kant étoit sujet à une douleur arthritique qui lui faisoit passer des nuits sans dormir. « Je recourus, » dit-il, « à mon remède stoïque de

porter avec effort ma pensée sur un objet indifférent, mais propre à réveiller un grand nombre d'idées accessoires tel, par exemple, que le nom de Cicéron, et de détourner ainsi mon attention de cette sensation douloureuse. La douleur ne tardoit pas alors à s'assoupir, et le sommeil prenoit le dessus ; ce moyen me réussit chaque fois que des attaques de ce genre se renouvellent dans les intervalles de mon sommeil.»

Ce n'étoit point d'ailleurs une douleur imaginaire; la rougeur brûlante qui se montroit le lendemain matin aux doigts de mon pied gauche le prouvoit suffisamment. Je ne doute pas qu'un grand nombre d'affections goutteuses, dont je n'excepte pas la podagre réputée incurable, pourvu qu'on les combatte d'ailleurs par un régime convenable, des spasmes et même des accidens épileptiques, ne puissent être détournés à chaque nouvel accès et guéris peu à peu par la ferme volonté de détourner son attention de son mal.»

*De la toux et du rhume.*—«Il y a quelques années que j'étois de temps en temps affligé d'un rhume et d'une toux d'autant plus incommodes qu'ils tomboient sur les heures destinées au sommeil. Fatigué de voir mon repos troublé, je résolus de combattre le premier de ces accidens en fermant la bouche et ne respirant que par le nez : cela se passoit d'abord avec un léger sifflement qui devenoit de plus en plus fort par ma persévérance à ne point respirer autrement, et qui faisoit enfin place à une respiration libre et aisée; alors je m'endormois aussitôt. Quant à la toux, cette expiration convulsive de l'air, que la chaleur du lit ne manquoit guère d'exciter et qui m'empêchoit de m'endormir, je recourus, pour la guérir, non à aucun moyen physique ou pharmaceutique, mais à une opération immédiate de l'âme : je cherchois à en détourner mon attention en la portant sur quelque autre objet, à me distraire ainsi de cette sensation inquiétante qui provoque la toux; l'effort me faisoit monter le sang au visage, mais cette opération, qui exige une grande force de volonté, ne manquoit jamais d'avoir un résultat bienfaisant.»

---

## HISTOIRE DUN MALADE VISIONNAIRE ; extraite de *Demonology and Witchcraft* (Démonologie et Sorcellerie) ; par Sir W. SCOTT.

L'ouvrage auquel est empruntée l'anecdote suivante, est une collection de quelques lettres adressées par W. Scott, à son ami Mr. Lockhart, dans lesquelles il recherche quelles sont les causes auxquelles il faut attribuer la croyance aux apparitions. Pour démontrer que le plus souvent elles ne sont autre chose que les visions d'un cerveau malade, il cite quelques cas où le fait a été clairement vérifié. L'un de ces cas lui avoit été rapporté par un médecin de ses amis qui étoit au premier rang dans son état, et distingué d'ailleurs par toutes sortes de connoissances scientifiques, ensorte que son récit mérite la confiance la plus complète.

« Il arriva au célèbre docteur dont je parle, » dit l'auteur, «d'être appelé à donner ses soins à un homme de loi déjà depuis long-temps malade, qui, dans le cours de sa vie, avoit eu à traiter les affaires les plus délicates en matière de droit. Il s'y étoit distingué par une capacité rare, et la raison et le bon sens qu'il avoit déployés dans toutes ses opérations n'avoient jamais donné prise à la plus légère critique. A l'époque de la première visite de mon ami, le malade gardoit simplement la chambre ; quelquefois il étoit obligé de se mettre au lit ; cependant de temps en temps il étoit en état de reprendre des affaires importantes avec toute la rectitude de jugement et l'habileté qui le caractérisoient, ensorte qu'un observateur ordinaire n'auroit remarqué aucun affoiblissement dans ses moyens intellectuels. Les symptômes extérieurs n'avoient rien d'alarmant ; mais la lenteur de son pouls, son manque d'appétit, sa difficulté à digérer et son abattement continuel sembloient avoir leur source dans quelque cause secrète qu'il auroit voulu dérober aux yeux de tous. La profonde tristesse de cet infortuné, son

embarras devant le médecin, la brièveté des réponses que ce dernier avoit peine à lui arracher, tous ces motifs engagèrent mon ami à choisir une autre méthode d'examen. C'est à la famille qu'il s'adressa pour découvrir, s'il étoit possible, la cause du mal secret qui rongeoit le cœur et consumoit lentement les jours du pauvre malade. Les parens, après s'être consultés, répondirent qu'ils n'avoient pas la moindre donnée sur la cause du mal dont il souffroit. Autant qu'on pouvoit le présumer, ses affaires étoient en bon état; point de perte de famille à laquelle on pût attribuer cet insurmontable abattement d'esprit; à son âge on ne pouvoit songer à une affection contrariée; et l'histoire de sa vie, l'austérité de son caractère repoussoient tout soupçon de remords. Le médecin eut enfin recours, auprès du malade, à de sérieux argumens, et lui fit sentir avec force la folie de se laisser ainsi dépérir de langueur et de tristesse, plutôt que d'avouer le sujet de chagrin qui le consumoit. Il insista principalement sur ce qu'il y avoit d'injurieux pour sa propre réputation à laisser croire que son mal moral venoit d'une source trop honteuse ou trop criminelle pour être révélée, et chercha à lui faire entrevoir le danger où il tomboit de léguer à sa famille un nom flétri et entaché de soupçons, un souvenir auquel l'idée d'un crime pourroit s'associer. Le malade plus frappé de ces raisons que de toutes les autres qu'on lui avoit présentées, exprima le désir d'ouvrir son cœur au docteur. On fit retirer tout le monde, et la porte ayant été soigneusement fermée, l'infortuné Mr. *** commença sa confession en ces termes.

« Vous ne pouvez pas, mon cher ami, être convaincu comme moi que la maladie qui mine ma santé est une maladie sans remède; il vous est impossible d'en déterminer la nature et de comprendre comment elle agit sur mon système, et quand vous le pourriez, votre zèle et votre science seroient impuissans sur elle.—Il est possible, » dit le médecin, « que mes moyens n'égalent pas le désir que j'ai de vous guérir, mais l'art médical a plus de ressources qu'un homme étranger à la science ne l'imagine. Cependant tant que vous ne me révélerez pas franchement la source de votre mal, ni moi, ni aucun de mes confrères, ne pourrons vous dire s'il est ou n'est pas incurable. »

« Je pourrois vous répondre, » reprit le malade, « que mon cas n'est pas un cas unique, puisque nous voyons dans le fameux ouvrage de Le Sage que le Duc d'Olivarez mourut de la même maladie morale. — Sans doute, » dit le médecin, « il étoit poursuivi par une apparition, à la réalité de laquelle il ne croyoit pas de bonne foi; quoiqu'il ait fini par en mourir, obsédé jusques dans son agonie par la présence odieuse de ce fantôme imaginaire. — L'histoire du Duc d'Olivarez est aussi la mienne, » dit tristement le malade; « l'apparition qui me poursuit, m'est tellement en horreur qu'elle énerve ma raison et que je me sens mourir, victime du délire de ma propre imagination. » — Le médecin écoutoit avec intérêt. Bien loin de contredire le visionnaire, il se contenta de lui faire des questions plus précises sur la nature de la prétendue apparition, et sur son origine, désireux de connoître comment une si bisarre maladie avoit pû s'emparer d'un esprit sain et fortifié par des moyens intellectuels peu communs contre de pareilles attaques. Il lui répondit que la marche de la maladie avoit été graduelle et que les premières visions n'avoient été, ni désagréables, ni effrayantes. — « Elles commencèrent, » dit-il, « il y a deux ou trois ans. C'étoit d'abord un gros chat qui apparoissoit de temps à autre et disparoissoit sans que je pusse dire comment. A la fin je fus obligé de m'avouer à moi-même que ce chat n'étoit pas un animal réel, mais une apparition fantastique qui n'avoit d'existence que dans mon cerveau. Cependant je n'avois pas pour les chats l'aversion de ce chef Ecossais qui, dit-on, devenoit de toutes les couleurs de son plaid dès qu'un de ces animaux se trouvoit dans la même chambre que lui, et cela quand bien même il ne le voyoit pas. Au contraire j'aime plutôt les chats, et j'avois pris mon parti de ce parasite imaginaire au point de n'y faire presque plus d'attention; quand au bout de peu de mois cette singulière apparition se changea en une autre d'un caractère plus grave, quoique tout aussi bisarre; c'étoit celle d'un gentilhomme de la chambre, vêtu comme le seroient ceux du lord Lieutenant d'Irlande, d'un lord Commissaire de l'Eglise, ou de tout autre dignitaire. Ce personnage fantastique portant l'habit de cour, la veste brodée, l'épée, le chapeau sous le bras et la

bourse, se glissoit à mes côtés comme mon ombre, et soit dans ma propre maison, soit dans une maison étrangère, je le voyois monter devant moi comme pour m'annoncer dans le salon. Il se mêloit quelquefois au milieu du monde; mais personne ne sembloit se douter de sa présence : c'étoit à moi seul que sembloit s'adresser cet être mystérieux. Cet inconcevable caprice de mon imagination me fit d'abord peu d'impression, quoique il fît naître dans mon esprit des craintes sur l'altération de mes facultés intellectuelles. Mais ce nouveau fantôme ne devoit me tourmenter qu'un temps limité. Au bout de quelques mois, il disparut et céda la place à une apparition horrible, car c'étoit l'image de la mort même, un squelette.... Seul ou entouré de monde, cette effroyable vision ne me quitta plus un instant. C'est en vain que je me suis dit plus de cent fois qu'elle étoit le produit imaginaire de mon cerveau malade; le lugubre emblême de la mort est là devant mes yeux et je me vois inséparablement uni, tout vivant encore, à l'habitant décharné des tombeaux. Science, philosophie, religion même, tout est sans force contre une pareille maladie, et je ne me sens que trop dépérir victime de ma propre folie, quoique fortement convaincu de la non-réalité du fantôme qui me persécute. » — Le médecin fut péniblement affecté en voyant par ce récit, combien l'esprit de son malade étoit frappé de ces visions fantastiques; il eut l'idée de lui faire encore d'autres questions relatives aux circonstances particulières de chaque apparition, dans l'espoir qu'il pourroit l'amener à de telles contradictions et à des conclusions tellement opposées au sens commun, que le jugement encore sain du pauvre homme pourroit encore sortir vainqueur du combat que lui livroit son imagination égarée. — « Ainsi donc, » reprit-il, en s'adressant à son malade qui étoit alité, « ce squelette est toujours présent à vos yeux ? » — Sur la réponse affirmative du malade, il lui demanda dans quelle partie de sa chambre, il le voyoit actuellement. — « Tout juste au pied de mon lit, » lui répondit-il; « quand on entrouve les rideaux, le squelette me semble apparoître entre deux. — « Vous dites que vous convenez que cette apparition est imaginaire; auriez vous assez de résolution pour vous en convaincre par vous-même, en vous levant et en vous allant placer

à l'endroit même que vous croyez occupé par ce spectre familier ?»— Le pauvre homme secoua la tête négativement.—« Eh bien,» reprit le docteur, « nous ferons l'épreuve autrement. »—Et se levant aussitôt de sa chaise, il alla se placer entre les deux rideaux du lit.—« Voyez-vous encore le spectre ? — Non pas entièrement, » répondit le malade, « parce que vous êtes placé entre moi et lui ; mais je vois encore sa tête au-dessus de votre épaule. »—Toute la philosophie du docteur ne l'empêcha pas de faire un mouvement de frayeur, en entendant indiquer avec tant de précision le voisinage hideux où il se trouvoit. Il essaya plus tard d'autres moyens de guérison, mais également sans succès. Le malade tomba dans un abattement toujours plus profond et finit par expirer ; triste et terrible exemple de l'influence destructive que peut exercer sur la santé une imagination dérangée, quelles que soient d'ailleurs la bonté du jugement et l'étendue des facultés de l'esprit.

*Note sur des médailles antiques trouvées près de Genève.*—En novembre dernier Mr. le Dr. Dufresne, en faisant un minage dans sa campagne près de Chêne (1), a trouvé environ cent monnoies romaines en bronze, le plus grand nombre parfaitement conservées. Presque toutes sont des empereurs Constantin-le-Grand, Constantin II, Constans, Constant II, Magnentius, Decentius, Valentinien I. Cependant il s'y trouvoit une monnoie grand-bronze d'Antonin-le-Pieux et deux de Marc Aurèle, d'une admirable conservation et un petit nombre de monnoies de Gallien et Claude-le-Gothique. Cette découverte est remarquable en ce que les monnoies de la famille des Constantins se trouvent bien rarement dans ce pays, toutes les découvertes faites depuis plusieurs années n'ayant présenté que des monnoies d'une époque antérieure.

Une découverte plus intéressante est celle faite, il y a un ou deux ans, à Bonneville, d'une figurine de Cybèle en argent, de la plus belle conservation. Cette petite statue fort rare paroît du second siècle. Elle appartient au Musée de Genève.

(1) A une demi-lieue de Genève, sur la route de Bonneville.



## PHILOLOGIE.

ARISTOPHANES ET SON SIÈCLE; Dissertation philologique et philosophique dédiée à Hegel et à Bœckh; par T. RÖTSCHER. *Berlin* 1827.

EINIGE WÖRTER, etc. Quelques mots sur l'influence de la nouvelle philosophie spéculative sur la philologie, à l'occasion de l'ouvrage de Mr. Rötscher, par Fr. HERMANN. *Heidelberg* 1829.

(*Premier article.*)

On assure que le savant Meiners, après avoir consacré sa carrière entière à l'étude de l'antiquité, déclaroit à la fin de sa vie que le temps qu'il avoit employé à ce genre de travaux, avoit été presque entièrement perdu, et prédisoit la décadence prochaine de la science philologique en Allemagne. Dans les vingt années qui se sont écoulées depuis la mort de Meiners, nous avons vu la philologie, bien loin de réaliser ses prévisions, acquérir en Allemagne toujours plus de lustre et d'importance. Ce fait, si contraire à la prédiction d'un homme que cette étude avoit illustré, me paroît ne trouver son explication que dans le changement radical qui s'est opéré en Allemagne

dans la science de l'antiquité, principalement par l'influence des systèmes philosophiques. Meiners, ainsi que son collègue et son panégyriste Heyne, appartenoit à une école qui repoussa toujours la légitime influence que les systèmes philosophiques doivent exercer sur les sciences pratiques. Aujourd'hui cette autorité ne peut plus être récusée; l'alliance entre la philosophie et la philologie est définitivement conclue; ce sont les résultats de ce changement introduit dans la science de l'antiquité, que je me propose de présenter dans cet article, à l'occasion de l'ouvrage de Mr. Rötscher, qui est une tentative pour appliquer à la philologie le dernier grand système philosophique qui ait paru en Allemagne, celui de Hegel.

Il importe, avant tout, de préciser la signification que nous donnons au mot de *philologie* qui a été jusqu'ici employé en France d'une manière assez indéterminée. Le mot grec *logos*, d'où dérive celui de philologue, a trois significations: raison, instruction et langage. De là trois acceptions différentes données à diverses époques au mot philologue. Il a signifié:—1° Un homme de lettres. un homme dont l'esprit est cultivé; c'est le sens qui a été quelquefois donné à ce mot dans l'antiquité, et c'est celui que lui attribue l'ancien langage français (1):—2° Un homme qui fait des recherches longues et profondes, un savant, un érudit. C'est en ce sens qu'Eratosthène, savant d'Alexandrie, fut appelé philologue; il le fut, nous dit Suétone, à cause de l'universalité de ses connoissances.

(1) Rabelais appelle Homère, *le parangon* (le modèle) *de tous les philologues*.

Cette signification est aussi celle qui a été le plus généralément adoptée dans les temps modernes. Seulement, à cause de l'origine du mot, on l'a appliqué particulièrement aux recherches sur les âges anciens, et comme parmi les nations anciennes il en est deux que leur histoire et leur culture intellectuelle placent à une immense distance de toutes les autres, on a donné plus spécialement le nom de philologues aux savans qui étudient le monde grec et romain, de même que l'on dit *l'antiquité* pour désigner la Grèce et Rome, parce que ces deux nations se présentent à l'étude et au souvenir plus souvent qu'aucun autre peuple ancien.— 3° Enfin il y a une troisième signification qu'on a quelquefois donnée au mot de philologue; c'est celle de grammairien, qui correspond au troisième sens de *logos*. Cette signification a été surtout admise à des époques de dégénération de la science, où au lieu de chercher à saisir l'esprit de l'antiquité dans son ensemble, pour féconder ensuite, par cette vue générale, l'étude des détails, on se bornoit à une science morte et sans résultat véritable de la langue et des usages des anciens. On ne reconnoissoit guère alors que deux classes parmi les érudits, les archéologues et les grammairiens; ces derniers étoient souvent désignés sous le nom de philologues. Les savans allemands modernes ont renoncé à cette manière partielle et exclusive d'étudier l'antiquité; le sens du mot philologie s'est étendu par une manière plus large et plus compréhensive de concevoir la science; je désignerai donc, ainsi qu'on l'a fait généralement en Allemagne depuis Wolf, sous le nom de philologie, l'étude de l'antiquité classique.

La Grèce et Rome nous présentent déjà des philologues, dans le sens que nous attachons à ce mot. On a adressé à ces philologues de l'antiquité de graves reproches qui me paroissent mérités, entr'autres celui de n'avoir nullement connu la critique supérieure. Cependant la plupart d'entr'eux n'ont point, comme les modernes, isolé les travaux historiques et grammaticaux des études spéculatives et philosophiques. Le premier critique érudit que nous présente la Grèce, est Aristote. Cratès Mallotès, l'un des plus célèbres critiques de l'époque alexandrine, exigeoit du critique cette instruction générale que les Grecs appellent εγκυκλοπαιδεια (1). Denys d'Halicàrnasse étoit profondément versé dans l'étude de la philosophie grecque; Longin, que les anciens ont surnommé par excellence le Critique, étoit professeur de philosophie à Athènes, où il compta parmi ses disciples le célèbre Porphyre (2).

Ce qui domine, au contraire, parmi les philologues modernes, c'est la manière partielle et purement pratique avec laquelle la plupart d'entr'eux ont envisagé la science de l'antiquité. C'est même sur la considération des différentes vues exclusives qui l'ont envahies à diverses époques que les historiens de la philologie ont fondé leur classification de cette histoire en différentes périodes. « Il n'y a eu, » dit Creuzer dans son ouvrage sur l'étude académique de l'antiquité, « aucun temps où une direction unique se soit emparée de tous les esprits à la fois; mais on peut dis-

(1) *Sextus Empiricus, adv. Math.* I, 79.

(2) Voyez Eusèbe, *Préparations Evangeliques*, Liv. X.

tinguer différentes périodes d'après le principe de travail philologique qui domine dans chacune.» Creuzer établit comme première période celle de la renaissance des lettres; ce qui la caractérise, c'est un enthousiasme passionné pour l'antiquité, qui excluoit chez les écrivains de cette époque l'indépendance nécessaire pour fonder la critique historique. Cette époque peut être nommée celle du sentiment; elle comprend, entr'autres savans, Poggio, Ange Politien, Marsile Ficin, etc. La période suivante est celle du réalisme; les savans uniquement occupés du soin de rassembler des matériaux, négligent la critique pour des travaux de pure érudition. Scaliger, Saumaise, Barth, Vossius appartiennent à cette époque. La troisième période est celle du jugement; on commence à séparer et à scruter les matériaux entassés dans la période précédente. La science de la langue devient plus profonde et est employée avec succès à la reconstruction des textes. Cette période comprend Hemsterhuys, Ruhnkenius, Brunck, Valckenaer (1). Il faut distinguer dans cette même époque le célèbre J. M. Gessner, qui,

(1) Les philologues de cette époque s'occupèrent peu de la critique supérieure; mais ils ont rendu d'importans services pour la reconstruction des textes des ouvrages ancieus. La critique conjecturale dont ils ont fait usage, a été souvent accusée de témérité. Cependant quelques uns des travaux de cette époque ont reçu dès lors une sanction bien éclatante, quand nous avons vu les corrections imaginées par Hemsterhuys dans son Xénophon d'Ephèse, et par Brunck dans son Aristophane, se trouver confirmées par des manuscrits découverts à une époque postérieure. De pareils faits sont de véritables triomphes pour la philologie; cependant ils ne justi-

plus versé que ses contemporains dans la philosophie ancienne, semble avoir le pressentiment d'une vocation plus élevée de la philologie. Enfin la quatrième période supérieure aux trois autres, est celle que nous avons vu commencer de nos jours par la réunion de la philosophie et de la philologie pratique, ou, pour parler comme Creuzer, de l'idéalisme et du réalisme. Ast, dans son livre sur les Principes de la philologie, établit une division qui se rapporte à celle de Creuzer. Il désigne la seconde époque sous le nom de période du matérialisme, à cause de la domination des études archéologiques ; il appelle la troisième période celle du formalisme à cause de sa direction vers les travaux grammaticaux. La réunion des caractères de ces deux époques lui paroît devoir constituer la période éminente de la science; il en reconnoît la première apparition dans Winckelmann, Lessing et Herder; mais elle lui semble devoir se fonder dans notre siècle, principalement sur le système de Schelling.

C'est en effet vers la fin du dix-huitième siècle que la lutte

fient point la trop grande hardiesse de quelques critiques Les ouvrages des anciens doivent être pour nous comme de belles statues mutilées, dont on doit toujours craindre d'altérer la beauté primitive en essayant de réparer les injures du temps. Les philologues les plus célèbres de notre temps ne sont pas à l'abri de ce reproche. Ainsi nous avons vu récemment Hermann, qui avoit proposé dans le texte de Sophocle des corrections ingénieuses, dont Erfurdt avoit profité dans son édition du tragique grec, déclarer et prouver que plusieurs des leçons qu'il avoit imaginées étoient erronées, et renverser ainsi les bases du travail de son disciple.

entre les deux écoles a été le plus signalée. D'un côté se présentoient Wolf, Voss, Creuzer, Ast, Schleiermacher, qui réunissoient à un savoir étendu des principes de critique empruntés à la philosophie ; de l'autre Heyne, Meiners, Reiske, Harles, repoussant toute influence de la philosophie et s'arrêtant à une philologie purement pratique. Hermann, que l'on a voulu quelquefois compter dans cette dernière école, doit en être séparé ; il a été le disciple de Reinhold, et l'influence de la philosophie de Kant se reconnoît d'une manière évidente dans plusieurs de ses travaux. Une école à laquelle peut être plus justement adressé le reproche de faire de la philologie une étude exclusive et pratique, est celle de Munich ; la réputation de son chef se fonde sur des ouvrages d'archéologie et de grammaire ; les Actes que publie, à Munich, la Société philologique, ne renferment presque que des travaux de ce genre ; enfin Thiersch lui-même, bien loin de nier le fait dont nous parlons, s'en est vanté hautement, dans son histoire des arts du dessin (T. I. p. 386) ; en répondant à un de ses adversaires, Mr. Hirt, qu'il accuse de se perdre dans les nuages, il réclame pour lui-même les titres de technologue et de grammairien. « Combien de fois, » dit-il, « ne me suis-je pas répété le mot de Scaliger : Plût à Dieu que je fusse un vrai grammairien ! Car presque pour toutes choses il suffit d'être un bon grammairien. »

Ces aberrations partielles ne nous empêcheront pas de soutenir que la philologie philosophique est celle qui domine dans les travaux de l'Allemagne moderne : à Berlin, à Bonn, à Heidelberg, à Gottingue, on a renoncé à la

philologie stationnaire, pratique et exclusive des siècles passés et l'on reconnoît l'influence des principes philosophiques. Je me propose d'indiquer ici, en reprenant les choses de plus haut, les principales tendances introduites par la philosophie dans l'étude de l'antiquité.

Le premier changement qui s'est fait dans la philologie, et qu'il faut attribuer en grande partie à la philosophie, est le réveil de la critique historique qui, suivant l'expression de W. Schlegel, peut être considérée comme une science d'invention toute nouvelle. Cette critique a été presqu'entièrement ignorée des anciens, et il faut en chercher la cause surtout dans le peu de ressources qu'ils avoient pour faire des lectures étendues. A la renaissance des lettres, cette critique a été de même complétement méconnue. Apprendre, retenir et admirer, telle étoit, comme on l'a dit, la tâche des savans de cette époque; ils ne surent jamais s'élever plus haut. Il est à peine nécessaire de donner des preuves à quiconque connoît les travaux modernes sur l'histoire et la littérature. Ce qui le démontre, de la manière la plus convaincante, c'est la multitude d'ouvrages grossièrement contrefaits que l'on fit passer pour authentiques à cette époque. Le plus célèbre des imposteurs de ce genre fut Annius de Viterbo, qui affirma avoir retrouvé les annales perdues des principaux peuples du monde ancien, et qui publia de prétendus écrits de Fabius Pictor, Caton, Archiloque, Philon, Manéthon, Mégasthène. Ces ouvrages, qui ne sont que des compilations faites sans art avec les écrits des auteurs les plus connus, tels que Moïse, Josèphe et Eusèbe, furent cependant regardés comme au-

thentiques pendant long-temps, grâce à la crédulité du public lettré de cette époque. La même absence de critique historique fit tomber souvent dans de graves erreurs les chrétiens de cette époque et des siècles antérieurs, qui ne savoient pas distinguer l'imposture de ceux qui leur présentoient, sous le nom des Apôtres et des Pères de l'Eglise, des ouvrages supposés.

L'érudition aveugle des savans de cette période, qui mettoit l'histoire et la critique à la merci des imposteurs, devoit tomber à la première réapparition de la vraie philosophie. Aussi le premier coup porté à la méthode de travail de cette époque, le fut-il par le cartésianisme. Malheureusement le mépris de Descartes pour l'histoire et la critique, empêcha que la réforme philosophique n'exerçât sur ces deux branches une influence égale à celle qu'elle a obtenue pour la philosophie proprement dite et les sciences. Aussi, en mettant à part un certain nombre d'exceptions, ce n'est que du mouvement philosophique du dix-huitième siècle que nous daterons l'ère véritable de la critique historique, éclairée, indépendante, fondée sur des principes fixes, empruntés à la philosophie. Les deux grands philologues de la première moitié du dix-huitième siècle, Bentley et Hemsterhuys, montrent dans leur critique bien plus de liberté et de philosophie que leurs prédécesseurs. Cependant ils se bornèrent en général à la critique inférieure; ils s'attaquèrent plutôt à des leçons et à des fragmens qu'à des ouvrages; c'est à F. A. Wolf qu'il faut rapporter, suivant moi, la gloire d'avoir ouvert dans la critique historique la carrière que la philologie allemande a parcourue avec

tant d'éclat. Il a dû résulter même quelques abus de l'enthousiasme excité par ses ouvrages et de l'impulsion qu'ils ont donnée à la critique supérieure. Ecoutons sur ce sujet un des plus illustres savans de l'Allemagne, Creuzer. « Il y a peu de livres, » dit-il dans les Mémoires sur sa vie, « qui aient eu autant d'influence sur mes études que les Prolégomènes de Wolf sur Homère. Je sentis vivement tout ce qui me manquoit en connoissances et en talent, pour traiter ainsi la haute critique; et ce fut ce qui me préserva de la contagion de l'opinion que cet ouvrage avoit rendue dominante et qui faisoit qu'un jeune philologue ne se croyoit quelque mérite que lorsqu'il avoit trouvé quelque auteur important dont il pût nier l'authenticité. J'ai moi-même soutenu que de certaines poésies prétendues Orphiques étoient néo-platoniciennes, parce que j'y avois trouvé des expressions Plotiniennes. Je reconnois donc de toutes mes forces l'utilité de la critique supérieure; j'en blâme seulement l'abus contre lequel Wolf lui-même s'est souvent élevé. »

Les autres tendances que j'aurai à signaler comme ayant marqué le renouvellement des études philologiques, ne sont pas propres à la philologie; elles s'étendent à tout le domaine de la critique. Ces tendances me paroissent pouvoir se réduire à deux principales: la critique verbale et négative a fait place à la critique philosophique; le principe de la littérature, expression de la société, a rattaché les études littéraires aux études historiques, et a renversé les systèmes exclusifs en critique, pour leur en substituer d'autres plus larges et plus tolérans. Je développerai ces deux idées en choisissant mes exemples dans la philologie.

La critique verbale et négative, car ces deux mots, quoique différant dans la signification littérale, se rapportent à la même tendance, est un genre de critique secondaire qui, au lieu d'entrer dans le fond des choses, s'arrête à la surface, aux détails et aux formes, s'attache surtout au style et à l'économie d'un ouvrage, au lieu de chercher à en pénétrer le sens intime. S'occupant plus des détails que de l'ensemble, elle attache plus d'importance au goût qu'au génie, elle calcule le mérite d'un ouvrage d'après l'absence des fautes et l'observance des règles; ses éloges ne sont jamais que des arrêts d'absolution. Une telle critique doit nécessairement admettre le principe de l'autorité en littérature. Toujours occupée d'observer, jusque dans les moindres détails, les ouvrages qu'elle adopte pour modèle, elle fait, de la superstitieuse observation des formes adoptées dans ces écrits, la condition du talent littéraire.

La critique philosophique suit la marche opposée; au lieu de s'occuper seulement des procédés de l'art, elle remonte à ses principes, aux racines qu'il a dans le cœur humain. Elle se rattache donc intimément à la psychologie. Du point de vue élevé où elle se place, les détails apparoissent d'une extrême ténuité; ce qu'elle recherche principalement, c'est la vue de l'ensemble; elle veut avant tout s'identifier avec l'esprit d'un auteur ou d'un ouvrage. Elle pardonne au génie ses inégalités et fait peu de cas de l'exactitude de la médiocrité. De la position centrale où elle s'est placée par l'étude de l'esprit humain, elle domine les variétés et les comprend toutes; elle s'éloigne de tout exclusisme littéraire et sait admirer le beau sous

toutes ses formes, dans tous les siècles et dans tous les pays.

Le premier genre de critique a été généralement adopté par les Français, le second par les Allemands. Il faut chercher la cause de cette différence dans la nature des philosophies opposées qui ont régné dans ces deux pays. La philosophie empiriste qui, jusqu'à ces derniers temps a régné en France, a toujours adopté exclusivement pour méthode l'analyse et l'*à posteriori*; elle repousse les vues générales; l'intuition de l'esprit d'un auteur ou d'un ouvrage lui paroît une tentative chimérique; mais surtout elle exclut formellement tout principe déduit de la nature psychologique du beau, et par conséquent construit *à priori*. Dans ses théories critiques elle se base sur l'observation des écrivains. Elle est conduite par-là à introduire le principe de l'autorité dans la littérature; car elle ne donneroit aucun fondement certain à ses doctrines, si elle n'accordoit aux auteurs qu'elle déclare classiques, une sorte d'infaillibilité, surtout relativement aux formes qu'ils ont employées. C'est sur ces principes que sont construites presque toutes les rhétoriques françaises. Les esthétiques allemandes ont des bases toutes différentes. C'est à l'essor que le spiritualisme donne toujours à l'étude de la psychologie, qu'est due la naissance de l'esthétique. La première fondation de cette science et son nom même a commencé en Allemagne sous l'influence du système de Leibnitz et de Wolf. Cependant Baumgarten, l'inventeur de la science, eut le tort de laisser le principe du beau dans le vague d'une idée mal définie, celle de la perfection; il en résulta que, chacun

l'interprétant à sa manière, plusieurs esthéticiens se référèrent aux principes adoptés par la rhétorique française, quoiqu'ils les démontrassent d'une manière différente. La science prit une direction plus assurée sous l'influence du système de Kant qui fonda, avec le talent incomparable d'analyse qui le distingue, la théorie du beau sur des principes psychologiques et sur la critique de la faculté de juger. Il est impossible de méconnoître dans tous les critiques qui ont suivi ce philosophe, l'influence de ses idées et surtout de sa méthode. Rien de plus éloigné de l'exclusisme que la théorie de Kant; on pourroit plus justement l'accuser d'une tendance au septicisme. La philosophie qui a remplacé aujourd'hui le système kantien en Allemagne, a conservé à la critique la base psychologique que Kant lui avoit donnée, et a exercé sur elle une influence analogue. Les philosophes de la nature, malgré la manière péripatéticienne avec laquelle quelques-uns d'entr'eux ont envisagé le beau, ont repoussé l'exclusisme littéraire; considérant comme nécessaires toutes les formes et toutes les manifestations de la pensée, ils les justifient toutes; les grands hommes, les grands écrivains ne sont pour eux que les rejetons nécessaires de toute grande époque; se plaçant d'ailleurs dans l'existence et dans l'absolu, dont toutes choses ne sont pour eux que des manifestations, ils se contrediroient eux-mêmes si leur critique n'étoit pas large, compréhensive, philosophique.

En France, le réveil du spiritualisme qui a réformé la critique, y a particulièrement introduit le changement que nous signalons. Au premier rang des fondateurs et

des modèles de la critique nouvelle, je citerai Mr. de Châteaubriand, Mad. de Staël et Mr. Villemain. « Il faut désormais,» dit Mr. de Châteaubriand, « abandonner la critique mesquine des défauts pour la grande et féconde critique des beautés.» — « Il y a foiblesse,» dit Mad. de Staël, « dans la nation qui ne s'attache qu'au ridicule si facile à saisir et à éviter, au lieu de chercher avant tout, dans les pensées de l'homme, ce qui agrandit l'âme et l'esprit.» Mr. Villemain dans son éloge de Montesquieu, va jusqu'à s'excuser de considérer à part les divers ouvrages de cet écrivain. « Il sied mal,» dit-il, « je ne l'ignore pas, de vouloir diviser en plusieurs parties le génie d'un homme supérieur. Le fond de ce génie c'est toujours l'originalité, attribut simple et unique sous des formes quelquefois très-variées.»

Il n'est peut-être aucune branche de la critique où le changement que je signale fût plus nécessaire et ait produit de plus heureux résultats, que dans la philologie. Nulle part on n'avoit porté aussi loin la critique minutieuse des détails, et le respect superstitieux pour les formes et le style des classiques. A la renaissance des lettres, lorsqu'au milieu de la barbarie qui régnoit autour d'eux, les savans découvroient dans les auteurs anciens des trésors auxquels les modernes n'avoient rien à comparer, on comprend que l'étude de l'antiquité ait pu devenir un culte entaché d'intolérance. Aussi ne comptoit-on guère alors que deux classes parmi les savans, les philologues d'un côté et les philosophes de l'autre, réclamant les droits de leur science et des idées modernes. Ce fut cet état de choses qui amena les Cartésiens à leur mépris injuste pour les travaux historiques et d'éru-

dition; c'étoit vraisemblablement cette pensée qui préoccupoit Descartes lorsqu'il disoit que, « quand on est trop curieux des choses qui se pratiquoient dans les siècles passés, on devient ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent dans celui-ci (1). » Cette situation de la philologie se prolongea long-temps encore, et ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle qu'elle fit enfin alliance avec la philosophie. C'est à Voss, suivant Mr. de Niebuhr, qu'il faut attribuer le renversement de la philologie verbale. « Avec Voss, » dit-il, « commence une ère nouvelle pour l'intelligence de l'antiquité, parce qu'il sut découvrir dans les classiques eux-mêmes ce dont ils supposoient la connoissance, leurs idées sur leurs dieux et sur la terre, leur vie privée et leurs habitudes domestiques; il comprit et interpréta Homère et Virgile, comme s'ils n'étoient que

(1) *Discours de la méthode.* Première partie. — Je trouve dans une lettre de Descartes un passage fort remarquable sous le même rapport. Il écrit à un de ses amis, à l'occasion de l'entreprise formée par un écrivain qu'il ne nomme pas, et qui avoit eu le projet de réunir dans un ouvrage la substance des meilleures productions de l'esprit humain : « Lorsqu'on est en état de scruter le fondement des sciences, on seroit blâmable de consumer sa vie à en rechercher les parcelles dans les livres, et il y a toujours lieu de penser qu'un homme capable d'un si grand travail n'a pas les facultés nécessaires pour faire un choix judicieux de ses matériaux et pour les disposer sagement. » *Correspondance de Descartes*, Part. II, Lettre C, p. 327. Edit. Elzevir. — Leibnitz paroît avoir envisagé le savoir philologique dans le même point de vue : « Saumaise et Vossius, » dit-il, « étoient d'une grande érudition; mais Grotius, Gassendi, Bernard méditoient profondément. » *Lettres de Leibnitz à Th. Burnett.* Lettre VI.

des contemporains séparés de nous par l'espace. » Un des grands avantages qui résulta de cette manière de saisir un écrivain comme un ensemble en soi et dans ses rapports avec le monde qui l'environnoit, fut d'empêcher l'étude partielle et exclusive d'une des branches de la science. La plupart des philologues en Allemagne s'étoient voués à l'étude de la grammaire ou de l'archéologie, à l'exclusion des autres parties; en France, au contraire, plusieurs littérateurs avoient cru pouvoir comprendre les anciens sans le secours de l'érudition grammaticale et par des traductions, oubliant ce que Mr. de Vigny appelle ingénieusement l'union intime de la pensée d'un homme avec sa langue maternelle. Aujourd'hui, grâce à la philosophie, ces deux systèmes paraissent à peu près abandonnés. Dans l'étude même des anciens, en les considérant dans leur ensemble, en cherchant leur esprit, on est arrivé à les présenter dans des tableaux plus vivans et plus complets. C'est par là aussi qu'on est parvenu à expliquer le contenu symbolique de beaucoup de créations, contenu qui avoit échappé aux âges antérieurs. « Il n'est pas difficile, » dit Mr. Rötscher, « de reconnoître que les grands travaux philologiques de notre temps ont eu pour principe la tendance à reproduire le monde ancien par la pensée. Ni l'accumulation des matériaux et l'ardeur pour les compilations dans lesquelles la pensée repose comme encombrée, ni l'admiration abstraite que l'on a eue longtemps pour les grands hommes de l'antiquité, et qui étoit une sorte de surprise, n'ont de mérite dans notre temps, et si nous en entendons encore quelquefois des retentissemens, ils passent sans laisser de trace, parce qu'au-

cune voix ne répond à leur appel. Dans l'étude des langues on ne voit plus ces abstractions mortes que l'on se formoit d'après le quantum des détails ; il y a, au contraire, une tendance prononcée à reconnoître les faits eux-mêmes et la fondation du langage, et à échanger les *schémata* morts contre la libre expression de l'esprit, qui ne se laisse pas resserrer dans de telles formes. La résurrection de la métrique et ses progrès sont aussi un exemple de la tendance à fonder le système de la pensée, quoique dans l'exécution les faits soient placés vis-à-vis de la pensée d'une manière assez abstraite, défaut qui existoit dans le système philosophique qui a exercé sur ce genre de travaux une très-grande influence. Les antiquités, surtout les antiquités grecques, sont sorties des décombres où elles étoient ensevelies et ont commencé à fonder une ville nouvelle, où particulièrement la vie publique des Athéniens se développe devant nous d'une manière admirable. Mais l'application du point de vue philosophique se rencontre bien plus positivement encore dans les travaux sur la mythologie. Cette science appartient presque uniquement à notre temps ; et cela devoit être, puisque là, plus que partout ailleurs, tout se réduit à la recherche de l'idée ; aussi une réputation immortelle est-elle assurée à celui qui a soumis toute cette étude à la pensée et nous a montré les liens de l'esprit dans une forme pleine d'inspiration ; et cependant comme la science en est encore à sa naissance, les travaux s'y culbutent les uns les autres ; nulle part nous ne voyons des oppositions plus prononcées, de principes plus contradictoires ; il faudra bien qu'à la fin

on en vienne à former de tout cela un système dans lequel toutes les faces du sujet seront regardées comme des momens constitutifs. Dans la tractation même des écrivains, les citations fastueuses et inessentielles, *la critique qui décompose tout*, ont perdu l'importance qu'elles avoient autrefois, parce que dans cette partie aussi on a senti la nécessité de saisir le monument de l'esprit dans sa connexion et comme un tout; nous voyons de cela des exemples parlans, et dans l'interprétation de Pindare, et dans le travail récent qui a cherché à saisir Eschyle dans son unité. »

Le renversement de la critique verbale n'est pas la seule cause que l'on doive assigner au renouvellement de la critique et de la philologie. Des changemens non moins importans ont eu lieu par l'introduction du principe que la littérature est l'expression de la société. Ce principe indiqué par Senèque et par Spinosa, entrevu plutôt qu'admis par quelques autres philosophes et critiques, n'a pourtant pas été, avant notre siècle, généralement reconnu et introduit comme levier, si je puis m'exprimer ainsi, dans la critique littéraire. André Chénier l'a nettement exposé dans son poëme de l'Invention; c'est cependant à Mr. de Bonald qu'on attribue d'ordinaire l'introduction de cet axiôme littéraire, parce qu'il l'a rédigé sous la forme qu'on lui donne ordinairement (1). En Allemagne ce principe a été reconnu par Kant, et avant lui

(1) Voyez dans le *Mercure de France* (août et septembre 1806) deux articles de Mr. de Bonald, où il démontre les deux principes que la littérature est l'expression de la société, et que le style est l'homme même ou l'expression de l'homme.



il l'avoit été par Herder et par d'autres philosophes; cependant c'est à la philosophie de la nature que l'on a attribué le plus souvent le mérite de lui avoir donné vie et action, et de l'avoir vraiment et efficacement introduit dans la littérature. Suivant Schelling tout part de l'absolu et de la pensée; les mœurs, les faits historiques, la philosophie, les arts, sont liés étroitement entr'eux comme des manifestations diverses partant d'un centre commun. Cette union se resserre encore dans le système de Hegel qui établit comme nécessaires les manifestations de la pensée dans toutes les sphères. Aussi la philosophie et l'histoire que Schelling regardoit seulement comme des faits unis l'un à l'autre par un lien commun, sont regardées par Hegel comme identiques, comme un seul et même fait, se présentant sous des apparences diverses. Il en est de même de l'union des faits historiques et de la littérature. « Il y a, » dit Hegel dans le *Naturrecht* (1), « un esprit général toujours le même qui se manifeste dans toutes les sphères. Dans l'art il est intuition et image; dans la religion, sentiment et représentation; dans la philosophie, c'est la pensée libre et pure; dans l'histoire du monde, la réalité intellectuelle avec tout son contour intérieur et extérieur. » — « Je regarde comme démontré, » dit Mr. Rötscher, « que le développement de l'état politique est avec l'apparition de la poésie dans un rapport si intime, que la physionomie du premier réfléchit toujours dans l'autre son image fidèle et s'y retrouve idéellement. »

(1) *Naturrecht*, etc. Droit naturel et science de la politique, par G. W. F. Hegel., troisième partie, § 341.

Le principe de la littérature expression de la société a exercé sur la critique une double influence. Il a réformé la critique proprement dite en la rattachant aux études historiques, et en lui ouvrant ainsi une carrière féconde en résultats nouveaux et importans. Ce principe a en outre considérablement modifié les théories littéraires qu'il a rendues plus larges et plus compréhensives. Il est à peine nécessaire de démontrer l'influence exercée par cet axiôme sur la critique, et la multitude de points de vue lumineux que l'on a rencontrés en l'y appliquant. Je ne donnerai qu'un seul exemple des erreurs auxquelles s'exposoit l'ancienne critique en ne s'appuyant pas sur ce principe. Je l'emprunterai à la littérature française. Boileau parle des rimes cyniques de Régnier, qui alarment, dit-il, les oreilles du chaste lecteur; et sur l'autorité de ce jugement, ce poète a conservé une réputation qui dure encore, d'indécence dangereuse et de grossièreté repoussante. Le fait est cependant que, si l'on excepte un petit nombre de passages, il n'y a rien dans Régnier qui justifie la sévérité de ce reproche; mais ce qui a sans doute donné lieu à la remarque de Boileau, c'est l'emploi que le poète satyrique fait de certains mots qui sont aujourd'hui bannis du dictionnaire de la bonne société. Or, ainsi expliqué, le reproche n'est nullement fondé. Un critique moderne auroit interrogé, pour pouvoir porter un jugement sur Régnier, les usages de son époque et les écrits de ses contemporains; il auroit vu que ces mots que nous considérons aujourd'hui comme indécens, n'étoient point regardés comme tels alors; et il n'auroit pas fait au poète satyrique un reproche qu'il faudroit étendre aux

écrivains les plus respectables du clergé et de la magistrature dans cette époque (1).

L'influence du principe dont nous parlons, n'a pas été moins grande dans la philologie que dans les autres branches de la critique. Il a particulièrement fourni à la critique supérieure un moyen puissant de découverte dont Wolf le premier a fait usage avec un succès éclatant, qui a consacré pour jamais l'introduction du principe dans la philologie. C'est en effet sur le principe de la littérature expression de la société, qu'est fondé le célèbre système de Wolf sur Homère. Ni le petit nombre de témoignages anciens qui contredisent l'opinion vulgaire sur Homère, ni l'analogie des autres chants nationaux et des littératures primitives, ni les contradictions que l'on a signalées dans les poëmes homériques, et dont on trouve un nombre presque aussi grand dans l'Enéïde et même dans quelques romans de Walter Scott; rien de tout cela n'auroit pu donner une base solide à un système en apparence aussi paradoxal; son fondement véritable est dans la preuve historique, preuve qui n'a jusqu'ici jamais été réfutée, et qui me paroît assez convaincante pour balancer la valeur des ob-

(1) On peut remarquer que les deux tendances que j'ai signalées correspondent au romantisme considérée uniquement comme école critique. Si nous adoptons la définition de Mr. Victor Hugo, que le romantisme est le libéralisme en littérature, cela se rapporte à la première tendance; à la seconde correspond la définition que donne Mr. Beyle (*Stendhal*), de ce qu'il appelle le romanticisme : l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible

jections que l'on a élevées contre le système de Wolf (1). Homère n'est pas l'expression de la société homérique telle qu'elle nous est représentée dans l'Iliade et dans l'Odyssée; un poète épique n'est pas dans les usages, dans les besoins d'une époque où l'écriture étoit incon-

(1) Je compte cinq objections principales faites contre le système de Wolf sur Homère; l'unité d'action ou le plan épique des deux poëmes; l'unité de génie; l'unité des caractères; celle du style; enfin l'autorité de l'antiquité. Les trois dernières objections ont été trop victorieusement réfutées en Allemagne pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Quant à la difficulté que l'on voit à ce qu'il y ait eu dans une même époque tant de poètes de génie et d'un génie à peu près égal, elle se trouve détruite en partie lorsqu'on observe qu'il y a eu des époques, surtout parmi les époques primitives, tout particulièrement organisées pour la poésie, et que la période homérique, telle que nous la connoissons d'après les poètes ses historiens, a dû avoir ce caractère. Cette objection d'ailleurs, quelque force qu'on lui donne, ne peut jamais être mise en balance avec les preuves fournies par l'histoire et la critique. Reste donc l'objection tirée de l'unité d'action que l'on remarque dans l'Iliade et dans l'Odyssée, du plan épique, de l'ensemble, que présentent ces deux poëmes. Ce sujet est, de tous ceux que fournit la question homérique, celui qui a été le plus agité en Allemagne. Les partisans du système de Wolf nient qu'il y ait dans les deux poëmes cette unité parfaite, cet accord de parties qu'Aristote croyoit y voir. Wilhelm Schlegel fait à ce sujet une remarque qui ne devroit jamais être perdue de vue par ceux qui jugent la question homérique; c'est que cette unité, cette marche épique, cette progression d'intérêt que l'on vante dans Homère, se trouve surtout dans les chants isolés, et que c'est de là, non de l'ensemble général, que la plupart des lecteurs d'Homère tirent l'impression qu'ils ont conservée de ses poëmes. Cependant personne ne nie qu'il n'y ait dans les deux poëmes de l'unité d'action et d'intérêt; mais cette unité peut être expliquée en combinant trois circonstances qui ont pu la

nue, où du moins certainement on ne lisoit point, où la poésie n'étoit qu'un moyen d'égayer les fêtes, où l'on aimoit trop la simple nature pour y joindre ce qu'il y a d'artificiel dans la contexture d'un poëme épique. Voilà la preuve que je regarde comme décisive contre l'ancien

produire ; 1° la tradition à laquelle se soumettoient tous les poètes, et qui étant la même pour tous, a amené le retour, dans différens chants, de certaines circonstances les mêmes, et l'accord général des récits ; 2° la tendance cyclique que l'on a signalée dans les chants nationaux de tous les peuples ; 3° les changemens faits par les arrangeurs qui, dans les premiers temps surtout, ajoutoient, retranchoient, modifioient avec la plus grande liberté, et se servoient pour ces changemens de poëmes homériques aujourd'hui perdus. Malgré ces circonstances explicatives, l'unité des poëmes homériques, et surtout de l'Iliade, continue à être donnée comme une preuve sans réplique par les adversaires du système de Wolf; et c'est sur ce point que portent les trois réfutations récentes de MM. Lange, Nitzsch et Kalmann. Un autre adversaire du système de Wolf, qui s'est prononcé d'après les mêmes argumens, Welcker (dans son *Prométhée*) a émis, pour expliquer l'unité de l'Iliade, une supposition ingénieuse d'après laquelle la μηνις d'Achille ne seroit pas sa colère contre Agamemnon, mais en général l'agitation de son âme. Or cette agitation ne cesse, le héros ne rentre dans son équilibre mental qu'après le vingt-quatrième chant, lorsqu'il a rendu le corps d'Hector à son père. Mais cette idée, quoiqu'en ait dit Mr. Dissen, ne s'accorde pas avec le temps où l'Iliade a été composée ; elle feroit supposer dans Homère un raffinement dans la peinture des caractères, une sorte de marivaudage, qui n'est nullement épique, qui surtout n'est point homérique. Remarquons encore combien seroit maladroit, dans cette supposition, le discours que l'auteur du vingt-quatrième chant de l'Iliade fait tenir à Achille (vers 559 – 570), où celui-ci menace violemment Priam et déclare que ce n'est que pour obéir à sa mère qu'il lui rend le corps d'Hector.

système sur Homère. La même observation nous explique pourquoi cette découverte critique n'a pas été faite avant notre siècle. Les philologues anciens manquoient de l'indépendance nécessaire pour secouer le joug des préjugés de l'antiquité; en outre ils ne connoissoient pas ou plutôt ils ne comprenoient pas le principe de la littérature expression de la société. J. Leclerc (*Ars Critica*. 3me Partie, chap. II.) donne dix aphorismes ou préceptes sur la manière de prononcer sur l'authenticité d'un écrit; il omet celui que l'on doit fonder sur le désaccord entre un ouvrage et l'état de la société à l'époque où il est supposé avoir été écrit. Cette remarque répond donc à ce qu'on a si souvent répété sur la singularité d'une découverte de cette nature faite seulement au dix-huitième siècle; elle infirme l'autorité des anciens philologues à laquelle, d'ailleurs, nous pouvons en opposer une autre pour le moins aussi importante, celle de presque tous les écrivains de l'Allemagne moderne (1).

C'est la critique fondée sur ce principe et rattachée ainsi à l'histoire, s'occupant en outre de l'ensemble plus que des détails, que Mr. Rötscher appelle la critique phi-

(1) Herder, Klopstock, Jacobi, Gœthe, les deux Schlegel, Hermann, Creuzer, Schlosser, Thiersch, Niebuhr, se sont prononcés pour le système de Wolf et de Heyne. Le plus grand philologue vivant de l'Allemagne, Hermann, a déclaré récemment que la question étoit maintenant résolue. « Je regarde, » dit-il, « comme tellement prouvé que les poëmes homériques n'ont pas un auteur unique, que si quelqu'un soutenoit encore l'opinion contraire, je ne croirois pouvoir mieux faire que de le renvoyer à la lecture de l'Iliade et de l'Odyssée. » (*Préf. de l'édit. de Tauchnitz*, p. 3.)

losophique. « La tâche que je me suis proposée, » dit-il, « est de faire connoître un grand écrivain de l'antiquité dans toutes les parties de la vie intellectuelle. Mon but est de trouver dans chacune de ces directions le type fondamental que présente le genre dont Aristophane est le représentant pour nous, type qui précise l'essence et le constitutif de son époque. Comme il n'y a aucun homme qui existe isolé, et moins que tout autre, les grands écrivains, et que l'on doit les estimer d'après le degré de profondeur avec lequel ils ont saisi leur époque, le point le plus élevé dans la peinture et l'appréciation d'un esprit consiste à montrer, dans ses créations, les grands cercles de la réalité en une plus petite échelle. Par-là seulement l'écrivain de l'antiquité reçoit une véritable vie, puisqu'il est saisi dans l'esprit de son temps et avec le degré de l'idée qu'il y manifestoit. Toutes les autres manières de considérer un écrivain, soit qu'elles s'attachent davantage à la critique de détail, soit qu'elles fassent des excursions dans les recherches historiques, ont leur mérite en elles-mêmes, mais sont subordonnées au point de vue dans lequel le but dernier est la totalité intellectuelle de l'écrivain et la connoissance de sa transfusion avec son époque. C'est ce point de vue qui considère dans chaque moment constitutif, le poète comme résultat de l'idée de son temps, et qui, dans chaque pensée isolée voit la totalité de l'écrivain, que je nomme le point de vue philosophique ; plus élevé que ceux que j'ai indiqués plus haut, il les comprend en soi. »

Mr. Hermann, en désaccord avec Mr. Rötscher sur

d'autres points, reconnoît cependant la vérité de ces principes. « De même, » dit-il, « qu'il arrive souvent qu'une découverte faite dans un état excite les états voisins à faire des recherches du même genre, et souvent avec succès, de même la lumière que les recherches récentes des temps modernes ont jetée sur les mobiles intimes et la connexion profonde de l'histoire du monde et de la vie des peuples, n'a pas tardé à éclairer et à réchauffer un sol voisin, l'histoire de la culture littéraire. Il faut qne l'on renonce désormais à ces arides classifications du monde antique, et à ces vides déclamations esthétiques dans lesquelles une période précédente croyoit avoir trouvé le germe de la science, tandis que ce n'en étoit que l'écorce; et il faut s'occuper de résoudre les grandes questions que cette période dédaignoit, savoir ce qu'un écrivain doit à son époque et ce qu'elle lui doit; quels rapports politiques, religieux, moraux, scientifiques, ont agi sur lui et ont été créés par lui; quelles lois du développement intime et nécessaire de l'esprit humain l'ont produit et quel moment il représente lui-même. Plus s'élève le soleil de ce jour nouveau qui depuis Wolf a paru dans la philologie, plus nous espérons voir successivement toutes les parties de la science pénétrées de ce feu vivifiant; dans l'histoire littéraire, nous voyons dejà avec joie les sommets des montagnes se rougir de son éclat, et d'après de tels signes nous croyons pouvoir promettre aux jeunes philologues un avenir glorieux pour la science. »

Ainsi les deux tendances que j'ai signalées comme ayant renouvelé la critique et la philologie, ne sont plus

un objet de contestation en Allemagne, où l'on accorde généralement qu'il faut chercher les rapports d'un écrivain avec son époque, qu'il ne faut pas s'en tenir aux détails et aux particularités, mais chercher l'esprit d'un auteur et d'un ouvrage. Seulement on se partage sur les moyens à employer pour atteindre le but. Deux grandes écoles divisent à cet égard l'Allemagne littéraire; ce sont celles qu'on a nommées les écoles philosophique et historique, et mieux encore les écoles synthétique et analytique; l'une, composée principalement des disciples de Hegel, prétend pouvoir construire l'histoire *à priori* et impose aux faits un dogmatisme inflexible; l'autre part des faits pour arriver aux résultats généraux et se refuse aux formules mathématiques dans lesquelles ses adversaires veulent enfermer toutes les manifestations de la pensée. La question se présente la même pour tous les objets d'étude; mais la science où elle a produit les débats les plus célèbres, est la jurisprudence. Il faut distinguer avec soin trois questions qui ont été débattues dans cette lutte et qui ne se rattachent les unes aux autres que par de foibles liens. La première question concerne la philosophie du droit, c'est celle de la codification. La même question se présente en critique, sous une autre forme, dans les théories littéraires que l'on pourroit nommer la philosophie de la critique; mais je crois que c'est une erreur que de rattacher, comme on l'a fait quelquefois, cette question aux questions de méthode, en attribuant exclusivement à l'école synthétique les projets de codification. Dans la critique littéraire, on pourroit beaucoup plutôt soutenir l'assertion contraire. Ce

sont les disciples de la philosophie empiriste, partisans par conséquent de l'analyse, c'est Laharpe, c'est Geoffroy, qui demandent une codification littéraire que l'école spiritualiste repousse. Un fait analogue se présente dans la jurisprudence. Le philosophe le plus synthétique qui ait existé, Vico, repousse les codifications de toute espèce, et quoique Cartésien, il se sépare hautement des idées de Descartes relativement au mépris que celui-ci avoit témoigné pour l'histoire. Un autre illustre représentant du synthétisme, Mr. Ballanche, partage sur les codifications l'opinion de Vico (1). En revanche Bentham, philosophe empiriste, et comme tel, partisan de la décomposition et de l'analyse, est le défenseur le plus prononcé et le plus inflexible des législations construites *à priori*.

Dans les questions relatives à l'histoire du droit et à la critique proprement dite, on ne distingue ordinairement que deux écoles, l'école philosophique ou synthétique, l'école historique ou analytique. Cette classification me paroît incomplète. Comment, en nous en tenant à cette division, classerons-nous Montesquieu, le modèle de la méthode analytique, et dont l'exemple est néanmoins invoqué par Mr. Gans, qui reproche à l'école historique allemande de n'avoir pas cherché l'esprit des lois, et qui se prévaut, sous ce rapport, de l'autorité du philosophe français? En

(1) Jamais une loi ne se fait, elle se promulgue. Une constitution ne s'improvise point, elle ne se calcule pas à priori, d'après une théorie plus ou moins savante ; elle est........ Le monde moral, non plus que le monde philosophique, ne connoît point de génération spontanée. (*Essai sur les institutions sociales.*)

littérature, si nous opposons la critique philosophique à la critique verbale, nous devrons compter parmi les partisans de la première tous ceux qui cherchent les généralités et l'esprit d'un ouvrage et d'une littérature, soit qu'ils prétendent le découvrir *à priori*, soit que pour l'obtenir ils combinent et composent les détails. Je crois donc pouvoir distinguer deux questions; la première est agitée entre l'école philosophique et l'école opposée, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner; l'une cherchant les généralités, l'autre s'arrêtant aux détails; en littérature, les partisans de la critique philosophique, quelle que soit d'ailleurs leur méthode, forment la première classe, les partisans de la critique verbale la seconde; en jurisprudence Vico et Montesquieu appartiennent également à la première classe; Mr. de Savigny et son école appartiennent à la seconde, si c'est avec raison qu'on leur reproche de s'en tenir à des travaux de pure érudition et de fuir les généralités et toute philosophie. La seconde question est celle qui divise les partisans de la méthode philosophique; ils veulent tous qu'on cherche l'esprit d'une législation ou d'une production littéraire, mais ils diffèrent sur les moyens à employer dans cette recherche. Les uns croient pouvoir deviner et construire *à priori* le résultat cherché, d'après l'observation de l'esprit humain, ou celle des autres élémens de l'humanité dans une époque; les autres ne croient pouvoir s'élever aux généralités que lorsqu'ils ont scrupuleusement examiné les faits et les détails. A la tête des philosophes qui ont adopté le premier de ces systèmes sont Vico et Hegel, qui ne donnent les faits que

comme les corollaires de leurs axiômes démontrés mathématiquement ; la méthode contraire est celle de Machiavel et de Montesquieu. En suivant dans la critique littéraire la même division, nous dirons que MM. Hermann et Rötscher appartiennent tous les deux à l'école philosophique, mais que la question agitée entr'eux est celle du synthétisme et de l'analytisme; ce qui ne veut pas dire que l'un des deux repousse l'emploi de la synthèse ; seulement le premier veut que l'on commence par l'analyse, tandis que le second croit pouvoir arriver sans son secours au résultat synthétique (1). Mr. Rötscher croit que l'on peut négliger les détails et les particularités et qu'il suffit de saisir quelques critères caractéristiques plus généraux et des différences génériques qui reposent sur des rapports dont la connoissance peut être obtenue *à priori*. Sous ce point de vue il trouve incomplets et fragmentaires les grands travaux philologiques de notre époque. « Pour que la pensée, » dit-il, « soit reconnue comme nécessaire, il faut qu'elle ait à chaque moment la conscience d'elle-même, c'est-à-dire, se dirige dans ses progrès seulement par elle-même.

(1) Il ne faut pas confondre la méthode synthétique avec l'*à priori* pur ou l'hypothèse, ainsi qu'on l'a fait souvent en France, en supposant qu'en dehors de la méthode historique ou d'observation, on ne pouvoit obtenir que des résultats entièrement hypothétiques et dénués de base. La méthode synthétique peut être comparée à celle du géomètre qui trouve la valeur du troisième angle d'un triangle quand on lui donne celle des deux autres ; il emploieroit l'*à priori* pur, s'il prétendoit deviner la valeur qu'on lui demande antérieurement à toute donnée.

Toute autre marche fondée sur la liaison historique, sur le souvenir de rapports analogues, sur un témoignage des anciens, pourra être appelée ingénieuse, mais aura toujours le caractère d'une liaison extérieure existant par notre volonté casuelle, et qu'un autre auroit pu former autrement avec tout autant de raison. La représentation du monde ancien par une image intellectuelle, n'est donc possible qu'en saisissant dans chaque détail ce qu'il a de substantiel, et en le représentant dans son développement par l'organe de la dialectique.»—Ce sont ces principes que réfute Mr. Hermann. Outre le caractère de subjectivité que prennent les opinions engendrées par cette méthode, à cause de ce qu'elle a de systématique, cette manière de procéder paroît à Mr. Hermann devoir produire de vues exclusives et incomplètes; il compare le philologue Hegelien à un voyageur qui se confie à un cicérone qui restreint toutes ses observations et qui, en l'entretenant pendant la route de ce qui va arriver, non-seulement détourne son attention de ce qui se passe autour de lui, mais encore peut lui inspirer des préjugés et l'empêcher d'observer d'une manière impartiale.

Quelque jugement que l'on porte sur la question agitée entre les deux écrivains, il est un fait qui ressort de cette discussion; c'est le changement incontesté que la philosophie a opéré de nos jours dans la philologie. «C'est dans notre siècle,» dit un des partisans les plus prononcés de la méthode analytique, Mr. de Niebuhr, « c'est dans notre siècle que la philologie a vraiment reconnu sa vocation de médiatrice de l'éternité; elle nous a fait jouir à travers des milliers d'années d'une identité non interrompue avec

les plus grandes et les plus nobles nations de l'ancien monde, en nous familiarisant, au moyen de la grammaire et de l'histoire, avec les produits de leur génie et avec le cours de leur destinée, comme s'il n'y avoit pas de gouffre qui nous séparât d'eux.»

« Grâce au soin, » dit Wilhelm Schlegel, « que les historiens allemands se sont imposé de joindre à l'examen sérieux des faits pris isolément, des considérations philosophiques sur leur ensemble, nous avons enfin acquis depuis Winckelmann et Lessing, une connoissance intime de l'antiquité classique. Le génie de ces temps anciens qu'éclairoit une civilisation noble et énergique, est sorti de la tombe et sa voix retentit avec plus de force et plus de clarté, au milieu de la génération actuelle.»

Ce qui étoit surtout nécessaire pour que la science philologique remplît réellement cette vocation, c'étoit que le philologue cessât de vivre uniquement dans l'antiquité, au point de devenir, comme le dit Descartes, entièrement ignorant de ce qui se passe autour de lui. Ce changement a été opéré par l'union de la philosophie et de la philologie. L'universalité distingue éminemment les grands philologues français de nos jours, les Boissonnade, les Dugas Montbel, les Leclerc, les Cousin ; en Allemagne, à la tête des philologues de l'école moderne nous rencontrons Creuzer, Schlosser, Bœckh, Niebuhr, Schleiermacher, écrivains philosophes et philologues à la fois, dont les noms seuls indiquent assez le changement qui s'est opéré dans la science, et dont on doit attendre pour elle les plus heureux fruits.

Déjà, grâce au renouvellement de l'étude philologi-

que, l'antiquité commence à nous apparoître sous un jour entièrement nouveau ; c'est même en partie sur cette vue nouvelle de la littérature ancienne, que se fonde la révolution littéraire qui s'accomplit de nos jours. On a renoncé à imiter tout ce qui, dans l'antiquité, étoit le produit de besoins purement temporaires et locaux ; on a rejeté une mythologie mal à propos introduite dans la poésie moderne ; on ne se soumet plus aux formes usées prescrites par Aristote ; mais à travers le sceau de l'originalité, l'empreinte de l'esprit antique se reconnoît toujours dans les grands poètes de notre époque, même dans les littératures qu'on a appelées par excellence romantiques. Si nous consultons les grands écrivains français de toutes les époques, nous verrons que tous, dans toutes les écoles, ont recommandé l'étude des anciens. «Je vous exhorte,» écrivoit le grand Racine à son fils, «à ne pas donner toute votre attention aux poètes français ; songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation et non à votre véritable étude. Ainsi je souhaiterois que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Horace, de Quintilien, et des autres auteurs de cette nature.» Mr. de Châteaubriand et Mad. de Staël ont, de nos jours, exprimé la même pensée. Mr. de Châteaubriand dit dans une note sur un passage des Martyrs que l'on avoit dit être une imitation de Bossuet : «Je n'ai point cherché à imiter Bossuet ; je crois qu'on ne doit imiter, ni ce grand écrivain, ni aucun auteur moderne. Il n'y a que les anciens qui soient modèles ; eux seuls doivent être constamment l'objet de nos études et de nos efforts.» — «Nos grands écrivains» dit Mad. de Staël, «ont mis dans leurs vers

les richesses de notre siècle; mais toutes les formes de la poésie, tout ce qui constitue l'essence de cet art, nous l'empruntons de la littérature antique, parce qu'il est impossible de dépasser une certaine borne dans les arts, même dans le premier de tous, la poésie. » L'écrivain qui a le mieux prouvé jusqu'où l'on peut s'élever en réunissant ainsi un type de perfection emprunté de l'antiquité à des pensées originales, est l'illustre et infortuné André Chénier; Chénier, né à Constantinople, d'une mère grecque, nourri dès son enfance de la littérature ancienne, novateur sans esprit de système, d'une simplicité, d'une liberté, d'une pureté antique, dont toutes les poésies respirent un parfum hellénique.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Telle étoit sa devise en poésie, bien préférable, ainsi qu'on l'a déjà souvent remarqué, à celle de l'école romantique. Si une mort sanglante et prématurée n'avoit pas enlevé Chénier à la littérature et à la patrie, c'étoit lui peut-être qui étoit destiné à accomplir une réforme devenue nécessaire dans la poésie française. Dès lors une autre tendance a envahi la littérature; mais les critiques les plus distingués de la France forment encore le même vœu qu'André Chénier. « Les plus grands génies de l'âge moderne, » a dit récemment Mr. Villemain, « loin d'avoir été submergés par leurs souvenirs de l'antiquité, ont trouvé le secret de les approprier à l'originalité de leur talent, et de reporter, comme à leur insu, par une imitation libre et instinctive, le type de la perfection antique sur des créations toutes modernes, formant ainsi par un heu-

reux mélange de préceptes excellens et d'impressions personnelles, une littérature à la fois classique et originale....Les anciens sont les modèles éternels de l'art d'écrire, non pas comme anciens, mais comme grands hommes.»

S'il est vrai que l'ancienne littérature française ne puisse plus convenir à l'époque actuelle; s'il est vrai en outre qu'après tant de siècles et tant de génies, il soit impossible de rien inventer qui soit pur de toute ressemblance et de toute imitation, ce sera encore dans l'antiquité classique, mais autrement comprise et autrement imitée, qu'il faudra chercher des modèles. Nous n'irons pas en demander à un monde tel que l'Orient, immobile, uniforme et inorganique, dépourvu de tous les caractères qui peuvent rendre avantageux à une littérature le contact avec une autre, soit pour augmenter le nombre des genres dont elle se compose, soit pour éviter les écueils qui peuvent la menacer. Tous ces avantages qu'on cherche vainement dans l'Orient, l'antiquité classique, et surtout la Grèce, nous les offre; une philosophie où, suivant l'expression de Mr. Ancillon, tout ce qui a été dit et peut se dire, au moins en fait de métaphysique, se rencontre en germe ou à un certain degré de développement; une histoire où nous voyons mises à l'épreuve toutes les combinaisons des constitutions politiques; une langue d'une immense richesse, et dont le développement organique, source féconde d'instructions pour l'histoire et la philosophie, commence seulement à être entrevu de nos jours; tels sont les sujets d'étude que nous offre la Grèce, et sur lesquels des siècles pourront diriger leur critique, sans que

la carrière tout entière soit parcourue. S'il est vrai, comme on le dit, que la langue latine, qui depuis Charlemagne a fait la base de l'instruction publique, nous ait donné presque tout ce qu'elle pouvoit nous transmettre, et que cette étude doive perdre peu à peu de son importance, il est peut-être permis d'espérer, que l'arène où l'éducation lettrée dirigera désormais la littérature et la philosophie, sera ce sol classique de la Grèce, sujet de tant d'ouvrages et de tant de recherches, et où il reste cependant tant de mines fécondes à exploiter.

Cette digression m'a éloigné de mon sujet; j'y reviendrai dans un second article, pour indiquer l'influence que les principaux philosophes de l'Allemagne et de la France ont exercée sur la critique et sur la philologie.

A. Pr.

---



# HISTOIRE

## SUR LE BAPTÊME DU ROI HARALD, ET L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LES PROVINCES DANOISES.

L'auteur de cet ouvrage est l'évêque Müntev, l'un des littérateurs les plus distingués du nord, dont l'érudition profonde, les vues étendues, le style éloquent et clair, donnent un intérêt général à un sujet qui pourroit, au premier abord, sembler n'avoir d'importance que pour sa patrie.

Les peuples qui habitent aujourd'hui la monarchie danoise, descendent de deux souches entièrement distinctes. Les habitans de la Wagrie et du Duché de Lauenbourg sont des Slaves qui n'ont adopté que long-temps après leur conversion au christianisme, la langue et les mœurs des Allemands leurs vainqueurs. Toutes les autres peuplades, dont la réunion sous de mêmes lois a formé le royaume de Danemarck, appartiennent à la grande famille Teutonique; celles du Holstein faisoient partie de la Confédération Saxonne; les autres, répandues dans les îles et sur le continent, étoient scandinaves.

La religion de la Scandinavie présentoit un caractère si frappant de ressemblance avec celle qui régnoit dans l'Inde primitive, que l'on a cru y trouver une preuve de relation de parenté entre les habitans de ces contrées si éloignées l'une de l'autre, mais dont la dernière pour-

roit effectivement avoir été le berceau des peuplades belliqueuses qui parvinrent, de migrations en migrations, jusque dans le nord de l'Europe. De même que les Hindous, les Scandinaves reconnoissoient au-dessus de la hiérarchie des dieux et des génies, un Être Suprême, invisible, éternel, principe de toute vie, et qui seul devoit échapper à la destruction qui, dans un avenir reculé, envelopperoit toutes les générations divines. Après Alfader (1) (c'est ainsi que la langue islandaise nommoit l'Être Suprême), venoient les trois grands agens de son pouvoir, auxquels on rapportoit la création des choses terrestres, leur défense ou conservation, et leur renouvellement successif par la mort des individus. Ces trois principes étoient personnifiés dans *Odin*, *Thor*, et *Freyr*, que l'on nommoit les premiers des *Ases*, ou dieux célestes. Neuf autres dieux du même rang, mais inférieurs en puissance, partageoient ce titre avec les trois premiers. Venoient ensuite les troupes de génies protecteurs des mers, des fleuves, de l'air, des différentes contrées, des nations, et même des familles considérables. On les honoroit à un moindre degré que les *Ases*; mais ils étoient l'objet d'un culte plus familier et plus habituel.

Les Scandinaves, dont la guerre faisoit les délices et l'occupation nécessaire, assignoient à leurs dieux des devoirs semblables à ceux que les hommes pratiquoient sur la terre, c'est-à-dire de continuels combats avec les divinités malfaisantes dans lesquelles l'idée du mauvais

(1) Père universel.

principe étoit personnifiée. Les principaux ennemis des dieux étoient la déesse de la mort, *Hela*; le grand serpent (*Asgaard Ormen*) dont les replis, noyés dans l'océan, enveloppoient le disque de l'Univers; le *loup Fenris* toujours acharné à poursuivre dans le soleil la source de la chaleur et de la lumière; *Loke*, leur père à tous trois; ses rugissemens dans la grotte où ces dieux le retenoient enchaîné, causoient, au dire des poètes, les tremblemens de terre; enfin les « génies de la terre des enchantemens, » (*Muspelheim*), qui combattoient dans des tourbillons de flammes et livroient de continuels assauts au pont de *Bifrost* (l'arc-en-ciel) par lequel la sphère de ces génies communiquoit avec le séjour des dieux (*Asgard*).

La croyance de l'immortalité de l'âme étoit si profondément gravée dans le cœur des Scandinaves, qu'elle dirigeoit toutes leurs actions, et que le but entier de leur existence étoit de s'assurer, après la mort, une demeure dans le palais d'Odin (*le Walhalla* (1), séjour des braves), ou dans le *Wingolf*, (palais d'amitié), auquel présidoit la belle *Freya*. Les âmes des hommes qui ne s'étoient distingués pendant la vie, ni par leur bravoure, ni par leur sagesse, languissoient dans le *Nifleheim*, espèce de limbes ou de lieu d'exil, exempt tout à la fois de plaisirs et de tourmens. Les criminels étoient précipités dans les gouffres du *Nastrond* (rivage des méchans).

(1) Lorsqu'un guerrier scandinave étoit sur son lit de mort, il se blessoit de sa propre lance pour acquérir quelques titres au séjour du Walhalla.

Mais une époque étoit fixée, à laquelle les dieux et les braves transportés dans le Walhalla, devoient succomber à l'invasion du principe du mal. Trompant la vigilance du gardien céleste, Heimdall, les génies de Muspelheim franchiroient le pont Bifrost, et envahiroient la demeure des dieux. Le loup Fenris dévoreroit le soleil et tomberoit ensuite sous les coups de Vidur; le grand serpent, après avoir étouffé Odin, seroit déchiré par Thor, mais noyeroit son vainqueur dans les torrens de sang et d'écume empoisonnée qui sortiroient de ses blessures. *Le crépuscule des dieux* (1), (c'est ainsi que les Scaldes appeloient poétiquement la chute de leurs Ases), devoit annoncer à la terre l'arrêt de sa destruction : les génies du Muspelheim la détruiroient par les flammes.

Alors la divinité suprême se montreroit, sans intermédiaire aux âmes immortelles des hommes. Elle rassembleroit dans le ciel (Gimle) tous ceux qui auroient vécu d'après les principes de la bonté et de la justice, sans égard aux distinctions passagères de la bravoure et du savoir.

Les sacrifices offerts aux dieux, soit dans leurs temples, soit dans les forêts, étoient ordinairement sanglans; on égorgeoit sur les autels, non-seulement des chevaux, mais encore des captifs, des criminels et même des enfans des plus nobles familles. On célébroit dans l'année trois fêtes principales. La plus solennelle étoit celle de Iul, vers la fin de décembre. De neuf en neuf ans une sorte de Jubilé appeloit les Scandinaves à des

(1) Ragnarök.

rites plus pompeux. Le sang couloit avec plus de profusion sur les autels, et cette pratique cruelle se maintint jusqu'à l'entière extirpation du paganisme, dans les trois villes royales de Leyre, Upsal et Drontheim. Du reste les peuplades teutoniques n'avoient point de prêtres proprement dits. Rois, Jarls (comtes), guerriers libres, chaque père de famille exerçoit dans un cercle plus ou moins étendu, les fonctions sacerdotales.

Les effet moraux d'une telle religion devoient être considérables; on leur rapporte avec fondement la plupart des traits distinctifs du caractère des anciens Scandinaves. Ils étoient durs et cruels, vindicatifs et violens; ils faisoient souvent périr leurs ennemis dans les flammes, et faisoient consister leur principal mérite à donner, au mépris de toute justice, des preuves continuelles de ce courage et de ce mépris de la mort qu'ils poussoient au plus haut degré. L'usage de mettre à mort les enfans mal conformés ou d'une constitution débile, étoit général parmi eux. Il s'en falloit toutefois de beaucoup que toutes les vertus leur fussent étrangères; ils se dévouoient avec passion au service de leurs princes et aux intérêts de leur patrie; ils étoient loyaux et fidèles dans l'amitié, hospitaliers envers tous, patiens dans les souffrances, et persévérans dans le malheur. Ils traitoient leurs esclaves avec douceur, leurs enfans avec tendresse, et leurs femmes avec une délicatesse bien rare chez des peuples demi-sauvages. Ils prenoient leurs conseils, les associoient à toutes leurs entreprises et les traitoient en toute occasion comme des égales; bien plus ils sembloient les envisager quelquefois comme des êtres supérieurs, animés par une inspiration divine.

Le savant auteur jette ensuite un regard sur la mythologie des peuplades slaves dont les descendans vivent sous le sceptre du Danemarck. On les appeloit *Wendes* ou *Obobrites*; ils avoient adopté quelques-unes des croyances religieuses des Germains, dont ils occupoient l'ancien territoire, et des Finnois, avec lesquels ils entretenoient des relations suivies; mais leur religion étoit au fond la même que celle des Russes, des Polonais, des Bohémiens, peuples du même sang et de la même langue.

Les sources de cette religion doivent être cherchées dans l'Orient, d'où les peuples slaves ont tiré leur origine. Effectivement on peut suivre la trace de leurs migrations, en remontant jusqu'au Caucase et aux rives de la mer Caspienne. Dans le nombre des divinités honorées par les Wendes, il s'en trouvoit dont le culte leur avoit été apporté par les Germains, tel qu'*Odin*, que les Slaves appeloient *Weidewuth*, *Balder* dieu de la jeunesse et des entreprises hardies, *Sieba* déesse de l'amour, *Hela* ministre de la mort, etc. Mais le système général de la religion des Wendes étoit complètement différent de celui des Scandinaves. Son principe fondamental étoit l'adoration de la lumière, et une crainte superstitieuse des ténèbres, en sorte qu'une vertu malfaisante étoit attribuée par eux à tout ce qui se rattachoit à la nuit, à l'obscurité. *Blanc* (bielo) signifioit glorieux, favorable; *noir* (tcherno) vouloit dire dangereux, cruel. Par suite de ces idées, la dispensation de la lumière céleste étoit attribuée par les Wendes à l'Être Suprême qu'ils nommoient *Sviatovide* (aspect saint) et quelquefois *Triglava* (trois

têtes ou trinité). Le cercle des dieux se partageoit en deux classes, les *blancs* ou favorables, et les *noirs* ou ennemis. Le uns, bienfaisans par leurs dons ou par leurs conseils ; les autres, malfaisans par leur puissance magique et leurs pernicieux avis. Mais ce qui étoit particulier aux seuls Wendes, c'est qu'ils réunissoient dans leurs principales divinités ces deux natures opposées : ainsi *Radegast* (1), le dieu du soleil, des saisons, de l'honneur, de la force, et de la guerre, étoit en même temps, sous le nom de *Tchernobog* (dieu noir) et la forme d'un homme à tête de lion, le dieu des ténèbres et le prince des mauvais génies. *Sieba*, la déesse de l'amour, la source de la vie, étoit, sous une autre forme (personnifiée par une tête de singe), la déesse de la débauche et la mère des vices. Le dieu de la mort violente avoit lui-même son côté lumineux, car il étoit aussi le dieu de la résurrection.

Les peuples Wendes avoient une classe de prêtres complètement séparée de celle des guerriers, et dont l'influence paroît avoir été presqu'égale à celle des chefs militaires. Leur hiérarchie sacerdotale étoit compliquée ; elle comptoit au moins trois classes distinctes de prêtres qui, dans chaque nation, avoient un grand pontife à leur tête. Celui des Wendes Obotrites, les plus voisins du Danemarck, portoit le titre de *criwe*, emprunté à la langue prussienne, dans laquelle il signifie juge ; ce mot est remarquable, car il révèle une des deux sources principales de l'ascendant des prêtres chez les Slaves ; l'autre

(1) Esprit conseiller.

source étoit la distribution des oracles consultés en toutes occasions. On immoloit sur les autels de leurs divinités des taureaux, des chevaux dressés à la guerre, et des captifs; ceux-ci lorsqu'ils étoient chrétiens, périssoient dans les flammes, où on les jetoient tout armés. Ces atrocités durèrent à Arkona dans l'île de Rügen, jusqu'à la prise de cette ville, par Henri-le-Lion, duc de Saxe, en 1183. L'ordre sacerdotal chez les Wendes étoit parvenu à propager dans la masse du peuple les sentimens de la haine la plus envenimée contre les chrétiens; aussi ce fut bien plutôt leur religion que leur indépendance nationale que ces tribus défendirent avec tant d'acharnement.

On peut juger par cette esquisse, des difficultés que le christianisme rencontra dans sa route vers les extrémités septentrionales de l'Europe. Voici quels furent ses premiers pas, chez les Danois. Quelques-uns de leurs héros, quelques-uns même de leurs rois affectoient, dès le huitième siècle, un mépris absolu pour la mythologie d'Odin. Les expéditions, qui commençoient à devenir fréquentes, des Danois sur les côtes de pays chrétiens, leurs voyages habituels en Angleterre et à Constantinople qu'ils appeloient *Mikla gaard* (*la grande cité*), leur donnoient quelques notions de la religion de l'Évangile. Il s'en trouva même plusieurs qui reçurent le baptême dans les pays étrangers; mais ils oublièrent, bientôt après leur retour dans leur patrie, les maximes du culte qu'ils avoient embrassé; on remarqua seulement qu'ils renonçoient à la polygamie, ne mettoient à mort aucun de leurs enfans, s'abstenoient de pratiques, et cessoient

de manger de la chair des chevaux et des oiseaux de proie, victimes ordinaires des temples scandinaves.

Le premier missionnaire chrétien qui pénétra dans le Jütland, fut Willibrod, prêtre saxon, devenu en 696 évêque d'Utrecht. Ses efforts furent infructueux ; seulement en quittant le Danemarck, il emmena trente jeunes gens qu'il éleva dans le but d'en faire de nouveaux prédicateurs de l'Evangile. Leur zèle ne fut payé d'aucun succès ; et il pouvoit difficilement en être autrement, tant que les Saxons, le peuple le plus considérable de la Germanie septentrionale, demeuroit attaché au paganisme. Charlemagne leur déclara une guerre tout à la fois politique et religieuse. Elle dura trente ans, et chacun en connoît l'issue. Lorsqu'elle étoit la plus sanglante, des missionnaires chrétiens, pénétrant à travers des peuplades ennemies ou malfaisantes, franchirent l'Elbe et firent des prosélytes parmi les Saxons du Holstein, voisins immédiats des Danois. Ces nouveaux chrétiens furent massacrés par leurs compatriotes. L'empereur vengea leur mort ; il franchit l'Elbe avec toute son armée, s'assura par des forteresses la possession de l'embouchure de ce fleuve, et porta ses armées jusqu'à l'Eyder. Les Danois, dont le célèbre Regner Lodbrok étoit roi, n'osèrent alors attaquer le prince qui étoit tout à la fois le champion de la civilisation et le chef de la chrétienté.

Mais lorsqu'en 789 les Francs attaquèrent la nation Slave des Wilzes (dans le Brandebourg actuel), les peuples scandinaves se confédérèrent un instant, pour essayer de mettre des bornes aux progrès d'une puissance qui menaçoit de tout engloutir. Cette guerre, interrompue

par des trèves mal observées, dura jusqu'en 813. Elle eut cela de remarquable que jamais les soldats de Charlemagne n'osèrent poursuivre leurs ennemis au-delà des frontières scandinaves qu'*Hardeknud*, roi de Danemarck, venoit de protéger par un rempart en terre, imité des anciens Romains; que les secours des Scandinaves empêchèrent les Slaves de tomber sous la domination (au moins immmédiate) des Francs; et que dans le traité de paix qui termina cette longue querelle, le puissant empereur n'obtint l'insertion d'aucun article qui eût rapport à la religion. Il ne permit point même à un évêque missionnaire, qui venoit de baptiser tous les habitans de Héligoland, de s'aventurer au milieu de ces Danois idolâtres, dont la fierté repoussoit des prédications appuyées par l'épée d'un monarque étranger (1).

Charlemagne mourut en 814. La décadence de l'empire qu'il avoit accru et consolidé, se fit sentir dès que sa main puissante eût abandonné les rênes du gouvernement; cependant l'influence des Francs dura quelque temps encore dans tout le nord de l'Europe, quand déjà leur force réelle étoit diminuée par leurs discordes intestines et par les vices de leur gouvernement. Louis-le-Pieux, successeur de Charles, hérita du zèle de son père pour la propagation du christianisme; et comme les vues

(1) Au reste, Charlemagne combla de faveurs un champion danois qui s'étoit attaché à son service, avoit reçu le baptême à sa cour, et signalé son courage contre les Musulmans d'Espagne. C'est le célèbre Holger Danske, appelé dans nos romans de Chevalerie, Ogier le Danois.



ambitieuses de son père lui étoient presque étrangères, il travailla à ce grand ouvrage avec plus de désintéressement et de douceur. En 822, *Ebbo*, archevêque de Rheims, soutenu par les encouragemens de l'empereur et les vœux de toute la nation, entreprit la conversion des Danois. Une circonstance heureuse vint faciliter cette grande entreprise. *Harald Klack*, roi de la partie méridionale du Jütland, chassé par ses compétiteurs, se refugia à la cour de Louis, qui le prit sous sa protection et lui fournit des secours, au moyens desquels ce prince reprit possession de ses états. C'est à la cour de Harald, qui résidoit à Haddebye près de Sleswick, qu'Ebbo se présenta avec de riches présens et une lettre de l'empereur qui pressoit Harald de reconnoître ses bienfaits, en introduisant dans ses états la religion chrétienne. Ce prince hésita quelque temps; il craignoit, et ce n'étoit pas sans motifs, de s'aliéner l'affection et la confiance de son peuple, s'il se séparoit de lui en abjurant le culte d'Odin. Toutefois, Ebbo reçut d'abord l'autorisation de prêcher librement le christianisme; il en profita sans hésiter, et fit un assez grand nombre de prosélytes. Louis seconda utilement ses efforts par des ambassades et des secours au moyen desquels il maintint la supériorité de son protégé, toujours harcelé par des voisins jaloux. Un moine de la célèbre abbaye de Corvey, en Westphalie, vint sur ces entrefaites offrir à l'empereur l'aide d'un zèle infatigable et d'une capacité peu commune : c'étoit *Anschar*, justement nommé par la postérité l'*apôtre du Nord*. Louis voulut qu'il attendît à sa cour l'arrivée de Harald; car ce prince avoit déclaré qu'il ne prendroit de résolution définitive qu'après

avoir étudié dans le palais même du chef des nations chrétiennes, la nouvelle doctrine, dont les dogmes n'étoient qu'imparfaitement connus des Danois. Le prince scandinave tint parole. En 823, il se rendit, sur un grand nombre de navires légers, dans la Frise, où quelques possessions lui avoit été inféodées; puis il remonta le Rhin, et s'arrêta à Ingelheim, près de Mayence, où l'empereur l'attendoit avec impatience. Après quelques conférences, ses doutes furent levés, et la cérémonie du baptême se fit, au commencement de juin, avec une pompe extraordinaire. Après Harald, une de ses deux femmes, *Thora*, et *Svanlèthe*, son fils aîné, *Godfred*, *Rurick* et les guerriers qui avoient accompagné leurs princes, furent reçus dans le sein de l'église.

Un écrivain contemporain, *Ermold le noir*, abbé d'un monastère de l'empire franc, nous a laissé dans un poëme latin « sur les faits glorieux de Louis-le-Pieux, » la description la plus détaillée des circonstances de cet événement auquel les contemporains, et surtout les sujets de l'empereur, attachèrent beaucoup d'importance. Le style d'Ermold est souvent attrayant par sa naïvete, quelquefois aussi par son élévation et par le tour vraiment poétique des images. Son début mérite d'être cité :

« La foi des Francs s'élevoit beaucoup. Les peuples venoient par torrens, de toutes parts, par toutes les routes de la terre et des mers; ils venoient, en troupes toujours grossissantes, contempler le culte des chrétiens. »

Ermold décrit les mœurs des Danois d'une manière brève et pittoresque :

« Un peuple beau et de haute stature, toujours cher-

chant sur de frêles navires, sa proie et sa nourriture, au sein des tempêtes et aux bords de toutes les mers, libre et sans aucun dominateur. »

Après avoir recommandé à Ebbo d'expliquer au roi des Danois les mystères du christianisme, Louis ajoute :

« Porte au roi Harald mes salutations ; je ne demande point ses états. Qu'il vienne à moi, et suivant le précepte, je lui donnerai le baiser de paix et l'amitié de frère, quand nous aurons la même foi. »

Ermold décrit ainsi l'approche des Danois, quand leurs navires s'arrêtent à Ingelheim :

« Que vois-je briller aux rayons de l'aurore et couvrir au loin les eaux du fleuve? Quels navires remontent le Rhin orgueilleux avec une pompe guerrière? Comme elles brillent à la lumière du soleil, sur le miroir des eaux et la danse des vagues, ces voiles blanches comme l'argent! »

Parmi les instructions que l'évêque adresse au nouveau converti, celles-ci peignent de vives couleurs l'extirpation du paganisme :

« Détruis le sanctuaire des idoles; arrache leurs bois criminels ; renverse tes autels souillés de sang et les pierres énormes de tes sacrifices ! Le Seigneur est Dieu, et nul après lui! Vas donc prêcher la doctrine du Christ! Louanges, honneur, gloire à lui ! »

Ermold décrit ensuite avec une grande complaisance les nombreuses chambres richement meublées du palais d'Ingelheim, les pavés de marbres, les tables somptueusement servies ; il y introduit les Danois *vêtus de blanc, avec des cœurs nés de la veille.* Il décrit minutieusement les présens que l'empereur offre à son allié, à son

fils spirituel : « le manteau rayé de pourpre, chargé de lourdes broderies d'or, et entouré d'un rang de pierres précieuses; l'épée à la poignée d'or, que César détache lui-même de sa ceinture; le baudrier orné de boucles de métal larges et massives; la chaussure brodée de fil d'or, et les gantelets ornés de petits clous du même métal; enfin le diadême destiné à la reine, tout parsemé d'escarboucles et bordé d'un fil de perles. »

Après le repas, les hôtes demi-sauvages du palais d'Ingelheim sont introduits dans *la chambre des trésors*. L'empereur s'assied sur son trône; « Judith s'y place à ses côtés, après l'avoir baisé sur les joues. » Près d'eux Lothaire, fils aîné de Louis, et le roi Harald, se placent sur des sièges moins élevés, tandis que les vases d'or et d'argent, les monnoies de tous les temps et de tous les pays, les pierres précieuses, les lingots grossièrement façonnés, passoient sous les yeux étonnés et avides des Danois. L'empereur n'eut point à se louer de la simplicité avec laquelle il leur avoit montré tout à la fois, la route et la valeur de toutes ces richesses. Moins d'un demi-siècle plus tard, les Danois, encore payens, revinrent les mettre au pillage.

Effectivement, la conversion de Harald ne produisit pas, à beaucoup près, les résultats qu'on en avoit espéré. Ses sujets mécontens le chassèrent moins de cinq ans après son retour dans ses états. L'empereur l'accueillit avec l'hospitalité la plus libérale; il lui donna des biens dans les provinces actuelles du Holstein et d'Oldenbourg, des vignobles aux bords du Rhin et de la Moselle, des châteaux dans la Frise et toute l'île de Walcheren. Mais la mission d'Anschar n'en répandit pas moins dans les fo-

rêts du Nord une semence qui devint bientôt féconde. Les efforts de cet évêque, justement célèbre, durèrent trente-cinq ans; aucune difficulté ne l'arrêta, aucune persécution ne l'effraya, aucune privation ne le rebuta; et cependant il étoit d'un sang noble, et il avoit été élevé dans la paisible solitude d'un cloître, au milieu des douces occupations de l'étude. Le christianisme fit en Danemarck des progrès lents, mais continuels, jusqu'à ce qu'enfin *Knud-le-Grand* lui assura dans cette contrée une victoire complète et une domination exclusive, vers le commencement du onzième siècle. A la même époque, la Norwège et la Suède abandonnèrent le culte d'Odin. Les Slaves des bords de la Baltique n'abandonnèrent leurs divinités nationales qu'à la fin du douzième siècle, et lorsque les efforts réunis des Danois et des Allemands eurent dépouillé de leur indépendance ces peuplades courageuses.

Nous ne suivrons pas le savant écrivain dans ses développemens sur les avantages généraux que le Nord a retiré de l'introduction de la religion chrétienne; un résumé rapide suffira. Les pirateries des Normands, leurs incursions dévastatrices dans presque toute l'Europe, devinrent de plus en plus rares, et cessèrent bientôt entièrement. Le sang ne coula plus que rarement; les vertus pacifiques furent mises en honneur; des communications suivies s'établirent avec les peuples plus civilisés, dont les institutions utiles pénétrèrent successivement dans le Nord. L'esprit de l'Evangile fut d'abord mieux compris par les mères que par les guerriers; mais les sentimens qui animent le cœur des femmes tardent-ils jamais à l'emporter chez les

peuples où les hommes n'ont pas méconnu la dignité de leurs compagnes? Les duels devinrent moins communs; on s'accoutuma à recourir aux décisions pacifiques des tribunaux. Au lieu de ces associations d'hommes voués à soutenir une même querelle, jusqu'à la mort du dernier d'entr'eux (associations trop fréquentes chez les anciens Scandinaves, qui les nommoient *confrèries de sang*), vinrent les pacifiques et industrieuses *guildes*, auxquelles les royaumes du Nord doivent les élémens de leur bourgeoisie et la fondation de leur prospérité commerciale. On ne vit plus brûler des captifs, enlever des femmes nobles et les livrer au déshonneur. Le sort des serfs devint plus doux; l'esclavage domestique fut même graduellement aboli. La vie des nouveaux nés devint sacrée : l'exposition, le meurtre des enfans mal conformés cessèrent entièrement. L'étude des sciences, des arts, des langues de l'antiquité s'introduisit dans les cloîtres, et s'y conserva, en attendant la reconnoissance des lettres, dans un état d'infériorité relative sans doute, si l'on compare ces temps à ceux qui les ont suivis, mais qui n'en paroîtra pas moins très-remarquable, si l'on réfléchit à la barbarie d'où les Scandinaves sortoient.

Nous terminerons cette esquisse par quelques traits de l'introduction du christianisme en Islande.

Cette île, reléguée, pour ainsi dire, aux extrêmes limites de la création animée, avoit été peuplée par des Norwégiens, exilés volontaires, qui préféroient conserver dans cette région désolée l'indépendance dont ils ne pouvoient plus jouir dans leur patrie, depuis que Harald *à la belle chevelure* y avoit introduit le pouvoir monar-

chique absolu. « Au bout de soixante hivers, » dit le plus ancien historien de l'Islande (1), « l'île avoit autant d'habitans qu'elle pouvoit en nourrir. » Ils se gouvernoient en république, sous la présidence d'un magistrat électif, mais à vie, qu'ils nommoient *organe de la loi* (2). Leurs institutions étoient claires, précises et régulières. La division de l'île en quatre parties égales, subdivisées en arrondissemens nettement délimités, est une preuve de cet esprit d'ordre, si remarquable dans une nation issue d'un peuple où la force décidoit de tout et où de fréquentes révolutions apportoient dans toutes choses l'instabilité et la confusion. Ce fut dans la dernière année du dixième siècle qu'un missionnaire saxon, envoyé par Olaüs, roi de Norwège, parut en Islande. Il fit quelques prosélytes, mais l'opposition de la masse du peuple le força à retourner en Norwège, où il annonça au roi que l'établissement du christianisme, dans l'île, lui sembloit impossible. Olaüs, dans le zèle outré d'une conversion récente (lui-même n'avoit reçu le baptême que l'année précédente), menaça de faire mutiler ou mettre à mort les Islandais qui aborderoient dans ses états. Or, le commerce avec la Norwège étoit indispensable à l'existence même des insulaires. Ceux-ci intercédèrent auprès d'Olaüs; l'ordre rigoureux ne fut point exécuté, et un autre prêtre, appelé Thormod, vint en Islande, au printems de l'an 1000. Avec lui rentra dans sa patrie un noble Islandais, *Hialti*, que l'assemblée générale de la nation avoit banni pour

(1) Are, surnommé Frode, ou le *Savant.*

(2) *Lœg-Sögö-madr.*

avoir traité *Odin* et *Frigga* « d'idoles à têtes de chien, poussant d'affreux aboiemens. » Le nombre des chrétiens augmenta, et l'exaspération des idolâtres devint si grande que l'on craignit une guerre civile, fléau dont les annales islandaises n'offroient encore aucun exemple. Enfin l'assemblée des Comices alloit être rompue sans avoir pu prendre aucune résolution.

Dans ces graves conjonctures les principaux chrétiens s'adressèrent au premier magistrat *Thorgéir* (1), le conjurant de présenter les lois nécessaires pour le salut de la patrie commune. Thorgéir étoit attaché au culte d'*Odin*; et depuis quinze années, un des devoirs de son office avoit été de faire respecter cette religion comme étant la base des institutions nationales. « Le gardien des lois, » dit l'historien islandais, « après avoir accepté cette commission, s'enferma dans sa maison, se jeta sur son lit, et s'enveloppant la tête, demeura toute la journée dans un silence absolu. Le lendemain, il fit inviter tous les citoyens à se réunir en assemblée législative; et paroissant devant eux, il leur dit qu'il prévoyoit une dissolution imminente de la république, si tous ses habitans ne vivoient pas sous la même loi; qu'à la suite des discordes civiles, à la suite de l'interdiction du commerce avec le Danemarck et la Norwège, sa patrie lui sembloit menacée de retourner à son ancien état et de redevenir une solitude. Pour prévenir ces calamités, il conseilla d'embrasser la religion qui prévaloit partout ailleurs, d'ordonner que tous les Islandais recevroient le baptême, d'interdire, sous

(1) Vautour de Thor.

peine de bannissement, le culte public des anciennes divinités, mais d'autoriser leur adoration secrète, de ne rien changer, d'ailleurs, à ce qui concernoit les nouveaux nés et les festins de chair de cheval (1). Les propositions de *Thorgéir* furent adoptées à l'unanimité des voix, et au bout de peu d'hivers, les insulaires s'étant accoutumés aux règles du christianisme, les derniers restes des institutions payennes furent abolis par d'autres lois. »



## LITTÉRATURE.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE J. PINKERTON, imprimée pour la première fois d'après les originaux en possession de Mr. Dawson TURNER. 2 vol. in-8°. *Londres* 1830 (*London Literary Gazette*).

---

Cet ouvrage doit être tout-à-fait du goût de ceux qui se plaisent au commérage de l'homme de lettres et de l'antiquaire, car il est rempli de conversations familières

(1) En termes couverts, Thorgéir proposoit de maintenir l'usage d'exposer les nouveaux-nés qui n'avoient point une constitution assez robuste pour gagner leur subsistance par leur travail. Quant aux festins de chair de cheval, on les défendoit aux nouveaux chrétiens, parce qu'aux fêtes solennelles des Scandinaves on immoloit sur les autels des trois principales divinités, *Odin*, *Thor* et *Freyr*, 99 chevaux, 99 faucons, et 99 chiens de chasse.

sur un grand nombre de sujets intéressans; et non-seulement il plaît à cause de la nature variée de ses recherches, mais il tire encore une grande valeur, tant du caractère des documens qu'on y rencontre, que de celui des hommes dont il nous fait connoître les opinions.

Parmi ceux-ci se distinguent surtout Horace Walpole, lord Buchan, lord Hailes, le Dr. Percy, évêque de Dromore, Gibbon, le Dr. Thorkelin, Malcolm Laing, Sir John Sinclair, le Dr. Gillies, Mr. Dome, Sir Joseph Banks, le Dr. Beattie, et d'autres personnages célèbres; et quoique cette lecture ne conduise pas toujours à des résultats décisifs, des étincelles d'une vive intelligence jaillissent en grand nombre, presqu'à chaque page de ce recueil. Tel étant le ton général de cette correspondance, nous pourrions en faire des extraits d'une étendue considérable, avec la conviction de plaire à tout esprit cultivé, mais nous devons nous contenter, pour le moment, d'un choix limité.

Pinkerton étoit un homme doué de facultés extraordinaire et d'une grande instruction; s'il avoit ajouté la rectitude de la conduite, la bonté du caractère et la solidité des principes, à des talens naturels et acquis, il auroit presque été le Scott de son siècle et de son pays. Mais il ne possédoit aucune de ces qualités, et avec tous ses talens il devint un objet de pitié au lieu d'en être un d'admiration.

«La vie de Pinkerton,» dit l'éditeur, «étoit si exclusivement celle d'un homme de lettres, si peu remarquable par aucun événement étranger à ceux qui naissoient de ses publications, que l'on ne peut rien ajouter à ce qu'on peut en apprendre dans les lettres suivantes.

Pinkerton naquit le 17 février 1758 à Edimbourg où son père étoit marchand. Il n'eut d'autre éducation classique que celle qu'il reçut à Lanark, sous Mr. Thornton qui avoit épousé la sœur du poète de ce nom. Très-jeune encore il fut attaché à Mr. Aytoun à Edimbourg; mais son père étant mort au moment où il terminoit son apprentissage de clerc, il prit la résolution, dans un moment de dégoût, d'abandonner la loi et d'entrer dans le monde, comme un auteur de profession. Dans cette vue il fixa sa résidence à Londres et suivit avec ardeur son projet. Il se livra d'abord à de profondes recherches sur l'ancienne poésie de son pays; puis il s'appliqua successivement à la numismatique, à l'histoire, à la géographie et à la géologie, faisant de temps en temps des excursions dans les divers départemens de l'antiquité. Dans le cours de sa correspondance, il est fait plusieurs fois mention des ouvrages que firent naître ces différentes études, et de ses lettres savantes mais excentriques, sur la littérature, connues sous le nom fictif de Robert Heron. Il épousa une femme d'un grand mérite; mais l'irrégularité de sa conduite troubla le bonheur de cette union et lui fit perdre son rang dans la société. Dans la dernière partie de sa vie, il se retira pendant quelque temps à Edimbourg, et il résida en deux occasions différentes à Paris, où il mourut le 10 mai 1826.

Ses lettres sur la littérature ne furent pas publiées avant l'année 1783. Il auroit été heureux pour la réputation de Mr. Pinkerton, qu'elles n'eussent jamais paru. « Dans un exemplaire qui est sous mes yeux, » dit Mr. Turner, « et qui étoit, il y a peu de temps, la propriété d'un

de nos plus grands critiques, Mr. Park, je lus la citation suivante, écrite de sa propre main, *Multa venuste*, *multa tenuiter*, *multa cum bile*. Mr. Pinkerton lui-même, dans ses *Walpoliana*, reconnoît que les lettres de Héron contenoient plusieurs idées de jeune homme dans toute leur crudité, et depuis long-temps abandonnées par leur auteur. Plût à Dieu que leur crudité fût le seul reproche qu'on pût leur faire; mais nous trouverons, dans le cours de cette correspondance, des sujets de plainte bien plus graves et non moins justes. Le nom de Héron, emprunté par Mr. Pinkerton, étoit celui de sa mère.

Celle de ses lettres sur laquelle nous nous arrêterons d'abord, contient plusieurs traits remarquables du caractère d'Olivier Cromwell.

« J'ai appris, il y a quelques années, les anecdotes suivantes sur Olivier Cromwell, en conversant avec Mr. James Anderson, qui fut pendant long-temps le directeur de la fabrique de sucre de la rue de Stokwell à Glasgow; c'étoit un homme d'une grande véracité, et qui mourut, il y a environ trente ans, dans un âge très-avancé. Il disoit les tenir de Mr. Danziel, marchand de la grande rue de Glasgow, qui mourut au commencement de ce siècle, et dont les récits lui furent confirmés par divers témoignages.»

«Peu de temps avant la bataille de Dunbar, Cromwell étant occupé à examiner le terrain, accompagné de quelques cavaliers, un soldat de l'armée écossaise, poussé par son zèle, se cacha derrière un mur, qui entouroit un champ, et tira son mousquet sur Cromwell. La balle ne l'atteignit pas, mais passa près de lui. Les cavaliers pa-

rurent effrayés, mais Cromwell ne changea point le pas de son cheval, et ne serra point sa bride; mais se contentant de regarder par dessus son épaule l'endroit d'où le coup étoit parti; « Imbécille coquin, » s'écria-t-il, « si un de mes hommes avoit manqué un tel but, il seroit certainement attaché aux hallebardes. »

« Lorsque Cromwell entra à Glasgow, » dit Danziel, « à la tête de son armée victorieuse, je me trouvois dans la rue appelée Bell's-Wind, avec plusieurs jeunes garçons et un cordonnier, qui nous étoit bien connu à tous par sa drôlerie et par le nom de London Willie. Pendant que nous admirions en silence l'ordre des troupes, Cromwell jeta par hasard les yeux sur nous, et s'écria tout-à-coup; « Ah Willie! Viens ici, Willie! » Si nous fumes surpris de cette exclamation, nous le fumes bien plus lorsque nous vîmes Willie se retirer dans Bell's-Wind, et aussitôt un des domestiques de Cromwell se mettre à courir après lui et l'amener au général, à côté duquel il se mit à marcher et qu'il suivit même chez lui où il resta quelques minutes. Mes compagnons et moi nous attendîmes que Willie sortît, impatiens de savoir pourquoi le fameux Cromwell avoit traité avec une faveur si particulière un homme de cette classe. Willie satisfit aussitôt notre curiosité en nous apprenant que son père avoit été laquais de Jaques VI, et l'avoit accompagné à Londres lors de l'union des deux couronnes, et que lui, étant alors apprenti cordonnier, travailloit dans une ruelle où Cromwell passoit souvent, pour se rendre à l'école, à ce qu'il supposoit; que Cromwell avoit l'habitude de s'arrêter à la boutique pour y faire raccommoder sa balle ou tel

autre jouet, et pour s'amuser de ses plaisanteries et de sa prononciation écossaise; que dès lors il ne l'avoit pas revu jusqu'à ce jour, et qu'il s'étoit sauvé dans Bell's Wind, de peur que Cromwell ne se ressouvînt que son père avoit appartenu à la famille royale; mais qu'il s'étoit effrayé sans raison, car le général l'avoit seulement fait ressouvenir de ses tours lorsqu'il étoit enfant, lui avoit parlé de la manière la plus cordiale, et lui avoit donné de l'argent pour boire à sa santé, ce qu'il alloit faire sans plus tarder. Le dimanche suivant, continua Danziel, Cromwell se rendit à l'église et prit possession, lui et sa suite, des bancs appartenant à la famille royale, et qui n'étoient jamais occupés que par des étrangers. Le ministre de l'église étoit Mr. Durham, auteur de quelques livres religieux encore très-populaires de nos jours. C'étoit un grand presbytérien, et un grand ennemi de Cromwell, parce qu'il prévit et annonça de bonne heure que Cromwell et ses adhérens se verroient forcés, par l'anarchie des partis, à tomber dans le mal qu'ils vouloient éviter et à établir un gouvernement absolu. Il avoit pris son texte dans Jérémie, et le commenta en faisant des allusions qui n'étoient qu'une violente invective contre Cromwell et ses amis, cachée sous le langage et les récits de l'Ecriture. Pendant que le prédicateur faisoit cette satire, on vit un jeune homme de la suite de Cromwell, s'approcher de son siège, et lui parler à l'oreille d'un air furieux; le général, après avoir prononcé quelques mots, fronça le sourcil, et le jeune homme se retira évidemment déconcerté. La cause de ce mouvement fut d'abord ignorée de toute la congrégation; on

crut que c'étoit quelque nouvelle importante qu'on venoit de recevoir ; mais après on sut généralement que le dialogue suivant avoit eu lieu entr'eux. » Tirerai-je sur lui ?» —« Sur qui ? »—« Sur le ministre.»—« Quel ministre ? »— Ce ministre. »—Allez vous-en, Monsieur ; c'est un fou et vous en êtes un autre. » Danziel ajouta, que Cromwell envoya chercher Mr. Durham le lendemain matin, et lui demanda pourquoi il s'étoit montré son ennemi et celui de ses adhérens ; il déclara que pour lui il n'étoit point l'ennemi de Mr. Durham, but à sa santé un verre de vin, et pria même, dit-on, ensuite avec lui pour que le Seigneur les dirigeât dans toute leur conduite.»

«Pendant que Charles I^er^ étoit en Écosse, en 1633, on fit bâtir une nouvelle salle et une nouvelle bibliothèque à l'université de Glasgow, et le nom du roi parut à la tête des souscripteurs pour la somme de 200 livres sterlings. Le roi n'étoit cependant pas en état, je suppose, de payer cette somme, il contracta même quelques dettes à Perth qui ne sont pas encore payées. Cromwell arrivé au faîte du pouvoir, envoya 200 livres à l'université, et écrivit au-dessous de la souscription du roi : *Solvit Dominus Protector*. L'un des magistrats de Perth ayant appris cela se crut en droit de demander le paiement de la somme que le roi avoit empruntée lorsqu'il étoit dans cette ville. Mais Cromwell n'accueillit pas cette pétition, et se voyant pressé à plusieurs reprises, il répondit avec véhémence : «Taisez-vous, Monsieur, je ne suis pas l'héritier de Charles Stuart ! » Alors l'autre lui répondit avec une égale véhémence ;«Je le sais bien, vous êtes donc son *intromitter* dans la loi d'Ecosse. » Le nom d'*intromit-*

*ter* est donné à celui qui se charge du soin de la fortune d'une personne défunte ; et qui par cet acte se rend responsable de ses dettes, un tel acte est illégal et vicieux lorsqu'il est exercé sans droit. Cromwell, quoique absolu, ne le tança pas même de la liberté qu'il prenoit, mais se contenta de déclarer qu'il ne payeroit jamais cet argent, «parce que,» dit-il, «ce que j'ai fait pour une société savante, je ne le ferai pas pour d'autres sociétés, et je désire que vous le sachiez.»

«De semblables traits font mieux connoître le caractère et le génie des hommes célèbres que ne le feroient peut-être les portraits les plus étudiés. Tout ce que je viens de raconter, je l'ai entendu de plusieurs personnes, aussi bien que de Mr. James Anderson, qui n'étoit nullement en relation avec aucun de mes parens.»

La correspondance d'Horace Walpole est pleine d'agrémens, et nous transcrivons de ses lettres des passages qui peuvent en être aisément séparés et qui se font remarquer par une critique et des réflexions propres à instruire et à amuser tout à la fois.

*Critique dramatique.* — «La principale raison de mes observations sur votre pièce, venoit de ce que j'avois observé qu'il arrive assez communément en Angleterre que l'auditoire soit frappé de quelques sons familiers, quoique le passage lui-même n'ait rien de ridicule, et qu'alors il se livre à un rire impertinent, qui devient souvent fatal à l'auteur. Ce fut ma principale objection à votre pièce la *Main chaude*. Vous m'avez en vérité convaincu que je ne l'ai pas assez considérée comme une simple farce, et vous devez m'excuser : la consi-

dération que j'ai pour vous et pour votre esprit, me l'ont fait regarder plutôt comme une courte comédie. Très-probablement aussi, j'ai conservé les impressions pédantesques des Français, et demandé une observation plus stricte de leurs règles qu'il n'est nécessaire. Cependant j'ai souvent condamné moi-même leur excessive rigueur. J'ai même souhaité qu'on encourageât davantage la farce et le langage des arlequins, afin de laisser un plus vaste champ d'invention aux auteurs dramatiques. Mes souhaits ont été dernièrement complètement réalisés; Mr. Okeefe a amené notre auditoire à supporter toute espèce d'extravagance; et s'il n'y avoit pas une sorte de gaîté irrésistible dans ses conceptions les plus bizarres, il seroit impossible de nier qu'il n'ait dépassé toutes les limites de la folie. Mais je borne cette approbation à la seule pièce intitulée l'*Agréable surprise*; dans toutes les autres il y a plus de folie extravagante que de gaîté. La remarque que vous faites, qu'une pièce remplie de caractères marqués, seroit hors de nature, est très-juste. C'est tellement mon opinion, que je regarde comme une grande faute dans *Cécilia* de Miss Burney, quoique cet ouvrage ait mille autres beautés, que les personnages y parlent toujours suivant leur caractère; tandis que dans notre état raffiné ou dépravé de la nature humaine, la plupart des hommes cherchent à déguiser leur caractère réel, plutôt qu'à le montrer. Un artisan, un pédant de collège, ou un marin, ont un mauvais langage caractéristique; mais cela est tout autre chose que de donner continuellement cours à la passion dominante.»

*Ouvrages lyriques.*—«Vous êtes assez obligeant pour

m'offrir d'accepter une de mes chansons, si j'en ai une toute prête. Cher Monsieur, je n'ai pas plus de talent pour écrire une chanson que pour écrire une ode comme celles de Gray ou de Dryden. C'est un talent *per se*, et donné, comme tout autre branche du génie, par la nature seule. Le pauvre Shenstone travailla toute sa vie à écrire une chanson parfaite, et selon moi il n'y réussit jamais, pas mieux que Pope ne réussit dans son ode de Ste. Cécile. Je doute même que nous n'ayons pas dépassé la possibilité d'écrire une bonne chanson. Tous les mots de notre langue ont été si souvent employés à rendre des images simples, sans lesquelles une chanson ne peut pas être bonne, et un si grand nombre de mauvais vers de cette espèce ont déjà paru, que je mets en doute que même la véritable simplicité pût plaire de nos jours. Au moins il n'est pas probable que nous puissions avoir rien de pareil. Notre chœur de vierges poétiques écrit maintenant dans l'autre extrême. Elles colorent tellement leurs compositions de phrases choisies et brillantes, que leur propre toilette n'est pas plus fantastique et romantique. Leurs rossignols font autant de fredons que des chanteurs Italiens. Mais je m'écarte du sujet, et pendant que je n'avois d'autre désir que de vous dire ce que je ne pouvois pas faire, je vous dis ce que les autres font mal. Je hasarderai cependant une autre opinion, quoiqu'elle soit relative à la composition en général. Il y a deux périodes favorables aux poètes ; la première est celle d'un siècle grossier où le génie peut tout hasarder et où rien n'a été dit auparavant, et la seconde celle où après de longues années de barbarie et d'incorrection, un maître ou deux produisent des mo-

dèles où règnent la pureté et la grâce. Virgile, Horace, Boileau, Corneille, Racine, Pope, rejetèrent la licence qui régnoit avant eux. Qu'est-ce qui arriva ? Personne n'osa se trouver en contravention avec la sévérité établie, et un très-petit nombre eurent assez de talent pour rivaliser avec leurs maîtres. L'insipidité s'en suit; innover est dangereux, et le genre ampoulé usurpe le trône qui a été avili par une race de fainéans. »

*Hommes de lettres.* — « Quant au libraire qui a pris la peine de rassembler mes écrits pour en donner une édition dans laquelle je ne doute pas qu'il ne m'attribue plusieurs écrits qui ne sont pas de moi, suivant la pratique libérale de ces compilateurs, et qui a aussi l'intention d'écrire ma vie, ce seroit en vain que je chercherois à le détourner de son dessein; et comme je n'ai rien fait qui soit digne de l'attention du public, il faut bien qu'il contribue de son côté. Quiconque a été assez insensé pour se faire remarquer du public, doit payer pareil tribut dans un pamphlet ou dans une gazette, lorsqu'il vient à mourir; mais heureusement que les insectes qui se nourrissent sur les cadavres, ont une vie encore plus courte que celle des restes inanimés dont ils font leur aliment. Ces avortons du moment ne vivent qu'un jour, et sont mis de côté par de semblables embryons. Les portraits littéraires qui ne sont pas ceux d'hommes illustres ne sont connus que de quelques littérateurs; et au milieu du monde des livres qui existent, peu de lecteurs arriveront jusqu'à moi. Il en est de la presse, qui assure l'existence (dans les bibliothèques) des auteurs insignifians, comme de ces boîtes où sont renfermées les momies égyptiennes, et qui sont

criblées de caractères que personne ne cherche à déchiffrer, jusqu'à ce que quelques-uns soient parvenus à savoir la langue dans laquelle ils furent écrits. Quant aux ombres qui distinguent les divers degrés de médiocrité, elles ne sont pas dignes d'être classées ; et celui qui se contente de jeter pendant quelques instans un éclat plus vif que ses confrères les vers luisans, est bien modeste, ou bien facile à contenter. »

En continuant la revue de cet ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que de reprendre nos citations des intéressantes lettres d'Horace Walpole, dans lesquelles nous trouvons tant de choses à admirer, tant de choses dont nous voudrions nous souvenir. Il y a beaucoup de force et en même temps de délicatesse dans la description épigrammatique de la vanité, que nous allons citer.

« Il est difficile de se dépouiller de la vanité, parce qu'il est impossible de se dépouiller d'amour-propre. Si l'on fuit la vanité brillante, l'on est saisi par celle qui lui est opposée. La modestie peut être aussi vaine et glorieuse dans la poussière, que sur un char de triomphe. La modestie cependant est préférable, car tout en contredisant ce qu'elle professe, elle garde son secret, et ne blesse pas l'orgueil des autres. »

Les remarques suivantes sont si justes, dans leur application à la critique et aux efforts des détracteurs et des rivaux envieux, pour déprécier ce qu'ils ne peuvent imiter, que nous citons la lettre presqu'entière.

« Vous êtes trop modeste, Monsieur, en me demandant mon avis sur un point sur lequel vous ne sauriez avoir de meilleur guide que votre propre jugement. Si

j'ai la présomption de vous donner mon avis, c'est par zèle pour votre honneur. Je crois qu'il seroit au-dessous de vous, de faire une réponse régulière à des auteurs anonymes, dans une gazette; vous devez plutôt attendre de voir si l'on ne fait aucune réponse formelle à votre livre, et si cette réponse est l'ouvrage d'un auteur qui s'avoue: alors s'il écrit bien et avec décence, vous pouvez condescendre à lui répondre. Cependant, comme vous dites qu'on ne vous a point cité avec bonne foi, je ne voudrois pas que vous gardassiez un silence absolu, quoique j'aimasse mieux vous voir tourner cet ennemi en ridicule. Un ennemi qui vous cite avec mauvaise foi doit être un antagoniste commode. Il a l'humilité d'avouer, lorsqu'il condamne ce que vous n'avez pas dit, qu'il ne peut pas réfuter ce que vous avez dit; et il a la bonté de vous fournir l'occasion de prouver qu'il est un menteur, puisque vous n'avez qu'à recourir à votre livre pour le réfuter. »

« Voici ce que je ferois : je spécifierois dans la même gazette où il vous attaque, vos véritables paroles et celles qu'il vous a attribuées, et ensuite j'en appellerois à l'équité du lecteur. Vous pouvez deviner que le trait part de quelqu'un que vous avez censuré, et alors vous pouvez en tirer cette belle conclusion, que vous étiez bien en droit de vous moquer d'un homme qui est réduit à mettre ses propres paroles dans votre bouche, afin de pouvoir vous trouver en défaut. Et après cela toute l'indignation qu'il avoit excitée chez les lecteurs, retombera sur lui-même, puisque les passages qui pouvoient déplaire se trouveront être de lui et non de vous. Vous pourriez même

commencer par condamner hautement les paroles ou les pensées qui vous sont imputées, comme si vous les rétractiez, puis paroître revoir votre livre et n'y pas trouver ce que vous étiez prêt à rétracter; votre adversaire seroit alors doublement couvert de ridicule. C'est pour quelque chose de cette espèce que j'aurois le plus de penchant; mais je prendrois le plus grand soin de ne pas trahir plus de colère que celle qui peut entrer dans le mépris ou le ridicule. Les sots ne peuvent se venger qu'en provoquant; car alors ils vous font descendre à leur niveau. Le bon sens de votre ouvrage le soutiendra, et ce ne seroit pas la peine de le défendre, si le meilleur moyen de lui donner plus de considération, n'étoit justement d'élever une controverse à son sujet. Le siècle est si paresseux et si indifférent, qu'il est peu d'objets qui le frappent, à moins que des partis ne se forment pour les soutenir ou pour les attaquer. Je me souviens d'avoir donné le conseil, il y a quelques années, à une de mes connoissances, qui étoit engagée dans la direction de l'opéra, de faire naître une rivalité entre deux des chanteurs, et de faire écrire pour et contre; alors, lui dis-je, vous verrez se précipiter en foule chez vous des auditeurs, qui n'y auroient pas été pour jouir de la musique, mais qui s'y rendront pour applaudir ou siffler les rivaux.»

Il y a beaucoup de fraîcheur dans la peinture que W. trace ainsi de sa vieillesse. »

« J'aimerai,» dit-il, « j'ose le dire, ce que vous écrirez; mais je ne suis pas content que vous vous jetiez dans l'histoire des siècles d'obscurité à moins que vous ne vous en serviez comme d'un canevas que vous embellirez de vos

opinions, d'épisodes, et de comparaisons avec des temps plus récens. C'est une manière d'écrire fort intéressante. En général, j'ai rarement donné du temps à la lecture des livres qui traitent de l'origine des nations, dans un autre but que celui de rire de la gravité des auteurs, ou de l'absurdité des mœurs de ces siècles ; car l'absurdité et la bravoure composent presque toutes les notions que nous en avons, si l'on met de côté les récits de ce que les hommes de ces premiers temps ne firent point et ne pensèrent jamais à faire. J'ai une véritable affection pour l'évêque Hoadley ; il me tient lieu de ce qu'on appelle les Pères, et je vous suis fort obligé de m'avoir prêté un de ses livres ; mais comme ma foi en lui et en ses doctrines est depuis long-temps établie, je ne recommencerai par des études aussi graves, lorsqu'il me reste si peu de jours à vivre, et que je désire passer ces jours en tranquillité et sans penser à ce que je ne peux ni propager, ni corriger. Lorsque j'avois l'ardeur et la confiance de la jeunesse, j'espérois que l'espèce humaine pourroit être régénérée ; maintenant que je suis très-vieux, ma maxime peu remuante est qu'à moins qu'on ne puisse empêcher les hommes d'être sots, il est inutile de les guérir d'aucune folie, puisqu'en agissant ainsi on ne fait que faire place pour une autre. On dit que l'intérêt personnel gouverne chaque individu ; cependant, est-il possible d'être moins gouverné par l'intérêt personnel que ne le sont les hommes rassemblés ? Des millions d'individus ne sacrifient-ils pas leur vie pour un seul homme ? N'est-ce pas en France une règle établie que tout sujet du royaume aime chacun de ses rois à mesure qu'ils se succèdent ? Quel est le gouverne-

ment formé pour le bonheur de tous ? En quel lieu la majorité ne considère-t-elle pas comme une hérésie d'insinuer que la sécurité d'un seul homme ne doit pas être sacrifiée à celle de millions d'individus ? Ne dois-je pas plutôt, à l'âge de soixante-huit ans, laisser les hommes à ces notions absurdes que de retourner à l'évêque Hoadley, et soupirer ?.... »

« On ne peut pas espérer la force et la santé, si l'on veut parvenir à l'âge de soixante et seize ans. Je ne me plains pas d'un lot qui est dans la nature, et je fais seulement mention de ces circonstances pour expliquer mon peu de contact avec le monde. Si la décrépitude s'expose à la vue, on ne peut qu'en rire ou la plaindre, et ni l'un ni l'autre n'est agréable. »

---

**FABLES ET CONTES**, par l'auteur des *Esquisses Genevoises*. *Genève* et *Paris* 1831.

---

Voici un livre auquel je ne saurois prédire grand succès. Il a beaucoup de choses contre lui ; d'abord, son titre : ce ne sont ni des *Etudes*, ni des *Méditations*, ni des *Harmonies*, ni des *Dithyrambes*, ni des *Iambes*, ni des *Révélations* ; ce sont tout simplement des *Fables* et *Contes*. Est-il rien de plus vulgaire, de plus antique, de plus usé ? Et quel talent pourroit lutter contre une

telle prévention ? Cela étoit bon du temps de Lafontaine ou de Voltaire ; mais du nôtre !.. Quant au contenu du livre, il ne m'inquiète pas moins pour l'auteur. Vous aurez beau y chercher, vous n'y trouverez que de la gaîté, de l'esprit, un style clair, net, aisé. Pour des tirades de sublime métaphysique, de mélancolie profonde, de ce naturel pris à la halle ou dans les mauvais lieux, vous n'en surprendrez pas trace. A de telles conditions, peut-on réussir de nos jours ? Je ne le crois pas, et j'invite l'auteur à se résigner, et plus tôt que plus tard ; en ce genre, comme en tout autre, les plus courts mécomptes sont les meilleurs. A peine quelques esprits arriérés, qui se souviennent encore des muses d'autrefois, qui tiennent encore pour les vieilles idoles du dix-septième et du dix-huitième siècle, ouvriront-ils ce nouveau recueil. Ce sera le petit nombre de ceux qui croient que, malgré l'éclat de tant de belles choses qui nous environnent, un badinage ingénieux a aussi son mérite. Au reste, soyons justes, le discrédit du genre léger ne doit pas être tout imputé à l'invasion du romantisme, à la construction de cette Babel informe, où depuis la première pierre posée, personne ne s'entend plus ; il ne faut pas oublier les rudes événemens qui ont pesé sur le monde depuis quarante années ; on vieilliroit à moins.

« Le monde est vieux, dit-on, je le crois ; cependant,
« Il le faut amuser encor comme un enfant. »

Lafontaine, de nos jours, ne parleroit plus ainsi. Le nombre de nos rides s'est bien accru, depuis le temps où il faisoit cajoler un corbeau sur sa voix, et où, charmé de l'apparition de toutes ces créatures parlantes qu'animoit son aimable génie, il s'écrioit :

« Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ! »

Un romancier du dernier siècle, célèbre par son néologisme, disoit que la maladie *sérieuse* les enfans ; je ne sais si nous avons été malades, mais nous sommes terriblement *sérieusés*. Quoiqu'il en soit, la foible portion du public qui peut lire encore des *Fables* et des *Contes*, ne doit pas être absolument négligée ; et c'est en faveur de ce petit nombre, très-maltraité par le temps qui court, que nous allons tirer du recueil de notre compatriote quelques pièces qui nous paroissent d'un mérite distingué, et dignes d'un meilleur sort que celui qui les attend, du moins nous l'appréhendons fort.

Pour nous plier aux goûts du moment, commençons par deux morceaux qui peuvent passer pour des apologues politiques.

Le premier est un conte fort connu en Allemagne, et que naguère plusieurs journaux ont cité, dans l'intention de rappeler que la force populaire est plus facile à déchaîner qu'à contenir. Le second est imité d'un auteur italien.

## LES MANCHES A BALAI.

Monsieur, un conte, un conte ?—Ah ! oui, vraiment,
Cela se jette au moule ; on en fait par douzaine,
C'est la besogne d'un moment !
Savez-vous bien que pour enfler ma veine
Il faut qu'en large, en long je me promène,
Que je roule les yeux et que je me démène,

Ou que souvent je rêve un jour entier?
Sans doute à vous ouïr, ce seroit un métier
Tout comme un autre. . . . . Allons, jeunes fillettes,
Et vous, petits garçons, autour de mon foyer
Rangez-vous tous en rond : donnez-moi les pincettes;
Je vais, en tisonnant le chêne ou le poirier,
Vous réciter un conte de sorcier.
C'est l'abrégé d'une histoire très-sûre,
Qu'un jour, dans mon désœuvrement,
Je transcrivis d'un gros livre allemand;
Ecoutez-bien. Devers l'Estramadure,
Beau pays que le Tage arrose d'une eau pure,
Non loin d'Alcantara, vivoit un vieux savant,
Grand sorcier, s'il en fut, et qui dans l'art suprême
De la magie et de l'enchantement,
Auroit vaincu Merlin lui-même;
Merlin, vous savez bien, ce fameux nécromant!
Il falloit voir dans son laboratoire,
Tous ses ouvrages de grimoire,
Tous ses lézards, tous ses serpens,
Et ses merveilleux instrumens
De sortilège et de nécromancie,
Et de chiromancie, et d'oniromancie. . . . .
C'étoit superbe et terrible à la fois.
Cet enchanteur, qu'on nommoit Don Zamore,
Habitoit dans le fond des bois
Un vieux donjon élevé par le More
Lorsqu'à l'Ibère il vint dicter des lois.
Longs souterrains, cavernes ténébreuses,
Tour de l'ouest, trappes mystérieuses,
Larges murailles à crénaux,
Rien n'y manquoit; et ce domaine aimable
Etoit un lieu tout-à-fait convenable
Pour évoquer les esprits infernaux,
Ou bien . . . pour faire un mélodrame.

Zamore habitoit là sans femme
Et sans enfans. Je vous demande un peu
Qui voudroit épouser le favori du diable?
Il vivoit seul avec un sien neveu,
Jeune étourdi, vif, agréable,
De ses biens unique héritier,
Qu'il élevoit dans son joli métier.
Vous me demanderez comment notre sorcier
Préparoit sa cuisine, et son lit, et sa table,
Puisqu'il n'avoit chez lui ni femme, ni valets:
Ses serviteurs étoient..... *des manches à balais*
Vous riez..... Si ceci n'est un fait véritable,
Il n'exista sorcier, ni nécromant.
Voyez plutôt mon gros livre allemand.
Chacun de ces laquais d'espèce singulière
Remplissoit exclusivement
Sa fonction particulière:
L'un frottoit le salon, l'autre alloit au caveau;
Celui-là pétrissoit, celui-ci portoit l'eau,
Ainsi de suite. A la gentilhommière
Lorsqu'on donnoit bal ou tournois,
Les jours de fête, les dimanches
Vous auriez ri de voir ces manches
Se trémousser tous à la fois.
Pour animer ces valets fantastiques,
On prononçoit trois mots cabalistiques;
Pour faire cesser leur travaux,
C'étoit encor trois mots nouveaux,
Chacun avoit les siens; mais des mots si bizarres,
Si longs, si durs et si barbares,
Que seul, la nuit, sur mon honneur,
Tenez, je crois que je me ferois peur
En essayant de les redire encore.
Or au milieu de février,
Par un beau froid, un jour que Don Zamore

Pour la cité voisine au lever de l'aurore
Etoit parti sur son coursier,
Voilà notre apprenti sorcier
Qui, pour se garantir d'une bise assez rude,
Veut allumer grand feu dans sa chambre d'étude.
« Holà! laquais, du bois! » personne ne bougeoit;
Ce n'étoit pas ainsi que le maître ordonnoit;
Il falloit les trois mots. « Allons, du bois, vous dis-je,
Et sur-le-champ! » Motus! à ce discours
Messieurs les Manches restent sourds,
Lorsqu'en cherchant la cause du prodige,
Mon étourdi pensa d'avoir recours
Aux mots terribles du grimoire,
Qui reviennent à sa mémoire;
*Balabakros! Horos,*
*Alkantagrogoros!*
O puissance de l'art magique!
Pas plutôt dit, voilà qu'un domestique
En quatre sauts grimpe au grenier,
Et couvre de bois le foyer.
Bientôt, à l'aide d'un acier,
Le sapin résineux pétille,
Et le hêtre s'enflamme et brille
Sous le tube de l'écolier.
« C'est bon, » s'écrioit-il, « n'en mets pas davantage....
En voilà bien assez.... remporte, ces fagots. »
Vaine défense! inutile propos!
Le Manche alloit son train. Pour l'ôter de l'ouvrage,
Sans les trois autres mots du magique langage,
On auroit fait des efforts superflus;
Et ces trois mots, le neveu de Zamore
Ne les avoit pas retenus,
Ou bien les ignoroit encore.
Un laquais aussi svelte a bientôt fait des pas:
L'embonpoint ne le gêne pas.

En peu d'instans, ce fut une fournaise;
Le parquet s'embrâsoit, les vitres en éclats
Sautoient de tous côtés. Assez mal à son aise,
L'élève enfin, lassé d'inutiles efforts,
Saisit le farfadet par le milieu du corps,
Et, crac, le casse en deux. Qu'arriva-t-il alors?
Deux valets au lieu d'un se mettent à l'ouvrage,
Et travaillant avec courage,
Portent du bois à qui mieux mieux.
Déjà de la chambre emflammée
Le feu gagnoit partout; une épaisse fumée
Au loin obscurcissoit les cieux,
Quand Zamore survint. Par un mot de magie
Et certains procédés de cet art merveilleux,
Il eut bientôt appaisé l'incendie.
Lors faisant venir l'étourdi,
Qui, tout honteux, n'osoit paroître,
D'un ton sévère il lui dit : «Mon ami,
Cette leçon vous apprendra peut-être
Qu'il ne faut pas qu'un apprenti
S'avise avant le temps de s'ériger en maître»

L'idée de ce conte est tirée d'une chanson de Goëthe, intitulée l'*Elève du sorcier*. Le lecteur sera peut-être bien aise d'en trouver ici l'analyse telle que Mad. de Staël l'a donnée dans son livre de l'*Allemagne*.

« Goëthe sait aussi trouver dans le merveilleux une source de plaisanteries d'autant plus aimables, qu'aucun but sérieux ne s'y fait apercevoir. »

« Une chanson, intitulée l'*Elève du sorcier*, mérite d'être citée sous ce rapport. Un disciple d'un sorcier a entendu son maître murmurer quelques paroles magiques, à l'aide desquelles il se fait servir par un manche à balai :

il les retient, et commande au balai d'aller lui chercher de l'eau à la rivière pour laver sa maison. Le balai part et revient, apporte un seau, puis un autre, puis un autre encore, et toujours ainsi sans discontinuer. L'élève voudroit l'arrêter, mais il a oublié les mots dont il faut se servir pour cela. Le manche à balai, fidèle à son office, va toujours à la rivière, et toujours y puiser de l'eau dont il arrose, et bientôt submergera la maison. L'élève, dans sa fureur, prend une hache et coupe en deux le manche à balai : alors les deux morceaux du bâton deviennent deux domestiques au lieu d'un, et vont chercher de l'eau, et la répandent à l'envi dans les appartemens avec plus de zèle que jamais. L'élève a beau dire des injures à ces stupides bâtons, ils agissent sans relâche ; et la maison eût été perdue, si le maî're ne fut pas arrivé à temps pour secourir l'élève, en se moquant de sa ridicule présomption. L'imitation maladroite des grands secrets de l'art est très-bien peinte dans cette petite scène. »

S'il s'agissoit de comparer ici l'auteur allemand à l'auteur genevois, nous dirions que notre compatriote n'a pas eu une idée heureuse en substituant dans son conte l'incendie au déluge. Les sceaux d'eau qui arrivent à la file, se versent et repartent, sont assurément quelque chose de beaucoup plus gai que ces fagots incendiaires, et cette épaisse fumée qui obscurcit les cieux.

## LE MAITRE ET SON VALET.

Guillot?—Monsieur?—Quitte un moment l'ouvrage,
Et viens auprès de moi t'asseoir sous cet ombrage.
Bon! remets ton bonnet. Je veux, mon cher Guillot,
Sur certain plan nouveau te dire un petit mot.
Après maint examen, et réflexion mûre,
Je me décide à donner à mes champs
Un autre genre de culture.
Plus de serpe, plus de ciseaux;
Plus d'espalier, de taille, de cordeaux.....
Mais, Monsieur.—Oui, Guillot, sans contrainte et sans gêne.
Tout va croître dans mon domaine.
Et de quel droit le seigle et le froment
Voudroient-ils de la métairie
S'emparer exclusivement?
Pourquoi la main du Tout-Puissant
A-t-elle fait l'ivraie, et la ronce, et l'ortie,
Si ce n'est pour couvrir les champs et la prairie,
Et pouvoir en tous lieux végéter librement?
Mais, Monsieur...—Point de mais; à la philosophie,
En dépit des esprits routiniers, ignorans,
C'est un hommage que je rends.
Il fallut obéir. Dès la saison nouvelle,
Dans les champs négligés le serviteur fidèle
Laissa croître le mauvais grain,
Abandonna le pampre, oublia le sarclage;
Et, sans cainte du fer, les rameaux du jardin
Poussèrent en tout sens un vigoureux feuillage.
A l'époque où Pomone et la blonde Cérès
Viennent de leurs trésors enrichir nos guérets,
Le maître de rechef visite son domaine.

« Eh bien, Guillot, que faisons-nous céans ?
Mes grains, mes fruits sont-ils bien abondans ?
Les vins sont-ils pressés ? La grange est-elle pleine ?
— Hélas ! Monsieur, nous n'avons rien du tout.
— Comment, rien ! Mon froment, mes raisins, mon aveine,
— La récolte a manqué partout.
— Ciel que dis-tu ? La canicule ardente
A-t-elle brûlé nos sillons ?
— Non, Monsieur. — De froids aquilons
Ont-ils détruit du blé la sève fécondante !
— Non, Monsieur. — Le torrent auroit-il dévasté.... ?
— Non, Monsieur ; le torrent ici n'a rien gâté.
— Seroient-ce les brouillards, ou la grêle ennemie ?
— Non, Monsieur. — Qu'est-ce donc ? — C'est la philosophie.

Assurément on ne refusera pas à l'auteur de ces deux apologues l'art de narrer agréablement et d'une manière piquante. Il est vrai que le fonds de ces deux morceaux est emprunté, mais on va voir que Mr. G. ne perd rien à tout tirer de lui-même. Je ne sais, par exemple, si dans le nombre immense de fables qui ont été publiées depuis Lafontaine, on en trouveroit beaucoup de meilleures que celles-ci, soit pour l'invention, soit pour l'expression.

## LA VIOLETTE ET LA MARGUERITE.

### LA MARGUERITE.

Loin de ce vallon solitaire,
Où le pâtre avec son troupeau
Vient seul fouler ta fleur légère,
O violette printannière !
Que ne vas-tu chercher quelque séjour nouveau ?

LA VIOLETTE.

Je me plais en ce lieu tranquille,
Ce vallon suffit à mes vœux.
Loin de la paix de cet asile
Pourquoi chercher un destin plus heureux?

LA MARGUERITE.

Tu brillerois dans le parterre;
Tu parfumerois le bosquet;
Chacun t'admireroit, et la main de Glycère
Te façonneroit en bouquet.

LA VIOLETTE.

A de si grands honneurs je n'ose point prétendre;
Va, laisse moi ma douce obscurité.

LA MARGUERITE.

Voisine, au moins, ce conseil n'est dicté
Que par l'intérêt le plus tendre. . . .

LE VIOLETTE.

Voisine, à ta sincérité.
Je n'ai garde de faire injure;
Je crois ce que ta bouche assure;
Toutefois, un soupçon se glissoit dans mon cœur;
Le voici; je disois, peut-être
Est-ce pour régner seule en ce vallon champêtre,
Que loin de son calme enchanteur
Et du gazon modeste où le sort m'a fait naître
Elle me promet le bonheur.

## LA FOURMI, LE VER, ET LE GRILLON.

---

Certain hiver où la disette
Désola notre beau vallon,
Mourant de faim, un malheureux grillon

Pour mendier sortit de sa retraite.
Triste moyen de conserver ses jours!
Chez la dame Fourmi, grande propriétaire,
Mais fort avare, hélas! c'est assez l'ordinaire,
Il alla réclamer quelque petit secours.
« L'aumône à vous! Vraiment cela m'étonne;
A celui que je vois couvert
D'un bel habit rayé d'or et de vert,
Eh! que voulez-vous que je donne?
Dieu vous bénisse! Allez passez votre chemin. »
Un ver, le jour suivant, d'une voix gémissante
A la dame compatissante
Vint emprunter un peu de grain,
Promettant de le rendre à la saison nouvelle.
« Retirez-vous, répondit-elle,
Ce n'est qu'un fainéant qui peut aller tout nu.
Si vous aimiez moins la paresse,
Vous seriez un peu mieux vêtu;
Mais voyez donc la hardiesse! »
En prétextes mauvais ou bons
Les mauvais riches sont féconds;
Et c'est à ces messieurs que ma fable s'adresse.

## LE JEUNE HOMME ET LE TOURNESOL.

LE JEUNE HOMME.

Plante majestueuse et fière!
Dis-moi pourquoi ton front de rayons couronné,
Vers l'astre étincelant qui verse la lumière
Se montre incessamment tourné?

LE TOURNESOL.

C'est lui qui dans la terre a mûri ma semence;
C'est lui qui d'un or pur a coloré ces rais;

Ainsi que sa bonté son pouvoir est immense ;
Et, tu vois, je rends grâce à ses nombreux bienfaits.
Toi qui parois brillant des dons de la jeunesse,
De la beauté, de la vigueur,
Suis mon exemple ; élève aussi sans cesse
Tes pensers vers ton Créateur.

Il y auroit de la partialité à dire que toutes les fables de Mr. G. valent celles que nous venons de citer ; mais il y en a beaucoup d'aussi bonnes, et ce n'est pas un petit éloge. Finissons par une dernière citation d'un genre différent des précédentes. C'est une sorte d'épilogue qui termine le recueil des fables, et qui ajoutera à l'idée qu'on a déjà pu se faire du talent de notre auteur.

## LES FLEURS ET LE POÈTE.

Le printems fuit ; déjà sur la ramée
Philomèle a cessé son hymne harmonieux ;
Déjà de ses ardeurs le Lion de Némée
Fait pâlir les gazons du bois silencieux.
Fleurs délicates et légères,
Pures comme l'ange des cieux,
Mais comme l'homme passagères,
Hélas ! Voici l'instant d'un funeste trépas. . . .
Que dis-je ? Ah ! bannissons des craintes mensongères ;
Doux objets de mes soins, non, vous ne mourrez pas :
La terre est votre mère, et filles bien-aimées,
A l'heure d'un fatal déclin,
Vers elles vous penchez vos tiges embaumées,
Et doucement retournez dans son sein.

Et là, vous reposez pendant que la nature
Sous un voile de deuil tient son beau front caché,
Pendant que le fermier à la glèbe arraché
Près du mélèze en feu repousse la froidure.
Puis, quand le roi du jour, sortant d'un long sommeil,
Jette ses réseaux d'or sur nos vastes prairies,
  Vous renaissez, ô fleurs chéries !
Une invisible main vient à votre réveil
  Développer vos langes de verdure ;
Et vous vous remontrez avec votre parure
    D'azur, de pourpre, de vermeil.
    Vous souriez, reconnoissantes,
En vous dressant vers le flambeau des cieux ;
Jusqu'à son char brûlant, de vos coupes naissantes
    Monte un parfum religieux.
Et moi chaque matin qui l'attend et l'implore ;
    Moi qui vers la tombe incliné,
  Dans un sentier de larmes sillonné,
Marche incertain d'une nouvelle aurore,
A des nuits sans réveil serois-je condamné ?
    Non, comme vous, enfans de Flore !
    Quand mon hiver sera fini,
    Je renaîtrai brillant et rajeuni ;
Je renaîtrai là haut dans l'enceinte azurée
D'où s'échappent sur vous des rayons éclatans ;
C'est là qu'auprès des miens ma place est préparée
Pour un second, pour un meilleur printems.

---



# ETHNOGRAPHIE.

## NOTICE SUR QUELQUES USAGES DE LA VILLE DE SAINT-GALL.

On a beaucoup écrit sur la Suisse, mais on peut dire sans exagération que sa description reste encore entièrement à tracer sous le point de vue moral. La beauté des paysages, la singularité des costumes, semblent avoir détourné l'attention de l'étude même des peuples divers qui habitent ce pays pittoresque; ou si quelques-uns ont voulu s'en occuper, c'est sur certains événemens isolés, sur certaines formes de gouvernemens cantonaux qu'ils ont porté leurs regards. Accoutumés à voir, dans les pays monarchiques, le gouvernement centralisé exercer une grande influence sur le pays tout entier, ils n'ont pas assez compris que l'inverse avoit lieu dans une république, ou plutôt dans une confédération de républiques souveraines, et que loin d'y étudier les centres, il falloit porter d'abord son attention sur les élémens de détail dont le faisceau et les parties du faisceau sont réellement composées. C'est donc par l'étude des habitudes communales et des mœurs municipales, qu'on doit commencer l'examen de la Suisse. Ce pays n'est intelligible que lorsqu'on l'étudie sous ce point de vue; chaque commune y présente des mœurs, des habitudes, des institutions qui lui sont propres, qu'elle a créées pour ses besoins particu-

liers, et le plus souvent sans se modeler sur d'autres pays. L'étude de ces institutions fait mieux connoître le moral d'un pays que toute autre sorte d'investigation, car elles sont à la fois et le résultat de sa civilisation et une cause qui agit sans cesse sur son état social. Parmi les voyageurs, les uns aiment à retracer l'histoire ancienne des pays qu'ils visitent et arrivent ainsi à décrire les formes politiques de leurs gouvernemens actuels, d'autres racontent avec soin les établissemens qui frappent les yeux et n'omettent point la description des hôpitaux, des musées, des bibliothèques dont chaque ville est pourvue. Ces deux points de vue ont sans doute de l'utilité; mais il est un autre genre d'institutions trop négligé et qui est en effet plus difficile à connoître; je veux parler des institutions qui ne frappent point les yeux des voyageurs, qui ne se rattachent, ni aux formes du gouvernement, ni à des édifices matériels, qui ne peuvent être connues que par un séjour prolongé dans le pays ou par le récit des habitans. Cette classe d'institutions, pour ainsi dire *invisibles*, est la plus mal connue dans tous les pays et mérite un vif intérêt; c'est à elle que se rattachent les écoles libres, les associations de secours mutuels entre les ouvriers, et une foule de sociétés analogues qui jouent un rôle important dans l'histoire de la civilisation. Il est peu de pays aussi intéressans à examiner sous ce rapport, que cet aggrégat de municipalités, presque souveraines chez elles, qui forment l'heureuse Helvétie. Je n'ai point l'intention de faire ici une énumération détaillée de ces institutions locales; il faudroit pour cela beaucoup de recherches que je n'ai pu faire,

beaucoup de renseignemens qui me manquent; mais je voudrois montrer, par un exemple particulier, l'intérêt que me semble présenter ce genre d'études. J'estimerois n'avoir perdu, ni mon temps, ni celui de mes lecteurs, si je pouvois engager d'autres personnes plus exercées que moi à l'observation des sociétés humaines, à présenter des tableaux analogues sur les institutions locales de divers Cantons de la Suisse et d'autres pays.

J'ai choisi pour cet essai de méthode, la ville de Saint-Gall. C'est chez elle que la session de la Société d'Histoire Naturelle s'est tenue cette année : l'aimable hospitalité de ses habitans m'a donné de la facilité pour recueillir quelques documens sur leur ville, et je les consignerai ici tels que ma mémoire me les a conservés. Ce n'est point un ensemble que je présente; je laisse de côté tout ce qui ne répond pas au but que je me propose : peut-être même y a-t-il encore bien des traits intéressans des mœurs de St.-Gall, que j'omettrai faute de les connoître. Puissent ceux que j'ai recueillis, avoir pour d'autres l'intérêt qu'ils m'ont inspiré à moi-même !

La ville de St.-Gall est, comme on sait, une des plus anciennes de la Suisse; elle a dû son origine à un monastère célèbre près duquel elle s'est agglomérée. Dès les siècles les plus reculés, ses habitans, sujets de l'évêque et n'ayant aucune part au gouvernement, ont tourné toute leur activité sur le commerce et l'industrie; le lin venant facilement dans leurs campagnes y a donné naissance à des fabriques de tissus divers, et cette petite ville, située dans une vallée étroite, loin des grands centres de la civilisation et de la mode, est devenue le centre d'un

commerce considérable de mousselines et d'autres tissus analogues ; il est curieux d'observer les divers procédés par lesquels elle est parvenue à lutter contre les manufactures des grands pays, en réalité beaucoup plus favorisées par leur position et par l'étendue de leur marché. Les fabrications des tissus les plus fins et les broderies qui en rehaussent le prix, ne se font presque point à St.-Gall au moyen des machines ingénieuses que l'Angleterre a surtout accréditées ; mais les fabricans de cette ville, et surtout ceux des environs, luttent contre les machines à force d'économie et d'ordre. La population s'est accrue autour de St.-Gall, et surtout dans la partie protestante du canton d'Appenzell, à un point qui est hors de toute proportion avec la fertilité et l'étendue du pays. On compte environ 3000 habitans par lieue carrée dans les Rhodes extérieures d'Appenzell. Tout le pays est couvert de maisons éparses qui étonnent par leur grandeur ; chacune d'elles est habitée par plusieurs ménages, qui ont, dès les temps les plus anciens, réalisé en partie ces avantages des communautés dont quelques philanthropes occupent aujourd'hui le public. La partie inférieure de la maison est occupée par les ateliers de tisserands, où les locataires de l'édifice se réunissent pour travailler, chauffés par un seul feu ; au premier étage, un vaste atelier reçoit toutes les femmes qui y travaillent à leurs broderies en commun, chacune pour son compte ; elles y profitent toutes de la même lumière et du même feu ; un même poële, muni de plusieurs cavités, reçoit les alimens des divers ménages et les conserve chauds pour une grande partie de la journée. Ces économies

de feu et de lumière, l'espèce d'en-train qui résulte d'un travail fait en commun, sont au nombre des causes qui expliquent comment ces ouvriers Saint-Gallois et Appenzellois peuvent livrer les produits de leur travail à un prix assez bas pour que les marchands puissent les vendre en concurrence avec ceux des machines.

Parmi les institutions qui tendent à soutenir l'industrie St.-Galloise, on doit mentionner l'association fondée dans le siècle dernier sous le nom de *Directoire mercantile* (*Hesn-Pfrund*). Cette association particulière a été formée par les dons volontaires des principales maisons de commerce; les fonds en sont administrés par un comité et sont destinés à tout ce qui peut contribuer à l'amélioration de l'industrie locale. Cette société repose essentiellement sur la confiance qu'inspirent les directeurs : on n'exige que peu ou point de publicité de leurs actes, parce que cette publicité pourroit souvent nuire aux intérêts commerciaux du pays. Le Directoire est souvent en effet appelé à agir par des voies presque diplomatiques; il veille à ce que les lois de douanes et les réglemens des pays voisins ne puissent pas trop entraver l'industrie de Saint-Gall; il cherche à pénétrer les secrets des fabrications étrangères et à en répandre la connoissance dans le pays; il s'occupe à y introduire les machines susceptibles de s'y naturaliser; dernièrement il a payé un ouvrier intelligent pour aller étudier la machine à broder, et il est parvenu à en introduire l'usage; j'ai vu dans une manufacture de Saint-Gall fonctionner deux de ces machines entièrement construites par cet habile ouvrier. Le choix des dessins à broder est un des points sur lesquels la société que je viens de men-

tionner, a le plus d'utilité. Chaque année elle fait venir de Paris des modèles des plus belles broderies que la mode ait sanctionnées; elle les expose publiquement, et permet à chaque ouvrier (moyennant une légère rétribution) d'en copier les dessins; elle finit par vendre à l'enchère les modèles mêmes. Par ce procédé simple et économique elle parvient à faire pénétrer les modes les plus modernes, jusque dans les vallées les plus austères des montagnes d'Appenzell; ces paysannes qui ne sont, pour la plupart, jamais sorties de leurs villages, brodent les dessins que les élégantes de Paris viennent de mettre à la mode dans l'Europe entière.

La ville de Saint-Gall, quoiqu'assez élégante dans son aspect, présente un grand nombre de maisons en bois : celles mêmes qui ne le sont pas complétement, reçoivent dans leur construction une quantité de bois qui les rend très-combustibles. Les associations d'assurances mutuelles contribuent à Saint-Gall, comme dans presque toute la Suisse, à diminuer les maux produits par les incendies en les répartissant sur toute la communauté; mais on y a en outre fait un établissement spécial que je dois mentionner, c'est ce qu'on y nomme *archive de sûreté* (*schirmkasten*). On désigne ainsi un édifice en pierre, disposé de manière à éviter tout accident de feu, et dans lequel, sous l'inspection de l'autorité municipale, chacun a le droit de déposer les titres de ses propriétés, en échange d'un reçu qui lui donne la possibilité de les retirer, et avec une inscription sur un registre, qui lui permet de le faire, même dans le cas où il auroit perdu le reçu qui lui a été donné. On conçoit que cette institution est plus particu-

lièrement utile aux ouvriers, dont les demeures sont plus exposées aux dangers des incendies, et qui souvent n'ont pas de moyens sûrs pour conserver les titres importans à leur existence ou à leur petite fortune.

Mais de toutes les institutions qu'un esprit bienveillant d'association a inspirées aux Saint-Gallois, la plus originale est celle des *compagnons d'âge* ou *Jahrgängers*. On donne ce nom à ceux qui sont nés dans la même année; ils forment pendant la durée entière de leur vie, une sorte de confraternité, et s'assemblent une fois par an à dîner chez l'un d'eux; à ce repas, qui, comme on le comprend, a toujours lieu chez les plus riches, tous les individus nés une certaine année sont invités de droit; l'ouvrier y dîne avec son patron, le domestique avec son maître. La cordialité et la gaîté confondent les rangs, et établissent entre tous les convives une sorte de liaison resserrée par la conformité de leur position dans le cours de ce voyage de la vie qu'ils ont commencé ensemble, mais qu'ils sont destinés à terminer bien diversement. Chaque année leurs rangs qui s'éclaircissent les rappellent à des idées sérieuses; mais ceux qui restent se resserrent d'autant plus entr'eux; ils ont dans la jeunesse joui en commun de leurs espérances, de leurs plans de fortune ou de bonheur; dans un âge avancé ils aiment à repasser ensemble les vicissitudes de leur vie et à reporter sur leurs enfans cet esprit d'espérance qui n'abandonne jamais l'homme. La fête de la cinquantième année, est celle de toutes qu'on célèbre avec le plus de solennité; à cette époque les projets de la jeunesse ont été presque tous réalisés, s'ils ont dû l'être; on jouit de la position sociale qu'on s'est acquise

par son travail et son caractère ; on conserve assez de force pour pouvoir jeter les yeux en arrière sans trop de découragement. Chaque année, mais surtout celle-là, ceux qui ont quelque talent de composition, préparent quelque chose pour la réunion ; tantôt ce sont des chansons analogues aux diverses phases de la vie, quelquefois de petits discours sur les mêmes sujets. Il y a quelques années que l'un des hommes les plus distingués de la ville lut à son assemblée de cinquantaine un tableau spirituel et concis des événemens dont lui et ses *Jahrgängers* avoient été témoins depuis leur entrée dans la carrière : le sujet étoit riche, et je laisse à tous ceux qui comme moi viennent de passer cette époque solennelle, à se rappeler combien d'événemens merveilleux, combien de scènes diverses, combien d'éclat, combien de malheurs, ont frappé leur regards, combien d'idées nouvelles ont été mises en circulation, pendant ce demi-siècle dont ils ont été les témoins.

Les Espagnols ont établi une sorte de confraternité entre les individus qui portent le même nom de baptême et qui sont censés consacrés au même saint ; les résultats heureux et inattendus de cette confraternité accidentelle ont été fort bien décrits par le plus spirituel des apothicaires (1). Mais qu'il y a loin des *Tocaios* espagnols réunis par un simple hasard, aux *Jahrgängers* de Saint-Gall qui sont la régularisation de l'affinité la plus naturelle qui existe entre les hommes ! Ou je me trompe fort, ou une réunion de ce genre, répétée chaque année, doit entretenir

(1) *Mémoires d'un apothicaire* (Mr. Castilblase) *sur la guerre d'Espagne*. 2 vol. in 8°.

l'esprit de la bienveillance et une sorte d'égalité entre les contemporains. Il est en effet peu de villes où les mœurs paroissent avoir mieux consacré l'habitude de cette bienveillance réciproque qui met tant de charmes dans l'existence. J'y ai été en particulier très-frappé de la politesse et de l'affabilité des enfans; signe précieux, parce qu'il participe à la vérité de cet âge, et qui, d'un côté, prouve qu'ils sont traités avec bonté par ceux mêmes qui n'ont pas de relations directes avec eux, de l'autre, annonce une génération d'hommes disposés à la bienveillance. J'ignore si quelque chose de particulier dans l'organisation des écoles, peut rendre compte de ce caractère des enfans, qui frappe, au reste, du plus ou moins, dans plusieurs villes de la Suisse allemande. La ville d'Arau offre, sous ce rapport, une institution assez curieuse; c'est sa *fête de la jeunesse*.

Chaque année, par un beau jour du mois de juillet, tous les enfans des écoles publiques des deux sexes d'Arau, (et presque tous les enfans y fréquentent ces écoles), sont réunis en une fête solennelle qui leur est exclusivement consacrée. Le matin, les petits garçons en habit militaire, passent leur revue et prouvent qu'ils se disposent à savoir un jour défendre leur patrie; le soir les deux sexes réunis dans une promenade publique dansent au son d'un orchestre fourni par la ville, et sous les yeux de la population toute entière; les maîtres et maîtresses d'écoles dirigent les danses des plus petits; les écoliers les plus âgés jouent le rôle de chevaliers du bal, y établissent l'ordre et en font les honneurs avec une parfaite politesse. Le hasard m'a fait arriver à Arau le jour même de cette fête

enfantine ; les rues y étoient ornées de guirlandes de fleurs et d'inscriptions variées ; toute la foule émue des sentimens les plus doux, se portoit à la salle du bal ; j'y arrivai en la suivant, et quoique je ne pusse éprouver les mêmes sentimens que ceux qui y trouvoient leurs enfans, je jouissois de voir une ville entière s'occuper de leurs plaisirs. Au milieu de cette foule, je distinguai le spirituel auteur des Soirées d'Arau (Mr. Zschokke), et je pensai avec plaisir qu'un jour, peut-être, son pinceau naïf ne dédaigneroit pas de peindre cette fête nationale.

Je viens de tracer une esquisse rapide, et sûrement bien incomplète, de quelques institutions, ou usages, établis de très-ancienne date dans la Suisse orientale ; dans ce pays où chaque ville a son caractère propre, il n'y en a presque aucune qui ne pût fournir quelques traits analogues. J'ai ouvert la plupart des livres écrits sur ce pays, et je n'y ai rien trouvé sur cette portion intéressante de la civilisation. Les voyageurs vont trop vite et ne questionnent point assez pour connoître ce qui ne frappe pas les yeux ; les indigènes accoutumés à la vue de ces usages locaux, ne se doutent pas que c'est ce qui caractérise le mieux leur pays, et ce qui intéresse le plus les étrangers.

D. C.

---



## VARIÉTÉS.

HISTOIRE D'UN PARAPLUIE. (*New Monthly Magazine*).

Parmi les inventions dues à l'esprit de perfectionnement moderne, il en est une, qui regardée comme indispensable par beaucoup de gens, m'a toujours inspiré une singulière aversion; c'est celle des parapluies. Je ne rechercherai pas quand, comment, et par qui, cette machine fut inventée; mais je me bornerai à raconter les nombreux inconvéniens, ou pour mieux dire les calamités véritables, qui ont résulté pour moi de la possession d'un parapluie.

Il n'est personne qui n'ait éprouvé une fois ou une autre le désagrément de voir son parapluie perdu, volé ou échangé; qui ne sache combien il est difficile de cheminer avec un parapluie ouvert dans une rue populeuse, de le tenir sur l'impériale d'une voiture publique, ou dans certains détours de rue par un gros vent; qui n'ait déploré la disparition presque miraculeuse d'un très-joli parapluie tout neuf; personne enfin qui n'ait été atteint par un parapluie porté sans précaution, ou qui du moins n'ait pu craindre de l'être. Je me souviens à cette occasion d'avoir entendu parler d'un ouvrage publié, il y a peu d'années, sur l'art de porter son parapluie, avec des planches ex-

plicatives pour indiquer les différentes manières dont un piéton peut s'en servir pour incommoder ceux qui passent à côté de lui. Cependant malgré cette nombreuse énumération des désagrémens que causent les parapluies en général, il en est encore d'un genre particulier qui n'ont été connus que de moi seul.

Une économie mal entendue fut l'origine de mes maux. Dans l'année 1819 j'errois un jour dans la rue de***. Un ciel nuageux annonçoit une averse, lorsque mes regards furent attirés par l'écriteau d'une boutique décorée d'une grande variété d'objets à bon marché. Je regardois machinalement et en silence la liste nombreuse des articles offerts aux acheteurs, et je me disposois à aller à la recherche d'une voiture pour me mettre à l'abri de la pluie, lorsque l'idée me vint tout à coup que je pourrois atteindre le même but en achetant un parapluie ; il ne me coûteroit pas plus qu'un fiacre et me resteroit ensuite à tout jamais, tandis qu'une voiture.... ; mais il étoit inutile de pousser le raisonnement plus loin, et sans hésiter davantage j'entrai dans la boutique aux parapluies. Le marchand s'empressa à l'ouïe de ma requête : il étala devant moi une armée de parapluies en soie ou en coton, de toutes nuances. Si j'en achète un de soie, pensai-je, il sera perdu au bout de trois jours ; et d'ailleurs c'est l'économie qui m'amène ici. En raisonnant ainsi je tournai mes regards vers le coton modeste qui, déprécié par le marchand lorsqu'il avoit cru que je préférois la soie, devint à son tour l'objet de ses panégyriques. Mon choix se fixa enfin sur un guingham vert, et si j'en eusse cru le dire du marchand sur ses qualités, son imperméabilité, sa solidité, c'étoit la mer-

veille de l'industrie humaine. Mais quoiqu'il en fût, il valoit bien son prix. Son prix! je rougis de l'avouer; il coûtoit trois shellings! Au premier moment je n'éprouvai que du contentement, et tout en étalant avec complaisance ma nouvelle emplette, je m'avançai hardiment dans la rue pour en faire l'épreuve.

Ma route fut longue et j'eus tout le temps d'observer ses moyens de résistance à la pluie. Le résultat me satisfit entièrement. J'étois content de mon acquisition et je croyois devoir l'être toujours; illusion qui fut bientôt dissipée. Les vives espérances avec lesquelles nous accueillons un nouvel ami, un nouveau projet, sont presque toujours déçues; l'histoire de mon parapluie offre une exemple frappant de cette vérité.

Pendant la semaine qui suivit, j'éprouvai sur mon emplette une satisfaction sans mélange. Mon parapluie étoit toujours de requête pour moi et mes amis, et on le trouvoit toujours à côté de l'horloge de l'antichambre, en cas de besoin. Cependant au bout de quelques jours le lustre factice de l'étoffe fut enlevé par la pluie, et mon admiration pour lui s'altéra. Mon refroidissement encouragea bientôt quelques libertés de la part des domestiques. Ils s'en emparoient quelquefois sans permission pour faire un message à la hâte, et le laissoient au retour sécher sans précaution à sa place accoutumée. L'impunité produisit la récidive, et bientôt mon pauvre parapluie devint la propriété de chacun. Je tolérai cette état de chose, car un jour l'épithète de l'*homme au guingham*, ayant frappé mon oreille, je commençai à me lasser de me faire suivre partout de cet inséparable compagnon. De

plus mon aversion naturelle pour les parapluies s'étoit réveillée ; j'avois toujours eu de la répugnance à en porter un ; cela me donnoit le torticolis, gênoit ma marche, m'empêchoit de regarder aux fenêtres, enfin me contrarioit de toute manière. Ce retour d'antipathie étoit dû, je dois l'avouer, aux changemens qui s'étoient opérés dans la figure de mon parapluie. Battu par les orages, touché par des mains sales, sa couleur primitive s'étoit tout à fait altérée ; l'humidité avoit dérangé la gracieuse symétrie avec laquelle s'épanouissoient ses branches ; l'anneau de cuivre ne glissoit plus que difficilement sur sa circonférence épaissie, et la rouille avoit attaqué sa ferrure ; enfin il étoit tel, qu'envoyant l'économie au diable, je préférois le plus souvent mouiller mes habits plutôt que de le prendre.

Un jour cependant qu'une affaire m'appeloit hors de chez moi et que des nuages lourds et noirs annonçoient clairement une averse, je vis en traversant le vestibule, mon parapluie appuyé contre la muraille, immobile et piteux. Un remords me saisit. « Il va pleuvoir, » me dis-je ; « je ne rencontrerai personne ; prenons mon parapluie ! » — Pendant la première demi-heure de marche je ne vis personne de ma connoissance ; mais j'observai bientôt avec effroi que le ciel se découvroit. En effet un soleil brillant succéda aux menaces de pluie. Il étoit trop tard pour songer à la retraite et je continuai à marcher en avant, maudissant le soleil, le parapluie et le remords de conscience qui m'avoit porté à m'en charger.

Chacun sait qu'à Londres, lorsque le soleil brille au printems, tous ceux qui peuvent mettre un pied devant

l'autre sortent de chez eux pour en jouir. Ce fut précisément ce qui arriva ce jour-là, et je rencontrai plus de gens de ma connoissance que durant les deux mois qui avoient précédé. En vain je tâchois de passer tout droit et comme en grande hâte, en faisant un simple signe de tête; chacun sembloit s'être donné le mot pour m'arrêter et me causer sans avoir rien à dire. Plus de dix fois je vis arriver ce fatal moment de silence, où après avoir épuisé les phrases de politesse usitées quand on se rencontre, on regarde autour de soi pour trouver encore quelque chose à dire avant de prendre congé, et alors je voyois toujours les regards se fixer sur mon parapluie. Vainement je tâchois de le dissimuler; il sembloit qu'il eût un charme pour attirer les regards. J'aurois voulu le voir cent pieds sous terre. Au retour je voulus malheureusement abréger le chemin en traversant le jardin de Kensington, et j'eus lieu de m'en repentir. Je cheminois à l'écart dans une de ces allées ombragées qui sont si agréables par le beau temps. La vue d'aucun promeneur ne venoit renouveler mes craintes et je pouvois sans effroi comparer la couleur fanée de mon guingham avec le vert frais et foncé des mousses humides; lorsque le ciel inconstant d'avril venant tout à coup réaliser ses menaces, je déployai mon parapluie pour me mettre à couvert. Dans cette opération, l'anneau se détacha et roula par terre. Après l'avoir ramassé et remis dans ma poche, je vis, en relevant la tête, un homme en habit vert s'avancer vers moi. Sa brusque apparition me fit faire un mouvement de surprise, ce qui le confirma sans doute dans l'opinion qu'il s'étoit formée à mon égard. Il me barra le chemin et me dit sans autre préliminaire :

— « Qu'avez-vous mis dans votre poche, Monsieur? »

— « Dans ma poche! Comment dans ma poche! » — Dis-je avec étonnement.

— « Allons, » reprit-il, « répondez franchement. Nous savons pourquoi certaines gens aiment à se promener par la pluie dans ces allées sombres. »

— « Sur ma foi, » répondis-je, « vous en savez donc plus que moi. »

— « Point de balivernes, Monsieur! Donnez-moi ce que vous avez relevé. C'est la règle que tout ce qu'on trouve dans le jardin soit déposé chez le portier en sortant. »

J'étois partagé entre la gaîté que m'inspiroit la méprise du questionneur et le dépit que me causoit son impudence; mais bien résolu à ne point satisfaire à son impertinente requête, je lui dis en le regardant fièrement de me laisser tranquille.

— « Non, Monsieur, » répondit-il, « je ne vous laisserai point tranquille que vous ne m'ayez montré ce que vous avez mis dans votre poche. »

— « Ah vraiment, oui! » m'écriai-je, « que je vais vider mes poches à votre commandement! Qui êtes-vous donc pour m'arrêter ainsi? Laissez-moi passer, mon ami, je suis un peu pressé.

« Je le crois bien, mon cher Monsieur. Mais puisque vous voulez savoir qui je suis, je vous le dirai; » et en même temps il me mit devant les yeux le signe officiel des constables.

La chose devenant plus sérieuse, j'entrai décidément en colère : je sortis de ma poche le malencontreux an-

neau, et je m'écriai; — « Tenez, mal avisé que vous êtes! C'est l'anneau de mon parapluie. Maintenant, arrêtez-moi si vous l'osez! »

Le constable ne parut qu'à moitié satisfait. Il murmura, en me tournant le dos, quelque chose entre ses dents, où je crus distinguer les mots de « vieux parapluie, » qui tout le jour avoient résonné à mes oreilles. Je perdis alors tout empire sur moi-même. Prompt comme l'éclair, je fermai mon parapluie et je m'en servis pour étendre tout de son long le constable sur l'herbe. Après cette belle prouesse je tournai sur les talons et je fus hors du jardin en quatre sauts. Je sais à peine comment j'arrivai chez moi, et comment je ne jetai pas dans la Tamise la cause innocente de mon humiliation. Le lendemain je pus lire dans les journaux un récit amplifié de l'insulte audacieuse faite à l'un des constables du jardin de Kensington. L'exactitude des faits étoit trop peu observée dans cette narration, pour qu'on pût y reconnoître la vérité; mais cependant la description du parapluie étoit parfaitement fidèle, et la crainte que son aspect ne pût me dénoncer, m'engagea à me rendre sans différer dans un magasin du Strand, où j'achetai un beau parapluie de soie brune qui me coûta sept fois autant que mon guingham. Huit jours après il me fut volé par un homme de loi dans la salle de Westminster.

Je retrouvai mon guingham *in statu quo* auprès de la pendule. Les résolutions de l'homme sont variables, surtout lorsqu'un moment d'effervescence les inspire. Plus d'une fois je jurai de ne plus retoucher mon vieux parapluie, et plus d'une fois l'occasion, la hâte, me firent man-

quer à mes sermens. J'eus toujours lieu de m'en repentir. Un jour j'en enfonçai la canne dans une grande glace des fenêtres d'un magasin. Après cet accident mon parapluie fut deux mois sans voir le jour. Dans une autre occasion je faillis au théâtre m'attirer un duel, en applaudissant trop énergiquement avec mon parapluie sur les talons d'un voisin en moustaches et en bas de soie. Etant un soir d'humeur bachique, je me joignis à une bande joyeuse dans l'entreprise de mettre à bas la guérite d'un watchman. Ce délit nous amena devant le commissaire de police, après une nuit passée aux arrêts; et en preuve de ma culpabilité on produisit mon parapluie dont le bout avoit disparu dans l'action. En vain niai-je ma paternité, dans l'espoir d'être enfin débarrassé de cet ami incommode; le watchman fut obstiné et le commissaire péremptoire. Je fus condamné à payer l'amende et à reprendre mon parapluie.

Trois fois j'essayai de le perdre en le laissant chez mes amis, et autant de fois un domestique soigneux me le rapporta en disant; «J'ai bien reconnu que c'étoit celui de Monsieur.» Et il me fallut donner un pour boire à l'officieux.

Découragé par tant d'essais infructueux, je ne tentai plus rien en ce genre. Mais le temps avoit fait un nouvel outrage à mon parapluie. La tête de bois peint dont se glorifioit le corbin dans ses beaux jours, chanceloit sur sa base, et souvent un passant couroit après moi dans la rue avec le morceau à la main, en me disant; «Monsieur, le corbin de votre parapluie!»

Je suis peu habitué aux recherches métaphysiques, et

je ne saurois expliquer par quelle anomalie de l'esprit humain je continuai à garder auprès de moi cet ennemi de ma paix intérieure. Des circonstances particulières m'ayant enfin obligé à un voyage sur le Continent, les préparatifs de départ me firent pour un temps oublier mon parapluie. Je pris place sans songer à lui dans la diligence de Douvres qui étoit encombrée de passagers. Les mots de «Tout est prêt!» venoient de se faire entendre, et le cocher avoit donné son premier coup de fouet lorsque les cris : « Arrêtez! arrêtez!» frappèrent mon oreille. Le conducteur articula un juron d'impatience qui fut répété à la ronde, et tous les yeux se tournèrent vers un messager haletant qui arrivoit tenant en l'air quelque chose qui n'étoit autre que mon vieux parapluie. Le désespoir me donna l'apparence du calme, j'étendis la main et mes doigts se refermèrent en silence sur le guingham détesté, quoique je l'eusse plus volontiers enfoncé dans la gorge de ce messager de malheur.

Nous atteignimes bientôt Douvres et un vent favorable nous accompagna dans la traversée. J'avois été debout toute la nuit, et arrivé à Calais je sentis le besoin de me reposer jusqu'au moment du départ de la voiture pour Boulogne. Fatigué et endormi, je remis le soin de mes effets à un commissionnaire. Le lendemain, en examinant mon bagage, je vis que deux articles étoient restés en arrière, un uniforme et mon parapluie. Je ne voulois pas perdre le premier de ces objets, et en conséquence j'écrivis à l'aubergiste pour le réclamer, en me gardant bien toutefois de parler du parapluie. En retour de ma démarche je reçus les deux objets égarés.

Je suis à Paris depuis quelques mois. Dans cette joyeuse capitale, chacun est libre de ses actions et je puis m'y servir de mon parapluie sans risquer d'être remarqué de personne. Toutefois, lorsque je suis pris sur le fait par un compatriote, je dis un mot d'un air indifférent sur la nécessité où je me suis vu, d'emprunter le parapluie du portier. Hier il pleuvoit des hallebardes, comme je me trouvois au Jardin des Plantes, et je me réfugiai dans un omnibus, abandonnant mon parapluie à son malheureux sort. A présent, Dieu merci, que j'en suis débarrassé tout de bon, je puis terminer ici l'histoire de mon vieux parapluie................

.............................................

J'allois ajouter mes initiales au bas de ce manuscrit lorsque le portier entre dans ma chambre. Il avoit un frère employé dans la police et connoissant l'adresse de tout le monde ; ce frère, qui le suit, a en main mon vieux parapluie.

D. F.



# MÉLANGES.

## DE L'ÉTAT DU CLERGÉ EN ÉCOSSE. (*Chamber's Book of Scotland*)

La situation du clergé en Ecosse, sous le rapport temporel, est meilleure qu'en aucun autre lieu du monde. On peut porter le nombre des bénéfices, y compris les succursales, à un millier environ, dont le revenu peut être estimé d'après le tableau suivant :

| | | |
|---|---|---|
| 172 bénéfices, chacun de | 150 Liv. Sterl..... | 25,800L.St. |
| 200............... | 200 ............. | 40,000 |
| 150............... | 230 ............. | 34,500 |
| 150............... | 250 ............. | 37,500 |
| 150............... | 300 ............. | 45,000 |
| 80............... | 325 ............. | 28,000 |
| 30............... | 350 ............. | 3,500 |
| 28............... | 400 ............. | 11,200 |
| 10............... | 500 ............. | 5,000 |
| 10............... | 600 ............. | 6,000 |
| 20............... | 800 ............. | 17,000 |
| 1000 | | 252,500 |

Si l'on joint à cette somme le revenu de 950 presbytères et celui du terrain qui leur est annexé, estimés chacun en moyenne à 40 liv. sterl. c'est encore ............. 38,000 liv. sterl. à ajouter.

Total du revenu de l'Eglise....... 290,500 liv. sterl.

Cette évaluation, au reste n'est qu'approximative, parce que les appointemens varient d'une année à l'autre ; mais elle démontre au moins que la moyenne est aussi forte qu'en Angleterre où elle s'élève, dit-on, à 303 livres sterling. Si l'on compare les charges dans

l'un et l'autre pays, on trouvera la part du clergé Ecossais bien meilleure que celle du clergé Anglican. Les dépenses pour les études préparatoires sont en outre beaucoup moindres en Ecosse, et d'ailleurs les ecclésiastiques presbytériens ne visent point à aller de pair avec les familles du premier rang, pas même du second. Il faut ajouter qu'il y est bien plus généreusement pourvu au sort des veuves et des orphelins des ecclésiastiques, lorsque le chef de famille vient à manquer. Il arrive souvent que les honoraires d'un ministre dissident, qui se composent d'une rétribution volontaire que ses ouailles s'imposent, s'élèvent, à peu de chose près, aussi haut que les revenus des meilleurs bénéfices.

La population de l'Ecosse, étoit évaluée en 1821 à 2,093,456 âmes; on peut l'estimer maintenant à 2,600,00 âmes, dont 600,000, d'après les calculs ordinaires, doivent être au-dessous de l'âge de dix ans. Quant aux deux millions restans, la table suivante, dressée d'après des listes officielles, présente un état assez juste du nombre d'individus qui appartiennent aux différentes classes de religionnaires, avec le nombre des congrégations.

*Congrégations qui reconnoissent l'autorité de l'Eglise nationale d'Ecosse* (1).

| | *Congrégations.* |
|---|---|
| Eglises paroissiales........................ | 893 |
| Succursales............................ | 58 |
| Missionnaires employés dans la haute Ecosse et les îles, par l'Assemblée-Générale chargée de diriger l'emploi du don royal annuel de 2000 liv. sterl............................ | 30 |
| Missionnaires envoyés dans la haute Ecosse et les îles, par la Société instituée pour la propagation de la connoissance du christianisme... | 7 |

(1) L'Eglise nationale d'Ecosse étend sa juridiction sur quelques presbytères d'Angleterre, de Hollande et des colonies.

| | *Congrégations.* | *Nombre d'âmes.* |
|---|---|---|
| Report...... | 988 | |
| Chapelles fondées dans la haute Ecosse et entretenues aux frais du Parlement............. | 31 | |
| Total...... | 1019 | 900 000 |
| *Presbytériens dissidens* (1). | | |
| Synodes des Presbytériens réformés ou Caméroniens.............................. | 32 | |
| Dits de la Société-Unie en séparation de l'Eglise. | 300 | |
| Presbytériens réunis sous la dénomination de Synode des Séparatistes.................. | 32 | |
| Synode de l'Association originelle des bourgeois. | 45 | |
| Dit de Secours. (*Relief-Synode*)........... . | 87 | |
| Congrégation du Rév. Johnston............. | 1 | |
| Total...... | 497 | 330 000 |
| *Sectes diverses et mixtes.* | | |
| Indépendans et Anabatistes................. | 96 | 90 000 |
| Bereans et Glassites....................... | 7 | |
| Swedenborgiens d'Edimbourg. ............. | 1 | |
| Nouvelles sectes sans aucun nom............ | 6 | |
| Société des Amis ou Quakers............... | 1. | 600 |
| Méthodistes 9 stations et seulement 2609 communians............................. | 60 | 10000 |
| Juifs d'Edimbourg......................... | 1 | 300 |
| Total...... | 172 | 100 900 |
| *Eglises apostoliques.* | | |
| Catholiques romains, (55 ecclésiastiques)..... | 81 | 100 000 |

(1) Quelques congrégations Caméroniennes de l'Angleterre et de l'Irlande, reconnoissent l'autorité spirituelle de celles d'Ecosse.

| | *Congrégations.* | *Nombre d'âmes.* |
|---|---|---|
| Report...... | 1769 | 1430900 |
| Episcopaux.................................. | 100 | 55000 |
| Congrégations qui ont adopté la liturgie et les formes épiscopales, mais sans hiérarchie.... | 4 | 5000 |
| Total...... | 185 | 160000 |
| Unitaires, Sociniens, Athées, et ceux qui ne suivent aucun culte, soit par mauvaise volonté, soit parce qu'ils ne sont à portée d'aucune église, mais qui ont été baptisés et descendent de parens presbytériens.................. | | 509100 |
| Total général.... | 1873 | 2000000 |

Le catholicisme prend chaque jour plus d'extension en Ecosse, par l'émigration des Irlandais et la conversion des montagnards presbytériens. Quelques-unes des plus belles chapelles du royaume appartiennent à ce culte. Les ecclésiastiques de cette communion ont au reste un esprit de douceur et de tolérance, qui contraste singulièrement avec celui qu'on reproche au clergé d'Irlande. Les Méthodistes et les Quakers ont fait peu de prosélytes dans cette partie de la Grande-Bretagne. Les congrégations de Méthodistes qui s'y trouvent se composent de la dernière classe du peuple des grandes villes. La congrégation des Quakers d'Edimbourg est la seule qui se soit formée dans toute l'Ecosse; mais elle est composée des citoyens les plus riches et les plus considérés de la ville. La secte qui paroît prendre le plus d'extension, après le catholicisme, est celle des Unitaires. C'est principalement dans les provinces de l'ouest que le Socianisme rencontre le plus d'adhérens, et chose remarquable, cette doctrine fait surtout des progrès dans les pays autrefois soumis au calvinisme le plus rigoureux, c'est-à-dire dans une partie de l'Allemagne, dans la Nouvelle-Angleterre, et comme nous venons de le dire, dans les provinces de l'ouest de l'Ecosse.

## STATUE DE LINNÉ.

D'après l'immense réputation que Linné s'est acquise dans tous les pays civilisés, on conçoit sans peine combien la Suède doit tenir à honneur sa mémoire. Les jeunes gens de l'Université d'Upsal ont décidé en 1822 de lui ériger une statue; cet ouvrage a été exécuté par un sculpteur suédois, et la statue de Linné a été posée à Upsal en 1829. A cette occasion une pièce de vers qu'on attribue au professeur d'Abrial, a été publiée et est arrivée jusqu'à nous. Elle commence par ces vers :

*Erexere suis statuas, bene Marte peracto,*
*Cecropidum proles Romulidumque genus ;*
*Nos statuam erigimus. Noster tria regna subegit*
*Naturæ, ingenio victor et arte potens* (1).

Le reste du poëme est consacré à raconter l'histoire de la vie de Linné, ses divers voyages, la renommée qu'il s'étoit acquise et son heureuse influense sur les institutions de sa patrie. Vers la fin se trouvent les vers suivans qui nous paroissent encore dignes d'être cité.

*Tempus erit quondam, quo diruta membra jacebunt*
*Marmoris effícti. Cuncta caduca cadent.*
*Sed Linnæa viret; statuâque perennior omni,*
*In sylvis niveo flore vigebit, olens.*
*Flos niveus sanè : sed sunt nive signa ruboris ;*
*Haud secus atque nives, sole cadente, rubent ;*
*Haud secus ac niveum Tibi cor fuit, atque modestæ*
*Signatæ roseo sæpe rubore genæ.*

(1) « Les anciens Grecs et les descendans de Romulus élevoient des statues à ceux des leurs qui s'étoient distingués dans les combats. Nous aussi nous élevons une statue à l'un des nôtres. Vainqueur par son génie, puissant par son talent, il a soumis à ses lois les trois règnes de la nature. »

*Donec habet crispas frondes nemus, auræ volucres,*
*Germen ager, vallis lilia, gramen humus;*
*Tam tua fama diu crescet; solesque quotannis*
*Floribus inscribent nomen, ut antè, Tuum.*
*Tu decus æternum studiis patriæque dedisti,*
*Nomina præclaro non peritura Tuo.*
*Teque Dioscoridem multi dixere secundum*
*Linnæus primus, quod puta majus, eras* (1).

---

## DES NIELLES. Origine de la gravure en planches métalliques, d'après Zani et Duchesne (2).

L'Allemagne et l'Italie se sont disputé l'invention de la gravure sur métal employée à produire des estampes, et il paroît que le dernier de

(1) « Il viendra un temps où les fragmens de ce marbre seront dispersés sur le sol. Tout ce qui est périssable finit par périr. Mais la Linnée sera toujours verte et plus durable que toutes les statues; elle continuera à épanouir dans les forêts sa fleur blanche et odorante : oui sa fleur a la blancheur de la neige, mais elle offre aussi des teintes rouges, comme les neiges elles-mêmes se colorent au soleil couchant. Ainsi fut le cœur de Linné, qui restoit candide comme l'innocence, tandis que ses joues furent souvent colorées par le vermillon de la modestie. Tant que les forêts porteront des feuilles, que l'air sera peuplé d'oiseaux, les champs de moissons, les vallées de lys, les prairies de gazons, ta renommée croîtra toujours; et chaque année, le soleil, comme il l'a fait jusqu'ici, inscrira ton nom sur les fleurs. Tu as imprimé un honneur éternel aux sciences et à la patrie. Ton nom illustre ne périra point! On t'appela souvent le second Dioscoride; mais, ce qui est bien plus grand, tu es Linné! »

(2) Pietro Zani. *Materiali per servire alla storia dell' origine dell' incisione in rame.* Parma, 1802, in-8°. — Duchesne aîné. *Essai sur les Nielles.* Paris, 1826, in-8°.

ces pays a le mérite de cette découverte. Chez les anciens la gravure sur les métaux étoit uniquement employée comme ornement, et l'on peut être étonné, en voyant quelques-uns des monumens qu'ils ont laissés, qu'ils ne soient pas parvenus à la gravure en taille-douce. Ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle que l'on découvrit qu'elle offroit un moyen de multiplier un dessin sur des feuilles de papier. La gravure en bois avoit précédé d'environ 30 ans cette découverte, contemporaine de l'invention de l'imprimerie. Mais à l'époque du premier essai de gravure en planches métalliques, l'imprimerie se perfectionnoit en silence entre les mains de ses inventeurs, et aucune production de cet art admirable n'étoit encore répandue. La plus ancienne gravure en bois est de 1423, la première estampe tirée d'une planche métallique est de 1452, et le plus ancien livre considérable, imprimé et portant une date certaine, est de 1457. Bientôt ces arts s'aidèrent mutuellement et l'on eut des livres ornés d'estampes.

L'art d'imprimer des estampes au moyen de planches de métal, dériva d'un autre art fort connu au quinzième siècle. Les ouvrages appelés *Nielles* étoient alors fort à la mode : ils servoient à orner les bijoux et les meubles, et consistoient en plaques de métal, le plus souvent d'or ou d'argent, sur lesquelles on gravoit en creux des dessins, dont chaque trait étoit ensuite rempli d'une matière noire. L'origine de cet art est fort ancienne : on croit en retrouver des traces dans l'antiquité, et l'on a des témoignages de son existence dès le septième siècle. Un moine nommé Théophile en décrit les procédés dans un ouvrage composé au onzième siècle, et il assure que de son temps les Russes faisoient très-adroitement les *Nielles*. On peut voir des rapports entre l'art de *nieller* et les procédés que les Italiens nomment *Agemina* et *Damaschina*, dont les premiers modèles paroissent dûs à l'Asie ou à l'Egypte et que les Français confondent sous le nom de *Damasquinure*. Le *Niello*, composition noire, formée de plomb, d'argent et de soufre, remplaçoit les fils d'or et d'argent qui dans le *Damasquinure* étoient incrustés dans la pièce de métal. Il y a encore quelque rapport entre les *Nielles* et ces bijoux en or et noir qui dans ce moment sont si recherchés.

Vers le milieu du quinzième siècle Maso, fils de Finiguerra, étoit

à Florence et passoit pour un dessinateur très-habile. Il faisoit des *Nielles*, et Vasari rapporte, en termes peu clairs à la vérité, que pour mieux juger des progrès de son travail, avant d'introduire la matière noire dans les traits de ses plaques d'argent, il les mouloit en terre et fondoit du soufre sur ce moule. Il ajoute que cet artiste s'avisa ensuite de remplir les dessins des pièces préparées pour le *Niello*, avec une sorte d'encre, et qu'en les pressant sur du papier humecté et au moyen d'un rouleau, il en tiroit des épreuves qui ressembloient à des dessins à la plume. Il fut conduit à ce procédé en voyant qu'un paquet de linge mouillé, posé par hasard sur une plaque gravée, avoit reçu une empreinte fort exacte, et il eut l'idée de substituer du papier au linge. Il créa ainsi un art nouveau. Bientôt cet art fut connu à Bologne, puis à Venise, enfin en Allemagne où les premières estampes tirées avec des planches métalliques sont datées de 1466.

Parmi les *Nielles* exécutés par Maso Finiguerra, on signale une *Paix*, c'est-à-dire une plaque dont on fait usage dans les cérémonies de la messe. Elle a 4 pouces 9 lignes de hauteur et représente le couronnement de la Vierge. Cette Paix fut exécutée en 1452, et maintenant elle est déposée dans les galeries de Florence. Les registres de cette ville donnent la description, la date et le prix de cet ouvrage.

Ce qui est infiniment remarquable, c'est qu'après plus de trois siècles et demi, les fragiles épreuves que Maso avoit tirées de ce célèbre *Niello*, existent encore. On en a retrouvé deux soufres : l'un est dans le cabinet Durazzo à Gênes ; l'autre appartenoit au Comte Seratti, et après avoir fait partie de la cargaison d'un vaisseau qui fut pris par un Algérien, il est dans la possession du Duc de Buckingham qui l'a payé 250 livres sterling. Ces soufres représentent, dans son véritable sens, le *Niello* dont ils dérivent; les lettres des devises n'y sont point renversées, et cela prouve qu'ils ont été tirés au moyen d'un moule. Puisque j'ai indiqué le prix qui a été mis à l'empreinte de ce *Niello*, j'ajouterai que quatre petits soufres de deux pouces ont été vendus en 1824, à Londres, environ quatorze mille francs. Un *Niello* sur argent, du cabinet de Mr. Sykes, haut

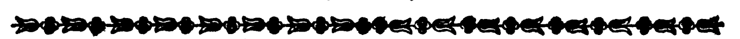
de 3 pouces et demi, a été vendu huit mille francs. Le *Niello* de Maso Finiguerra lui avoit été payé environ 2200 francs.

L'abbé Zani, grand connoisseur d'estampes, découvrit dans le recueil des vieux maîtres d'Italie, à la Bibliothèque royale de Paris, l'épreuve unique sur papier, de la Paix de Finiguerra. C'étoit en 1797, et lorsqu'il fut certain de sa découverte, la joie de ce bon Abbé éclata si vivement qu'elle donna un spectacle fort extraordinaire à tous les employés du cabinet et à ceux qui le visitoient. Zani étoit extrêmement sourd : depuis six mois il travailloit dans un coin sans rien dire; son incommodité l'isoloit absolument. Tout à coup il quitte sa loupe et sa place : il s'écrie, il appelle, il rassemble toutes les personnes qui étoient dans le cabinet. Il leur parle avec volubilité, et personne ne paroissant le comprendre, il essaye de s'exprimer en latin; il profère à chaque instant les mots de *niello*, *niellare*, *niellatore*, qui étoient alors inconnus. Ses transports, ses paroles le font croire insensé. Cependant tout s'explique, et le Conservateur du Cabinet national, partageant son admiration, fait encadrer et exposer aux yeux de tous l'*unique exemplaire de la première de toutes les estampes*.

J'ai vu à Florence l'ouvrage de Finiguerra; j'ai vu à Paris cette fragile épreuve dont la conservation est si miraculeuse. Elle n'est point, comme quelques auteurs l'ont prétendu, l'impression d'un souffre, qui jamais n'auroit pu supporter la pression nécessaire à une pareille empreinte. Elle est le produit direct du métal gravé par Finiguerra et les lettres des devises y sont renversées.

Telle est, en abrégé, l'histoire de l'origine de la gravure en taille-douce, et tel est le premier essai de cet art. On croit avoir quelques épreuves des autres *Nielles* de Finiguerra, et l'on a aussi des soufres et des estampes de plusieurs autres faiseurs de *Nielles*. Depuis la découverte de l'abbé Zani, l'intérêt s'est porté sur ces monumens, on a cherché à les réunir, et les exemples que j'ai rapportés montrent quel est le prix qu'y attachent les amateurs.

F.



# LITTÉRATURE.

## SUR LES ROMANCES ESPAGNOLS.

*The intelligible forms of ancient Poets,*
*The fair humanities of old Religion,*
*The power, the beauty, and the majesty,*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . *all these have vanished*
*They live no longer in the faith of reason!*
*But still the heart doth need a language, still*
*Doth the old instinct bring back the old names.*

W. Scott.

L'Espagne a sa *chronique poétique*: elle est contenue dans le *Romancero*, ou collection des ballades historiques et romanesques des pays d'Aragon et de Castille. Ce recueil mérite d'être étudié; il faut surmonter les difficultés et le dégoût qu'opposent à ce travail, d'un côté les formes antiques d'un style rempli de mots vieillis et de tournures maintenant inusitées, de l'autre, les répétitions fréquentes, la médiocrité de certaines compositions, et le défaut de clarté d'un beaucoup plus grand nombre d'autres; celles-ci sont pleines d'allusions à des événemens obscurs pour nous, et que les contemporains, auxquels seuls le poète avoit songé, entendoient sans aucune peine. Mais on est amplement dédommagé des fatigues légères de cette étude par les vives clartés qu'elle jette sur les mœurs, les opinions, la condition sociale

des Espagnols du moyen âge, et, sous quelques rapports, de tous les peuples de l'Europe occidentale aux mêmes temps. Il est bien rare que le *Romancero* rapporte exactement un fait historique; mais le costume dont il le revêt est toujours d'une fidélité qui lui donne maintenant un véritable prix.

On appeloit primitivement en Espagne *romance*, toute composition en langue vulgaire, par opposition à celles qui étoient écrites en latin (1); plus tard cette dénomination fut restreinte aux *ballades héroïques* ou *romanesques en vers non rimés*. Ces vers sont presque toujours de huit ou neuf syllabes, et le *romance* partagé en couplets, le plus souvent de quatre ou de six vers, quelquefois encore de douze et de seize. Il n'est pas rare qu'un refrain de deux ou de quatre vers s'adapte à la fin des longues stances; et l'écrivain réussit ordinairement à le lier, avec un véritable bonheur, à la phrase qui précède, de sorte qu'il en rehausse beaucoup l'expression poétique et qu'il en augmente l'effet.

Comme la plupart des poëmes populaires, les *romances* sont l'ouvrage d'auteurs inconnus; l'attention des premiers auditeurs s'est portée tout entière sur le héros de l'ouvrage, et le poète est resté dans une obscurité que maintenant on essayeroit en vain de pénétrer. Ces ménestrels des vieux temps semblent n'avoir pas songé à préserver leur mémoire de l'oubli, car ils n'ont glissé dans aucune de leurs compositions la moindre allusion à leurs noms, à leurs positions sociales, aux lieux de leur

(1) On trouve encore dans Cervantès : « A cinq ans Luisico savoit lire parfaitement en latin et en *romance* » c'est-à-dire en castillan.

naissance. Le cordonnier de Lucerne ne nous a point laissé ignorer que la ballade de Sempach étoit son ouvrage, le chantre d'un héros crétois du dix-huitième siècle raconte qu'il est artisan, et que ne sachant pas lire, il versifie ses récits pour les imprimer plus facilement dans sa mémoire ; il n'est pas un troubadour, pas un *Minnesinger* dont le nom ne décore des compositions presque toujours fort médiocres ; les auteurs des *romances* ont été plus discrets, quoiqu'ils eussent peut-être quelques droits à l'immortalité.

Il n'est pas facile de déterminer l'époque à laquelle chaque *romance* a été composée. Les derniers appartiennent à la fin du seizième siècle ; les plus anciens paroissent remonter au treizième ; quelques-uns ont été traduits de l'arabe, et composés sous le règne des trois derniers souverains musulmans de Grenade, Aben-Hassan, Muley-Abdallah, et l'infortuné Boabdil, Plusieurs des *romances*, dont le roi Rodrigue est le héros, sont évidemment postérieurs à la renaissance des lettres ; d'autres, qui ne nous sont parvenus qu'incomplets et mutilés, portent le cachet de l'âge de la chevalerie. La même bigarrure existe dans le recueil des nombreux *romances* consacrés à la mémoire du Cid.

Un *romance*, assez récent quant à l'époque de sa composition, célèbre la résistance héroïque que les Numantins opposèrent aux armes de Scipion Emilien. Ce n'est qu'une traduction d'un passage de l'histoire romaine, écrite à une époque où les classiques commençoient à être remis en honneur et à devenir l'objet d'études bien dirigées. Si l'on veut se faire une idée de la manière dont

les Espagnols du moyen âge envisageoient les grands événemens de l'antiquité, ou plutôt de la singulière confusion qui s'établissoit dans leurs obscures réminiscences des noms illustres de différens temps et de différens pays, il faut entendre le chevalier castillan *Don Gonzalo Bustos de Salas* raconter au roi de Cordoue *Almanzor* « comment *Pompée* « convia dans sa tente *Darius*, contre lequel il entrete- « noit une très-antique inimitié, avec batailles chaque « jour; comment il lui offrit un grand festin et lui rendit « libres, sans rançon, plus de dix mille prisonniers qu'il « lui avoit faits; comment il lui donna la vaisselle qui avoit « servi au repas; et quel honneur résulta pour Pompée « de cette preuve de sa libéralité. » Pour rendre cette leçon plus expressive, Gonzalo tue de sa main treize soldats d'Almanzor; et le prince, émerveillé de cette démonstration, ne manque pas d'imiter de point en point la conduite de *Pompée* envers *Darius*.

Nous n'examinerons ici que les *romances* qui se rapportent à l'histoire vraiment nationale de l'Espagne. Les plus anciens événemens qu'ils célèbrent se rattachent au règne de Rodrigue, le dernier roi goth de la péninsule espagnole et du Languedoc. Ce prince étoit livré à des passions indomptables qui causèrent, ou plutôt avancèrent la ruine de sa patrie. De mauvais augures signalèrent le début de son gouvernement; ils avoient été provoqués par son avidité qui ne respectoit pas même les mystères du tombeau.

« Le roi pénétra dans l'antique maison d'Hercule; mais au lieu du trésor qu'il croyoit y trouver, il n'aperçut qu'une inscription qui disoit: « Roi, tu l'as fait pour ton mal; car le roi qui ouvrira « cette maison, celui-là doit brûler l'Espagne. »

« Un coffre d'une richesse extraordinaire fut tiré du sein d'un pilier : on y trouva des bannières inconnues, blazonnées d'étranges figures ; des cavaliers légèrement armés, montés sur des coursiers dont ils ne pouvoient retenir la furie, de lourdes épées pendues à leur cou, et des arbalètes à longues portée dans leurs mains. »

Bientôt la fille du comte Julien devint l'objet des amours coupables de Rodrigue. Plusieurs *romances* peignent de vives couleurs la passion ardente du roi, la foible résistance de Florinde, la fureur de son père, l'indignation de tous les nobles du sang des Goths, outragés dans la personne du plus glorieux d'entr'eux. Un de ces poëmes est terminé par des réflexions tout à la fois fines et naïves :

« Florinde perdit son innocence, Rodrigue perdit le repos, et l'Espagne perdit sa liberté par le caprice de Rodrigue. »

« Si l'on demande lequel des deux a commis la plus grande faute, les hommes disent, la Cava (1), les femmes répondent, Rodrigue. »

Le comte Julien appela les Maures en Espagne; la bataille de Xérès leur livra la souveraineté de toute cette contrée. Un passage du *Romancero* peint de vives couleurs la fuite du roi goth qui se dérobe, couvert de blessures, à la poursuite des vainqueurs, pour aller trouver une mort obscure dans un coin de l'empire qui avoit cessé de lui appartenir.

« A la foible lueur de quelque étoile scintillante, qui dans ce lugubre silence, semble ne briller qu'à regret, »

« Caché sous l'apparence moins périlleuse d'un humble vêtement, qui le protége maintenant mieux qu'une couronne toujours attaquée, qu'une fortune enviée, »

« Sans les insignes royales de l'orgueilleuse majesté, qu'un reste d'amour pour la vie lui fit jeter au bord du Guadalète, »

(1) *Cava*, la *méchante*, épithète donnée par les Maures à la fille du comte Julien.

« Ses armes rougies de sang, le sien en partie, en partie étranger; la tête couverte de poussière, image de sa fortune qu'il a vu tomber dans la poudre; »

« A travers les champs de Xérès (nouvelle et déplorable Gelboë) 1), le roi Rodrigue s'en va fuyant par les monts, les forêts et les vallées. »

« Il ne sait où tourner ses regards; il n'est rien qui ne lui cause quelque alarme: s'il regarde le ciel, il craint sa furie, car il a offensé au ciel; »

« S'il regarde la terre, elle n'est plus à lui: celle qu'il foule est dejà étrangère. Mais que devient-il, quand en lui-même il s'enferme avec ses souvenirs? »

« C'est là qu'un nouveau champ de bataille l'attend avec de plus grandes horreurs. »

Après un demi-siècle, la population chrétienne des provinces septentrionales sort de l'abattement où les triomphes rapides de l'infidèle l'avoient jetée. Les successeurs de Pélage descendent des monts Cantabres, suivis de guerriers peu nombreux mais infatigables, et qu'une ardeur tout à la fois religieuse et patriotique rendoit presqu'invincibles. Les historiens maures dépeignent ces Asturiens, ces Castillans primitifs, comme des sauvages, ennemis des arts et de la civilisation, vêtus de peaux, ignorant l'usage des bains, implacables dans la guerre, et de mauvaise foi dans la paix. C'est qu'effectivement les descendans des anciens maîtres de toute l'Espagne aspiroient à ressaisir leur héritage entier, et n'accordoient que de courtes trèves aux Musulmans usurpateurs. Ceux-ci reculent de toutes parts; le royaume d'Oviédo s'agrandit: la Galice et la belle province de Léon en font partie. Le comté de Castille, pressé entre la couronne déja puissante de Léon et la confédération militaire des montagnards basques,

(1) Gelboë, lieu où Saül fut défait par les Philistins.

lutte pour son indépendance, avant d'entrer dans la voie des conquêtes. Un autre état chrétien se forme près des sources de l'Aragon, et prend le nom de cette petite rivière. Les Français délivrent la Catalogne du joug des infidèles. L'Espagne chrétienne, grandissant chaque jour, présente un tableau imposant et animé.

Parmi les héros de cet âge, il n'en est aucun dont le nom soit resté aussi populaire chez les Espagnols que Don *Bernard del Carpio*, fils du comte de Saldana et d'une sœur d'Alphonse-le-chaste. Cette haute alliance, contractée sans l'aveu du roi, attire sur le Comte une longue et rigoureuse captivité. Le *Romancero* fait une peinture touchante des sentimens du malheureux vieillard dans sa prison.

« Il est assis, baignant ses chaînes des larmes que versent ses yeux, le comte Don Sancho Diaz, ce bon seigneur de Saldana. »

« Entre les pleurs et la solitude, il se plaignoit de cette manière de Don Bernard, son fils, du roi Alphonse, son beau-frère : »

« Les années de ma prison, si abhorrée et si longue, à chaque instant ils me les répètent, ces tristes cheveux blancs que je porte. »

« Quand j'entrai dans ce château, à peine y entrai-je avec barbe; et maintenant pour mes péchés, je la vois longue et blanchie. »

« O mon fils, ceux qui me retiennent ici me parlent sans cesse de tes exploits..... Si ce n'est pas pour ton père, dis-moi pour qui donc tu les gardes. »

« Pardonne-moi, si je t'offense; des paroles sont tout mon soulagement : vieillard, je pleure; absent, tu te tais. »

Mais Bernard ignoroit le secret de sa naissance : son aïeule, Dona Elvira Sanchez, le lui revèle enfin.« A cette nouvelle,» dit le vieux poète,

« Il lève les yeux au ciel, et baignant de mille larmes son beau visage irrité, il dit, se mordant les lèvres : »

« Que mes amis tiennent à déshonneur de me voir à leurs côtés; que je reste au milieu des Maures, tué, prisonnier, ou mutilé, »

« Que mon destrier me traîne jusqu'à me déchirer en morceaux; qu'au milieu de la presse du combat, mon bras de l'épée fatigue, »

« Si je ne poursuis Don Alphonse comme cruel et comme tyran, à moins qu'il ne me donne de bonne grâce mon père chéri! »

Cependant la France, alors maîtresse de l'Allemagne et de l'Italie, somme les princes chrétiens de l'Espagne de se soumettre à la condition de vassaux. La plupart des conseillers d'Alphonse lui exposent la nécessité de céder aux prétentions de Charles-le-Grand (1), appuyées, comme elles le sont, par une armée formidable. Bernard et ses amis soutiennent avec force le sentiment contraire. Ecoutons ses paroles:

« Nous somme nés libres, » disoit-il, « et nous rendons à notre roi naturel ce que le précepte divin l'autorise à prétendre. »

« Que Dieu ne permette jamais que nous soumettions aux décrets des étrangers l'avenir de nos descendans, la gloire de nos ancêtres. »

« Le français a-t-il, par aventure, conquis cette terre, notre berceau? Veut-il une victoire sans carnage? Non, tant que nous aurons des mains! »

« On pourra dire des Léonais qu'ils sont morts en combattant, mais qu'ils se sont rendus, jamais! »

« Si les vaillans fils de Numance ont, pendant quatorze années, arrêté les progrès de la puissance romaine par une si héroïque obstination, »

« Comment un royaume, un peuple de *lions* qui ont baigné dans le sang africain leurs griffes impitoyables, écouteroit-il de si viles propositions? »

L'avis de Bernard prévaut, et ses efforts réussissent à fermer aux Français les passages des Pyrénées. Roland tombe sous ses coups. Bientôt Bernard cueille de nouveaux lauriers dans une guerre contre les Castillans. Pour toute récompense, il demande la liberté de son père.

(1) Il est presque inutile d'observer que ce passage du *Romancero* est dépourvu de fondement historique.

Alphonse le lui rend, mais après l'avoir inhumainement privé de la vue. Don Bernard quitte pour jamais l'ingrat monarque, après lui avoir rappelé avec noblesse quelques-uns des services qu'il lui a rendus.

« Quand nous marchâmes au combat, comme de bons cavaliers, la réponse que nous donna la France revint écrite sur nos poitrines. »

« Et quand nous eûmes ensuite rencontre avec les Castillans, nos âmes s'élancèrent avec tant d'impétuosité que nos corps eurent peine à les suivre. »

Le poète nous transporte ensuite à Burgos, capitale du grand Comte de Castille, *Fernan Gonzalez*, qui marchant de pair avec les rois, n'en prit cependant pas le titre. Dans une campagne contre le roi de Navarre, le Comte est fait prisonnier; une fille de son vainqueur l'aide à s'échapper de la citadelle où il est renfermé, et l'accompagne en Castille comme son épouse. Cependant les sujets du Comte, n'osant espérer une si prompte délivrance de leur seigneur, s'assemblent en armes à Burgos. Nous allons assister à leur délibération

« Ils ont fait serment, tous réunis et d'une seule voix, de ne point rentrer en Castille, sans le Comte leur seigneur. »

« Ils élevèrent sur un char son image de pierre, résolus, si elle ne tourne pas en arrière, de ne pas tourner eux-mêmes. Non! »

« Celui qui tourneroit en arrière, celui-là seroit tenu pour traître. Tous levèrent leurs mains pour confirmer le serment; »

« Et quand l'obligation fut contractée, ils mirent à la statue de pierre la bannière du comte Fernan; tous vinrent alors lui baiser la main, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. »

« Et avant d'entrer en Navarre, ils trouvèrent le comte Fernan Gonzalez qu'ils alloient chercher. »

« D'où venez-vous, mes Castillans? Dites-le-moi, pour Dieu! Comment laissez-vous mes châteaux au péril d'être surpris par Almanzor? »

Ici parla Nuno Laynez (1). « Nous allions, seigneur, pour vous; nous allions rester morts ou captifs, ou vous tirer de prison. »

(1) L'aïeul du Cid.

Vers la même époque le roi de Navarre Don *Garcia Iniguez*, périt dans une bataille contre les Maures (1). Sa femme, qui l'avoit accompagné sur le champ de bataille, eut le même sort. La tradition (2) ajoute que la reine étant alors enceinte et près de sa délivrance, un gentilhomme, appelé Don Sancho de Guévara, tira du cadavre encore palpitant de sa malheureuse souveraine, un infant, qu'il éleva comme son fils, l'accoutumant à la vie dure des montagnards et lui faisant porter les chaussures de cordes usitées chez les Basques, d'où le surnom d'*Abarca* demeura au jeune prince. Quand il fut en âge de lever sa bannière, Guévara le présenta aux nobles du pays, et le fit reconnoître par eux comme successeur légitime de Don Garcia. Ecoutons le discours que, dans le *Romancero*, le vieux gentilhomme adresse à son royal élève :

« Seigneur roi Don Sanche Abarca, maintenant que vous êtes d'âge, écoutez ce qui m'a été ordonné de vous dire, et gravez-le bien dans votre souvenir : »

« Ceux qui ont reçu du ciel des grâces plus considérables, ceux-là sont obligés à faire davantage pour répondre à l'attente de tous. »

« Votre mère, Dona Urraca, de qui Dieu ait pitié, vous portoit encore dans son sein, quand elle mourut de la main des Maures cruels. »

« Par ses blessures, vous donniez signe de vouloir naître, vous montriez un petit bras, je vis qu'il alloit passer ; »

« Je mis la main à mon poignard ; je me jetai à genoux près du cadavre, et, avec une cruauté compatissante, j'élargis la blessure pour vous tirer du sein de la mort. »

« Pour cela, notre bon fils (car vous devez nous regarder tous comme vos pères), pensez maintenant au bien de chacun, et gouvernez-nous en paix ; »

(1) En 923.

(2) Elle n'est point ici confirmée par l'histoire.

« Secourez les veuves, défendez les orphelins, n'imposez au peuple que les fardeaux qu'il aura la force de porter. »

« J'ai terminé ma prière; demeurez à la paix de Dieu! »

Nous arrivons à l'histoire, encore aujourd'hui populaire en Castille, des *sept infants de Lara*. Leur père, Don Gonzalo *Bustos*, vivoit dans le onzième siècle. Le désir de venger une ancienne querelle, et de s'approprier de riches domaines, porta l'oncle des sept jeunes frères, Don Rodrigue de Lara, à les livrer, par une lâche trahison, au pouvoir du roi de Cordoue. Pendant leur marche vers la vallée d'Araviana, où les forces musulmanes étoient en embuscade, le vieux et expérimenté Nuno Salido observe de mauvais augures, et engage les *infants* à retourner sur leurs pas.

« Ne passons pas plus avant; voici de tristes augures! Un hibou pousse de grands cris; une aigle se lamente; des corbeaux la maltraitent fort; pour moi, je ne passerois pas au-delà d'ici. »

Les braves fils de Bustos méprisent ces présages effrayans, et tombent au milieu des Maures. Le roi Almanzor ordonne à deux de ses capitaines, *Galva* et *Viara*, d'écraser les téméraires Castillans. Les deux Maures s'étonnent de cet ordre.

« Tous deux répondent: « Seigneur, c'est un usage consacré à la guerre, que l'on ne doit jamais tourner sa lance contre un ennemi vaincu. »

« Mais quand c'est la trahison qui a causé sa chûte, le cœur de l'adversaire le plus dur devient pour lui de cire molle.

« Ainsi, Roi, si tu permettois que d'autres capitaines achevassent la bataille, tu nous ferois une haute faveur.

Mais d'autres chefs sont moins généreux que *Galva*, et les sept *infants de Lara* périssent, après avoir fait une résistance désespérée. Le père, égaré sur leurs traces, tombe vivant au pouvoir d'Almanzor. Dans sa captivité,

il gagne la tendresse d'une fille du roi maure, et lui laisse un gage de son amour, quand, au bout de longues années, il obtient enfin la permission de revoir ses foyers. L'enfant de la *renégate* grandit à la cour d'Almanzor; il est déjà en âge de porter l'épée que sa naissance est encore un mystère pour lui. Un propos insultant d'*Ali-Atar*, roi tributaire de *Ségura*, donne à *Mudarra* des doutes qu'il brûle d'éclaircir; il court à sa mère, la presse de tout lui révéler. Celle-ci hésite long-temps, retenue par la crainte et par la honte; enfin, dit le *Romancero:*

« Prenant quelque confiance dans la valeur du père de Mudarra, elle lui découvre tout le cœur de Bustos, le cœur du seigneur de Lara; »

« Puis elle lui dit d'autres paroles qui sortoient d'*au-delà de l'âme*, et qui le décidèrent à tirer vengeance du meurtre de ses frères. »

Mudarra n'hésite point; il entre seul en Castille; il court à la demeure de son vieux père. Le poète espagnol peint ainsi son arrivée.

« Tandis que Gonzalo poussoit de tristes gémissemens, en arrachant ses cheveux blancs, »

« Sa vue qui s'égarroit sur la campagne spacieuse, découvre un maure à l'air martial, galopant sur un coursier d'Andalousie: »

« Sur son bouclier sont peints un croissant au milieu d'un ciel sans nuages, et des caractères couleur de sang, avec cette devise en lettre dorées: »

« *Je vais te chercher, heureux si je t'atteins!* A sa lance étoit suspendu un pennon avec une croix verte en champ d'argent; »

« Et du poitrail de son coursier pendoit une tête fraîchement coupée, dont le sang encore chaud dégouttoit de cheveux hérissés. »

« Il arriva, baissant son front presque jusqu'à l'arçon de la selle, si bien que l'extrémité de sa lance vint frapper le gazon; »

« Puis il dit: Tu dois être, d'après les signes que j'apporte avec moi, le noble seigneur de Salas, celui qui m'a donné la vie; »

« Reçois de Ruy (1) Velasquez, celui qui a vendu mes frères, reçois de lui ce gage; tu vois qu'un traître ne repose jamais en sûreté. »

« Je suis Mudarra, seigneur, et depuis long-temps, j'aspirois à couper cette branche pourrie du tronc antique et glorieux qu'elle souilloit. »

Veut-on savoir de quelle manière Don Rodrigue étoit tombé sous les coups de Mudarra? Voici la traduction littérale d'un *romance* qui peint avec une effrayante vérité « ces âmes du midi, filles du soleil, pour qui la vengeance est une vertu : »

« A la chasse va Don Rodrigue, maintenant seigneur de Lara; la chaleur est brûlante; il se couche aux pieds d'une haie verdoyante. »

« Il maudissoit Mudarillo, le fils de la renégate; Ah! s'il l'avoit entre ses mains, il lui arracheroit l'âme. »

« Le seigneur étant en ce penser, voilà Mudarra qui s'approche : Dieu te sauve, cavalier, toi couché sous la verte haie. »

« Je t'en souhaite autant, écuyer; Dieu te donne la bien-venue » — « Dis-moi, toi, seigneur cavalier, sous quel nom es-tu honoré? »

« On me nomme, moi, Don Rodrigue de Lara, beau-frère de Gonzal Bustos, et frère de Dona Sancha; »

« Ils étoient mes neveux, ces sept *infants de Lara*; j'attends ici Mudarillo, le fils de la renégate; »

« Si je l'avois devant moi, je lui arracherois l'âme. » — « Si l'on te nomme Don Rodrigue, et maintenant Don Rodrigue *de Lara*,

« On me nomme, moi, Mudarra Gonzalez, l'enfant de la renégate, le fils de Gonzal Bustos, mais non pas de Dona Sancha; »

« Pour frères je les avois, moi, les sept infants de Lara : tu les as vendus, traître, dans le val d'Araviana; »

« Mais si Dieu m'aide, moi, tu laisseras ici ta vie. » — « Attendez-moi, Don Gonzalo, je vais aller prendre mes armes...... »

« Le délai que tu as accordé aux sept infans de Lara ........ tu mourras ici, traître, ennemi de Dona Sancha! »

Nous sommes arrivés à l'*âge du Cid*, de ce héros qui, pendant un demi-siècle, sembla remplir à lui seul toute

(1) Diminutif de Rodrigo.

l'Espagne, et dont la mémoire, après plus de sept cents ans, est encore aussi chère à la nation castillane qu'elle l'étoit lorsqu'il descendit dans son tombeau, du sein duquel il sut gagner encore une bataille. Il n'est pas un soldat castillan, pas un artisan de Valence, pas un pâtre d'Estramadure ou d'Andalousie qui ne répète encore aujourd'hui l'éloge naïf qu'un contemporain du Cid en a tracé :

« Le Cid fut un bon chevalier, des meilleurs de toute l'Espagne, grand serviteur de ses rois, grand défenseur de sa patrie, ennemi des traîtres et ami des gens de bien ; un homme qui dans sa vie et dans sa mort a mérité les plus beaux éloges. De tous ceux qui osent en mal parler, aucun ne parle avec vérité. »

Don Rodrigue *Diaz* (1) descendoit des premiers *juges du peuple et comtes de Castille-la-vieille*. Il naquit à Vivar, château à deux lieues de Burgos, dont le nom est resté attaché au sien. Les Maures qu'il avoit vaincus, lui donnèrent le nom de *Cid* (2) ou seigneur ; les Castillans le désignoient presque toujours sous celui d'*El-Campeador*, « le grand champion. » On ne connoît pas l'année de sa naissance ; on sait seulement qu'il portoit depuis long-temps des cheveux blancs, quand la mort vint le surprendre à Valence, au mois de juillet 1099, peu de jours avant la prise de Jérusalem par son glorieux émule, Godefroi de Bouillon.

Nous n'entreprendrons pas de traduire, ni même d'analyser tous les *romances* consacrés à la mémoire du modèle de la chevalerie castillane ; il en existe encore plus de cent, et vraisemblablement un plus grand

(1) Fils de Jacques.

(2) *Sidy* ou *Saïd*.

nombre s'est perdu. Nous voudrions seulement montrer de quelle manière la poésie populaire espagnole a rendu quelques-uns des traits les plus frappans de cette grande vie.

Don Diègue *Laynez* (1), père du Cid, avoit reçu du comte de *Gormaz* (2) un affront qui ne pouvoit être lavé que dans le sang. Sa vieillesse l'empêchoit de combattre lui-même pour la réparation de son honneur; Rodrigue, à peine sorti de l'enfance, entreprend cette tâche dangereuse.

« Il demande justice au ciel, à la terre un champ de bataille, à son vieux père son *congé*, à son bras courage et force. »

« Il ne s'effraie pas de sa jeunesse; il sait qu'en naissant le fils d'un gentilhomme s'oblige à mourir pour l'honneur. »

« Il détache une vieille épée de *Mudarra le Castillan*; elle étoit vieille et irritée de la mort de son vieux seigneur. »

« Fais compte, vaillante épée, que mon bras est celui de Mudarra, et qu'avec son bras tu vas combattre, puisque l'affront a remonté jusqu'à lui. »

« Je sais bien que tu t'irriteras de te voir dans la main d'un enfant; mais tu ne pourras t'irriter d'aller un seul pas en arrière. »

« Et si quelqu'un triomphe de toi, tu me verras, furieux de ta défaite, t'enfoncer dans ma poitrine jusques à la croix de ta poignée. »

Rodrigue revint triomphant au château de Vivar, et tira son père de ses profondes et douloureuses rêveries en lui montrant la tête de l'ennemi qui l'avoit outragé:

« Le vieillard lève enfin ses yeux, qu'une longue douleur a couverts de nuages, et il reconnoît son ennemi, bien que ses traits portent la livrée de la mort. »

(1) Descendant de *Lain*, surnommé *le Chauve*, *Juge-Souverain* de la Castille primitive.

(2) Les romances l'appellent presque toujours le *Comte vaillant*, *el Conde lozano*.

*Ximène*, fille du Comte, sollicite du roi Ferdinand la punition du meurtrier. Mais comment frapper celui dont le premier fait d'armes promettoit à la patrie un si utile défenseur? Les plaintes de Ximène furent long-temps dédaignées. Elle éclata bientôt contre le monarque en reproches qui, dans le *Romancero*, ont une tournure naïve et tout-à-fait caractéristique.

« Roi qui ne fait pas justice, ne devroit pas régner, ni chevaucher sur un cheval, ni parler avec la reine, ni manger pain sur nappe, ni encore moins porter armure. »

Enfin le Roi voulut que Rodrigue devînt le défenseur de celle qu'il avoit privée de son premier appui, et Ximène accepta la main teinte du sang de son père. Le nom de l'épouse du Cid est encore aujourd'hni, chez les Espagnols, l'emblême de la tendresse conjugale, inébranlable dans les peines et dans les dangers, à travers le cours entier d'une longue carrière. Rodrigue guerroyoit presque toute l'année sur les frontières, qu'il reculoit chaque jour; Ximène demeuroit seule dans le manoir que Don Diègue avoit conquis sur les Navarrois, et que le grand nom de Cid suffisoit pour garder. Le peuple castillan, dont Rodrigue défendoit le territoire contre les Maures et plaidoit la cause dans les Cortès, s'associoit aux douleurs de sa compagne. Ecoutons les paroles touchantes qu'un poète inconnu met dans la bouche de Ximène:

« Heureuse, disoit-elle, heureuse la simple villageoise! Nul ne songe à la priver de son bien, et si elle se trouve seule à son réveil, du moins, quand la nuit approche, elle pourra se reposer aux côtés de son mari; l'absence ne l'effraie pas; elle est courte et sans dangers. »

« Elle se réveille : ce n'est point un songe de batailles; c'est son enfant qui lui demande le sein. Elle sourit de le voir se rendormir bientôt, rassasié de nourriture et de caresses. Elle croit que son

village est tout l'univers; et sous un pauvre toit de chaume, elle ne porte point envie aux palais dorés, car l'or n'a jamais fait le bonheur. »

« Le dimanche vient : elle change son humble vêtement; elle tire sa robe de noces du coffre où elle est gardée; elle se pare d'un collier de corail, emblême de la liberté et de la joie de son âme. Elle va sur la place que réchauffent les rayons du soleil, et là, sa gaîté rustique la fait croire jeune jusques dans les jours de sa vieillesse. »

Le roi *Ferdinand* étoit mort, après avoir partagé ses Etats entre ses cinq enfans: Don *Sanche* eut la Castille, Don *Alphonse*, les Asturies et le Léon, Don *Garcia*, la Galice, Dona Elvira, la ville de *Toro*, et Dona *Urraca*, celle de *Zamora*. Bientôt ces princes se divisèrent; Don Sanche avoit pour lui du génie, un peuple accoutumé aux combats, et l'épée de Rodrigue. En peu d'années, il priva Don Garcia de ses Etats et de la liberté; il dépouilla Don Alphonse, et le força à chercher un asyle auprès du roi maure de Tolède; Toro tomba bientôt en son pouvoir; il ne restoit plus que Zamora qui n'eût pas arboré sa bannière. Don Sanche voulut essayer des négociations avant d'en venir à la force pour se faire ouvrir les portes de cette place. Il envoya le Cid proposer à Urraca des conditions honorables. Rodrigue n'accepta cette commission qu'avec répugnance; il avoit dans sa jeunesse fixé l'attention de la princesse, et obtenu d'elle quelques distinctions qui permettoient aux ennemis du Cid de le taxer d'ingratitude, lorsqu'il conspiroit à l'abaissement de l'infante. Quand le chevalier fut au pied des murs, Urraca parut elle-même entre les créneaux, et voici quelles paroles le *Romancero* met dans sa bouche:

« Loin d'ici ! Loin d'ici ! Rodrigue ! Loin d'ici, orgueilleux castillan ! Tu devrois te souvenir de ce bon temps passé, »

« Où tu fus armé chevalier près de l'autel de St.-Jaques ; quand mon père fut ton parain, et toi, Rodrigue, son filleul ; »

« Mon père te donna tes armes ; ma mère te donna ton cheval ; moi je te chaussai tes éperons d'or, pour que tu fusses plus hautement honoré. »

« J'ai même pensé à t'épouser ; mais mes péchés ne l'on pas permis ; tu as épousé Ximène Gomez, la fille du comte belliqueux. »

« Tu t'es bien marié, Rodrigue ; tu aurois pu le faire beaucoup mieux ; tu as laissé la fille d'un roi pour prendre celle d'un sujet. »

.... ...............................................

« Loin d'ici, loin d'ici, les miens, ceux de pied et ceux de cheval ! »

« Car du haut de cette grosse tour, on m'a lancé une flèche, et quoiqu'elle ne soit pas armée de fer, elle m'a traversé le cœur.... Maintenant, je ne trouve d'autre remède que de vivre dans une continuelle douleur. »

Le siège commença ; le bon droit étoit pour les guerriers de Zamora ; et les plus braves champions de l'Espagne ceignoient l'épée pour leur cause. Chaque jour voyoit entre les murs de la ville et le camp royal des défis et des combats partiels, tels que ceux dont nous allons rapporter le tableau :

« Le long des rives du Douro, chevauchent deux Zamorans ; leurs écharpes sont vertes, leurs chevaux alezans ; »

« Ils ont ceint de riches épées ; de fortes cuirasses couvrent leurs corps ; leurs boucliers devant leurs poitrines, de grosses lances dans leurs mains. »

« Ils portent des éperons brunis ; les freins de leurs coursiers sont ornés de plaques d'argent ; autant vous les voyez bien armés, autant ils sont disposés à bien faire. »

Deux Comtes de l'armée de Don Sanche s'offrent pour combattre nos aventuriers, dont l'un étoit le père de l'autre.

« Tandis que les Comtes s'arment, le père parle ainsi à son fils : Tournez-vous, mon fils, vers Zamore, vers Zamore et ses tourelles.

Voyez les dames et les demoiselles, comme elles sont attentives à nous regarder. »

« Mon fils, elles ne me regardent pas, moi, car je suis vieillard à cheveux blancs; elles vous regardent, vous, mon fils qui êtes jeune et vaillant. »

« Affermissez-vous sur vos étriers, saisissez votre lance dans vos mains, serrez votre bouclier devant votre poitrine, donnez des éperons à votre cheval. »

Mais bientôt la fortune change; Don Sanche tombe sous les coups d'un assassin. Les Grands du royaume, castillans et léonais, élisent pour leur monarque Don Alphonse, qui languissoit dans son exil de Tolède; le Cid ne s'opposa point à ce choix; mais il exigea qu'Alphonse se lavât, par un serment solennel, du soupçon d'avoir trempé dans le meurtre de son père. Alphonse s'enfuit de Tolède sur un cheval ferré à rebours pour déjouer la poursuite des Maures, qui ne pouvoient voir sans douleur un ôtage de cette importance s'échapper de leurs mains; il vint à Burgos, et Rodrigue, avant de lui baiser la main, lui fit prêter le serment dans des termes qui méritent d'être rapportés.

« Dans Sainte-Gadéa de Burgos, où les gentilshomme prêtent serment, là Rodrigue exige le serment du nouveau roi de Castille. »

« Ce serment étoit si terrible qu'il causoit à tous de l'effroi; on le prêtoit sur un épieu de fer et sur une arbalète de bois. »

« Que des paysans te tuent, Alphonse, des paysans et non des gentilshommes; qu'ils soient des Asturies d'Oviédo, et non point des Castillans; »

« Qu'ils te tuent avec des épieux, et non pas avec des lances ni des dards; avec des couteaux à manche de corne, non pas avec des poignards dorés! »

« Qu'ils portent des chaussures de cordes et non des brodequins lacés, des manteaux de laine grossière et non des étoffes de brocard, »

« Des chemises de toile d'étoupe, et non de toile de Hollande! Qu'ils arrivent montés sur des ânes, et non sur des mules ou des chevaux. »

« Qu'ils tiennent en main des rênes de cordes, et non de cuir doré! Qu'ils t'égorgent dans un sillon et non dans une maison de campagne, ni dans une village! »

« Qu'enfin ils t'arrachent le cœur par le côté gauche, si tu ne dis pas la vérité sur ce que nous te demandons : As-tu contribué ou consenti à la mort de ton frère? »

On ne s'étonnera pas qu'Alphonse conservât contre le Cid un vif et profond ressentiment; ce vassal trop puissant, ce conseiller trop renommé gênoit le roi dans ses entreprises. Alphonse vouloit attaquer Cuenca; Rodrigue trouva le projet intempestif : « Vous êtes nouveau, roi Alphonse, vous êtes nouveau dans le gouvernement; avant « d'entreprendre des conquêtes, songez à pacifier vos terres. » Un autre conseiller vint à l'appui du monarque : c'étoit un religieux, et le Cid se crut en droit de traiter légèrement son opinion sur les affaires militaires.

« Qui vous a placé, » dit le Cid, « qui vous a placé dans le conseil de guerre, frère respectable, dont le froc s'accorde mal avec vos prétentions? »

« Montez à l'autel, et priez Dieu de nous donner la victoire; Moïse n'auroit pas vaincu, si Aaron n'avoit point prié. »

« Portez votre chape au chœur, et laissez moi porter mon pennon à la frontière; laissez aussi le roi régler sa maison avant d'aller troubler celle d'autrui. »

« Pour moi, ni mon amour, ni mes plaintes ne me rendront moins entreprenant; on voit plus souvent à mes côtés ma *Tizona* (1) que ma Ximène. »

—« Je suis un homme, » dit *Bermudo*, « qui, avant d'*entrer dans la religion*, s'il n'a pas vaincu des rois maures, a du moins engendré qui les a vaincus. »

« Maintenant encore, au lieu de capuce, si l'occasion s'en présente, je couvrirai ma tête d'un casque, et je donnerai des éperons à mon cheval! »

« Le comte de Onate vint à passer, dans ce moment, conduisant avec lui sa femme; le roi, pour faire trêve à ces discours, courut l'accompagner jusqu'à la porte. »

(1) L'une de ses deux épées; l'autre étoit appelée *la Colada*.

Bientôt Alphonse bannit le Cid de tous ses domaines; mais le héros grandit encore quand il fut livré à ses seules forces. Il fit pour son propre compte la guerre aux Maures, leur enleva plusieurs forteresses qu'il céda généreusement à Don Alphonse, et vint enfin mettre le siège devant Valence, où s'étoit réfugié le roi de Tolède, dépouillé par les armes castillanes de sa première capitale. L'entreprise sembloit au-dessus des forces du capitaine d'un simple corps de volontaires; mais ce capitaine inspiroit aux siens une confiance sans bornes, et, déjà rassasié de gloire, Rodrigue envisageoit avec sang-froid toutes les chances des combats. Voici en quels termes le poète lui fait prendre congé de Ximène, en marchant à l'assaut, d'où il devoit rapporter une couronne.

Si frappé de blessures mortelles, je demeure étendu sur le champ de bataille, conduisez mon corps, ma Ximène, à Saint-Pierre de Cardena. »

« Puissiez-vous faire bonne route, et creuser ma fosse au pied de l'autel de Saint-Jacques, notre protecteur dans les combats! »

« Ne permettez point qu'on me pleure, de peur que nos bons soldats, voyant que mon bras leur manque, ne s'alarment, et n'abandonnent mes terres. »

« Que les Maures ne puissent reconnoître aucune foiblesse dans votre sein! Mais faites que l'on crie, *aux armes*! et voilà mes obsèques célébrées! »

« Que la *Tizona* qui arme cette main droite que voici, ne perde jamais rien de son droit, et ne tombe pas aux mains d'une femme (1); »

« Et si Dieu permettoit que mon cheval, *Babieca*, revînt sans son seigneur, et qu'il appelât à votre porte, »

« Ouvrez-lui, et caressez-le; donnez-lui ration entière; car celui qui sert un bon seigneur attend de lui bonne récompense. »

(1) Son fils unique, Don Diégo Ruiz, avoit été tué sous les murs de Consuegra; et le Cid n'avoit plus que deux filles.

« Mettez-moi de votre main mon corselet, mon gorgerin, mes brassards, mon casque et mes gantelets; donnez-moi mon écu, ma lance et mes éperons.

« Voilà le jour qui va paroître, et les Maures me pressent; donnez-moi votre bénédiction, et restez sous la sauve-garde de Dieu! »

Rodrigue de *Vivar*, maître de Valence et de son riche territoire, avoit l'autorité et l'indépendance d'un roi, sans en porter le titre, qu'il ne convoitoit point. Deux jeunes seigneurs du plus haut rang, les comtes de *Carrion*, demandèrent en mariage les deux filles du Cid, Dona *Elvire* et Dona *Sol*. Ce ne fut qu'à regret, et pour satisfaire aux instances d'Alphonse, avec lequel il s'étoit réconcilié, que le Cid accueilloit les prétentions des deux Comtes. Il eut bientôt sujet de suspecter leur courage. Un des lions gardés dans le château de Valence s'échappa de sa loge, et entra dans la salle du festin. Les deux frères s'enfuient et se cachent; *Bermudo*, le neveu chéri du Cid, met l'épée à la main; mais Rodrigue se lève, désarmé :

« Le Cid dit une parole, et comme par miracle, le lion s'en vint à lui, traînant humblement sa queue. »

« Le Cid le remercia, jeta ses bras autour de son cou, et le reconduisit à la loge en lui faisant mille caresses. »

« Les soldats du Cid demeurent stupéfaits en voyant ce qu'ils n'auroient osé penser, que tous deux étoient *lions*, mais que Rodrigue étoit le plus terrible. »

Peu de temps après, les Comtes partent pour Corrion avec leurs épouses. Arrivés dans une forêt, sur les rives du Tormès, ils dépouillent les filles du Cid de leurs vêtemens, les accablent des traitemens les plus barbares, et les laissent enchaînées à des arbres, loin de toute habitation. *Ordono*, leur parent, qui, par ordre du Cid, suivoit leurs pas, sous le vêtement d'un pélerin, accourt

aux cris des malheureuses jeunes femmes, et les ramène à leur père. Le Cid ne daigna pas punir lui-même cet outrage. Son neveu Bermudo en poursuivit la réparation. Les comtes de Carrion fuirent devant lui. Le *Romancero* met dans la bouche du champion de l'honneur castillan ces paroles remarquables :

« Ne fuyez point, Comtes perfides ! La fuite ne vous servira de rien... La vengeance devient un aigle quand l'injustice est un vautour. »

« Un homme seul court sur vos traces .... Ne fuyez-pas, faites-le fuir .... Mais le bon droit est un géant accompagné de mille épées. »

Peu de temps après, les coupables furent cités devant les Cortès du royaume, et contraints d'accepter le combat en champ clos. *Bermudo*, *Antolinez* et *Bustos* soutinrent pour le Cid le défi contre ses adversaires, les renversèrent de cheval, les désarmèrent et les forcèrent à demander une vie que, d'après les lois du temps, ils ne pouvoient plus traîner que dans la pauvreté, l'exil et l'infamie. Les filles du Cid furent aussitôt recherchées en mariage par des princes du sang royal de Navarre et d'Aragon ; et Rodrigue reconquit ses deux fameuses épées, la *Colada* et la *Tizona*, qu'il avoit eu l'imprudente générosité de céder à ses indignes gendres. « Il les retrouva, » dit le poète, « bien dorées au dehors, bien affamées au dedans. » Mais, bientôt il leur fit voir d'autres combats.

Les Maures ne pouvoient se résigner à laisser leurs ennemis maîtres paisibles de la belle Valence. Retirés au midi du Xucar, ils revenoient chaque année inquiéter les vassaux du Cid par des incursions rapides et de petits combats. On vit sans doute se renouveler plus d'une fois dans les jardins enchantés qui entourent Valence, des scènes pareilles à celles que le poète espagnol peint de couleurs fantastiques :

« Voyez-le, voyez-le venir, le Maure, courant sur la chaussée, cavalier lestement armé, monté sur une jument brune; »

« Des brodequins de maroquin, des éperons d'or à ses pieds, une *targe* (1) devant sa poitrine, et une *zagaye* (2) dans sa main. »

« Il s'arrête à contempler Valence, Valence ceinte de hautes murailles : O Valence, ô Valence, puisse le feu des enfers te dévorer! »

« N'appartenois-tu pas aux miens avant d'être gagnée par les chrétiens? Mais si ma lance ne me trompe point, aux Maures tu seras rendue. »

Au reste, tant que le Cid vécut, sa conquête ne courut aucun danger sérieux; à peine eut-il fermé les yeux qu'elle tomba au pouvoir des farouches *Almoravides* (3). Le *Romancero* nous introduit auprès du lit de mort de Rodrigue et nous fait entendre les paroles graves et solennelles du dernier adieu qu'il adresse à ses amis.

« Je sais bien, mes bons amis, que dans une séparation si dure, vous n'avez nul motif de joie, et que vous avez mille motifs de douleur. »

« Mais montrez que vous avez profité de mes enseignemens contre les adversités que le temps amène à sa suite; car vaincre la fortune est plus que vaincre cent royaumes. »

« Ma mère m'a enfanté mortel; et puisque j'aurois pu mourir sur l'heure, ce que le ciel vous a donné par grâce, pourriez-vous en exiger la prolongation comme un droit? »

« Je ne meurs pas en terre étrangère, mais je meurs sur ma propre terre; et d'ailleurs, puisqu'elle est terre, n'est-elle pas le véritable héritage d'un mourant? »

« Je ne m'afflige point de me voir mourir; car si cette vie est un exil, lorsque nous marchons vers la mort, nous retournons à notre patrie. »

La génération qui avoit vu combattre Rodrigue ne dé-

(1) *Adarga*, bouclier rond.

(2) *Azagaya*, javeline.

(3) *El Morabeth*, tribu sortie du Zahra, et qui, vers la fin du onzième siècle, arrêta, pour quelque temps, les rapides progrès de la puissance castillane.

posoit point encore les armes qnand *Alphonse le guerrier*, roi d'Aragon, mourut sans postérité masculine (1). Son successeur immédiat étoit l'infant Don *Ramire*, qui avoit pris l'habit monastique. Les *Ricos hombres* (2) qui disposoient de la couronne, ne s'arrêtèrent pas à cette considération ; leurs députés vont tirer Ramire de son cloître.

« *Deo gratias*, révérends pères : donnez-nous le moine Ramire ; car son frère, le roi Alphonse, est mort sans laisser de fils. »

« Les Navarrois et Aragonais ont parmi eux de *petits hommes*, qui, s'il n'est pas de sang royal, ne savent supporter aucun chef. »

« Chacun prétend maintenant au trône, et Ramire fera meilleur service à Dieu en pacifiant ses royaumes qu'en demeurant *moine béni*. »

Ce n'étoit pas une tâche facile que le gouvernement de l'Aragon, à une époque où les fréquentes hostilités des rois de Castille, des comtes de Catalogne, l'indépendance turbulente des Grands, et le voisinage dangereux des Maures, encore maîtres de Saragosse, tenoient la nation et son roi sous la tente, pendant une partie de chaque année. Mais le début de Ramire fut de nature à en imposer à tous les ennemis de sa couronne. Il part de Huesca sa capitale, pour aller combattre l'ennemi de la foi dont il avoit été l'humble lévite.

« En montant sur son cheval, après avoir ceint son épée, il la tira du fourreau, et parla de cette manière : « Si cette épée doit avoir « pour fourreau la poitrine sanglante de l'ennemi, qu'elle vienne nue « dans ma main, ce sera moins de temps perdu ! »

« Les rênes et l'écu ne peuvent être dirigés par une seule main ; « pour que l'un ne gêne pas les autres, partageons en le maniement ! »

« Il prit la bride entre ses dents, serra l'écu contre sa poitrine, et s'élança au combat, répandant partout la terreur. »

(1) En 1134.

(2) *Hommes riches* ; magnats ou grands.

Nous rentrons dans la Castille, cette terre favorite de la poésie populaire espagnole. L'esprit du Cid vivoit encore dans ses successeurs. Serviteurs zélés de leurs rois dans toutes les entreprises légitimes pour lesquelles ces princes réclamoient leur concours, ils résistoient avec fermeté, souvent même avec violence, à tout ce qui leur sembloit une usurpation sur leurs franchises. La noblesse réclamoit surtout le privilège de se taxer elle-même, de n'offrir au souverain que des dons *volontaires* (1); elle abhorroit toute idée de *tribut* (2). Alphonse voulut lever, sur chaque gentilhomme, une contribution de cinq maravédis. « De trois mille qui étoient venus aux Cortès, il n'en resta, » dit le vieux poète, « que trois. » Les autres se réunirent dans la plaine de la Glera, devant Burgos, et là :

« Le tribut que le roi demande, ils l'ont attaché au bout de leurs lances, et ils lui envoient dire que le tribut est préparé, qu'il peut mander ses collecteurs, que sur le champ tout leur sera payé; »

« Mais que s'il venoit en personne, rien ne lui seroit remis; qu'il envoyât de préférence ceux qui lui avoient donné ce conseil...... »

« Le bien de la liberté, aucun prix ne sauroit le payer. »

*Alphonse* fut obligé de céder, et pourtant c'étoit ce brave monarque qui avoit rétabli à la bataille de *Las Navas de Tolosa* l'honneur des armes castillanes, flétri par la défaite d'*Alarcos*. Les Maures ne se remirent pas de la terreur que la victoire d'*Alphonse* leur avoit inspirée. *Saint-Ferdinand* descendit, avec ses milices intrépides, dans les riches vallées de l'Andalousie. Tout plia devant lui; et bientôt, à l'exception du royaume de Grenade et

(1) *Donativos.*

(2) *Pechos.*

de la citadelle de Gibraltar, l'ancien empire des califes de Cordoue fut de nouveau réuni tout entier sous le pouvoir de princes chrétiens. Les Maures industrieux et policés de l'Andalousie tombèrent par milliers sous les coups des Castillans ; ceux qui survécurent à la ruine de leurs institutions nationales, furent arrachés aux champs de leurs pères et relégués en Afrique, ou transportés dans les provinces intérieures de l'Espagne pour y subir toutes les rigueurs de la condition de tributaires (1). Il ne demeura dans l'Andalousie castillane d'autres mahométans que des esclaves domestiques, auxquels, par une précaution barbare, on faisoit porter des chaînes, ou des colliers de fer. Voici une peinture frappante de la ruine d'une de ces villes musulmanes qui, pour la plupart, sont maintenant remplacées par de chétives bourgades.

« La voilà renversée par terre, cette *Alcala des Ganzules* (2) renversée par le saint roi Ferdinand, le jour de St. Pierre, un lundi. »

« Les chapiteaux d'argent qui couronnoient orgueilleusement ses palais, maintenant, gisant sur un sol enflammé, se fondent dans le vaste incendie. »

« Son *alcaçar* (3), sa mosquée, ses bains, vomissent des tourbillons de flammes soufrées ; les armes des chrétiens reluisent à leur clarté. »

« Quand son *Alcayde*, *Muley*, (4) découvre le roi de Castille, du haut d'une tour déjà ruinée, qui se fend et croule de toutes parts, »

« Il s'écrie : « Arrive, chrétien, saccage, brûle, détruis ! Puisque tu as vaincu la tribu qui couvroit le monde de sang ! »

« Tu traînes en esclavage les Ganzules, l'honneur et la lumière de notre Andalousie ; et je t'assure que Grenade ne résisteroit pas à un an de siège. »

(1) *Mudexares.*
(2) La *citadelle* des *Ganzules*, tribu musulmane du midi de l'Andalousie.
(3) Château.
(4) Gouverneur.

Parmi les chevaliers espagnols qui se distinguèrent le plus dans cette guerre, nous ne saurions omettre le nom de *Garcia Perez de Vargas*. On le vit, pendant le siège de Séville, aller relever, du milieu d'un groupe de cavaliers maures, une écharpe de toile que sa maîtresse lui avoit brodée, et qu'il avoit laissé tomber dans une marche précipitée. C'est peut-être grâce à cet exploit d'une galanterie romanesque et follement téméraire, que Garcia Perez doit la conservation de sa mémoire, au milieu de tant de gloires contemporaines qui ont péri.

Séville fut la résidence favorite des premiers successeurs de St.-Ferdinand, jusqu'à *Pierre*, auquel les Français ont donné le surnom de *Cruel*, et les Espagnols celui de *Justicier*. Ce prince étoit né dans un temps de désordres, au milieu d'une nation que mille tyrans subalternes, tantôt déchiroient par leurs désordres, et tantôt opprimoient par leur union. Don Pèdre s'irrita contre un mal que ses prédécesseurs s'étoient contentés de déplorer. Il parvint, par de sanglantes exécutions, à établir dans l'administration de ses vastes Etats une régularité jusqu'alors inconnue. Il fit goûter aux bourgeois et aux paysans une sécurité, et même une portion de liberté politique, dont ils avoient eu précédemment le droit plutôt que la possession. Mais des passions indomptables lui firent commettre, dans sa résidence royale, des excès aussi graves que ceux qu'il punissoit avec tant de rigueur chez les autres, et ensanglanter son propre palais par des meurtres qui ont flétri sa mémoire d'une juste et éternelle réprobation.

Des victimes de Don Pèdre, la plus touchante et la

plus regrettée fut Dona Blanche de Bourbon, reine de Castille. Elle n'avoit que quinze ans quand Don Pèdre l'épousa en 1353. Peu de jours après, il la bannit de sa présence, et l'enferma dans le château de Medina. Le *Romancero* fait tenir à cette malheureuse princesse un langage capable de réveiller parmi nous l'attendrissement qu'il inspira aux contemporains de Blanche.

« Dona Blanca est dans Sidonia, contant son histoire amère ; elle la conte à une dame âgée qui lui tient compagnie dans sa prison. »

« Je suis, » dit-elle, « du sang de Bourbon, belle-sœur du Dauphin (1) Charles, et le roi de la fleur de lys porte en son écu mes armes. »

« De France, je viens en Castille........ « Que n'ai-je jamais quitté la France.... ! Au moment où je l'ai quittée, pourquoi mon âme n'a-t-elle pas quitté mon corps ! »

« Don Pèdre m'a donné le *oui* et ne m'a pas donné son cœur ; un roi dont la parole est trompeuse, quel mal craindra-t-il de commettre ? »

« J'ai pris possession de sa main, mais je ne l'ai pas prise de son âme ; il l'avoit déjà donnée à une autre dame plus heureuse. »

« Je me suis mariée un jour de mauvais augure ; c'étoit un mardi matin ; et dès le mercredi, le veuvage est venu frapper mon lit et mon espérance. »

« J'ai donné à Don Pèdre une écharpe, semée de mille diamans, pensant enlacer avec elle ce qu'enlace un coupable amour. »

« Don Maria l'a reçue en don..... Elle obtient tout ce qu'elle demande ; elle l'a remise à un enchanteur, du sang des Hébreux nos ennemis. »

« Celui-ci a donné la forme de couleuvres à ce qui étoit des gages de mon âme (2) ; et c'est ainsi qu'en un instant s'évanouirent et mon bonheur et mon espoir. »

Dona Maria de Padilla ne borna pas là son indigne triomphe ; elle demanda le sang de sa malheureuse rivale.

(1) Charles, dauphin de France, depuis Charles V ; il avoit épousé Jeanne, fille du duc de Bourbon.

(2) Sans doute des emblêmes de tendresse brodés sur cette écharpe.

Don Pèdre le lui promet en termes mystérieux, qui inspirent une terreur secrète.

« Pour mieux montrer tout mon mépris à Dona Blanca de Bourbon, j'envoie à Medina Sidonia l'ordre qu'elle me brode un pennon : »

« La couleur sera de son sang, le travail sera de ses larmes. Ce pennon, Dona Maria, je le lui ferai broder pour vous. »

« Le roi appelle Inigo Ortiz, un chevalier excellent : il lui ordonne d'aller à Medina pour donner fin à tel labeur. »

« Inigo Ortiz répondit : « Cela je ne le ferai pas, moi ! Celui qui donne la mort à sa dame rend infâme son seigneur. »

« Le roi, irrité de ce refus, entra dans sa chambre, et y fit entrer un arbalétrier portant une masse d'armes. »

« Celui-là s'en vint à la reine, et la trouva en oraison. Quand elle vit l'arbalétrier, elle vit sa triste mort....... »

« Mon ami, dit la reine, je vous pardonne ma mort. »

« Si le roi mon seigneur l'ordonne, que sa volonté s'accomplisse ; ne me refusez pas confession..... Non... Eh bien, je demande à Dieu pardon. »

« Ses larmes et ses gémissemens attendrirent le massier. La reine d'une voix foible est tremblante commença à parler ainsi : »

« O France ma noble patrie ! O mon généreux sang de Bourbon ! Aujourd'hui j'accomplis mes dix-sept ans ; je meurs en commençant la dix-huitième. »

« Le roi ne m'a point connue ; je m'en vais avec les vierges. Castille, dis, que t'ai-je fait ? je ne t'ai point fait trahison. »

« Les couronnes que tu m'as données sont de sang et de soupirs ; mais j'en aurai dans le ciel une qui sera de plus de valeur..... »

Le sang de Blanche de Bourbon fut bientôt vengé : l'épée de Duguesclin et les drapeaux de Charles V mirent Don Henri de Trastamara snr le trône de Castille. Don Pèdre se releva de sa chute ; mais ce ne fut que pour tomber de nouveau, et sous les coups de son propre frère.

« Aux pieds de Don Enrique, gît mort le roi Don Pedro, abattu bien moins par la vaillance de son frère que par la volonté du ciel. Enrique pose son pied sur le cou de Pèdre, pour enfoncer son poignard dans son sein ; car la mort même le rassure à peine contre cet invincible corps. »

« Les deux frères avoient combattu ; ils avoient combattu de telle sorte que le survivant auroit été un Caïn si le mort ne l'avoit été. »

« Les uns trouvent cette action juste ; d'autres s'écrient qu'elle est coupable. Un roi, disent-ils, n'est point cruel s'il est né dans un temps où il faille l'être. Ce n'est point raison que le vulgaire mette en cause son souverain, pour discuter avec lui, si des actes d'une haute importance ont été bien ou mal faits ........ ; mais l'affection et la justice toujours meurent avec le mort. »

On voit que dans tous les cœurs castillans il restoit de vives et profondes sympathies pour le roi qui, malgré ses crimes, avoit été populaire à bon droit. La mort de Dona Maria de Padilla, dont la tendresse étoit sincère, et que la douleur conduisit promptement au tombeau, n'inspira pas moins de compassion. Le poète inconnu trace un tableau touchant de ses derniers momens ; il nous la montre succombant à son désespoir, « ses beaux yeux se couvrant de mort, d'amour, de silence, et de sommeil. »

Henri de Trastamara ne fut guère considéré que comme un usurpateur heureux, mais ses héritiers obtinrent l'amour et la confiance de leurs peuples. Don *Juan*, premier du nom, se trouvoit, après la perte d'une bataille, en danger de tomber dans les mains des vainqueurs. Son cheval étoit tué ; un vieux chevalier court à lui :

« Si l'ennemi a tué votre cheval, montez, roi, sur mon cheval ; si vous ne pouvez-vous tenir sur vos pieds, venez, je vous élèverai dans mes bras. »

« Mettez un pied sur l'étrier, et l'autre sur mes mains ; hâtez-vous, la presse devient plus grande ; laissez-moi mourir, conservez-vous ! »

« Il (le cheval) a la bouche délicate, conduisez-le avec précaution ; que la crainte ne vous trouble pas ; rendez lui les rênes, et piquez au large. »

« Ne pensez pas contracter aucune dette ; vous ne m'êtes nullement obligé ; voilà le tribut qu'à leurs rois doivent tous les sujets fidèles. »

« Et puisqu'il est certain que je le dois, jamais les Castillans ne diront, au déshonneur de mes cheveux blancs, que je vous ai abandonné sans vous payer, »

« Ni les dames de Castille, que j'ai laissé leurs nobles époux morts sur le champ de bataille, et que j'en suis sorti vivant. »

« Je vous recommande mon jeune *Diégo*; prenez soin de cet enfant; soyez son père et son protecteur; et à Dieu! puisse-t-il vous protéger vous-même! »

De tous les royaumes musulmans de l'Espagne, il ne restoit plus que Grenade; mais Grenade, agrandie et fortifiée, arrêta, pendant deux cent cinquante années, les progrès de la puissance castillane. Cette capitale comptoit trois cent mille habitans; elle avoit dans ses domaines soixante et dix villes murées, et un beaucoup plus grand nombre de châteaux, construits, pour la plupart, dans des situations presqu'inaccessibles. Ses rois entretenoient des relations étroites avec l'Afrique, et offroient dans leurs Etats un asyle sûr à tous les Maures qui dédaignoient la condition de vassaux opprimés sous le sceptre de l'Aragon et de la Castille. Inférieurs aux Espagnols dans les batailles rangées, et moins habiles qu'eux à prendre les villes par des sièges réguliers, les bandes arabes excelloient dans la guerre d'incursions et de surprises; elles se défendoient, d'ailleurs, derrière leurs murailles, avec la plus grande intrépidité. Les Maures d'Almérie envahirent plus d'une fois le royaume de Murcie; ceux de Ronda et de Malaga (qui formoient, suivant l'expression hardie d'un historien castillan, l'*aîle droite du vautour musulman*), dirigeoient leurs attaques sur la riche plaine d'Utrera, les terres de Medina-Sidonia, apanage des *Guzman*, et les domaines d'Arcos, où combattoit, de génération en génération, la famille illustre des *Ponce de Léon*. Les

bandes mahométanes rentroient dans la *Montagne rouge* et la *Serrania* de *Ronda*, chassant devant elles, en longues files, les troupeaux et les esclaves, fruits de leur expédition ; et cette étrange caravane passoit quelquefois au pied du rocher de Gibraltar, dont la garnison chrétienne frémissoit à cette vue d'une impuissante fureur. Les *Alcaydes* de *Loja* dévastoient les beaux jardins de *Lucena*, mal protégés par le *château des Damoiseaux*. Les rois de Grenade prenoient souvent eux-mêmes le commandement de leurs troupes, et se dirigeoient de préférence vers les terres opulentes de l'évêché de Jaën.

« Par cette porte d'Elvire, sort une grande troupe à cheval, une foule de nobles Maures montés sur des jumens noires ; »

« Une forêt de lances dans leurs mains, un mur de boucliers étincelans, des manteaux verts, des soubrevestcs écarlates ; »

« Des panaches gracieusement ondoyans, des aigrettes brillantes, des brodequins richement ornés, des étoffes de velours brodé ; »

« Des éperons d'or par milliers, des étriers d'argent fin. Tous sont guerriers pleins de valeur, experts dans la science des combats. »

« Un nuage de poussière annonçoit l'approche des infidèles. Déjà le tambour bat dans Andujar ; déjà les signaux s'allument autour d'Ubeda ; et, de Jaën, je vois sortir quatre cents gentilshommes ; tous sont jeunes, pleins d'honneur, et la plupart sont amoureux. Ils n'ont voulu pour capitaine que l'évêque Don Gonzalo. En avant, cavaliers, s'écrie-t-il, car ils m'enlèvent mon bétail ! Tous ont juré à leurs maîtresses de lui donner en revenant un esclave maure ; et celui qui a belle amie, lui en promet quatre pour sa part. »

L'heure fatale de Grenade sonna quand Ferdinand et Isabelle unirent, par des liens étroits, les couronnes, jusqu'alors rivales, d'Aragon et de Castille. La ruine de la capitale musulmane fut avancée par des guerres civiles ; les Maures eurent la folie de se diviser au moment où leurs éternels ennemis se donnoient la main pour les attaquer sans relâche. *Abou-Abdallah*, plus connu sous

le nom de *Boabdil*, ou « du jeune roi (1) » de Grenade, écoutant les conseils d'une basse jalousie, fit décapiter les chefs de la tribu la plus noble et la plus valeureuse entre tous les siens, les célèbres Abencerrages. Voici de quelle manière une chanson mauresque traduite en castillan, peint le deuil dont Grenade se couvrit à cette nouvelle :

« Dans les tours de l'Alhambra de grands cris retentissent ; dans la cité de Grenade des gémissemens résonnent de toutes parts ; »

« Car sans aucun motif, le roi a fait décapiter en un seul jour trente six Abencerrages, nobles de grande bravoure............ que les Zégris et les Goméles (2) accusoient de trahison........ »

« Toutes les dames les pleuroient, toutes celles que renferme Grenade ; des fenêtres et des façades des maisons tombent des draperies de deuil. »

La première conquête des Castillans dans le royaume de Grenade fut Alhama ; Don Rodrigue Ponce de Léon l'enleva par surprise en 1483. Le poète arabe a consacré au souvenir de cette journée, funeste pour sa nation, une élégie qu'un siècle après la prise de Grenade, les musulmans de cette ville ne pouvoient entendre sans verser sur leurs chaînes des larmes de fureur ; le gouverneur espagnol défendit, sous peine de la vie, de la chanter en public. Nous n'osons espérer qu'on retrouve dans cette foible copie de la traduction castillane aucune trace des beautés dont étinceloit sans doute la composition originale.

« Le roi maure se promenoit dans la cité de Grenade, depuis la porte d'Elvire jusqu'à celle de Vivarrambla ; »

« Des lettres lui sont remises ; elles lui annoncent la perte d'Alhama. Il jette les lettres à terre, et maltraite le messager. »

(1) *El Chico*.

(2) Mercenaires musulmans levés en Afrique.

« Il descend de sa mule et monte sur un cheval; il traverse le Zacatin, et remonte à l'Alhambra. »

« Quand il arrive à l'Alhambra, au même instant il ordonne que l'on sonne les trompettes, que l'on sonne les clairons d'argent; »

« Et que les tambours de guerre appellent aux armes en toute hâte, afin que les Maures les entendent, ceux de la ville et de la vallée. »

« Les Maures qui entendent le son précurseur des sanglans combats, un à un, deux à deux, se rassemblent en une grande armée. »

« Ici parle un vieux Maure; de cette manière il parle: » — « Pourquoi nous appelles-tu, roi? Pourquoi cette convocation? »

« Il faut vous annoncer, mes amis, une nouvelle malheureuse; comment les chrétiens par une attaque hardie, nous ont enlevé Alhama. »

« Ici parle un Alfaqui (1) à la barbe longue et blanche: Tu l'as bien merité, bon roi, bon roi, tu l'as bien mérité! »

« Tu as fait périr les Abencerrages, qui étoient la fleur de Grenade; tu as accueilli des aventuriers (2) de Cordoue la renommée. »

—« Maure gouverneur, Maure gouverneur, guerrier à la longue barbe, le roi ordonne qu'on te charge de lourdes chaînes, pour la perte d'Alhama, »

« Et que l'on te tranche la tête pour l'arborer sur l'Alhambra, afin que l'exemple de ton châtiment fasse trembler ceux qui le verront........... »

« ............. La perte d'Alhama, » répond-il, « me déchire l'âme de douleur. Si le roi a perdu sa ville j'ai perdu mon honneur et ma réputation. »

« J'ai perdu une fille vierge, qui étoit la fleur de Grenade; celui qui la retient captive, se nomme marquis de Cadiz (3); »

« Je lui ai envoyé cent doublons pour sa rançon; il ne daigne point les accepter; la réponse que l'on me donne c'est que ma fille est déjà chrétienne, »

« Et qu'on lui a donné pour nom Dona Maria d'Alhama; le nom qu'elle avoit parmi nous est Fatime la Mauresque. »

(1) Ministre de la religion.

(2) Abou-Abdallah avoit reçu d'Isabelle-la-Catholique quelques auxiliaires castillans, auxquels il confioit sa garde contre les tentatives fréquentes que ses propres sujets faisoient pour le renverser.

(3) Don Rodrigue Ponce de Léon, *marquis-duc* de Cadiz.

Grenade conquise, les montagnards des Alpuxarres firent d'abord leur soumission à la reine Isabelle. Mais, au mépris des sages et généreuses recommandations de cette princesse, les gouverneurs espagnols poussèrent, par d'indignes traitemens, à la rebellion une population martiale, attachée avec enthousiasme à la foi de ses ancêtres, à l'honneur de sa nation. Pour appaiser cette première insurrection, (prélude de celle qui, sous Philippe II, ravagea l'Andalousie), Don Alonzo de Aguilar et quelques autres chevaliers de renom furent envoyés avec un nombre insuffisant de soldats. Don Alonzo fut tué, et son cadavre rapporté dans la demeure du chef des Maures :

« Il étoit pleuré par une captive, une captive chrétienne, qui l'avoit nourri de son lait quand il reposoit dans son berceau. »

« Aux paroles qu'elle proféroit, il n'étoit pas une seule femme Maure qui ne versât des larmes : »

« Don Alonzo, Don Alonzo, que Dieu ait pitié de ton âme, puis-« que les Maures t'ont tué, les Maures des Alpuxarres. »

Cette campagne, courte mais sanglante, coûta la vie au brave Sayavedra dont la rencontre avec un renégat, son ancien esclave, est peinte dans le *Romancero* d'une vive et pittoresque.

« Rivière verte, rivière verte (1), aujourd'hui tes flots sont teints de sang ; entre toi et la montagne rouge (2) mille cavaliers ont péri. »

« Là périrent comtes et ducs, seigneurs de grande vaillance ; là mourut *Urdiales*, homme de bravoure et de renom. »

« Sayavedra s'en va fuyant, par un sentier qui gravit la montagne. Derrière lui court un renégat qui l'avoit bien reconnu. »

« Avec des cris sauvages, il lui adressoit ces paroles : « Rends-toi, rends-toi, Sayavedra, car je t'ai bien reconnu. »

(1) Le *Rio-verde*, qui baigne les murs de Ronda.

(2) La *Sierra bermeja*, entre Malaga et Gibraltar.

« Je t'ai vu souvent *jouer aux cannes* (1) sur la place de Séville ; je connoissois bien tes parens, et ta femme Dona Elvire. »

« Sept ans j'ai été ton captif, et tu m'as donné mauvaise vie.... Aujourd'hui tu seras le mien, ou je perdrai ici la vie. »

Nous regrettons de ne pouvoir citer encore les *romances* consacrés à la gloire de Fernando Perez del Pulgar, l'un des aventuriers les plus intrépides et les plus heureux du camp d'Isabelle. Pendant le siège de Grenade, il profita d'une nuit obscure pour se glisser, par le lit d'un torrent, dans l'enceinte de la place; il courut à la grande mosquée, et cloua de son poignard aux portes du temple des payens une inscription portant en gros caractère, *Ave Maria*. Il vouloit encore mettre le feu à l'*alcayceria* (2), mais la torche de son écuyer s'étoit consumée dans le trajet à travers les longues rues de Grenade. « Les descendans de Pulgar obtinrent, » dit le vieux auteur, « le glorieux privilège d'être enterrés dans la cathédrale de Grenade ; et lui, tant qu'il vécut, put entrer au chœur et chanter aux offices, revêtu de son manteau et ceint de sa bonne épée. »

Les grands changemens que produisirent en Espagne les règnes de Charles V et de Philippe II devoient amener le discrédit du genre tout à la fois élevé et primitif des *romances*. On cessa peu à peu d'en écrire; cependant la lyre populaire castillane retrouva encore quelques sons pour déplorer la défaite de Don Sébastien en Afrique, et la mort glorieuse de ce Roi. Il étoit juste

(1) Ce jeu consiste à se lancer des javelots de roseau sans fer, c'est le *djérid* des Arabes.

(2) Le bazar.

que les derniers accens de cette poésie chevaleresque fussent dédiés au prince avec qui s'éteignit la dernière étincelle de l'esprit des croisades. Aussi aventureux, aussi brave, et moins heureux que les Bohémond et les Baudouins, Sébastien étoit mû par les mêmes passions que ces héros du onzième siècle; et si les politiques éclairés durent blâmer sévèrement son imprudence qui attira sur sa patrie la domination étrangère, avec un long cortège de malheurs, le peuple, dans son enthousiasme pour Don Sébastien, ne sut que célébrer sa dernière journée, par des éloges semblables à ceux que nous allons citer.

« Le roi Sébastien-le-Brave parcourut le champ de bataille; son glaive, son bras tout entier fument du sang de l'infidèle. »

« Sa personne royale est blessée, mais il n'est point fatigué de frapper; car dans un cœur si magnanime la fatigue ne peut trouver aucune place. »

Les *romances caballerescos*, ou ballades populaires romanesques de l'ancienne Espagne pourront être l'objet d'un examen à part.

---



# HISTOIRE.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN DANS L'ANTIQUITÉ; par Mr. RIO, Prof. d'histoire au Collège-Royal de Louis-le-Grand. *Paris*, T. I et II. 1829-1830.

L'auteur de cet essai a cru, en l'entreprenant, se conformer à l'esprit de notre siècle. Il observe avec raison que l'on commence à attacher autant et même plus d'importance à l'histoire intellectuelle des peuples qu'à leur histoire politique; qu'on veut connoître celle-ci, non plus uniquement pour elle-même, mais pour la lumière qu'elle peut jeter sur l'autre. C'est cette considération qui l'a fait entrer dans cette longue et difficile tâche d'un tableau des développemens de l'intelligence humaine dans l'antiquité. Quant à l'idée générale qui a présidé à son travail, elle est exprimée dans ce beau mot de Pascal qu'il a choisi pour épigraphe « Toute la suite des hommes, pendant tant de siècles doit être considérée, comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Ce point de vue élevé ouvre une magnifique perspective, et si l'auteur remplit ce qu'on doit en attendre, il aura bien mérité des lettres et de l'histoire. Mais l'ouvrage n'est point encore achevé; et il seroit prématuré d'en porter un jugement définitif. Le premier volume a été accueilli avec sévérité par quelques journaux : on a

été fondé, toutefois, à lui reprocher quelque chose de superficiel, de peu approfondi. Le second nous semble plus à l'abri de ce reproche, et mériter les encouragemens du public. En attendant que l'ouvrage soit complet, et nous permette d'en présenter un examen critique, nous essaierons, par quelques extraits, de donner une idée de la manière de l'auteur. Nous choisirons dans le premier volume, quelques pages du chapitre consacré aux Chinois. Mr. Rio, pour cette partie de son travail, a trouvé, sous sa main, dans les savantes recherches des orientalistes de Paris, des secours dont il a su profiter.

On sait quel grand rôle joue Confucius dans l'histoire des institutions chinoises. Commençons par le portrait de cet homme extraordinaire.

« Confucius, ce génie universel, que sous ce rapport j'appellerois volontiers le Platon de la Chine, éclaira pour long-temps la route que l'esprit humain y avoit à parcourir. Les livres sacrés qu'il recueillit et les ouvrages qu'il composa, fixèrent irrévocablement la destinée intellectuelle de sa patrie, qui rend encore aujourd'hui à ses descendans des honneurs presque divins, et il y a deux mille ans que sa doctrine a la gloire d'être associée à la législation d'un grand peuple. Il ne s'attendoit pas à exercer sur les âges futurs une si longue influence; il pleuroit en mourant de n'avoir pu faire revivre les maximes de l'antiquité. Sa vie fut traversée par les plus cruelles épreuves, et s'il obtint quelques rares applaudissemens, il fut souvent en butte à la persécution. Plus d'une fois il endura la faim et manqua d'asile. Alors il se comparoit à un chien qu'on a chassé du logis. « J'ai, » disoit-il,

« la fidélité de cet animal, et je suis traité comme lui. Mais que m'importe l'ingratitude des hommes? Elle ne m'empêchera pas de leur faire tout le bien qu'il dépendra de moi. » Cette résolution n'étoit pas l'effet d'une exaltation passagère; car aucun philosophe ne tendit jamais avec plus de persévérance vers ce but. C'étoit pour l'atteindre qu'il entroit dans tous les détails de l'économie rurale et de l'éducation des troupeaux, qu'il parcouroit les petits états de la Chine en rappelant à leurs devoirs respectifs les magistrats et les princes, dans des entretiens que ses disciples ont recueillis, et que l'on seroit tenté de prendre pour les dialogues de Mentor et d'Idoménée. Un instant il vit ses maximes pratiquées par un roi puissant qui l'avoit choisi pour son ministre, et qui, en faisant asseoir la philosophie sur le trône, réalisoit le vœu chimérique que Platon n'avoit pas encore formé. Ce bonheur de Confucius fut court. Il se consola en prêchant aux peuples les cinq vertus capitales, et en tournant les esprits vers le grand objet des cérémonies funèbres, dont il regardoit la pratique comme le témoignage le moins équivoque qu'on pût rendre à la dignité de l'homme, et comme le nœud final qui serroit indissolublement les liens de la société. Son âme dévorée de l'amour de ses semblables, s'élançoit hors des limites de sa patrie; il disoit qu'il se devoit à tous les hommes, parce que tous ne sont qu'une même famille, et il appeloit l'univers la Cité de Dieu, sept siècles avant que ce mot sortît du cœur de Marc-Aurèle. Pour connoître le but de sa vie entière, il suffiroit de savoir quel en fut le dernier acte. Après s'y être préparé par la retraite, le jeûne et la prière, il se fit suivre de ses disciples et les

conduisit hors de la ville, sur un de ces tertres antiques où l'on avoit coutume d'offrir des sacrifices. Après avoir placé sur un autel les livres sacrés qu'il venoit de rendre à leur pureté primitive, il se mit à genoux, remercia le ciel de lui avoir donné assez de forces pour terminer cette entreprise, et le pria de ne pas permettre qu'un aussi long travail fût inutile à ses concitoyens. »

« Il mourut dans un âge très-avancé, neuf ans avant la naissance de Socrate, et le tronc d'arbre que ses disciples plantèrent sur son tombeau est encore, à la Chine, un objet de vénération. »

Nous croyons qu'on lira avec plaisir la notice suivante sur le Chi-King, le plus précieux de ces livres sacrés restaurés par Confucius.

« Ce curieux monument renferme les poésies primitives de la Chine, et lui tient lieu d'épopée. Indépendamment de sa valeur intrinsèque, il est unique dans son genre, à cause des circonstances qui ont donné lieu à la réunion des petits poëmes dont il se compose. Ce n'est pas Confucius qui en est l'auteur; il a seulement fait un choix des chants populaires que les empereurs avoient recueillis en faisant la visite de leurs états, pour s'instruire des dispositions des peuples et des vicissitudes des mœurs. Quelques-unes de ces poésies remontent au-delà du dixième siècle avant notre ère, et sont contemporaines des psaumes de David et des cantiques de Salomon! « Il y en a, » dit un auteur chinois, « qui demandent comment s'est fait le Chi-King; je leur réponds : l'homme en naissant reçoit le calme du cœur; émues par les objets, ses affections se changent en désirs; le désir produit nécessaire-

ment la pensée ; la pensée pousse la parole ; la parole trop insuffisante, éclate en vifs soupirs, en plaintives exclamations, qui naturellement et malgré nous-mêmes, forment des sons cadencés, des chants pleins d'harmonie ; voilà comment fut composé le Chi-King ! »

« En effet, toutes les émotions que l'homme peut éprouver en présence de la nature, et dans ses relations sociales ou domestiques, toutes les vérités qu'il importe de lui inculquer pour régler ses rapports avec ses supérieurs et ses égaux, tous les sentimens d'amour ou de haine qui peuvent épanouir ou resserrer son cœur, y sont exprimés avec une simplicité charmante qui transporte le lecteur dans cet âge d'or non fabuleux, *où les saints du royaume du milieu convertissoient le dessous du ciel,* et parcouroient en chantant les palais, les villages et les moindres hameaux. On y trouve des odes, des panégyriques, des apothéoses, des cantiques funèbres, des satires contre les empereurs et contre leurs concubines ou leurs ministres, des idylles, des chants de guerre et de triomphe, et jusqu'à des chansons de table. L'élégie surtout y est portée à son plus haut point de perfection, et je doute qu'aucun peuple en ait autant varié le ton et le sujet ; son langage y est vrai, simple et pathétique, et souvent le retour de la pensée dominante dans des refrains réguliers, semble mettre à nu le siège de la douleur ; tantôt c'est une femme nouvellement mariée qui, malgré son bonheur, s'attriste en pensant à la maison paternelle, ou bien une jeune fille qui soupire après les douceurs du mariage, ou bien encore une épouse malheureuse ou répudiée, qui se plaint des procédés d'un mari inconstant ou brutal.

Tantôt c'est un débiteur du fisc qui envie le sort des arbres, qu'on n'accable point d'impôts, ou un partisan des mœurs antiques, qui gémit sur la désuétude où est tombé le deuil triennal, ou un pauvre exilé qui chante en gravissant une montagne de laquelle il espère découvrir le toit paternel. Tantôt c'est un poète qui s'afflige de la vétusté d'un arbre, à l'ombre duquel un prince populaire s'est reposé et a rendu la justice à ses sujets, ou qui pleure sur la mort de trois frères intéressans comme Nisus et Euryale, et enterrés vivans dans le tombeau d'un roi avec cent soixante et quatorze autres victimes. Mais ce sont surtout les élégies politiques qui étonnent par leur éloquence autant que par leur hardiesse : les lamentations d'un mandarin à la vue d'une cité royale, celles d'un sage découragé à la vue des misères des peuples, les reproches adressés aux auteurs de leurs maux, pourroient se comparer aux compositions analogues de David, de Job ou de Jérémie. C'est là qu'on bénit la mémoire des bons empereurs, et qu'on maudit celle des tyrans; c'est là que la voix du peuple est véritablement la voix de Dieu. »

« Ce recueil, dont je regrète de ne pouvoir donner ici une analyse plus complète, suffit pour nous faire apprécier le génie poétique de la nation chinoise, c'est-à-dire, des premiers développemens de son intelligence, surtout si nous rapprochons les poésies du même genre composées à une époque très-voisine de la fondation de la monarchie. Dès-lors les empereurs faisoient eux-mêmes des cantiques pour les sacrifices, et des chansons pour adoucir les travaux des cultivateurs. »

« Une foule de poètes gnomiques se firent, comme

en Grèce, les précurseurs de la philosophie morale; les princes voulurent que toutes les vérités importantes fussent inculquées par cette voie, et il falloit que le langage poétique eût encore quelqu'empire sur les imaginations du temps de Confucius, puisqu'il a mis le Chi-King au même rang que les autres livres sacrés. »

Nous ajouterons à cette élégante notice quelques détails également curieux sur d'autres parties de l'histoire littéraire des Chinois, sur leur théâtre, sur leurs orateurs et leurs historiens.

« Dès le siècle de Confucius, les Chinois connoissoient les représentations théâtrales; et si le drame n'a pas atteint chez eux toute sa perfection, ce n'est assurément pas le temps qui lui a manqué. Dans le petit nombre de pièces qui ont été traduites, on remarque une sorte d'unité dans l'action, une division assez convenable des scènes et des actes, des sentimens exprimés d'une manière naturelle, mais rarement pathétique, un dialogue qui s'élève par fois au-dessus du ton de la conversation ordinaire, enfin des morceaux lyriques chantés avec accompagnement, comme les rôles des chœurs dans les tragédies grecques. D'une autre part, les voyageurs européens nous ont donné, sur les représentations dont ils ont été témoins, des renseignemens précieux qui peuvent nous aider à fixer notre opinion sur cette branche de la littérature chinoise. Assurément il faut qu'elle soit bien peu en honneur, pour qu'un peuple qui a mis tant de magnificence dans ses monumens d'architecture, se contente, pour se procurer ces *nobles délassemens*, de quelques bambous qui supportent un toit de nattes, de

quelques planches posées sur des tréteaux, et de trois pièces de toile de coton peinte, qui servent à la fois de muraille et de décoration. Il est vrai que les grands de l'empire ont le plus souvent une salle de spectacle, et qu'ils ne donnent point un repas de cérémonie sans appeler une troupe de comédiens pour amuser les convives. On en a même vu qui entretenoient pour leur plaisir des troupes permanentes, et cela se pratiquoit du temps même de Confucius; mais c'est précisément cet usage et cette origine, qui ont fait mettre l'art dramatique au même rang que les marionnettes, les ombres dites chinoises, et les évolutions des danseurs de corde, et qui ont fait considérer les acteurs comme un objet de luxe qui coûtoit un peu moins cher que des concubines ou des animaux de ménagerie. »

« Ce n'est pas, » dit Mr. Rémusat, « une simple to-« lérance, ou l'accueil secret de quelques particuliers, qui « peut faire naître des chefs-d'œuvre en ce genre; il faut « aux auteurs et aux comédiens des fêtes solennelles, le « concours d'un grand nombre de spectateurs, des éloges « publics, des applaudissemens universels. La police chi-« noise seroit renversée de fond en comble si des histrions « obtenoient ces encouragemens. Les auteurs comiques se « ressentent de la même influence, et si ceux qui jouent « les pièces de théâtre sont assimilés aux bateleurs, ceux « qui les composent sont relégués avec les romanciers et « les auteurs de poésies légères, dans la dernière classe « de la littérature. »

« Ainsi l'art dramatique, en prenant ce mot dans sa haute acception, n'a pas été connu des Chinois, non

plus que les arts d'imitation proprement dits, comme la peinture et la sculpture. Tout ce que nous en connoissons, se réduit à des figurines destinées à reproduire les formes monstrueuses de certaines divinités allégoriques, ou bien à des représentations exactes de la nature morte, mais où on ne remarque ni élégance dans le style, ni grandeur dans la conception, ni rien de ce qui tient à la partie morale et intellectuelle de l'art. Cependant il y a eu à la Chine quelque chose qui ressembloit assez au Pécile des Athéniens. Cinquante ans avant notre ère, l'empereur Siven-Ti, sorti vainqueur d'une longue guerre contre les Huns, ordonna de placer dans une salle particulière les portraits de tous les grands hommes qui avoient illustré son règne. Nous ignorons si les artistes chargés d'acquitter cette dette nationale, observèrent exactement les lois de la perspective et des ombres; mais du moins l'art remplissoit la moitié de son objet, puisqu'il devenoit ainsi le supplément de l'histoire. »

« Au reste, quelque fondé qu'on puisse être à reprocher aux Chinois leur goût bizarre, mesquin et recherché, on ne sauroit étendre ce reproche à leur architecture, qu'ils ont portée à un haut degré de perfection, particulièrement sous le rapport de la disposition générale des parties des palais et des temples. Aucun peuple n'a déployé plus de magnificence dans ses monumens publics, et n'a tant multiplié les monumens utiles. Les communications entre les provinces ont été facilitées par une multitude de canaux et de ponts formés d'arcs en plein cintre. Surtout on n'a rien épargné pour multiplier dans l'empire les édifices destinés à l'éducation de la jeunesse.

Du temps de Confucius, il y avoit un collége dans chaque principauté, une école dans chaque village et dans le moindre hameau, et une salle d'étude dans chaque famille ; plus tard fut fondé le fameux collége impérial, composé de deux cent quarante corps de logis, qui servoient de demeure à trente mille étudians, monument supérieur à tous ceux que l'Europe moderne a consacrés à la même destination, et qui fait plus d'honneur à la Chine que sa grande muraille, ce boulevard célèbre qui n'a jamais empêché les invasions des Turcs, des Mongols et des Mantchoux. »

« On n'apprendra peut-être pas sans quelque surprise que la Chine possède des chefs-d'œuvre d'éloquence politique, qui ne le cèdent, ni en énergie, ni en véhémence, aux Philippiques de Démosthènes, et qu'ils ont éte composés dans des circonstances bien solennelles, puisque leurs auteurs couroient risque de la vie, et que ce danger est pour un orateur la plus grande des solennités. On citeroit difficilement un acte de tyrannie bien caractérisé qui n'ait donné lieu à ce genre de dévouement, soit de la part des censeurs de l'empire, soit de celle des philosophes ou des historiographes. Les premiers, sont des magistrats institués long-temps avant Confucius, et dont les attributions ressemblent assez, à certains égards, à celles des tribuns de Rome. Plus on remonte dans les antiquités chinoises, plus on admire la vigueur de leurs remontrances et le courage avec lequel ils ont subi les châtimens infligés à leur franchise. On en a vu qui faisoient porter leur cercueil à la porte du palais, bien persuadés que leurs représentations al-

loient leur coûter la vie ; d'autres déchirés de coups, écrivoient sur la terre avec le sang qui ruisseloit de leur corps les mots qu'ils n'avoient plus la force d'articuler. Lorsqu'un empereur frénétique ordonna, deux siècles avant notre ère, l'incendie de tous les livres, malgré la terreur qu'il avoit cherché à répandre par la mort de sept cents lettrés, des voix courageuses s'élevèrent de tous les points de l'empire pour défendre les conquêtes de l'intelligence humaine, et quatre cents nouveaux martyrs expièrent par le supplice du feu la liberté de leurs plaintes. »

« Dans des temps moins critiques, si les remontrances ont roulé sur des matières moins graves, elles ont toujours conservé le même accent ; on le trouve dans celles du philosophe Menecius, qui reprochoit à un empereur la frivolité de ses plaisirs et les droits exorbitans qui se prélevoient sur les marchandises et sur la pêche fluviale ; on le trouve surtout à un très-haut degré dans les discours d'un historien célèbre, nommé Sse-Ma-Kouang, qui fut ministre sous quatre princes consécutifs, sans en flatter aucun, et qui ne leur épargna ni les vérités dures, ni les formules comminatoires. Assurément cette éloquence sévère et consciencieuse, pour n'avoir pas retenti dans une tribune et remué des passions républicaines, n'en mérite pas moins de fixer notre attention, et la philosophie, comme l'histoire, est tenue de s'arrêter avec complaisance partout où la dignité de l'homme a trouvé des défenseurs. »

« A la suite des chefs-d'œuvre sont venues les théories de l'éloquence, ou l'art oratoire ; les discours ont été as-

sujettis à des distributions symétriques de leurs parties, et chaque composition, pour être régulière, a dû avoir un exorde, une division centrale, une conclusion et un nœud. En un mot, par une fatalité qui semble être attachée à ce beau produit de l'esprit humain, les rhéteurs, en Chine comme en Grèce, l'ont fait dégénérer par la meurtrière influence de leurs doctrines. Sous la dynastie des Song, époque de douloureuse mémoire pour la littérature chinoise, ils sont parvenus à faire prévaloir le système des amplifications dans les concours, en même temps qu'ils corrompoient la philosophie. Pour se conformer au grand précepte de suppléer par l'abondance et l'arrangement des mots à la stérilité des pensées, leurs disciples ont imaginé une foule de moyens artificiels, et, malgré les efforts du collége impérial pour accréditer les bonnes traditions, malgré les sarcasmes des lettrés, qui les appellent bouche d'or et langue de bois, la victoire est restée aux ennemis de l'éloquence, et cette plante n'a pas pu échapper à l'insecte qui devoit la dévorer. »

« Il paroît que le genre historique a été plus heureux à la Chine qu'en Grèce, et que même dans les temps de la décadence, il n'a pas été exploité par l'école des rhéteurs au profit du mauvais goût ; car l'histoire est de toutes les branches de la littérature chinoise celle qui a porté les fruits les plus mûrs. Aucune nation, soit ancienne, soit moderne, ne possède un corps d'annales si complet et si bien lié. Dès les temps les plus reculés, c'est-à-dire plus de deux mille ans avant notre ère, l'empereur avoit à sa cour deux historiographes, celui de la

main droite et celui de la main gauche, chargés d'enregistrer l'un ses discours, l'autre ses actions. «Seigneur,» dit un jour un ministre à son maître, «chaque jour nous « offre bien le souvenir des choses de la veille, mais il « ne nous rend pas le sentiment; différer de les écrire, « c'est s'exposer à les altérer. » Ainsi, ce ne fut ni l'orgueil du pouvoir, ni la prétention à l'immortalité qui fit placer les premiers historiens près du trône; un besoin plus légitime donna naissance à cette belle institution, et le prince eut moins en vue de se les attacher par un salaire, que d'en recevoir des leçons. Dans la suite on eut recours aux précautions les plus délicates pour les rassurer sur les conséquences de leur véracité; on ne lut à l'empereur régnant que l'histoire de ses prédécesseurs, et la loi voulut qu'on lui laissât ignorer comment on avoit traité la sienne. Le recueil des ouvrages des historiographes de l'empire étoit déjà très-considérable quand Confucius parut et réunit dans le Chou-King ce qu'ils renfermoient de plus important; mais c'étoit, à proprement parler, un ouvrage didactique, entremêlé de dialogues et de récits propres à éclairer ou à confirmer des maximes morales. Confucius donna une autre forme à l'histoire du royaume de Lou, sa patrie, chef-d'œuvre de composition et de style, qui a servi de modèle à tous les bons écrivains des âges suivans. Il est impossible de serrer davantage sa narration, et d'en bannir avec plus de sévérité tous les détails et les ornemens superflus. Toutes les considérations auxquelles l'auteur se livre sur les événemens humains, sont dominées par le dogme de la Providence, et si on ne

savoit pas que Bossuet a puisé les siennes à une source plus pure, on seroit tenté de croire qu'il répète les paroles de l'historien chinois, qui dit aussi que *Dieu dirige le cours des choses pour élever ou renverser les trônes, pour punir ou récompenser tour à tour les sujets par leurs princes, et les princes par leurs sujets.* »

« Trois siècles après la mort de Confucius, une guerre d'extermination fut déclarée aux monumens de la littérature chinoise, par l'empereur qui ordonna l'incendie des livres. Il en vouloit surtout à ceux qui contenoient les anciennes traditions, et à ce titre les compositions historiques durent être l'objet d'un acharnement spécial. Toutes celles qui se trouvoient réunies dans la bibliothèque impériale furent anéanties. Des inquisiteurs furent lancés dans les provinces à la recherche des livres condamnés, et comme les tablettes de bambou, sur lesquelles ils étoient écrits, rendoient le moindre opuscule très-voluminenx, cette difficulté, jointe à la crainte des supplices, ne permit d'en cacher qu'un petit nombre. Pour consoler la Chine de cette perte, qui pouvoit être irréparable, le tyran exceptoit de la proscription les livres sur la médecine et l'agriculture, ordonnoit de percer de nouvelles routes, de construire des digues, des canaux, des édifices figurant des constellations, achevoit la grande muraille, et faisoit élever dans tout l'empire des arcs de triomphe, des colonnes et des pyramides. Il pensoit, avec raison, qu'il ne se compromettroit pas en développant l'élément matériel de la civilisation, pourvu que l'élément intellectuel fût étouffé. »

« L'ardeur avec laquelle la nation chinoise travailla,

quarante ans après cette catastrophe, à la restauration de ses monumens littéraires, est un des plus beaux monumens que nous présente son histoire. On alla chercher des inscriptions ou des souvenirs parmi les tombeaux et les ruines ; on retira du lit des fleuves, dans le même but, des pièces de monnoie, des urnes et des vases de bronze : le Chou-King de Confucius fut religieusement recueilli de la bouche d'un vieux lettré qui le savoit par cœur ; peu à peu on renoua le fil des anciennes traditions, et quand ces matériaux épars furent réunis, l'empereur Von-Ti, zélé protecteur de ces recherches, chargea son premier historiographe de les mettre en œuvre. Il avoit à peine achevé ses travaux préparatoires quand il mourut, laissant après lui un fils nommé Ssema-Tsian, qui devoit être le plus célèbre des historiens chinois. Ce fut auprès du lit de son père mourant, qu'il prit l'engagement de ne jamais blesser la vérité dans ses écrits; et pour le mieux remplir, il voyagea dans tous les lieux qui avoient été le théâtre des événemens qu'il avoit à décrire, s'assurant par ses yeux de la réalité des traditions qui comportoient ce genre de vérification. Avec des débris des vieilles chroniques et des anciens monumens, il parvint à donner à sa nation un nouveau corps d'annales, qui a servi de modèle à tous les historiens de la Chine, et qui mériteroit peut-être d'en servir ailleurs. Les faits relatifs aux progrès de l'esprit humain n'en sont point exclus pour faire place à des détails de sièges, de batailles et de négociations ; car on y trouve, outre l'histoire des empereurs et des grands vassaux, celle de tous les hommes qui se sont fait un nom dans

l'administration et dans les sciences, et de plus celle de toutes les variations qu'ont subies, dans le cours de vingt-deux siècles, les arts, les rites, la musique, l'astronomie, le calendrier, l'industrie, les rivières et les canaux, les poids et les mesures. En appelant Ssema-Tsian l'Hérodote de la Chine, les missionnaires français n'ont donc pu donner qu'une idée imparfaite de son mérite, qui ne consiste pas seulement dans la vaste étendue de son sujet et dans la noblesse toujours soutenue de son style, mais aussi dans le discernement avec lequel il a su écarter les personnages imaginaires, les circonstances fabuleuses, et les faits controuvés ou merveilleux. Des impostures de ce genre furent exigées de lui par l'empereur Von-Ti, qui protégeoit les rêveries de la secte Taa-Sse ; mais il articula son refus avec le même courage qui, dans une autre circonstance, lui attira le sort d'Abailard, pour avoir défendu contre la colère impériale un héros malheureux.

---



## VOYAGES.

**BRUCHSTUCKE AUS EINIGEN REISEN**, etc. Fragmens de quelques voyages dans la Russie méridionale, et chez les Tatares-Nogay établis sur les bords de la mer d'Azow. *St.-Gall* 1820. Un vol. in-8° avec une carte et plusieurs lithographies.

---

L'auteur de ces fragmens n'appartient pas à la classe des voyageurs qui parcourent les différens pays de l'Europe pour admirer ce que l'art et la nature y offrent d'intéressant à leurs regards, sans autre but que de multiplier leurs jouissances et faire provision de souvenirs agréables; il n'est pas non plus du nombre de ces hommes passionnés pour la science, qui vont affronter les glaces du nord ou les sables brûlans du midi, avec la noble intention d'étendre le champ des connoissances humaines et de s'illustrer par quelque grande découverte.

Né avec un goût décidé pour les voyages, et dominé en même temps par le désir de faire quelque chose d'extraordinaire, il forma le projet bizarre d'aller s'établir au milieu d'une peuplade sauvage, et de renoncer à toutes ses habitudes, à toutes les douceurs de la vie civilisée, pour embrasser le genre de vie de ses hôtes et s'assimiler complétement à eux; au motif principal qui le dirigeoit, se joignoit une idée vague de l'influence utile qu'il pourroit

exercer sur des hommes ignorans et sans culture, s'il parvenoit à gagner leur confiance. Déterminé à exécuter ce projet, Mr. Schlatter quitte sa ville natale, St.-Gall en Suisse, au commencement de l'année 1822, traverse rapidement l'Allemagne, la Prusse et la Russie, et se dirige vers le gouvernement de Tauride. Arrivé à Ohrlof, colonie allemande située sur les confins du territoire des Tatares Nogay, il y est accueilli hospitalièrement par le chef de cette colonie, et lui communique son désir d'apprendre à connoître les Tatares et d'étudier leur langue. Le hasard y avoit justement amené un homme de cette peuplade qui se trouvoit en relation avec l'employé russe. Instruit par celui-ci du désir de l'étranger, le Tatare l'invita aussitôt à venir loger chez lui; l'invitation fut acceptée et le lendemain Mr. Schlatter alla s'installer dans sa nouvelle demeure.

Son hôte, Ali, étoit un homme d'environ quarante ans, d'un caractère énergique et violent, bon Musulman et Tatare dans toute la force du terme. Né en Bulgarie, il avoit demeuré pendant plusieurs années à Constantinople; enrôlé dans l'armée turque, il avoit été fait prisonnier par les Russes lors de la campagne de 1809. A la paix il s'étoit rendu auprès de ses compatriotes établis sur les bords de la mer d'Azow, et s'étoit fixé dans le village de *Doemenge Burkud*, à deux lieues seulement de l'établissement allemand d'Ohrlof. Sa famille ne se composoit alors que de sa femme, âgée à peine de vingt-quatre ans, et d'un garçon de deux ans.

Les habitations des Tatares Nogay ne sont nullement spacieuses : aussi Mr. Schlatter fut-il obligé de se loger

provisoirement dans une petite écurie qu'Ali, contre l'usage des Nogays, venoit de construire pour sa jument favorite, et où il n'étoit pas entièrement à l'abri de la pluie; dans la suite son hôte lui bâtit une petite cabane en briques, adossée à la sienne.

*Tasche*, la femme d'Ali, fit assez mauvais accueil à l'étranger que son mari lui amenoit. En lui apportant son dîner, consistant en une espèce de soupe, appelée *bachsa schorka*, dont l'apparence mal-propre n'excitoit guère l'appétit, elle le regarda de travers, en marmottant entre ses dents les mots de *jauer*, *kaper* (renégat, chien d'infidèle). Son aversion étoit facile à expliquer. Les femmes des Tatares sont obligées de servir leurs maris et de se charger de tous les soins domestiques; Tasche, en voyant arriver un étranger que son époux lui recommandoit de bien recevoir, craignoit d'avoir un homme de plus à servir et de voir s'accroître encore sa tâche déjà bien pénible. A sa grande satisfaction elle s'aperçut bientôt que ses appréhensions n'étoient nullement fondées; son nouvel hôte, au lieu de lui être à charge, s'appliqua à la soulager dans son travail journalier, ne dédaignant pas même les occupations domestiques exclusivement réservées aux femmes, et que le Tatare le plus pauvre croit au-dessous de sa dignité. En peu de temps Mr. Schlatter s'accoutuma aux mœurs, aux usages et au genre de nourriture de ses hôtes; il ne tarda même pas à se familiariser avec la langue tatare, si non pour la parler couramment, du moins assez pour pouvoir se faire comprendre. Mais à peine eut-il passé trois mois à Burkud, que des affaires importantes le forcèrent à retourner en

Suisse. Ali lui fit cadeau d'un cheval tout harnaché et témoigna de l'humeur lorsque Mr. S. essaya de lui en offrir le payement; il voulut même l'accompagner jusqu'à la grande route près de Cherson, et en lui faisant les adieux les plus tendres, il lui demanda avec instance de revenir bientôt.

Nous passons sous silence la relation très-courte que donne Mr. S. de son retour en Suisse, par la route de Cherson, Odessa, la Podolie, la Volhynie, la Gallicie, l'Autriche et le Tyrol; nous nous bornerons à dire que, dès que ses affaires le lui permirent, il se remit en route pour retourner auprès de ses chers Tatares, en traversant la Bavière, la Saxe, la Silésie, la Pologne et la Bessarabie. Il arriva à la fin de mai dans le village de Burkud, à la grande satisfaction de son hôte Ali. Cette fois il y resta trois ans sans autre interruption que quelques courtes excursions à Odessa et dans la presqu'île de Crimée: il eut donc tout le temps nécessaire pour connoître le caractère et les mœurs des Tatares Nogay, et pour recueillir une foule de renseignemens sur ce peuple; aussi la notice qu'il en donne forme la partie la plus considérable et la plus intéressante du volume que nous avons sous nos yeux. En 1826 Mr. S. revint en Suisse; mais entraîné par son goût pour la vie demi-sauvage des Tatares, après un séjour de quatre mois dans sa patrie, il retourna une troisième fois à Burkud, et y trouva le même accueil qu'à ses précédens voyages. Il voulut reprendre ses occupations ordinaires, mais sa santé vint à se déranger; pour ne pas être à charge à ses hôtes, il se fit transporter dans la colonie allemande d'Ohrlof, où il

pouvoit mieux se faire soigner que chez les Tatares ; il se rendit ensuite dans le midi de la Crimée, soit pour changer d'air, soit pour prendre des bains de mer, mais il ne put pas réussir à rétablir ses forces au point qu'elles lui permissent de continuer la vie pénible et fatigante à laquelle il s'étoit volontairement soumis. Il prit donc enfin, quoiqu'à regret, la résolution de quitter pour toujours ses amis tatares, et fut de retour dans sa ville natale à la fin de l'année 1828. Sollicité par ses amis de publier le résultat de ses observations sur la peuplade au milieu de laquelle il avoit vécu, il fit paroître en 1830 les fragmens de ses voyages dont nous allons donner un extrait.

Nos lecteurs désirent sans doute savoir quel genre de vie Mr. S. menoit chez les Tatares ; nous transcrirons littéralement la description qu'il en donne.

« En arrivant auprès de mon hôte Ali, je lui déclarai que mon intention n'étoit nullement de rester oisif et de lui être à charge, mais que je tâcherai de gagner ma vie par mon travail. Ne sachant aucun métier, je ne pouvois me rendre utile qu'en m'acquittant de toutes les occupations domestiques qui se présentent dans un ménage tatare, et c'est ce que je fis. Ali n'étoit pas riche ; cependant il possédoit une trentaine de bêtes à cornes, et cinq chevaux; habile dans l'art de dresser les chevaux sauvages il en faisoit un commerce qui l'obligeoit souvent à s'absenter pendant des semaines entières, et alors il me confioit la direction de son ménage. Voici comment se passoit habituellement ma journée. Avant le lever du soleil, j'aidois à traire les vaches; après quoi je les conduisois à la grande steppe qui servoit de pâturage à tout

le village. Puis je pansois les chevaux, je nettoyois la maison, et je rassemblois en tas le fumier pour le faire sécher et le préparer, afin qu'il pût servir de combustible. Cette tâche finie, si la veille quelque vache ou quelque cheval n'étoient pas revenus du pâturage j'allois à leur recherche. C'étoit la plus pénible de mes occupations; car n'ayant pas la vue perçante des Tatares, j'errois souvent pendant des journées entières, soit à pied, soit à cheval, sur ces immenses steppes, souffrant du froid ou de la chaleur et tourmenté par la soif et la faim, avant de pouvoir découvrir le cheval ou le bœuf que je cherchois. Dans la saison du labourage, de la moisson et de la fenaison, je travaillois de mon mieux, mais n'étant ni fort ni robuste, je préférois aider la femme d'Ali dans ses occupations domestiques, comme de porter de l'eau, moudre ou plutôt piler du blé et du millet, préparer les cuirs, faire la cuisine, nettoyer la maison, et soigner les enfans. Comme je n'étois pas en état de remplacer complétement un valet tatare, je ne pouvois prétendre à un salaire proprement dit; mais pour me récompenser de mes services, Ali me fournissoit ma nourriture et mes vêtemens. Du reste il me traitoit plutôt en ami et en frère qu'en serviteur. Quand ses compatriotes lui faisoient la guerre de ce qu'il admettoit un chrétien dans sa maison et même à sa table, il ne s'embarrassoit nullement de leurs reproches et redoubloit d'égards et de confiance envers moi. Souvent il me disoit : «Depuis que «tu es chez moi mes affaires prospèrent plus que jamais. «Certes ce n'est pas par un effet du hasard, que je me suis «trouvé chez ton ami allemand au moment de ton arrivée.

« C'est Dieu lui-même qui t'a conduit chez moi. Je te regarde « comme mon fils; tout ce que je possède t'appartient. « Prends tout ce que tu veux; ne fais d'autre ouvrage que « celui qui te plaît : quand même tu ne travaillerois pas « du tout, je n'en serai pas moins bien aise de te garder « auprès de moi. »

« Jamais nous n'avions la moindre querelle, si ce n'est au sujet de la manière dont il traitoit sa femme. Elle étoit naturellement paresseuse et indolente, et de temps en temps il jugeoit nécessaire de la châtier sévèrement. Je ne pouvois le voir la battre sans m'y opposer; alors il me disoit avec colère : « Ne te mêle pas de nos affaires « et occupe toi de ton ouvrage ! Tu ne connois pas nos « femmes; il faut les battre pour s'en faire obéir. Elles ne « nous aiment pas et ne peuvent pas nous aimer, parce que « nous les achetons; il faut donc qu'elles nous craignent, « sans quoi nous cesserions d'être les maîtres au logis. » Par égard pour moi, lorsqu'il vouloit battre sa femme, il avoit soin de m'éloigner sous un prétexte quelconque : et je n'apprenois ce qui s'étoit passé qu'en voyant Tasche avec le visage ensanglanté. Elle-même ne me savoit nullement gré de l'intérêt que je prenois à elle, et me demandoit à l'ordinaire de quoi je me mêlois. Elle ne paroissoit mettre aucune importance à quelques coups de bâtons, ou de fouet; au bout de quelques heures les deux époux étoient aussi bien ensemble qu'auparavant. Quant à Ali, malgré ses manières un peu brutales envers sa femme, il n'en avoit pas moins d'attachement pour elle, et il aimoit tendrement ses enfans; il étoit d'ailleurs plein de probité et de droiture, toujours prêt à secourir les malheureux

et à protéger les foibles, et ce fut pour moi un véritable chagrin de le quitter sans espoir de jamais le revoir.»

Quelques multipliées que fussent les occupations de Mr. S., elles lui laissoient pourtant assez de loisir pour qu'il pût se procurer des renseignemens très-détaillés sur le peuple au milieu duquel il vivoit, soit par le moyen de ses propres observations, soit par les questions qu'il adressoit à son hôte, ainsi qu'aux Tatares qui venoient le visiter : en voici le résumé.

Au commencement du treizième siècle, les ancêtres des Tatares Nogay faisoient partie de la Horde d'Or ou Horde de Kaptschak, composée de Mongoles et de Tatares, qui sous les ordres des fils de Dschengiskhan avoit envahi la Russie méridionale et avoit donné son nom au pays situé entre le Wolga, le Jaïk et le Don. En 1261 Nogay ou Nogaja, général tatare, se révolta contre le Khan de Kaptschak, fonda une domination particulière et donna son nom à la horde qui consentit à suivre ses lois. Tour à tour en guerre avec les Mongoles, les Russes, les Polonais et les Turcs, les Nogays continuèrent pendant près de six siècles à vivre en peuple nomade, et parcoururent successivement la Crimée et la Bulgarie, ainsi que les bords de la mer d'Azow, de la mer Noire, du Wolga, du Kuban, du Terek et du Danube. Dans ces continuelles migrations ils se mêlèrent avec les peuplades voisines, telles que les Chazares, les Cumanes, les Calmouks, les Bulgares, les Valaques, les Tscherkesses, les Turcs, etc., et les effets de ce mélange se reconnoissent aisément, soit dans leur conformation physique, soit dans leur caractère moral. Vers la fin du dix-huitième siècle

les Tatares Nogay, mécontens de la domination turque, se mirent volontairement sous la protection de la Russie; et lorsque Catherine II s'empara de la Crimée, des hordes de Nogays formèrent l'avant-garde de l'armée russe. L'impératrice leur assigna alors un vaste territoire sur les bords de la mer d'Azow, et leur accorda de grands privilèges; dès lors ils cessèrent de mener une vie errante: ce ne fut cependant qu'en 1808 qu'ils reçurent une organisation régulière, sous les ordres du comte Dumaison, et qu'ils commencèrent à construire des habitations fixes. D'autres hordes de Nogays, forcées à se soumettre pareillement à la domination russe, reçurent l'ordre de s'établir dans les steppes situées entre la rivière Molotschna et la ville de Perekop. En général les Tatares Nogay montrèrent une grande répugnance pour la vie sédentaire à laquelle on vouloit les astreindre, et le comte Dumaison eut beaucoup de peine à les engager à se bâtir des maisons. Aimant le changement et ayant peu de goût pour les travaux de l'agriculture, ils regrettèrent leur ancien genre de vie, et ils demandèrent à plusieurs reprises au gouvernement russe la permission de quitter en masse leurs demeures pour retourner en Asie, mais ce fut toujours en vain. Aujourd'hui, entourés de colonies russes et allemandes, ils commencent à s'accoutumer à leur genre de vie actuel, à prendre peu à peu les mœurs des peuples civilisés, et à renoncer à l'habitude du pillage. Cependant le gouvernement russe a jugé nécessaire de les désarmer: il n'est permis qu'aux nobles de porter un petit sabre appelé Kenschal.

Le territoire habité par les Tatares Nogay portoit au-

trefois le nom du désert *Ongul* ou de la *petite Tatarie*, et fait aujourd'hui partie du gouvernement de Tauride, dont le chef-lieu est la ville de *Simferopol* ou *Akmedsched* dans la presqu'île de Crimée. Il a environ trente lieues de long sur vingt-quatre de large, et se trouve situé sous les 46e et 47e degrés de latitude Nord, et entre les 32e et 34e degrés de longitude Est du méridien de Paris. Le climat est moins doux que dans les contrées occidentales de l'Europe placées sous la même latitude, sans doute parce que le pays ne possède ni montagnes ni forêts qui le mettent à l'abri des vents du nord et de l'est. En été la chaleur est excessive, et le thermomètre de Réaumur s'élève souvent jusqu'à trente degrés : en hiver il descend par moment jusqu'à vingt degrés au-dessous de zéro; mais la neige n'est jamais abondante et elle ne reste jamais long-temps. L'hiver commence au mois d'octobre et dure dans la règle jusqu'à la fin de février; les mois de juin et de juillet sont les plus chauds; mais même en été les nuits sont froides, et le changement subit de la température devient souvent funeste aux étrangers; du reste le climat de ce pays passe pour très-sain. Le sol est presque partout favorable à l'agriculture : ce sont d'immenses plaines, couvertes naturellement d'une herbe abondante et fournissant d'excellens pâturages : toutes les céréales y réussissent très-bien. Quant à des arbres, on n'en voit point : tout au plus quelques arbrisseaux qui s'élèvent à peine à la hauteur de cinq pieds. L'eau est en général de mauvaise qualité et a presque toujours un goût saumâtre. On est obligé souvent de creuser jusqu'à quatre-vingt pieds pour en trouver.

Ces contrées sont souvent dévastées par des nuées de sauterelles qui paroissent tout-à-coup, se précipitent sur toutes les plantes et les dévorent en peu d'instans. Les colons russes et allemands cherchent à les éloigner de leurs champs en allumant tout autour des feux de paille; mais les Nogays, en vrais fatalistes, se feroient un scrupule de les détruire. « Voilà nos moissonneurs ! » disent-ils quand ils voyent arriver un essaim de sauterelles : « *Allah birde, allah alde*; Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a ôté ! »

Nous avons déjà dit que le territoire des Tatares Nogay fait partie du gouvernement de Tauride. Leur chef, qui porte le nom de *Naschenlik* et réside à Nogayzg ou Djalangatsch, n'a qu'une juridiction très-restreinte; tous les délits d'une certaine importance sont jugés par le tribunal de district établi dans la ville d'*Orechow*. Le territoire des Nogays est divisé en quatre cercles administrés par des *Kalual* ou intendans; de plus chaque village a son *Achsakal* ou maire, et des *Onbaschi* ou dizeniers, lesquels sont chargés de procurer des chevaux de poste aux agens du gouvernement et aux étrangers; tous ces fonctionnaires sont Tatares. Les *Kartler*, ou anciens, forment le conseil du maire. Quoique les *Kadi's*, ou juges, n'aient plus aucun pouvoir légal, ils n'en sont pas moins considérés par les Nogays qui, lorsqu'ils ont quelque procès, recourent à eux de préférence aux tribunaux russes, et se soumettent volontairement à leur décision. Le gouvernement russe traite les Nogays avec beaucoup de douceur; il n'en exige que très-peu d'impôts, et les exempte de la conscription militaire; mais il n'a pas encore réussi à en faire des sujets dévoués. Musulman fi-

dèle, le Nogay considère toujours les peuples musulmans comme ses frères et lorsqu'il peut s'exprimer sans contrainte, il parle du Grand-Seigneur comme de son Empereur, et de Stamboul comme de la capitale de sa nation.

Les Tatares Nogay ont en général la taille moyenne et ramassée, les épaules et la poitrine larges, mais peu d'embonpoint, le port noble et la démarche leste. Leur physionomie est assez agréable ; ils ont l'œil vif et animé, les dents très-blanches, la bouche de grandeur moyenne, les cheveux ordinairement noirs, et peu de barbe. Les femmes, mariées trop jeunes et épuisées par des travaux pénibles, passent très-vîte ; elles ont les traits beaux et réguliers, mais elles manquent de fraîcheur. Dans leur démarche et dans toutes leurs habitudes de corps, on remarque une certaine indolence qu'il faut attribuer à l'état servile dans lequel elles vivent.

Plus vif, plus mobile et plus irritable que le Turc, le Nogay est pourtant moins vindicatif et beaucoup plus prompt à oublier une insulte reçue. Sans être paresseux, il aime le repos, et a pour principe que l'homme travaille pour avoir de quoi vivre, et non pas qu'il vit pour pouvoir travailler. Quoiqu'avide de gain, il a de la probité et de la bonne foi ; une certaine versatilité est le trait le plus saillant de son caractère, mais il est bien possible que la position actuelle de ce peuple ait changé considérablement ses dispositions originaires. A l'égard de leur état moral, on ne peut pas dire que les Nogays soient au-dessous de leurs voisins ; le meurtre est rare parmi eux, mais les vols de bestiaux sont assez fré-

quens, et lorsqu'ils les commettent sur des Russes et des Allemands, ils croient n'exercer qu'une vengeance légitime sur les usurpateurs des pâturages qui jadis étoient leur propriété exclusive. Du reste on peut voyager au milieu d'eux avec autant de sécurité que dans les pays les plus civilisés de l'Europe, et l'on a remarqué que les prisons des villes voisines de leur territoire renferment habituellement beaucoup plus de Russes que de Tatares.

Soigner les bestiaux, dresser, ou du moins apprivoiser les chevaux et les bœufs sauvages, et cultiver la terre, telles sont les occupations habituelles des Nogays; ils ont des bêtes à cornes, des moutons, des chevaux et un petit nombre de chameaux, qu'ils sont dans l'usage d'atteler à leurs chariots. Les vaches sont conduites tous les matins au pâturage et ramenées le soir, afin qu'on puisse les traire: mais les bœufs et les chevaux restent jour et nuit dans les steppes et y passent toute l'année; l'hiver ils sont souvent obligés de chercher leur nourriture sous la neige. Ce n'est que lorsque le maître du troupeau a besoin de bœufs pour la charrue et de chevaux pour sa monture ou pour les vendre, qu'il va les prendre au moyen d'un lacet, et qu'il s'applique à les dompter, métier qui n'est pas sans danger.

Les chevaux tatares sont de taille moyenne; ils ont le cou gros et la jambe fine; légers à la course ils supportent très-bien la fatigue, et une fois dressés ils sont fort doux. Leur prix varie de 20 à 150 roubles en papier; un bon étalon se paye jusqu'à 500 roubles. Le Nogay le plus pauvre tâche de se procurer un cheval de selle, non-seulement parce qu'il aime voyager, mais parce que les grandes distances qui séparent les villages et les pâ-

turages, lui rendent indispensable un moyen rapide de transport. Il préfère la chair de cheval à toute autre nourriture et le lait de jument à toute autre boisson : les peaux de cheval lui servent pour se faire des vêtemens et des harnais; bref cet animal utile fait la principale richesse de l'habitant des steppes.

Les Tatares en général ont du mépris pour les travaux de l'agriculture, soit parce qu'ils attachent l'homme au sol qu'il cultive, soit parce qu'ils sont plus pénibles que la vie de pasteur. Les Nogays colonisés cependant commencent à en sentir et apprécier les avantages; d'ailleurs chaque propriétaire est tenu de semer annuellement une certaine quantité de céréales, s'il veut obtenir du gouvernement un passeport qui l'autorise à visiter les marchés des provinces voisines où il peut espérer de vendre avec bénéfice ses bestiaux. Dans l'origine ils cultivoient exclusivement le millet, leur nourriture favorite; aujourd'hui ils sèment aussi du froment, de l'orge et du seigle. Comme ils labourent à une grande profondeur, et que leurs charrues sont très-lourdes, ils sont obligés d'y atteler de dix à douze bœufs; en général tous leurs instrumens aratoires sont très-informes; ils en fabriquent eux-mêmes le charronnage, et ils achètent des Russes tout ce qui est en fer. Lors de la moisson, ils laissent tout autour de chaque champ une lisière de blé pour servir de nourriture aux oiseaux. Telle est la fertilité du sol, que les graines qui tombent par terre sous la faux des moissonneurs, produisent l'année suivante une seconde récolte qui vaut la peine d'être recueillie. On se sert de chevaux pour battre le blé, et on le conserve dans des fosses creusées à une assez grande

profondeur; on en couvre d'abord l'orifice de foin, puis de planches, sur lesquelles on jette de la terre; l'herbe y repousse très-promptement, ensorte qu'aucun signe extérieur n'annonce l'existence de ces magasins souterrains, et que le propriétaire seul en sait la place.

Quoique les Nogays préfèrent à toute autre occupation le soin des bestiaux et les travaux de l'agriculture, on en trouve pourtant quelques-uns qui s'appliquent exclusivement à quelque métier, tel que celui de charpentier, de cordonnier, de sellier, etc.; leurs instrumens sont en général très-imparfaits, mais ils y supplèent par une intelligence peu commune. Beaucoup de jeunes Nogays entrent au service des paysans russes et allemands du voisinage, ou bien vont travailler chez eux dans le temps de la fenaison et de la moisson; on leur paie outre leur nourriture environ soixante à cent kopeks par jour (15 à 20 sols de France), et on les préfère aux Russes comme étant plus actifs et plus laborieux; on les recherche beaucoup aussi pour soigner les troupeaux de moutons et de chevaux.

Un des grands plaisirs du Tatare nogay consiste à fréquenter les foires des villes russes de son voisinage; ce n'est que là qu'il peut vendre son bétail, surtout ses bêtes à cornes, et acheter les objets d'utilité ou de luxe dont ses nouvelles habitudes lui font un besoin. Naturellement sobre il ne prend aucune part aux orgies des Russes et des Allemands : muni de sa provision de millet il prépare lui-même son repas frugal, et couche en plein air, enveloppé de sa pelisse, sans s'embarrasser du froid et de la pluie; car changer de place est pour lui une jouissance qu'il achète

volontiers au prix des plus grandes privations. La chasse a de même un grand attrait pour lui : des lièvres, des renards et des loups, sont le seul gibier qui soit à sa portée; comme l'usage des armes à feu lui est complètement interdit, il les poursuit à cheval jusqu'à ce qu'il puisse les atteindre et les assommer avec une espèce de massue.

Le sort des femmes Nogay est fort triste, du moins comparé à celui des femmes européennes. Esclaves plutôt que compagnes de leurs époux, elles passent leur vie à les servir et à travailler pour eux; traitées comme des êtres d'une espèce inférieure, elles n'osent se mettre à table avec leurs maris. Aussi la crainte du fouet peut seule les engager à s'acquitter de leurs devoirs, et lorsqu'elles y ont manqué, elles recourent à la ruse et au mensonge pour éviter le châtiment. Le Nogay se croit d'autant plus le maître absolu de sa femme qu'il l'a achetée; car chez ce peuple le sexe féminin est la propriété du sexe masculin; le père vend ses filles, le frère vend ses sœurs; si un père meurt en laissant des fils et des filles non mariées, celles-ci sont considérées comme une portion de l'héritage dont l'un des frères se charge à un prix déterminé. Une veuve appartient de droit au parent mâle le plus proche de son mari, qui peut la garder ou la vendre suivant son bon plaisir. Quant au mari, il n'a pas le droit de vendre sa femme, mais il peut la chasser s'il ne s'en soucie plus : dans ce cas il ne peut redemander le prix qu'il en a payé au père, à moins qu'il n'ait des griefs fondés contr'elle. La femme de son côté n'a aucun moyen de se soustraire à la domination de son mari; si elle le quittoit contre son gré, personne ne voudroit la recevoir et

ses parens même seroient obligés de la restituer à son époux à la première sommation.

Comme le Nogay met une certaine importance à épouser une fille qu'il n'ait jamais vue auparavant, il se marie rarement dans son village. La demande se fait par un ami ou un parent, qui s'informe beaucoup moins de la beauté de la jeune fille que de la dot en vêtemens, en ustensiles de ménage, etc., qu'elle apportera à son futur époux. C'est d'après la dot de la jeune fille principalement que se règle le prix : cependant on considère aussi sa famille et sa naissance. Non-seulement les Nogays se divisent en plusieurs tribus qui ne jouissent pas toutes de la même considération, mais dans chaque tribu il y a des familles qui se croient plus nobles que d'autres, suivant qu'elles se sont alliées à d'autres tribus tatares ou non. Lorsqu'on détermine le prix d'une jeune fille, on dit qu'elle vaut tant de vaches; mais on paie suivant les conventions stipulées en argent, en vaches, en chevaux, en bœufs ou en moutons; une vache équivaut à vingt roubles en papier ou à huit moutons; deux vaches équivalent à un cheval ou à un bœuf. Le prix ordinaire d'une jeune fille de sang pur nogay, est de trente vaches ou six cents roubles (environ 25 louis); il s'élève quelquefois jusqu'à mille roubles et au-delà. Une fille kalmouk ne vaut guère que cinq à dix vaches; les veuves se vendent en général meilleur marché que les jeunes filles. On conçoit d'après ce que nous venons de dire, que le mariage est difficile pour les Nogays pauvres. Ceux-ci s'engagent souvent pendant plusieurs années en qualité de domestiques, afin d'économiser de quoi pouvoir s'a-

cheter une femme; mais il ne leur est pas permis de servir les parens de la jeune fille qu'ils voudroient épouser. Les Nogays riches avancent quelquefois à leurs valets la somme nécessaire pour s'acheter une femme, à condition que les deux époux restent à leur service jusqu'à ce qu'ils aient acquitté leur dette par leur travail. Ils demandent souvent aux colons allemands établis dans leur voisinage, de leur donner leurs filles en mariage; mais ils ne voudroient à aucun prix vendre à un chrétien une fille nogay, à moins qu'il ne consentît à se faire musulman.

Quoique le koran permette d'avoir jusqu'à quatre femmes, les Nogays en prennent rarement plus de deux; encore à l'ordinaire n'en épousent-ils une seconde que lorsque les soins de leur ménage l'exigent. Dans ce cas la première en date s'occupe des travaux les plus faciles; la seconde est chargée des travaux plus pénibles, tels que porter de l'eau, moudre le grain, etc. La favorite du mari se permet quelquefois de régenter et de tyranniser ses compagnes; cependant en général on peut dire que la polygamie ne produit pas dans les ménages nogays autant de querelles que d'après nos idées on seroit tenté de le supposer.

Outre les soins du ménage proprement dits, la femme d'un Nogay a une foule d'autres occupations, comme de traire les vaches, de faire du beurre et du fromage, de préparer une espèce de bière appelée *bosa*, et de piler dans un grand mortier de bois, le millet, pour le séparer de sa coque. C'est elle aussi qui file et tisse la laine des moutons, et qui en prépare les peaux pour en faire des bonnets, des pelisses et des pantalons. Sa journée labo-

rieuse finie, si son mari revient de quelque course, il faut encore qu'elle soigne son cheval, qu'elle lui prépare son repas, et qu'elle lui remplisse et allume sa pipe; bref elle ne peut songer à se reposer que lorsque son seigneur et maître n'a plus aucun service à lui demander. Quant à ses plaisirs, ils se bornent à faire de temps en temps, accompagnée de quelques-unes de ses amies, des promenades dans les villages voisins, soit à pied, soit dans des chariots attelés de bœufs, et de s'y montrer dans sa plus belle parure. Il faut pourtant dire que les femmes Nogay, quelque triste que doive nous paroître leur sort, n'en paroissent point affectées; car quoique timides, réservées et silencieuses en présence de leurs maris, elles se livrent à une gaîté folle dès qu'elles se trouvent entr'elles.

Les Nogays n'ont pas conservé, dans toute leur étendue, les habitudes hospitalières de leurs ancêtres; mais on auroit tort de leur en faire un reproche; l'accueil qu'ils faisoient aux voyageurs lorsqu'ils vivoient en nomades, deviendroit ruineux pour eux aujourd'hui qu'ils ont des habitations fixes. A l'ordinaire il n'y a dans chaque village, qu'une ou deux maisons dont l'apparence est telle que le voyageur se soucie d'y demander un abri; et comme le nombre des employés russes qui voyagent, ainsi que celui des marchands ambulans, soit arméniens soit tatares, est assez considérable, les propriétaires de ces maisons sont tellement assaillis par les voyageurs, que, quelqu'hospitaliers qu'ils soient, ils se voient forcés, ou d'en renvoyer au moins une partie, ou de s'en faire payer, et de transformer ainsi leurs maisons en *chan* ou

auberge. Cependant ils veulent conserver les dehors de l'hospitalité, et ne consentiroient jamais à fixer d'avance la rétribution qu'ils attendent; la plupart d'entr'eux même ne demandent rien au moment du départ, quelque mécontens qu'ils soient si on ne les paie pas. Du reste l'usage veut que le voyageur remette le payement de sa dépense, non pas au maître de la maison, mais à sa femme ou à ses enfans, sous forme de cadeau. Si c'est le maître de la maison lui-même que l'étranger paie, celui-ci en sa présence remet l'argent reçu à sa femme ou à ses enfans, comme pour dire que pour lui il ne demande rien, et ne veut rien accepter. Disons cependant que l'on trouve encore beaucoup de Nogays qui, fideles à leurs anciennes mœurs, mettent leur amour-propre à bien accueillir les étrangers, et à leur fournir abondamment tout ce dont ils ont besoin, sans en attendre aucune rétribution et même sans consentir à en recevoir. A l'arrivée de l'étranger, on lui offre de l'eau chaude pour se laver; on lui prépare ensuite un repas, et lorsque la table est dressée, il se met à la première place; il invite le maître de la maison à se joindre à lui, et distribue les restes du repas aux enfans de son hôte. On le conduit ensuite dans la meilleure chambre de la maison pour y passer la nuit, et l'on veille à la sûreté de ses effets. En partant il se borne à remercier son hôte en peu de mots, et celui-ci n'en demande pas davantage.

Les Nogays trouvent dans le produit de leurs troupeaux et de leurs champs, non-seulement tout ce qu'il leur faut pour leur nourriture et pour leur habillement, mais encore un surplus qu'ils échangent contre de certains objets

de luxe dont ils font grand cas, tels que du thé kalmouk, du tabac, des étoffes de soie et de lin, et des bijoux; ce sont des marchands arméniens, russes et allemands, qui les leur fournissent, et qui profitent souvent de leur ignorance pour leur vendre très-cher de la mauvaise marchandise. Quoiqu'en général il n'y ait pas beaucoup de misère parmi les Nogays, il n'en est pas moins vrai cependant, que le gouvernement pourroit contribuer d'une manière efficace à l'accroissement de leur prospérité, s'il s'appliquoit davantage à encourager chez eux l'agriculture et l'amélioration des races de bestiaux, et s'il établissoit dans le pays même, des marchés pour faciliter l'écoulement des denrées. Nul doute au reste que les intentions du gouvernement à leur égard ne soient tout-à-fait paternelles et bienveillantes; malheureusement l'ignorance, l'indifférence et la cupidité des autorités subalternes n'en détruisent que trop souvent l'effet. Quoiqu'il en soit, la condition des Nogays est bien meilleure aujourd'hui qu'elle ne l'étoit lorsqu'ils menoient encore une vie errante. L'abolition des privilèges de la noblesse, et la défense d'avoir des esclaves ont diminué le nombre des grandes fortunes parmi eux; mais comme chaque Nogay peut obtenir du gouvernement une portion de terrain et le cultiver à son profit, il y a peu de gens complétement pauvres, et tous sont mieux nourris et mieux vêtus qu'auparavant; de plus ils sont maintenant à l'abri des vexations qu'exerçoient sur eux leurs Beys, leurs Chans et le Grand-Seigneur lui-même. Néanmoins il en est beaucoup d'entr'eux qui regrettent leurs anciennes habitudes et ne parlent qu'avec transport de leur vie nomade; tant il est vrai que l'homme

est disposé à estimer peu les avantages dont il jouit réellement, et à s'exagérer le bonheur des temps qui ne sont plus.

Dans un second article nous parlerons des colonies allemandes établies dans le voisinage des Tatares Nogay, et de quelques autres peuplades avec lesquelles ils se trouvent en contact.

*(La suite à un cahier prochain.)*



## CONTE.

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA. (*Friendship's Offering* 1831).

---

C'étoit le milieu du jour : le soleil, dans tout son éclat, répandoit ses rayons vivifians sur une nature riche des premiers dons du printems, sur une verdure brillante de fraîcheur, et émaillée de ces fleurs qui naissent sans culture, tandis que le léger zéphir chargé de doux parfums ne portoit sur ses aîles d'autre son que le sourd murmure des voix lointaines et le doux tintement de la cloche du dimanche. C'étoit le premier dimanche de mai, un de ces jours radieux, brillans et embaumés, qui inspirèrent les chants les plus suaves de nos anciens poètes. Les animaux même sembloient sensibles au doux attrait de la saison et au calme saint du jour : le cheval libre de tout travail

et paissant à son gré dans la plaine, le bœuf heureux de ne pas porter le joug, et de se chauffer à ce soleil vivifiant, sembloient à l'envi remercier, par un hymne muet, celui qui, dans sa bonté, avoit procuré un jour de repos, non-seulement aux créatures intelligentes, mais encore aux animaux des champs.

Le tintement de la cloche se prolongeoit encore, et l'on voyoit dans la campagne, s'avancer des groupes nombreux du côté de l'église de Hoke Newington. Plus d'un Corydon de village s'y faisoit remarquer, revêtu d'une blouze blanche qui venoit se rattacher autour du cou avec un ruban d'une couleur voyante, et tournant dans ses mains brûlées du soleil un brillant mouchoir de soie, présent de quelque Philis au corsage bleu ou rouge, et à la coiffe bien plissée et blanche comme la neige, qui marchoit gaîment à côté de lui. Dans la cour de l'église s'offroit à la vue un groupe pittoresque : c'étoit un gros fermier vêtu d'un habit de toile bleue filée à la maison, portant une cravate ornée de dentelles de Flandres, et tenant soigneusement et avec ostentation dans ses mains son précieux livre de psaumes qui devoit lui servir pendant toute sa vie et passer peut-être après sa mort à son petit-fils; près de lui étoit sa femme, la tête couverte d'un chapeau très-élevé, portant des manchettes d'une blancheur éblouissante, et une belle robe de soie, héritage de sa grand'mère; elle considéroit avec un sentiment mêlé de curiosité et d'envie, deux dames de la ville, qui vêtues de robes d'un taffetas changeant, ornées d'écharpes de soie, et tenant des masques de velours dans leurs mains, s'entretenoient, sous le portique de l'église, du dernier ban-

quet de la cour, et des nouvelles livrées du duc de Buckingham. Il y avoit d'autres personnages dont l'habillement, d'une simplicité étudiée, les faisoit reconnoître pour appartenir à cette classe qui, rejetée de l'église et persécutée par l'état, semble tirer une nouvelle force des vexations qu'on lui suscite. Cependant la foule devenoit de plus en plus grande, et des conversations à haute voix, des éclats de rire bruyans se faisoient entendre au milieu des paysans qui passoient et repassoient autour des tombeaux, en attendant le commencement du service divin. Enfin la cloche cessa de sonner; l'on ouvroit déjà la porte de l'église lorsqu'on entendit le bruit des roues d'un char, et l'on vit s'avancer, d'un pas lent et solennel, quatre jumens flamandes couvertes de harnais et traînant une grande voiture très-basse et couverte de velours rouge, qui s'arrêta à la porte de l'église. A la vue de l'équipage de Sir Hargreave Bellasyse, il se fit un silence soudain. Ce que n'avoient pu produire, ni la solennité du cimetière, ni la sainteté du dimanche, la seule vue de l'équipage couvert de velours, et d'une troupe de domestiques en livrées, l'effectua aussitôt; chaque paysan observa un strict silence, et se tint la tête découverte avec l'air d'un profond respect, en regardant passer le riche propriétaire de Sutton Hargreave, l'ami du dernier Buckingham, l'un des seigneurs de la haute cour de Commission et l'un des plus riches habitans de Hoke Newington. Le vieux marguiller traversa d'un air empressé, et en faisant maintes courbettes, le passage étroit qui conduisoit au presbytère, pour ouvrir la porte et placer les coussins sur le banc élevé, destiné à la noble famille et

que déroboient à la vue du vulgaire des rideaux cramoisi. Pendant ce temps, appuyé sur le bras de son intendant (dont la chaîne d'or, qui brilloit sur sa veste de velours, annonçoit l'office), le vieux baronnet s'avançoit avec sa riche robe de Damas doublée de noir, et tenant dans sa main un bâton d'ivoire à pommeau d'or, sur lequel brilloit le diamant dont lui avoit fait présent, quarante ans auparavant, la sage et politique Elisabeth. Immédiatement après lui, venoit une petite-fille de Sir Hargreave, la douce mistress Hélène, conduite par un jeune et beau cavalier, dans toute la rigueur de la mode, ayant col de dentelle, pourpoint garni de satin, boucles d'oreilles, et cheveux parfumés. Les charmes de cette jeune dame lui avoient attiré l'attention et les hommages de la moitié des nobles de Whitehall ; ses belles boucles de cheveux châtains étoient séparées par un rang de perles dont la blancheur le cédoit à celle de son beau front ; une expression pleine d'intelligence embellissoit tous ses traits, tandis que sa taille, tout à la fois gracieuse et élégante, étoit voilée par l'ample draperie de satin blanc qui tomboit en riches plis à ses pieds.

Arrivé à son banc le vieux baronnet s'assit sur le coussin qui lui avoit été préparé, tandis que le page, déposant aux pieds de la jeune dame la riche queue qu'il avoit portée, lui présenta son élégant évantail ; de son côté le beau cavalier, plus propre à occuper une place à un banquet que dans une maison de prière, s'appuyoit avec grâce auprès de sa belle maîtresse, tenant à la main son chapeau orné de plumes, et se plaisant à attirer sur sa personne, l'admiration de tous ces villageois ébahis,

Quoique ce fût le service de l'après dîné, l'église étoit pleine, et plus d'un regard de triomphe étoit jeté de l'assemblée sur la chaire, où l'on voyoit un rouleau de parchemin posé sur une bible garnie de cuivre, tandis que l'autre partie de l'assemblée répondoit à ces regards de triomphe par des coups-d'œil d'indignation et d'amers reproches. Le pupitre de cette chaire présentoit une singulière anomalie. On y voyoit le livre contenant les ordonnances du Roi des Rois, qui commande le respect et les hommages pour le jour qu'il s'est choisi; et sur ce livre étoit posé la proclamation du roi de la Grande-Bretagne, ordonnant « que la liste des jeux établis par notre père d'heureuse mémoire soit remise en vigueur, et qu'après la fin du service divin notre bon peuple ne soit pas empêché de de se livrer à aucune récréation légale, telles que la danse, le tir de l'arc, l'exercice du saut, ou toute autre recréation innocente. »

« Ce bon ministre nous fait attendre; je crois qu'il cherche la lumière nouvelle, » dit Sir Hargreave Bellasyse d'un ton de sarcasme; « mais il feroit mieux de préparer son esprit à lire cette proclamation, à moins qu'il ne préfère, être entretenu dans Gate-house aux dépens du roi. »

« Ou bien un voyage à Jersey, ou aux îles de Scilly, » reprit en riant le jeune cavalier, « afin de faire part des dons qu'il a reçus, aux mouettes et aux hirondelles de mer, qui formeront une congrégation plus grave que les chers frères bien-aimés auxquels il prêche durant plus de trois heures entières. »

« On l'a traité avec trop de douceur, » reprit sir Har-

greave; « mais à présent je l'ai fait avertir en bonne forme, qu'à moins qu'il n'obéisse à l'ordre du roi, il ne remontera plus dans cette chaire. Cet homme a beau avoir abandonné son revenu pour des scrupules puérils, nous verrons, si lorsqu'on veut bien souffrir encore qu'il soit lecteur, il refusera de faire ce qui lui est ordonné; c'est ce que personne ne fera jamais tant que la Cour de Haute Commission subsistera et que j'en serai un indigne membre. » Cette conversation chrétienne venoit d'être interrompue par l'arrivée de celui qui en étoit l'objet; c'étoit un homme d'un âge moyen, sur le front duquel de profondes pensées et des soins inquiets avoient imprimé des traces ineffaçables. Il portoit la simple robe noire de l'université, et tenoit à la main une petite bible à fermoir d'argent que, par sa forme et sa grosseur, le jeune cavalier reconnut pour être de l'édition de Genève. Le ministre considéra quelque temps en silence la congrégation que son arrivée avoit rendue muette, avec une expression où le chagrin et la détermination sembloient se disputer la prééminence; enfin déroulant le parchemin, il le lut tout entier d'une voix claire et pleine; puis le replaçant sur le pupitre, il ouvrit la bible et étendant sa main, il parla en ses termes: « Telle est la déclaration ordonnée par l'autorité et que j'ai lue par obéissance pour cette autorité. Mais sachez tous que je ne suis point ici en vertu du mandat d'aucun monarque; en conséquence, écoutez l'ordre de Celui de qui seul j'ai reçu le droit de m'adresser à vous; et prêtez une oreille attentive à des paroles qui ne sont point sorties de la bouche du hérault royal, mais que du milieu de sa gloire et de

l'éclat d'une splendeur qu'on ne pouvoit contempler le Roi des Rois a publiées lui-même. » Et faisant alors la lecture du quatrième commandement il ajouta, « Tel est le commandement de la Toute-Puissance ! Ecoutez donc en ce jour et voyez qui vous voulez servir. »

A peine avoit-il prononcé ces derniers mots, que deux officiers de la Cour de Haute Commission montèrent les degrés de la chaire, et montrèrent leur ordre. Le ministre peu surpris de cette conclusion du service divin, malheureusement trop commune à cette époque, descendit tranquillement, et sortit de l'église sous la garde des officiers au milieu des adieux pleins d'affection et de tristesse de son troupeau. La congrégation se sépara alors en tumulte.

« Appelez-vous cela la joyeuse Angleterre? » dit un bel homme d'un âge moyen, habillé comme un gentilhomme de campagne.

« La joyeuse Angleterre? » répondit son compagnon, homme aux traits rudes et au regard enfoncé; « celle de l'Ouest n'est rien moins que cela, cousin; mais allons plutôt à la Nouvelle-Angleterre; car si elle n'est pas joyeuse, au moins elle est libre ! » dit-il en jetant un regard de colère sur le vieux baronnet, qui, dans son faste orgueilleux, s'avançoit lentement vers la porte.

« Pour celle de l'Ouest, » répliqua le premier, « il ne falloit plus que cet exemple d'un pouvoir insensé pour me faire vendre mes terres et me la faire abandonner, cette vieille Angleterre, sans hésitation, quoique hélas ! avec regret. »

« Laissez-nous, maître brouillon ! » s'écria Sir Hargreave,

secouant son bâton comme il passoit; «abandonnez ces affaires à vos supérieurs, à moins que vous ne préfériez suivre votre prédicateur à Gate-house.» Les beaux yeux brun du premier interlocuteur jetèrent des flammes à ces mots.

«Ne vous imaginez pas vous jouer de nous, comme vous vous jouez de vos esclaves à la table du conseil, Sir Hargreave;» répartit-il. «Les vrais Anglais ont le droit de parler comme vous le savez bien, et si ce n'étoit par respect pour vos cheveux blancs et pour la sainteté de ce jour, je vous dirois quelques vérités que vous n'oublieriez pas.»

«Allons, cousin,» dit le second interlocuteur, le poussant avec force. «Je suis pour la Nouvelle-Angleterre! Là nous adorerons Dieu en paix, et nous ferons quelque bien pour ceux qui viendront après nous.»

Près du porche de l'église étoit assise une vieille femme courbée par l'âge, les yeux fixés et paroissant ne pas s'aperçevoir de la confusion qui régnoit à l'entour; au moment où les deux cousins irrités passoient près d'elle, elle tressaillit aussitôt, et appuyant sa main sur celui qui étoit le plus près. «Cherchez-vous à quitter la pauvre Angleterre?» lui dit-elle.

«Ah! vraiment brave femme,» s'écria le premier, «pour tous les cœurs hardis, il est temps, ou de partir, ou de se briser.»

«Vous ne partirez pas,» répliqua la vieille femme; et le son sépulcral de sa voix ressembloit à un accent de l'autre monde. «Vous pouvez vouloir exécuter ce projet; mais il y a ici de l'ouvrage à faire pour vous deux, et vous le ferez.»

« Qu'est-ce que cette vieille sorcière dit à ces deux fanfarons? » s'écria Sir Hargreave en colère. « Devons-nous avoir du bruit au porche de l'église comme nous avons la sédition au-dedans? Amenez-la moi demain, bonnes gens, je lui enseignerai à prophétiser. » La vieille femme, sans s'émouvoir des menaces du baronnet, s'éloigna avec calme; mais le matin suivant, lorsque les voisins cherchèrent son humble demeure, ils la trouvèrent morte.

« Je vous félicite, Sir Hargreave, car vous vous êtes galamment débarrassé de ce maître prêcheur, » dit le jeune cavalier; « et ces honnêtes gens auront maintenant une soirée agréable. » — « Certainement, Sir Edouard, et nous aussi nous en aurons une au logis, » s'écria le vieux baronnet; « et Hélène nous jouera un air sur son luth, ou bien je vous battrai encore une fois à la boule. »

« Mais, chère Miss Hélène, vous avez l'air triste, » s'écria le jeune cavalier comme il traversoit lentement le cimetière à ses côtés.

« Il me semble, » reprit la jeune dame, « qu'il n'est personne qui ne doive ressentir de la tristesse de la scène qui vient d'avoir lieu. » — « Mais, belle Miss Hélène, qu'est-ce que la petite-fille de Sir Hargreave Bellasyse peut avoir à démêler avec ce qui vient de se passer? Est-ce à elle de gémir sur le sort de prédicateurs réduits au silence, semblable à quelque jeune dévote qui, tenant en main ses tablettes d'ivoire, note toutes les tristes paroles d'un exercice du dimanche matin. »

« Il vaut mieux, mille fois mieux, être occupée ainsi, que d'être témoin de torts qu'on ne peut redresser, » répliqua la jeune dame offensée.

« Belle Miss Hélène, êtes-vous devenue dévote? » s'écria Sir Edouard. « C'est une sotte mode, abandonnez-la je vous prie, comme on laisse de côté un ajustement qui vous sied mal. Malédiction sur ces chanteuses de psaumes avec leurs exercices et leurs catéchismes; malédiction sur tous ceux qui veulent faire mieux que leurs voisins. »

« A tout évènement, vous n'êtes guère en danger de cette infection, » reprit froidement la jeune dame. » — « Et vous, Miss Hélène, » dit Sir Edouard en colère, « vous seriez mille fois plus jolie le sourire sur les lèvres, qu'avec ce froncement de sourcil qui sied mal à la beauté. »

« Chère Hélène, regarde, » s'écria le baronnet en se retournant, « regarde comme ils sont tous rassemblés ici; voilà l'arbre de mai orné de guirlandes et de rubans, et six forts chevaux pour le traîner. Veux-tu rester ici et être la reine de mai, une jolie reine, je t'assure. N'est-ce pas, Sir Edouard, ils chercheroient long-temps avant d'en trouver une aussi belle? » Et le vieillard regardoit avec une orgueilleuse tendresse les beaux traits du seul rejeton de sa famille.

« Non, » répliqua-t-elle, « ce n'est pas une vue agréable. » — « Qu'est-ce que cela, qu'est-ce que cela? » s'écria Sir Hargreave. « As-tu un cœur si foible que tu ne puisses supporter la vue d'un puritain envoyé en prison? Allons, laisse cette folie. »

« Mais pourquoi l'y envoie-t-on? » répliqua Hélène. « Pourquoi l'y mène-t-on avant de l'avoir entendu? Certainement il vous auroit montré qu'il étoit obligé d'agir ainsi. Ne doit-il pas obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes? »

— « Quoi ! reviens-tu encore à ton ancienne folie ! » s'écria le vieillard irritable, frappant violemment la terre de son bâton. « Quoi donc, ta folie de petite fille n'est-elle pas encore hors de ta tête ! Eh bien oui, affaire de conscience ! Parle-moi de tout ce que tu voudras, mais laisse la conscience de côté. Un homme résiste-t-il à son prince, ou un ministre à son évêque ? Je leur conseille de discuter sur la conscience, en vérité ! Il ira en prison et il y restera, ne fût-ce que pour avoir tourné ta sotte tête. Je devois l'entendre, dis-tu ? Il est aussi probable que j'irai lui toucher la main et lui demander ses bons offices, qu'il l'est qu'il sorte jamais de prison. »

L'équipage de velours rouge cheminoit à raison de trois milles à l'heure, suivi des joyeuses acclamations des villageois impatiens de se divertir. Les danseurs moresques venoient les premiers, couverts de cloches et de rubans; à leur suite venoient les musiciens, faisant un bruit discordant qu'ils prenoient pour de la mélodie ; puis le char sur lequel étoit placé l'arbre de mai s'avançoit en triomphe au milieu du chemin, à la droite de l'église. Bientôt commencèrent la danse, la lutte, les courses, etc.; puis on finit par boire avec excès et par se battre, suite obligée de l'intempérance. Les dernières lueurs du soleil de ce jour du dimanche, ordinairement si calme, éclairèrent une orgie dégoûtante ; et le lendemain ses premiers rayons réveillèrent de leur sommeil pesant, les bestiaux qui, accablés aussi de fatigue et d'excès, étoient couchés entre les tombeaux du paisible cimetière.

Le salon, tendu de damas bleu, du château de Sir

Hargreave Bellasyse étoit rempli d'une noble et élégante compagnie ; des dames vêtues de satin et des cavaliers vêtus de velours, se promenoient du haut en bas de la salle, ou formoient des groupes dans les niches des grandes fenêtres rondes ; tandis que, de temps en temps, quelque jeune amateur de poésie et de chant s'emparoit du luth, orné de rubans, et chantoit quelques-unes des productions d'Herrick de Carew, ou de Withers. Celui qui, dans cette élégante compagnie, réunissoit tous les suffrages, étoit Sir Edouard Digby ; ses longues boucles noires étoient arrangées de la manière la plus gracieuse ; il avoit le même costume dont il étoit paré le dimanche de Pâques, et dans lequel il avoit fait l'ornement de la danse qui avoit eu lieu à Whitehall, et s'étoit attiré l'admiration de la vaine et capricieuse Henriette Marie. Armé de toutes pièces, et ayant préparé une chanson pour sa maîtresse, il s'appuyoit avec grâce, plein de confiance en ses charmes, sur la draperie cramoisi de la fenêtre, et après avoir préludé sur le luth, il se mit à entonner la chanson suivante, dans le style délicat et fantastique du jour :

« Je ne chercherai pas à m'informer où va le soleil avec ses rayons dorés, lorsqu'il quitte notre ciel brillant, car je le contemple dans tes yeux. »

« Je ne me hasarderai point au milieu des vagues écumantes pour chercher quelque rivage pavé de diamans; puisque ta bouche de rose m'offre les plus belles perles et les plus beaux rubis. »

« Je ne passerai point des heures entières dans la retraite, feuilletant des anciens poètes, puisque des sons plus doux qu'aucun de ceux que le barde fit jamais entendre, découlent de tes lèvres. »

« Tout ce qu'un amant désira jamais, tout ce que la pensée d'un

poète put concevoir, tous les plus beaux rêves de l'imagination, tout cela je le trouve en toi. »

« Aussi contemplé-je avec admiration le ciel parsemé d'étoiles, car Vesper est la plus fidèle image de ta beauté et de tes rigueurs. »

« Elle est ton image ; car des millions d'admirateurs peuvent saluer ses rayons et les bénir, et comme toi elle brille avec indifférence, heureuse dans sa splendeur. »

« Et si, après tous ces complimens superlatifs, j'allois mettre la galanterie du chanteur à une rude épreuve! » dit Hélène avec un malin sourire. — « Et quelle épreuve pourroit être rude, si c'est vous qui l'imposez, chère Miss Hélène, » reprit Sir Edouard :

« Ordonne-moi de vivre, et je vivrai pour être ton esclave, ou ordonne-moi d'aimer, et je te donnerai un cœur rempli d'amour. »

« Ordonne-moi de vivre sans espoir, et j'irai me cacher sans espoir là-bas sous ce cyprès ; ordonne-moi de mourir, et je braverai la mort. »

« Trève pour le reste de vos protestations, tirées du brillant *Jardin des Hespérides* d'Herrick, » s'écria la jeune dame ; « mais en vérité, Sir Edouard, j'ai besoin de votre aide. » — « Et pourquoi donc, ma belle dame? Est-ce pour soutenir les droits de votre beauté jusqu'au mur de la Chine, ou pour tuer quelques centaines de Turcs avant déjeûner, ou bien pour prendre le Grand-Seigneur par la barbe ? » — « Non, le plus extravagant des chevaliers errans, » reprit Hélène, « c'est pour quelque chose de plus facile, c'est pour un simple acte de bienfaisance. En vérité, Sir Edouard, je dois implorer très-sérieusement vos bons offices auprès de votre père en faveur de ce bon ministre qui est en prison. Toute tentative auprès de mon grand-père seroit vaine ; ainsi c'est

de vous que dépend ma seule chance de succès. Vous ne me refuserez pas; vous ne le pouvez pas, car son médecin dit que la réclusion pourroit mettre sa vie en danger; et pensez à sa femme, à sa famille. » — « Ma belle dame, » dit le jeune cavalier en se tournant vers un miroir, et levant d'un air dégagé les boucles parfumées qui cachoient ses pendans d'oreilles de perles, « il faut vraiment que vous soyez ensorcelée. Par tous les saints, il est temps de prendre des mesures contre ces coquins de puritains, s'ils font des prosélytes tels que vous. Voilà un beau service que vous me demandez vraiment. Et qu'est-ce qu'on diroit dans le monde, si l'on savoit que j'ai engagé mon père à mettre en liberté un de ces brouillons de Genève? En conscience, Miss Hélène, cela ne peut pas se faire, » répondit le chevalier, en jetant une seconde fois un coup-d'œil dans la glace et cherchant encore à remettre à sa place sa boucle rebelle; « on ne peut penser à cela. Si vous voulez vous-même solliciter mon père, je ne doute pas que vous ne puissiez obtenir ses bons offices, mais quant à moi c'est impossible. »

«Je ne solliciterai personne, Sir Edouard,» reprit Hélène avec fierté,« puisque je viens d'apprendre à connoître l'immense intervalle qui sépare les protestations de leur accomplissement.»

La belle Hélène se retira de bonne heure dans son appartement. Elle s'assit devant une petite table d'ébène, les mains appuyées sur son front chargé de soucis. « J'irai moi-même chez lord Digby, » dit-elle. « Et cependant si mon grand-père vient à le savoir, et il le saura, jamais il ne me pardonnera.» Elle se tut, et ses yeux tom-

bèrent sur le billet qu'elle avoit reçu le matin de la femme du ministre, où celle-ci la prioit d'employer ses bons offices auprès de son grand-père, et la conjuroit, au nom de tous les biens spirituels qu'elle avoit reçus du ministère du malheureux prisonnier, de ne pas l'abandonner dans cette situation. « Il faut que je le fasse, » dit-elle, « quoi qu'il m'en coûte; car s'il reste un seul jour en prison lorsque ma requête auroit pu l'empêcher, la faute n'en retombera-t-elle pas sur moi? Et cependant si mon grand-père, si emporté, si inflexible, me refusoit son pardon, s'il alloit même jusqu'à me rejeter! » Et ses yeux s'arrêtèrent sur les tentures de Damas, les glaces de Venise, les livres à agraffes d'argent, et sur tant d'autres preuves, non-seulement de la riche indépendance qui avoit été son partage depuis son enfance, mais encore de l'attachement si tendre et si plein de sollicitude du vieux baronnet pour sa favorite, pour le dernier rejeton d'une famille autrefois si nombreuse. Devant elle, étoient aussi les bracelets qu'elle avoit reçus de Sir Edouard, ce cavalier si gracieux et tant admiré, dont les hommages l'avoient rendue un objet d'envie aux yeux de la moitié des beautés de la cour brillante de Marie Henriette. Elle hésita un instant, mais ce ne fut qu'un instant; car après avoir jeté les yeux sur un portrait de son père (peint un peu avant son départ pour aider à recouvrer le Palatinat, expédition entreprise pour le soutien de la religion, et dont il ne revint jamais) et après avoir considéré la noble devise de sa famille, *Fais ce que dois*, *advienne que pourra*, que le peintre avoit tracée au bas du tableau, elle s'écria: «*Fais ce que dois*, *advienne que pourra*, et que le ciel m'accorde la grâce d'agir ainsi !

«Mon honorable maître, j'espère qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux!» s'écria l'intendant alarmé de la démarche irritée du baronnet, et de la pâleur qui couvroit son visage, au moment où il entroit dans la salle de chêne à son retour de la Cour de Haute Commission.

«Que votre honneur daigne s'asseoir,» lui dit-il en avançant un grand fauteuil, «et permette que j'aille lui chercher des cordiaux. Hélas! cette Cour de Haute Commission causera la mort de votre honneur, comme le Dr. Mayer le disoit l'autre jour à votre honneur.»

«Elle le fera sans doute, elle le fera, bon Hewitt, elle me donne assez de besogne; mais ce n'est pas là le pire. Appelez Hélène ici, dites-lui de venir aussitôt. Il semble que tout conspire contre moi. Avoir échauffé une semblable vipère dans mon sein! Avoir tout fait pour l'éducation d'une jeune fille, qui fait maintenant toute sa science de prendre les notes d'un sermon, ou de chanter tout le livre des psaumes, depuis le commencement de la semaine jusqu'à la fin. Par tous les saints, cela ne se peut supporter. O venez ici, ma petite dévote, aimable sœur des tristes frères de Banbury, qui édifient du haut du pilori; venez ici, je vous prie, et levez votre grave figure, si vous l'osez. Dites-moi comment vous avez osé aller ce matin présenter à lord Digby votre humble supplication en faveur du ministre disgracié. Répondez-moi petite impertinente. Votre conscience, n'est-ce pas? Telle fut la réponse que me fit votre imbécille de père, lorsqu'il alla combattre pour le Palatinat, et il lui en revint beaucoup de bien. Petite vipère que vous êtes, j'étois pour me jeter dans la rivière lorsque lord Digby

vint me dire : « J'ai écouté la requête de votre petite-fille.» —Il auroit mieux valu pour vous que ce fût moi qui l'eût faite ; alors vous auriez eu assez de chapelains et de sermons. »

« En vérité, mon cher grand-père,..... » reprit timidement Hélène.

« Qui est-ce qui vous ordonne de répondre, miss impudente ? » lui repliqua le vieillard irrité. Taisez-vous et écoutez ce que je lui ai répondu. « A-t-elle vraiment fait une requête, » lui ai-je dit. «En ce cas là, mon cher lord, elle ne sera plus ma petite-fille. »

« Sir Hargreave, mon bon seigneur, vous n'avez sûrement pas répondu cela, » s'écria l'intendant tout effrayé.

«Paix, Hewitt ! telle a été ma réponse ; ainsi préparez-vous, mon enfant, à votre départ. Quoi ! n'est-ce donc pas assez que mon opinion soit comptée pour rien au conseil, et qu'on empêche des hommes, dont on seroit bien aise de se débarrasser, de quitter le pays ! Faut-il encore que le prédicateur que j'étois décidé à voir retenu en prison, soit mis en liberté par ma propre petite-fille ! Non, Hewitt, ce nom de petite-fille, elle ne l'entendra plus de ma bouche.

« Mais, Sir Hargreave, où donc miss Hélène pourra-t-elle aller!» reprit l'intendant avec anxiété ;« pensez-y encore une fois, mon honoré maître.»

«Qu'elle aille vers ses frères disgraciés, qu'elle aille vers le ministre qu'elle a mis en liberté, qu'elle aille vers sa nourrice ; peu m'importe, pourvu qu'elle ne se présente jamais devant mes yeux. Maintenant, bon Hewitt, va

faire préparer les chevaux, afin qu'ils soient prêts pour faire un voyage de quarante milles (c'étoit une grande entreprise dans ces temps-là). Moi-même je me rendrai à Sutton Hargreave, car je ne pourrai jamais supporter d'habiter encore cette maison. Si jamais Sir Hargreave remet les pieds dans Hoke Newington, ce ne sera que pour y demander sa vie..............................

Six années s'étoient écoulées. Qui ne connoît les événemens qui eurent lieu pendant ces six années! Les cloches du dimanche se faisoient entendre, le soleil brilloit du plus vif éclat; mais, quoique ce fût le premier dimanche du mois de mai, on ne voyoit aucun groupe de paysans joyeux ou de fainéans errans çà et là et sans but; lorsqu'un équipage de velours rouge entouré d'une escorte de cavaliers en just-au-corps de peau de buffle, passa le long de la principale rue, et s'arrêta devant la porte, soigneusement fermée, d'une des hôtelleries de Newington. Plus d'une personne se mit aux fenêtres voisines, étonnée de ce qu'on osoit ainsi troubler la tranquillité de ce jour.

« Comment donc ne connoissez-vous pas les ordres du Parlement pour qu'on observe plus strictement le jour du Seigneur? » dit l'aubergiste en murmurant entre ses dents et en ouvrant à demi la porte.

« Ah! vraiment, Monsieur l'aubergiste, » repliqua le principal cavalier, « nécessité n'a point de lois; sans cela moi et mes gens, nous nous serions rendus à l'église plutôt que de courir les grands chemins comme les impudens cavaliers de Lord Goring, ou la troupe payenne de Lord Digby. Ainsi laissez-nous entrer. — « Je ne le peux pas, » répondit l'aubergiste; « c'est l'heure du service divin, et

mes domestiques sont occupés à entendre le catéchisme; ainsi faut vous décider à rester là, ou à vous rendre à l'église.»

«Et c'est heureux que nous n'ayons point pire endroit où nous rendre,» répondit le cavalier; «mais il nous faudroit mener notre prisonnier avec nous, et il n'est pas de ceux qui aiment les exercices de l'après diné.»

«Quoi donc? Vous avez-là quelque vaurien, quelque mécréant qui doit donner une bonne somme au comité de la salle de Goldsmith, avant de revoir sa maison ou ses terres?» reprit l'aubergiste. «Ah vraiment,» répliqua le cavalier, «il sera bienheureux, s'il ne lui arrive pas quelque chose de pis, que de payer une amende.»

«Allons donc à l'église, cavaliers; ce vieillard a peut-être encore quelque chance d'être sauvé.»

Le vieil équipage se remit en route, entouré de cavaliers, et s'arrêta à la porte de l'église.»

«Qui avez-vous ici?» demanda le marguiller; «il me semble que je reconnois cette vieille voiture rouge. — Ciel,» s'écria-t-il, lorsqu'on ouvrit la portière; «c'est Sir Hargreave Bellasyse! Mais qu'est-ce que cela veut dire? Sûrement Miss Hélène y est aussi?»

Le vieux baronnet ayant l'air de ne savoir où il étoit, fit un effort pour se lever, et la belle main de sa petite fille qui étoit assise à ses côtés, s'avança pour l'aider.

«Laisse-moi, Hélène, laisse-moi,» lui dit-il, «je me suis bien passé de ton secours pendant six années entières; pourquoi ne m'en passerois-je pas à présent? Pourquoi es-tu venue me chercher et as-tu voulu venir avec moi? Hélas! toutes choses ont été bien mal depuis que je t'ai

renvoyée de chez moi ; et il me semble, que cette cruelle épreuve est aussi un jugement. »

« Permettez que son honneur vienne se reposer chez moi jusqu'à ce que le catéchisme soit fini, » dit le marguiller à Hélène ; « je lui amènerai le docteur Manton, car le docteur est vraiment très-habile dans les affaires de conscience »

« Mais où dois-je donc aller? » s'écria le vieillard d'un air égaré. En disant cela il aperçut l'église et les ormeaux qui l'entouroient. Les jeux de mai, l'arrestation du prédicateur, la prophétie de la vieille (si singulièrement accomplie), chaque incident de cette journée si fertile en événemens, se présenta vivement à son esprit.

« Je vois tout cela, » s'écria-t-il. « Je savois que j'aurois pu faire mieux, mais la richesse et les honneurs m'aveugloient, et je devins persécuteur ; non-seulement je devins le persécuteur d'hommes que je ne connoissois que d'après les rapports d'autrui, mais je fus le tien, chère Hélène. Ah ! c'est pour cela qu'on m'amène ici, pour être un objet de dérision et de mépris. »

« Que le ciel nous en garde, Monsieur ; » dit le cavalier avec respect. « Mais ne voulez-vous pas entrer dans l'église? Le ministre pourra peut-être vous donner quelque consolation. »

« Allons, j'entrerai, » dit le vieillard repentant ; « mais, chère Hélène, quel triste sort a dû être le tien depuis que je te chassai avec tant de cruauté ! Vraiment c'est plus que je ne méritois de ta part d'être venue ce matin, lorsque je croyois qu'il ne me restoit plus aucune consolation dans mon malheur. »—« Tranquillisez-vous, mon cher

grand-père, » reprit Hélène, comme elle le faisoit monter lentement les marches de l'église ; « je trouvai bientôt un asyle chez une dame très-chrétienne, et je n'eus jamais à m'en repentir : vous saurez tout après ; ainsi tranquillisez-vous, je vous prie. »

Ils entrèrent dans l'église ; le célèbre docteur Manton offroit au ciel une fervente prière pour les jeunes catéchumènes qui l'environnoient, chacun tenant une bible à la main ; ceux de la classe plus élevée étoient munis de tablettes d'ivoire avec des notes et des références. Sir Hargreave épuisé par tant de sensations pénibles, tomba dans un évanouissement si long et si profond, qu'on crut qu'il étoit mort.

La vie du vieillard fut long-temps en danger ; et ce ne fut que plusieurs jours après, qu'il reprit toute sa connoissance. Cependant, nuit et jour la vue de son aimable petite-fille, avec ses longs cheveux bruns et son beau front ouvert, lui offroit dans son délire une image pleine de charmes, et souvent le son de cette voix argentine, ou les doux accords de son luth, sembloient le rappeler à la vie.

« Ma chère Hélène ! » s'écria le vieillard en se réveillant comme d'un long sommeil, et fixant ses yeux sur ce beau visage qui lui avoit si souvent apparu comme une clarté d'espérance pendant sa maladie ; « que les événemens sont étranges ! Je me souviens d'avoir juré, il y a justement six ans, de ne rentrer à Hoke Newington que pour y demander la vie. Hélas ! je vais bientôt avoir à le faire, quoique le peu de jours que la nature peut encore m'accorder, ne vaillent guère la peine que je les demande. »

« Paix, mon cher grand-père, ne pensez-pas à l'avenir. Voilà, Hewitt qui demande à vous parler, et je suis sûre qu'il nous apporte de bonnes nouvelles. »

Le cavalier à qui étoit confiée la garde du prisonnier ouvrit la porte; et le fidèle intendant entra vêtu d'un habillement noir qui faisoit un triste contraste avec sa chaîne d'or.

« Je n'ai que de mauvaises nouvelles à vous apporter; » dit-il à part à la jeune dame. « Hélas! j'ai été devant le comité des Sequestres, et l'on ne me donne pas d'espérance pour mon digne maître; car la compagnie du colonel Hampden s'est rendue maîtresse, il y a trois jours, des cavaliers de Sir Ralph Hopton, et s'est emparée de leur bagage, dans lequel on a trouvé des lettres de Sir Edouard Digby adressées aux bourgeois de Newberry, leur enjoignant au nom de Sir Hargreave, de livrer la ville au prince Robert; et là-dessus, on décréta hier dans le Parlement. que mon honoré maître seroit mené à la Tour. »

« Que dit-il? » s'écria le vieux baronnet. « Mais il n'a pas besoin de rien dire; je vois bien, à ses regards, qu'il n'apporte pas de bonnes nouvelles: » au moment même on entendit frapper à la porte, et l'intendant s'avança avec un air d'hésitation. »

« Hélas! » dit-il tout bas à Hélène, « on vient d'apporter l'ordre de transférer Sir Edouard Hargreave à la Tour. Je l'avois bien toujours dit, que ce vaurien de Sir Edouard ne lui attireroit que du mal. »

La porte s'ouvrit et deux étrangers entrèrent; l'un étoit habillé comme un ministre, et l'autre avoit un costume demi-militaire; il paroissoit être d'un âge moyen; son large front et le regard étincelant qui sortoit de ses yeux, le désignoient pour un de ces esprits dominateurs que la Providence fait quelquefois naître pour la délivrance d'une

nation, et que, dans des vues qu'on ne peut scruter, elle enlève avant que leur grande œuvre soit accomplie.

Le vieillard étonné leva les yeux et reconnut aussitôt dans l'un, le ministre qu'il avoit fait mettre en prison, et dans l'autre, l'étranger qui, dans le cimetière, avoit annoncé le projet de quitter sa patrie pour jamais, celui dont le nom étoit maintenant célèbre dans toute l'Angleterre, John Hampden.

« Lady Thornhaugh, » dit-il en s'adressant à Hélène, « j'apporte de bonnes nouvelles à votre grand-père. Mon chapelain, après avoir fait de strictes recherches sur l'affaire concernant Sir Hargreave Ballasyse, a découvert que cette lettre avoit été forgée; c'est ce qu'a avoué enfin le secrétaire de Sir Edouard Digby, qui est tombé entre nos mains mortellement blessé, et qui, grâces aux soins de ce digne ministre, a enfin donné l'explication de tout ce qui s'étoit passé.

« Comment! » s'écria le vieillard, « est-ce bien le même homme que j'ai fait mettre en prison, qui a cherché à m'en faire sortir? Hélas! je vois devant moi deux personnes envers lesquelles je ne pourrai jamais réparer tous mes torts. »

« Consolez-vous, Monsieur, » reprit le ministre, « car par une dispensation merveilleuse de la Providence, tout ce que vous fites contre nous a tourné à notre profit. Si je n'avois pas été envoyé en prison, je n'aurois jamais connu cet honorable gentilhomme, et une amitié qui m'est si précieuse ne se seroit probablement jamais formée; et si vous n'aviez pas, il est vrai aveuglément et injustement,

renvoyé lady Hélène de votre maison, elle n'auroit pas cherché un asyle dans la famille de lady Thornhaugh, et ne seroit pas devenue la femme de William Thornhaugh.»

«Grand Dieu! Que tes voies sont étonnantes!» s'écria le vieux baronnet, en joignant les mains et levant les yeux au ciel. «Quoi! ma chère Hélène mariée à William Thornhaugh? Il y a cinquante ans que son grand-père et moi nous projetâmes de faire une alliance entre nos familles; mais je m'élevai à la cour, j'aspirai à de plus grands honneurs, et je rompis ma promesse solennelle; cependant cette promesse a été accomplie.»

«C'est ainsi qu'il en arrive, Sir Hargreave,» répliqua le ministre; «l'homme propose et Dieu dispose. Où en étoient les libertés de l'Angleterre, lorsque ce digne gentilhomme avoit déjà mis le pied dans le vaisseau qui devoit l'emmener.»

«Arrêtez, je vous prie,» reprit Hampden; «une force d'en haut m'a poussé dans cette grande entreprise; et que celui qui m'a rappelé lorsque, tout semblable au prophète mécontent, je cherchois à éviter l'œuvre qui m'étoit destinée, me soutienne et me dirige! Qu'on ne dise jamais, que John Hampden a tiré l'épée pour des querelles particulières, ou un agrandissement personnel: mais s'il vaut la peine de sacrifier sa vie pour le rétablissement de la paix, de la justice et de la liberté, et surtout pour posséder le plus grand des biens, la liberté religieuse, que ce sacrifice soit mon partage. Je serai trop content.»

Avant que plusieurs jours se fussent écoulés, Sir Hargreave Bellasyse, étant rentré en possession de ses biens,

moyennant une petite amende, s'établit de nouveau à Hoke Newington; et, comme dans ces temps un sermon étoit indispensable dans toutes les occasions de réjouissance, le docteur Manton « prêcha dans la grande salle, » à ce que dit mon manuscrit, « un sermon très-judicieux et très-utile, sur ces paroles de Joseph: *Ainsi donc, ce ne fut pas vous qui m'envoyâtes ici, mais Dieu.* » Sir Hargreave, plein de reconnoissance de ce que l'orage qui avoit menacé le soir de sa vie, s'étoit si heureusement dissipé, parvint à une vieillesse très-avancée, dans la société de son aimable petite-fille, et entouré de sa nombreuse famille, au milieu de laquelle il ferma ses yeux en paix.

---



# MÉLANGES.

1) *Les classiques et les romantiques en Suède*. Extrait d'un voyage de Häring ( *Herbstreise durch Scandinavien*. ) — Ici, comme partout ailleurs, la race germanique a rejeté le joug littéraire de l'étranger. L'antiquité mal comprise est d'ailleurs si généralement reconnue comme la base du système classique des Français, qu'ils s'efforcent maintenant eux-mêmes, avec un louable désintéressement, d'atteindre à plus de liberté et d'individualité dans la poésie. Il reste douteux néanmoins qu'il leur soit possible de retrouver des qualités depuis si long-temps perdues.

De tous ceux qui ont pris part à cette révolution littéraire, les romantiques Suédois sont les plus éloignés de refuser à l'Allemagne la gloire d'une première impulsion. Là guerre continentale a tellement répandu en Suède la connoissance de notre langue, qu'elle est maintenant celle de l'université presque entière, sans nuire à la tendance nationale de la nouvelle école. Je fus étonné de trouver connues à Upsal des productions de notre littérature qui le sont à peine, même en Allemagne. Une société s'y occupe activement de populariser par des traductions la littérature allemande dans la capitale, et le libraire Brosselius a publié des réimpressions de nos classiques. Il est vrai que cette vie littéraire se borne à l'université, où l'on entend dire fréquemment que la Suède est de dix ou vingt années en arrière de l'Allemagne. A Stockholm la présence de la cour, les liaisons nombreuses avec la France, l'académie enfin assurent encore la prépondérance à ce goût pour les choses communes revêtues de formes brillantes, qu'on appelle classique. Les romantiques, dont Upsal est le chef-lieu, débutèrent par une guerre de plume et non par quelqu'une de ces grandes productions qui brisent le moule classique, et semblables au Jupiter de Phidias, percent en se levant la voûte trop basse du temple.

La hardiesse, les exigences de la nouvelle école excitèrent le mécontentement de plusieurs personnes qui, sans se dissimuler les côtés foibles de l'ancienne, répugnent à se laisser influencer par la jeunesse. Le journal le *Phosphorus* commença la réputation de cette école (1). On est actuellement disposé de côté et d'autre à une réconciliation. La tendance piétiste des nouveaux membres de l'école romantique, a peut-être, sous ce rapport, une heureuse influence.

Le vieux poète Léopold est regardé comme l'étendard du goût classique. L'évêque de Stockholm, Wallin, le docteur Francen ont aussi une réputation méritée. Non moins célèbre, comme poète suédois, notre compatriote Brinkmann joue le rôle honorable de conciliateur.

L'écrivain le plus connu sous le rapport d'une élégante érudition, est le professeur Geyer. Il prend le plus grand intérêt à la littérature de l'Allemagne et de l'Angleterre, et s'est voué avec prédilection à l'étude de cette poésie plus vive qui porte le nom de romantique. Son histoire de Suède est écrite avec une érudition cachée sous des formes populaires. De concert avec lui, Afzelius a rassemblé un trésor précieux de ballades et de poésies traditionnelles. L'évêque Tegner prit aussi part, dans sa jeunesse, à la rédaction du *Phosphorus*, et plus tard se rapprocha de l'ancien genre. Il est à peine en Suède une maison qui ne possède un exemplaire de son poème *Frithiotsaga*. Une antique tradition en est la base, et l'auteur a su y répandre tout le charme d'une douce mélancolie, sans que le ciel pur et les formes athlétiques du nord, soient trop voilés par ce nuage. Un petit roman de lui, plein de mérite, *la Dame de pique de Levin*, est maintenant oublié. Le public suédois reproche à cette nouvelle un style sans agrémens, des traits satiriques, et surtout un tableau peu avantageux de la Suède qui blesse la vanité nationale. Tels sont les prétextes qui l'on rendu indifférent pour une peinture aussi ra-

(1) Il parut pendant les années 1810 a 1813. Le principal rédacteur étoit le plus célèbre des poètes romantiques de la Suède, Atterbom, né en 1760. *Conversation's-Lexicon.*



pide qu'exacte des mœurs suédoises, à laquelle le récit des sensations d'un cœur brûlant, égaré au milieu des hommes du nord, donne autant de chaleur que de poésie.

Le baron Ierta, diplomate habile, homme de beaucoup d'esprit, est à la tête de la révolution littéraire; il est regardé comme le meilleur prosateur de la Suède. J'ai trouvé dans les jeunes sociétés d'Upsal, une vie, une chaleur qui m'ont rappelé une époque passée pour l'Allemagne, celle où les premières réunions de poètes amis annonçoient d'une manière si glorieuse l'aurore de la nouvelle poésie. Maintenant, sans lien commun, blasés sur tout, livrés à une critique raisonneuse, nous avons renoncé à la prétention d'une pareille activité.

2) *Les sourds-muets.*—Les circulaires et les rapports publiés par la Direction de l'Institut royal des sourds-muets à Paris, pour appeler des renseignemens sur la proportion de ces infortunés avec le reste de la population, et sur l'instruction qu'on leur donne dans les pays civilisés des deux mondes, ont engagé Mr. Scheer, directeur de l'établissement fondé à Zurich depuis quelques années, à exposer en détail l'organisation et la méthode de cet institut. Cet exposé se trouvera sans doute dans le recueil des pièces relatives à ce sujet, qui sera publié par Mr. Dégérando. En attendant nous en donnerons ici quelques fragmens.

« Si nous comparons un sourd de naissance, dans les premiers temps de son existence, avec un enfant du même âge qui soit doué de tous ses sens, nous n'observons entr'eux aucune différence. L'un et l'autre expriment leur joie par le rire, leurs chagrins par des cris et des larmes, leurs désirs par les mouvemens de leur physionomie, ou par une foible pantomime. Tous deux sont venus au monde avec des dispositions égales, tous deux sont animés par l'étincelle divine, par l'intelligence humaine. Si donc un vice d'organisation rend plus difficile, ou restreint jusqu'à un certain point, le développement des facultés de l'esprit, il ne nous donne pourtant aucun droit de refuser au sourd-muet la dignité humaine, et de le rabaisser au rang des animaux, comme on l'a fait plusieurs fois. Sans aucune instruction

particulière, par son seul commerce avec les autres hommes, il parvient à un degré de culture et d'intelligence, auquel nulle autre créature que l'homme ne sauroit atteindre. De même qu'un enfant de huit ans, doué de tous ses sens, élevé et instruit par des parens et des maîtres attentifs, est cependant bien inférieur, pour son développement intellectuel et pour son savoir, à un jeune homme qui a reçu une bonne éducation, de même le sourd-muet qui n'a été formé que par les foibles rapports qu'il peut avoir avec les autres hommes, est fort inférieur à cet enfant de huit ans; néanmoins à ce dernier degré de connoissance, l'homme s'élève encore bien au-dessus des animaux. Dès le moment où l'enfant doué de l'ouïe commence à recevoir le son des mots, à les comprendre, à les imiter, alors on aperçoit chez l'autre l'effet terrible de la surdité. Celui qui ne peut, ni entendre, ni comprendre ses mots, n'est pas en état de les imiter. La voie ordinaire pour l'enseignement du langage est fermée, et le mutisme est la conséquence de la surdité. »

« Le sourd-muet abandonné à lui-même, n'a guère qu'un foible sentiment de notre langage; il n'en a aucune idée. Sa mémoire, son jugement restent sans exercice; les abstractions lui sont impossibles; ce que le passé enseigne, ce que l'avenir promet est caché pour lui; il ne connoît, ni vertu, ni religion, il est exclu de toutes les joies sublimes de cette vie, et des espérances d'une vie à venir. »

« Mais le besoin et la nécessité d'une communication fournissent au sourd-muet un moyen de faire comprendre aux autres ses désirs et ses sentimens par des gestes et le jeu de sa physionomie, et de correspondre ainsi avec eux. A ces signes naturels, il en ajoute bientôt d'autres qui sont conventionnels, et par le secours desquels il indique des personnes et des objets particuliers. Ce langage de signes se développe autant qu'il est nécessaire, mais il est bien loin de pouvoir se comparer avec celui de la parole; il manque de tous ces rapports que nous indiquons par les diverses terminaisons des mots, par la syntaxe, par la position respective de nos phrases. Il est vrai qu'on a cherché à suppléer à ce défaut par une multitude de signes arbitraires, destinés à indiquer la division grammaticale

des mots, les rapports de nombres, de cas, de temps, de lieu, de manière; mais cet essai n'a pas réussi et l'on a eu recours à l'alphabet de la main, c'est-à-dire qu'on a imaginé d'indiquer les différentes lettres par certaines parties de la main. Nous convenons qu'au moyen de ce langage de signes artificiels, on peut développer l'intelligence d'un sourd-muet et étendre notablement ses moyens de communication, et nous sommes persuadés qu'il emploie de préférence le langage de signes; mais nous soutenons, d'un autre côté, que, quelles que soient la richesse, la précision et la souplesse qu'on puisse donner à ce langage, il sera tojours bien loin de procurer les connoissances et la facilité de communication dont jouit un enfant de sept ans, doué de tous ses sens et élevé par des parens éclairés. »

« S'il est possible de rendre notre langage visible au sourd-muet par certaines formes, comme il est sensible par des sons pour celui qui est doué de l'ouïe, on doit reconnoître aussi la possibilité pour le sourd-muet d'apprendre notre langage par le seul secours de la vue; cette manière de rendre notre langage visible, nous la connoissons tous, c'est l'écriture. Si un sourd-muet vivoit dans une maison où toutes les communications auroient lieu par écrit, il acquerroit la connoissance du langage écrit, par l'usage, comme l'enfant non sourd acquiert celle du langage parlé. On ne peut rien objecter contre la justesse de cette proposition; ainsi l'écriture doit être considérée comme le principal moyen d'enseigner le langage aux sourds-muets. »

« Pour les individus doués de tous leurs sens, l'écriture n'est qu'une copie du langage; lors même que nous lisons ou que nous écrivons en silence, le mot écrit nous rappelle le son qu'on lui donne en parlant. C'est ainsi que l'écriture, comme une image visible des sons, nous rappelle notre langue maternelle, lorsque nous sommes dans un pays étranger, et que nous n'avons plus d'occasion de la parler. Il en est autrement pour les sourds-muets, dans l'instruction desquels l'écriture est le premier moyen de développement; ils ne pensent pas en mots parlés, mais en mots écrits. Les formes de ces mots écrits se présentent aussi clairement à leur imagination,

que les sons des mots parlés à la nôtre. Comme donc l'écriture est pour ceux qui entendent, un moyen de conserver et de perfectionner le langage parlé, elle est pour les sourds-muets un point d'appui pour parvenir à la langue parlée.»

«D'après ces considérations, voici les principes qui nous guident dans l'instruction des sourds-muets : 1° Le sourd-muet est supposé originairement égal en facultés intellectuelles à l'enfant doué de tous ses sens. 2° Chez lui, comme chez les autres hommes, le développement de l'intelligence ne peut s'opérer que par le langage. 3° Il doit apprendre la langue des hommes au milieu desquels il vit. 4° Comme notre langue peut être traduite en formes visibles, le sourd-muet doit pouvoir l'apprendre sans langage intermédiaire. 5° L'enseignement d'un langage de signes formé sur le modèle de notre langue parlée, ne rempliroit point le but qu'on se propose, et s'opposeroit à toute communication facile avec les autres hommes. Le langage naturel par gestes et par le jeu de la physionnomie, qui occupe une place importante dans les premiers essais de langage des autres enfans, peut être d'un grand secours dans l'instruction des sourds-muets. Un second moyen très-utile est fourni par les figures. 7° L'écriture est la base de l'instruction ; c'est par elle que le sourd-muet apprend notre langue. 8° La langue parlée peut être comprise par la physionomie, et par conséquent peut être imitée par le sourd-muet. Elle est pour lui basée sur l'écriture, elle y est unie étroitement, elle en est comme une reproduction. 9° L'instruction dans la langue parlée est toujours en même temps un exercice de la langue écrite, elle ôte ce que celle-ci a de lourd et de lent, elle facilite la communication et rapproche autant que possible le sourd-muet des autres hommes. 10° L'enseignement de la langue doit être conduit de telle sorte qu'en avançant l'élève éveille, active et perfectionne toujours plus ses facultés.»

« Lorsque le sourd-muet est ainsi en état d'entrer en commerce avec nous par la parole et par l'écriture, il a reconquis ses rapports civils, ses droits et ses devoirs, il est parvenu à la connoissance claire du bon et du vrai, il est animé par la persuasion d'une destination supérieure, d'un bonheur à venir, et cela peut lui sufire,

car il n'est aucun pays de la terre où la moitié seulement des sourds-muets susceptibles d'instruction, reçoive un semblable bienfait. Du reste, les instituts qui leur sont destinés, ne doivent jamais consacrer trop de temps à obtenir de brillans succès sur quelques sujets, tandis que la majeure partie de ces infortunés manquent complétement de culture. » (*Morgenblatt*).

3) Tetuan, *dans l'empire de Maroc.* — Le pacha de Tetuan n'est visible que pour ceux qui veulent payer cet honneur; mais deux pains de sucre ou deux livres de café suffisent à un étranger pour l'obtenir. Aussi a-t-on comparé ce prince à une bête féroce que l'on montre dans une loge; et la comparaison est d'autant plus juste, qu'il est affligé d'une affreuse éléphantiasis, et que l'enflure de ses jambes le tient presque entièrement confiné dans son habitation. Je trouvai cependant qu'il avoit plus de sensibilité qu'on ne lui en auroit attribué d'après son extérieur. Il me fit promener dans son jardin qui étoit très-bien arrangé et bien entretenu; mais au milieu il y avoit une fontaine qui ne couloit plus, et qui étoit surchargée de mousse et de mauvaises herbes. Lorsque je lui témoignai mon étonnement de cette négligence, il me dit : « Cette fontaine appar- « tenoit à une épouse favorite qui avoit coutume de boire de son eau, « et qui en cultivoit les alentours de ses mains; la fontaine ne jail- « lira plus, et le jardin restera inculte, parce que celle qui y pre- « noit son plaisir, ne peut plus en jouir. »

La disposition mélancolique de Son Excellence avoit été fortifiée ce jour là par une demande pressante de l'Empereur, à laquelle il ne pouvoit plus se soustraire : il devoit envoyer à Maroc une forte somme d'argent. Dans cette position difficile, il fit demander fort poliment aux chefs des Juifs un léger emprunt. Mais le premier d'entr'eux se présenta et lui dit fièrement : « Vous ne devez « pas croire que mes frères soient disposés à réparer les malversa- « tions de Votre Excellence, après qu'elle leur a extorqué tant d'ar- « gent, et qu'elle les a fait si souvent bâtonner qu'il leur reste pres- « qu'aussi peu d'argent dans leur bourse que de chair sur le dos. » En

tout autre temps, une telle hardiesse auroit coûté cher à l'orateur; mais les Juifs savoient que le pacha étoit tombé en disgrâce, et ils étoient décidés à ne pas l'aider à sortir de ce mauvais pas, dans l'espoir qu'il n'en perdroit que plus tôt sa place.

La ville de Tetuan est grande, elle a environ 30,000 habitans. Sa situation est la plus favorable de toutes celles de l'empire de Maroc, pour le commerce avec l'Europe; seulement les bancs de sable qui se trouvent à l'embouchure de la rivière, empêchent tous les vaisseaux chargés de plus quatre-vingts tonneaux, de s'approcher de la ville. Celle-ci est située près de la belle montagne de Rif, dont les misérables habitans à moitié nus, sont la terreur des citadins. Les soldats qui nous accompagnoient ne voulurent pas s'aventurer dans la montagne, parce que les Rifiens ayant enlevé la nuit précédente quelques femmes mauresques, auroient pu croire que nous allions à leur recherche. Cette contrée seroit fort intéressante pour un chasseur; car on ne fait pas un pas sans faire lever quelque pièce de gibier. Les Maures ne savent pas tirer les perdrix au vol, ils les poursuivent jusqu'à ce qu'elles tombent de fatigue. On peut chasser ici toute l'année; seulement on s'en abstient spontanément pendant la saison où les oiseaux couvent. Cependant l'on mange et l'on exporte une grande quantité d'œufs. Les sangliers, dont les Musulmans ne doivent pas manger, sont ici en abondance. Le long de la côte, du côté d'Oran, on voit beaucoup d'antilopes et de gazelles; ces dernières ne sont pas faciles à apprivoiser, et ne vivent pas long-temps lorsqu'on les enferme; tous les efforts faits pour les transporter dans d'autres pays, ont échoué. Hors de leur état de nature, elles mangent tout ce qu'elles rencontrent, et meurent ordinairement d'indigestion.

Pendant notre séjour à Tetuan, toute la côte étoit très-animée. Un vaisseau gênois étoit à l'ancre, en dehors du banc, vers l'embouchure de la rivière, pour prendre un convoi de pélerins qui se rendoient à Alexandrie. Les vents contraires retardoient le départ, et les Maures s'étoient campés sur le bord de la mer. Tout leur équipage pour ce long pélerinage qui, avec la visite de Médine et de Jérusalem, dure une année, consiste en un tapis sur lequel ils

dorment. Ceux qui ne peuvent point se procurer de tente, suspendent, comme les Bohémiens, un tapis semblable à un pieu. Une bourse de peau et un petit paquet renferment le reste de leur avoir. Ils sont ordinairement sous les ordres d'un shérif, qui maintient sur terre l'ordre de la marche. Ils préparent leur viande de manière à n'avoir besoin d'aucun vase. On fait en terre un creux allongé, où l'on allume un feu de bois; on passe un bâton dans la viande qui est placée au-dessus du feu, et on la tourne avec la main jusqu'à ce qu'elle soit cuite.

Rien ne donne une plus forte preuve de la puissance de la religion mahométane que la foule des pélerins qui se rendent à la Mecque. Depuis le paysan jusqu'au prince, tous sont animés du même espoir, du même désir de faire ce voyage qui doit faciliter leur entrée dans la tombe, les purifier de tous les péchés de cette vie, et leur assurer le bonheur éternel dans l'autre. Le nom de Hadjee leur assure une gloire, une estime à laquelle chacun aspire, et que personne ne pense acheter trop cher au prix des efforts de toute une vie. Les pélerins sont ordinairement entourés d'une foule de misérables qui les accompagnent jusqu'à l'endroit de leur embarquement. Là ils attendent le moment du départ, et alors ils s'accrochent aux cables et aux côtés du navire, et supplient leurs compatriotes, au nom du St. Prophète, de ne pas les empêcher de faire pénitence à son tombeau. Il ne reste plus aux pélerins embarqués que de choisir entre les deux partis, ou de jeter ces supplians à l'eau, ou de les emmener. Comme le voyage qu'ils entreprennent est un voyage de pénitence, il est rare qu'ils se montrent durs envers leurs frères. Les motifs que ceux-ci donnent pour exciter la pitié, sont de diverses sortes. L'un assure qu'il est shérif, qu'un sang royal coule dans ses veines, mais qu'il n'a point d'argent dans sa bourse; l'autre qu'il a commis des crimes dont la punition retombera sur ceux qui le repoussent; un troisième qu'il a un vieux père aveugle, lépreux, dont l'unique espérance est l'accomplissement de son vœu, etc.; et comme l'on ne peut s'occuper dans un pareil moment, de la vérification de ces motifs, le capitaine finit par être obligé de prendre sur son bord le double du nombre sur le-

quel il comptoit. Il part aussi tous les ans de Maroc une caravane qui traverse le désert Angad, qui passe par Oran, Alger et Tripoli, et à laquelle se joignent les pélerins de ces villes. Ce voyage par terre est bien plus pénible, et exige bien plus de persévérance et d'énergie que le voyage par mer qui conduit les pélerins jusqu'au Nil. Outre cela la caravane est appelée à combattre les Bédouins qui comptent la piller, comme ailleurs on compte sur la moisson. Et comment toutes ces peines sont-elles payées? Par le bonheur de baiser une pierre noire, et de boire de l'eau de la fontaine d'Hagar. Les Consuls européens tremblent chaque année au retour des pélérinages, parce qu'ils ne peuvent persuader aux Maures de faire observer la quarantaine. Ainsi la peste s'introduit fréquemment en Barbarie, et en particulier, il y a quinze ans qu'elle enleva sur cette côte une foule d'hommes. Chacun sait que les Mahométans considèrent toute mesure prise contre un mal, comme un péché, comme une opposition à la volonté de Dieu, et qu'ils se contentent de prononcer les mots *Allah Akber*, quand ils prennent aux cadavres leurs vêtemens empestés. (*Morgenblatt*).

4) *De l'usage du verre chez les anciens.* — A propos d'une croisée que l'on voit sous la voûte d'un toît, dans une salle de bain de Pompeïa, Sir W. Gell, auteur d'un ouvrage intitulé *Pompeïana*, observe que les vîtres des fenêtres, chez les Romains, n'étoient pas toujours en verre coulé, mais souvent aussi en lames de cristal, légèrement polies d'un seul côté, afin d'empêcher qu'on ne pût voir du dehors dans les appartemens. Ces lames coupées en forme de croix étoient incrustées dans des bandes de cuivre. On croit que le verre dont on fit d'abord usage à Rome, étoit apporté d'Egypte. Il paroît que le cristal fut peu connu des anciens jusqu'à l'an de Rome 536. Les savans semblent s'être complètement trompés sur l'époque à laquelle on apprit à le travailler. Sans parler de la description d'un verre à brûler, que l'on trouve dans les Nuées d'Aristophane, la collection de fragmens que forma Mr. Dodwell, à Rome, et qu'il fit ensuite repolir, est suffisante pour prouver que tous les marbres connus

maintenant, et toutes les pierres précieuses que l'on peut trouver dans les cabinets d'histoire natuelle, étoient singulièrement bien imités en verre chez les anciens qui se servoient de ces compositions pour faire des vases et des coupes de toutes dimensions. Du temps de Martial, c'est-à-dire un siècle avant notre ère, les coupes en verre étoient fort communes, à l'exception des *Calices Allasontes* qui présentoient les couleurs changeantes du prisme et que l'on faisoit venir d'Egypte. Elles étoient si rares, » dit Vossius, « que l'empereur Adrien, en envoyant quelques-unes à Servianus, ordonna qu'on n'en feroit usage que dans les grandes occasions. Les vases de Myrrhyne, si recherchés des Romains, venoient, à ce qu'il paroît, de la Chine. Properce en attribuoit l'invention aux Parthes. Il est du moins certain que la porcelaine d'Orient étoit encore appelée vers le milieu du seizième siècle *Mirrana di Smyrna*. Le grand nombre de bouteilles et autres ustensiles découverts à Pompeïa, montre au reste suffisamment que les anciens connoissoient à fond l'art de couler le verre; mais il n'est pas moins vrai qu'ils le remplaçoient souvent pour les lanternes, comme on le fait de notre temps, par des lames de corne : c'est ce que Plaute appelle *renfermer Vulcain dans une prison de corne*. On faisoit aussi usage de toile, de la même manière qu'on emploie le papier huilé pour les fenêtres dans les temps modernes. Plus tard, le verre devint si abondant que des salles entières étoient garnies de glaces. Les restes d'une chambre semblable ont été découverts, en 1826, près de Ficulnea dans le territoire de Rome. Il est fait allusion à ce genre d'ornemens dans ce passage du naturaliste romain : *Non dubia vitreas fracturas cameras, si prius id inventum fuisset*. Du temps de Sénèque, les murailles des thermes étoient du plus beau marbre, ornées de glaces du haut en bas, et l'eau y arrivoit par des tubes d'argent.

---



# ÉDUCATION.

ESSAI SUR CETTE QUESTION : *Quelles sont les causes légitimes de réformes, en matière d'éducation publique* (1)?

La société, depuis long-temps, semble partagée en deux classes, qui, malheureusement, ne sont pas près de s'entendre : dans l'une, on ne rêve que perfectionnemens ; dans l'autre, toute innovation est regardée comme une espèce de délit. A mon avis, on a tort des deux côtés. Ce qui n'est pas fondé sur le passé, ne dure guère ; et le passé qui s'isole, sans vouloir rien admettre du présent, ne dure guère davantage ; une défaite certaine l'attend après un vain combat. Ce qu'il y auroit de mieux et de plus sage, seroit de se plaire dans le passé, sans s'interdire de l'améliorer, et de travailler pour le présent sans oublier ce qui l'a précédé. Telle est ma doctrine ; et je serois porté à croire qu'il n'y a, dans ce monde, d'innovations heureuses, de perfectionne-

(1) Ces réflexions générales sont tirées d'un opuscule, où elles servent de base à des considérations particulières sur l'état de l'éducation publique à Genève. Nous avons cru qu'elles pouvoient paroître, avec intérêt, dans notre Recueil, séparées de leur application à un établissement spécial.

mens durables que ceux qu'inspire un véritable amour du passé. Assurément, tout passé n'est pas estimable; mais toute institution qui a long-temps duré et qui a produit de grands effets, mérite par cela seul une haute estime. Il est si difficile d'assurer à un établissement quelconque la vie et la fécondité!

D'après ces principes, on peut professer une admiration sincère pour d'anciens établissemens d'éducation, et, néanmoins, se faire à leur sujet, la question suivante: Ces établissemens, tels qu'ils sont de nos jours, ont-ils le même mérite relatif qu'ils avoient autrefois? S'ils ne l'ont pas, qu'on travaille à le leur rendre; c'est un devoir que l'amour du passé nous impose. Nos ancêtres ont fondé, et nous voulons conserver leur ouvrage; mais qui ne sait que, pour conserver, il faut subir cette loi qui prescrit à toutes les institutions d'être progressives, sous peine de décadence? Le plus bel édifice veut être entretenu et réparé. Vous admirez aujourd'hui ses élégantes proportions et sa solidité; mais qu'il tombe entre les mains de gens qui se contentent de le regarder, sans remplacer ce qui s'use, se dégrade; et ce chef-d'œvure de l'art ne sera bientôt plus qu'un amas de débris qui, sans doute, auront encore leur beauté, mais c'est la beauté des ruines. Ce n'est pas de celle-là que les hommes de nos jours peuvent vouloir.

Ce n'est donc pas une question étrangère aux intérêts réels de toute société jalouse de sa conservation et de ses progrès, que celle-ci: Nos établissemens d'éducation publique ont-ils reçu les réparations et les perfectionnemens réclamés par l'amour et les soins que

nous devons à cette précieuse partie de l'héritage de nos pères?

Ce n'est pas, non plus, une question intempestive ou nouvelle. Depuis le renouvellement des lettres jusqu'à nos jours, il seroit facile de composer une liste considérable de noms célèbres, d'esprits supérieurs qui ont demandé des réformes à l'éducation de leur temps. Rabelais, sur ce point s'accorde avec Milton, Montaigne avec Locke, d'Alembert avec Haller et De Saussure. Cette question a été agitée en Allemagne comme en France, en Angleterre comme en Allemagne; et aujourd'hui elle s'agite plus que jamais, et partout. Aucune question, je le sais, n'a produit plus de déclamations et de rêveries; il n'y a, sous ce rapport, que la question de la félicité universelle qui puisse lui être comparée; mais faudra-t-il, pour cela, traiter d'utopie et de chimère, toute espèce de réforme? Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les principes qui ont présidé, partout en Europe, à la première formation des établissemens pédagogiques, et de considérer en même temps les incroyables révolutions qui ont eu lieu depuis, pour être convaincu que l'éducation publique a dû subir et subira encore de grandes modifications.

Il est hors de doute, que des changemens perpétuels sont un grand mal; et c'est se jouer à perdre l'état que de donner deux ou trois éducations différentes à la même génération, ou aux générations qui se touchent. Il ne faut innover, en ce genre, qu'avec la plus grande prudence, et par des transitions insensibles, comme on répare peu à peu le sang vicié d'un corps malade. Mais,

par cela même que tout changement brusque et trop considérable est un danger, il importe de ne pas laisser accumuler les modifications devenues nécessaires. Que chacune soit faite en son temps, c'est le plus sûr moyen d'éviter ces réformes ambitieuses et gigantesques, où l'on met d'autant plus de témérité que les obstacles sont plus grands, et qui, appliquées à de vieux édifices, les ébranlent jusqu'aux fondemens et les font crouler bientôt sous un poids qu'ils ne peuvent porter; triste voie qui n'aboutit le plus souvent qu'à remplacer des ruines par d'autres ruines (1).

Mais comment, dans ce sujet, distinguer le vrai du faux, les modifications que le temps et la force des choses ont rendues indispensables, des tentatives hasardées dues à l'activité inquiète et désordonnée des esprits novateurs?

Il n'y a pas d'autre moyen d'assurer sa route dans une telle recherche que de commencer par déterminer quelles sont les causes naturelles, étrangères à tout esprit de chimère et de révolution, qui doivent amener des changemens dans l'éducation publique. Essayons cet examen.

Les principales causes qui doivent faire varier l'éducation publique, peuvent, ce nous semble, se réduire aux suivantes:

I. Changemens dans l'état politique du pays.

II. Changemens dans l'état industriel.

(1) « *Ut omnia inconsulti impetus cœpta, initiis valida, spatio languescunt.* »

TACITE.

III. Changemens dans l'état religieux.

IV. Changemens dans l'état des mœurs.

V. Changemens dans l'état des sciences et des méthodes.

Je ne crois pas que personne conteste que de tels changemens doivent exercer une influence quelconque sur l'éducation ; car, s'il en étoit autrement, elle pourroit se trouver une fois en contradiction avec tout le reste : l'esprit général, les institutions, les mœurs ; et le citoyen en proie à deux impulsions contraires, en viendroit enfin à se débarrasser violemment de l'une d'elles, ou peut-être de toutes deux, ce qui est l'anarchie, le cahos. Ce point de vue général ne paroît donc pas susceptible de discussion. Mais il s'agiroit d'examiner quels sont les divers changemens en éducation qui doivent résulter des causes que je viens de signaler. Une pareille tâche seroit immense, et je dois me borner à tirer du sujet les vérités les plus applicables.

I. Il y a tel gouvernement qui resserre nécessairement l'éducation en d'étroites limites : tel autre, au contraire, contribue à l'étendre. Partout où la grande majorité de la population n'a aucune part aux affaires publiques, et où il existe des classes privilégiées soit par la loi, soit par le fait, il ne sauroit y avoir d'instruction que pour ces classes, et, à l'exception de l'éducation religieuse, le peuple est livré à lui-même. Quand ce régime est vraiment dans la force des choses, le peuple ne songe pas à s'en plaindre, il ne demande pas à savoir davantage. Mais supposons que, peu à peu, cet état de choses soit modifié, et que, par des causes quelconques, les

classes gouvernées soient portées en avant, et viennent à raisonner sur leur situation, à discuter leurs intérêts, et le mérite de leurs gouvernans ; dès-lors, il est manifeste qu'il faut donner des alimens à cette activité nouvelle, lui ouvrir des canaux pour en prévenir le débordement, et, s'il se peut, la faire servir à fertiliser l'état. Une grande partie de cette tâche appartient à l'éducation. Laisser ces nombreuses classes dans l'ignorance, c'est tout risquer: elles veulent se mêler de leurs affaires; et, à la longue, elles feront leur volonté. Faites ensorte que cette volonté ait d'autres guides que des passions sans frein.

Mais si ces classes sont introduites dans l'éducation établie, il est clair que celle-ci devra être modifiée ; il faudra en agrandir l'enceinte pour faire place aux nouveaux venus, et pour créer un enseignement approprié à leurs besoins. L'éducation se trouve ainsi élargie, et quant aux personnes et quant aux objets.

II. Ce changement devient d'autant plus nécessaire, que les classes dont nous parlons n'ont pu être portées en avant que par un accroissement de richesses, et par conséquent de travail et d'industrie. De là, un besoin senti de connoissances nouvelles pour assurer de nouveaux progrès : on veut sortir de la routine, raisonner son art, en connoître les principes et toute l'étendue; si on ne le peut soi-même, on veut que ses enfans soient mis en état de le faire, et l'on demande une instruction qui soit en rapport avec les carrières industrielles. Tous les arts, tous les métiers tendent ainsi à s'ennoblir et à s'élever à la science. De telles circonstances,

assurément ne sont pas faciles pour les gouvernemens; mais il seroit inutile de vouloir reculer devant la politique qu'elles commandent; et le monde moderne retournera à la barbarie, ou résoudra le problème de dominer le peuple en l'éclairant.

De telles modifications ne peuvent s'introduire sans que le système d'enseignement et tout le corps enseignant n'en subissent d'analogues; et ce n'est pas la partie la moins difficile de la réforme. De nouveaux élèves, de nouveaux objets d'étude demandent de nouveaux maîtres, une inspection plus étendue, des méthodes diverses; et tous ces changemens doivent trouver place dans l'ensemble et s'y adapter.

III. Il suffit d'ouvrir l'histoire pour se convaincre que les destinées de la religion ont joué le plus grand rôle dans les vicissitudes de l'éducation. Partout où une croyance religieuse arrive à la toute-puissance, elle se rend maîtresse de l'éducation qui lui reste en quelque sorte inféodée, jusqu'à ce que, des découvertes nouvelles jetant tout-à-coup un grand éclat sur des connoissances étrangères à la religion, il se forme peu à peu un foyer scientifique indépendant, qui rivalise avec le clergé, et finit par le dépasser et le déposséder.

Dans les premiers siècles de l'Eglise chrétienne, l'indépendance des écoles étoit si grande, qu'élèves et professeurs y étoient accueillis, sans distinction de croyance; tout exercice du culte public en étoit exclu (1). C'étoit un résultat naturel de la diversité des croyances; le pa-

(1) Voyez Tiersch, *Des écoles savantes.*

ganisme n'étoit pas encore abattu. Mais lorsque, plus tard, toutes les croyances eurent été soumises au clergé chrétien, et que, par l'effet de l'invasion des Barbares, toutes les études se furent réfugiées dans les églises et dans les couvens, il n'y eut plus d'instruction que chez les prêtres et pour les prêtres. Aussi, quand à l'aurore d'un jour nouveau, on s'occupa de retrouver les traces si long-temps perdues de la science et des arts, ce fut du clergé qu'on attendit la lumière; et pendant des siècles elle n'eut pas d'autre dispensateur. Mais la flamme qu'il avoit conservée, passa peu à peu en d'autres mains; et tirée ainsi du cloître, elle se répandit partout. Des universités s'élevèrent où la science laïque se développa avec toute son ambition; et la science ecclésiastique fut tellement envahie, qu'on vit dans certaines écoles, des hommes étrangers à l'église enseigner et discuter les dogmes sacrés.

Jusqu'ici, je me suis borné à parler de l'état religieux sous le rapport de l'influence scientifique du clergé. On peut aller plus loin, et demander si les variations que subissent les opinions et les croyances religieuses ne doivent pas amener des changemens dans l'éducation générale. Il est sans doute impossible qu'elles n'en produisent. Mais comment seront-ils introduits? Qui sera le juge de leur convenance et de leur légitimité? Dans une matière aussi importante, tout sera-t-il abandonné au hasard, au flux et reflux des opinions, au caprice ou aux passions de quelques hommes? — Question immense, que je me contente de signaler et que je me garde bien de traiter, *periculosæ plenum opus aleæ*.

IV. On peut faire des questions analogues relativement à l'influence que doivent avoir sur l'éducation, les variations dans l'état des mœurs. Nous avons admis que, en fait de gouvernement, l'éducation n'a point d'initiative, et doit suivre toutes les phases par lesquelles passe le pays. Il ne peut en être autrement dans nos états modernes, où la législation se trouve entièrement séparée de l'éducation. Ce n'est point à celle-ci qu'est confiée la défense des libertés; elle n'a aucun mandat pour cela, et c'est dans le sein même de la société, et non dans les écoles, que le jeune citoyen doit faire son éducation politique. Mais en est-il de même dans ce qui appartient aux mœurs? l'éducation n'a-t-elle, à cet égard, ni initiative, ni mandat? Je ne saurois le croire. Tout le monde convient que la morale doit toujours être enseignée pure, quel que soit d'ailleurs l'état moral de la société. L'éducation ne doit jamais corrompre; si elle le fait, elle est toute jugée. Mais ce n'est peut-être point assez de ne pas corrompre; et il semble qu'on puisse exiger de l'éducation qu'elle soit un préservatif contre la corruption. «Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère, dit Montesquieu, il ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus (1)». Cet ascendant corrupteur de la société, lorsqu'il y a lieu de le craindre, est-il impossible à prévenir ou à contrebalancer? Je ne sais; mais s'il existe un remède contre un tel danger, il ne se trouve que dans l'éducation. Les lisières de l'enfance, comme on l'a dit, entre des mains habiles, peuvent servir de rênes à gouverner les hommes.

(1) *Esprit des Lois*, Liv. IV, Ch. II.

Au reste, toutes les mœurs d'un peuple ne sont pas renfermées dans ce qu'on appelle sa morale. Il est des maximes, des usages, des habitudes qui, sans rien présenter de précisément immoral, peuvent faire des mœurs mauvaises, c'est-à-dire funestes au bonheur et à la conservation du pays. Sans entrer dans le point de vue politique du sujet (1), il y a telles maximes, telles coutumes qui sont incompatibles avec toute bonne éducation. Si, par exemple, les sentimens en vogue dans le monde tendent à affoiblir la notion du devoir, en énervent l'obligation, comme toute éducation est fondée sur des devoirs à remplir, un tel relâchement en détendra nécessairement tous les ressorts, et paralysera l'institution d'ailleurs la plus sagement organisée.

J'en dirai autant de cette manière de vivre, qui engendre la dissipation, et tous ces divertissemens fades, sans passion comme sans fin, et qui n'ont d'autre caractère que de n'être pas un travail. La bonne éducation vit de travail. Elle ne s'accommoderoit pas mieux d'une manière de vivre animale et grossière, ou tout absorbée dans les soins de la fortune. Ce n'est pas avec de tels élémens qu'on fait des hommes : il leur faut un air plus pur, plus d'espace; ils succombent sous cette lourde atmosphère de basses jouissances et d'intérêts non moins bas.

Il semble donc qu'il est de la prudence de faire de l'éducation un boulevard contre tout ce qui peut s'intro-

(1) La bonté des mœurs mène à l'amour de la patrie. Moins nous pouvons satisfaire nos passions particulières, plus nous nous livrons aux générales. *Esprit des Lois.* Liv. V, Ch. II.

duire de funeste dans les mœurs. Qu'un œil vigilant observe les invasions de l'ennemi; qu'une main ferme les repousse. Les notions du devoir tendent-elles à se relâcher? rendez plus sévère l'inspection sur les élèves et sur les maîtres. La dissipation s'empare-t-elle de la mode? encouragez, honorez d'autant plus le travail. Des mœurs grossières ou exclusivement mercantiles menacent-elles de vous envahir? ramenez la jeunesse vers les sources du vrai bonheur, de la vraie gloire et de l'éternellement beau; faites la vivre au milieu des grands hommes. Mais où sont les chefs qui dirigeront la manœuvre? Elle est impossible, s'il ne se trouve au sommet de la société, une élite de citoyens vertueux, actives sentinelles que l'amour du pays et de sa gloire possède avant tout et par-dessus tout.

Voilà, selon moi, dans quel sens les changemens de mœurs doivent influer sur l'éducation; c'est dans un sens de résistance à l'invasion du mal. Je sais que, dans ces variations, il se trouve beaucoup de choses indifférentes auxquelles on doit céder, qu'il s'en trouve même de bonnes qu'on doit adopter; mais il y a, dans toute nation véritablement digne de ce nom, un fond de mœurs qui lui appartient, qui constitue son caractère original, et qui touche à tout ce qui la distingue: c'est là ce qu'il faut maintenir. Qu'il s'y introduise des modifications lentes et partielles, ce n'est que le doigt du temps et son œuvre inévitable; mais un bouleversement subit, un changement entier, c'est le doigt de la ruine. Tout peuple, en effet, dans son état naturel et normal, si j'ose le dire, aime ses mœurs; « il les regarde comme son ouvrage, il

les prend toujours pour la raison (1). » Si, tout-à-coup, il vient à les abdiquer, c'est qu'il s'est perdu lui-même, qu'il ne se connoît plus. Son propre caractère lui est devenu indifférent; il l'abandonne : dès lors, que n'abandonnera-t-il pas ?

V. J'arrive enfin aux changemens réclamés par l'état de la science. Il est trop évident que la science vit de progrès, et que c'est surtout en ce genre qu'on recule si l'on n'avance pas. En conséquence, tout système d'éducation doit être combiné, de manière à pouvoir prendre part au mouvement de l'esprit humain, et à s'approprier les découvertes et les progrès d'autrui. Toutefois, il y faut user de discernement. Accepterez-vous tout ce qui est donné pour découvertes et pour progrès? Il y a de faux progrès; il y a des pas rétrogrades déguisés en découvertes. On sent ici la nécessité de la science pour juger la science. Mais seule, elle ne suffit pas toujours pour préserver des illusions; il faut y joindre une sage défiance, une prudente lenteur qui pèse, discute, examine, longtemps avant d'admettre. Il suit de là que, en matière d'éducation, on ne doit détruire qu'après l'examen le plus mûr, et ne pas se presser de chasser la science ancienne pour lui substituer la nouvelle. C'est surtout à l'égard des méthodes que la précaution est nécessaire. Combien de méthodes merveilleuses, aussi rapidement oubliées, qu'elles avoient été indiscrètement vantées !

S'il est nécessaire de distinguer entre la vraie science et la fausse, il ne l'est pas moins de ne pas confondre

(1) Duclos : *Considérations sur les mœurs.*

les besoins d'un établissement d'éducation avec ceux de la science en général. Un établissement d'éducation n'est pas une université. Dans celle-ci, tout est sacrifié à la science qui est le seul but; l'éducation n'y est pour rien, l'instruction y est tout; c'est une représentation vivante du savoir humain dans toutes ses branches; il s'agit de tout embrasser, de tout faire marcher de front, ou du moins d'y tendre autant qu'on le peut. Certes de telles institutions font honneur à l'esprit humain, elles sont un de ses plus grands efforts; mais ce sont des savans, et non des citoyens ni des hommes qu'elles aspirent à former. Cela est si vrai que, dès que vous leur adjoignez un but politique et moral, elles changent de nature; elles tendent à dominer, et se rendent d'autant plus redoutables qu'elles ont plus d'indépendance; en un mot, c'est un état dans l'état; et celui-ci, s'il ne veut abdiquer, se trouve forcé de les détruire ou d'en faire des établissemens d'éducation proprement dite, en subordonnant l'acquisition du savoir à d'autres vues d'un intérêt plus réel et plus pressant.

Dès que l'éducation se trouve mêlée à l'instruction, c'est la première qui devient le but. On veut faire des citoyens d'un certain pays, propres à produire le plus grand bien possible sur un terrain donné, et au milieu de circonstances particulières. L'instruction a sans doute un grand rôle dans cette tâche; mais ce n'est plus le principal: et si elle venoit à commander, si l'on se régloit uniquement sur les besoins de la science, il y auroit contre-sens; car le savoir n'est pas le but de la société, et l'éducation n'est faite que pour servir la société dans toutes

ses fins. Au reste, je ne sais pourquoi je m'arrête si longtemps sur ce point. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est aperçu combien l'éducation et l'instruction sont choses diverses. Ce qu'il importeroit, ce seroit de faire sentir l'importance de cette distinction, comme devant servir de guide et de régulateur, dans tous les changemens qu'on fait subir à l'éducation.

Je touche ici à une question d'un haut intérêt; c'est de déterminer les degrés d'importance que doivent avoir dans un système d'éducation, les différentes parties qui le composent. Chacun sent que, à moins de vouloir marcher à l'aveugle, il faut avoir en main une telle échelle; et il n'est pas moins évident que la distinction que nous venons de rappeler en doit être la base. Comment les besoins de l'éducation générale, de celle qui fait le citoyen, ne mériteroient-ils pas la première place? C'est le premier des intérêts, surtout dans une république où chaque individu fait partie, en quelque sorte, de la puissance qui gouverne l'ensemble. « Le gouvernement, » dit Montesquieu, « est comme toutes les choses du monde; pour le conserver il faut l'aimer (1); » et pour l'aimer, ajouterons-nous, il faut être enseigné de bonne-heure à le servir. Après l'amour instinctif du sol natal, rien ne lie plus au pays que les devoirs qu'il impose : on s'attache par les services qu'on rend, ou qu'on rendra dans l'avenir. Cette partie de l'éducation qui forme le citoyen, est donc celle qu'il importe le plus de perfectionner; car elle est dans un rapport intime avec la première loi de toute société, qui est de se conserver.

(1) *Esprit des Lois*, Liv. IV, Ch. V.

Après avoir pourvu aux intérêts généraux, l'éducation doit pourvoir aux intérêts individuels sur lesquels repose la prospérité générale. Nous mettrons ainsi au second rang les institutions et les perfectionnemens réclamés par les vocations diverses, en ayant soin de pourvoir d'abord aux besoins de celles qui ont le plus d'action sur le gouvernement, et qui l'approchent de plus près.

Le principal ainsi obtenu, la science peut exposer ses besoins et ses désirs. Accueillez sa noble ambition, encouragez son essor, et qu'elle déploie sur vous ses brillantes aîles; c'est plus que du luxe, c'est de la gloire, et c'est aussi du bonheur. Les plus belles facultés sont ainsi développées, agrandies, les loisirs remplis et embellis, la vie plus variée, plus intellectuelle, plus digne de l'homme et de son immortalité. Oui, parez, semez cette courte carrière, d'ailleurs si épineuse, de toutes les fleurs de l'esprit et du génie, de toutes les productions de la science et des arts; mais que la patrie garde toujours son rang qui est le premier. Ses droits sont d'autant plus sacrés qu'elle honore plus ses enfans.

F. R.

---



# LITTÉRATURE.

L'ILIADE D'HOMÈRE, traduction nouvelle en vers français, précédée d'un Essai sur l'épopée homérique; par A. BIGNAN. Deux vol. in-8°. *Paris*, Belin-Mandar libraire, rue Saint-André-des-Arcs. N° 55. 1830.

---

Selon le Dr. Bryant, le mot *Agamemnon* dérive d'*Aga*, qui, en Orient, signifie *chef*, et de *Memnon*, dont la statue rendoit des oracles au lever du soleil. Cela saute aux yeux. Aussi le Dr. Bryant est-il fort, quand ensuite il veut prouver qu'Homère ne fut autre qu'un drôle qui, ayant dérobé les poëmes de *Phantasia* dans les archives du temple d'Isis à Thèbes, s'avisa d'en transporter le sujet et la scène en Troade. De là l'Iliade, comme chacun sait.

Selon le Hollandais Crœsius, l'Iliade, au contraire, est une suite d'allégories singulièrement ingénieuses, qui figurent l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Une fois sur ce terrain, le Hollandais Crœsius braque sa lunette sur la prise de Troie, où il voit distinctement la prise de Jéricho.

Selon le père Bossu et Mad. Dacier, ce n'est pas cela, c'est autre chose. Homère est un scrupuleux moraliste, lequel s'étant dit un jour qu'il vouloit établir une moralité utile aux hommes, ne vit meilleur moyen que de faire un petit apologue de quinze mille vers, où il n'oublia que la moralité.

Selon Barnès, en lisant le mot ὅμηρος à rebours, on a *Sorémo*, dont on fait aisément *Salomon*, dont on fait ensuite tout ce qu'on veut. Selon d'autres..... mais il faudroit un volume.

Et n'allez pas croire que ce soient là des opinions hasardées. Il n'en est aucune, au contraire, qui ne soit appuyée de l'autorité de très-savans hommes; étayée de légendes, scholies, leçons et annotations; flanquée de citations latines, grecques, syriaques, chaldaïques; avec indications d'auteur, livre, chapitre, page, ligne; ce qui constitue, à proprement parler, la preuve historique, en matière d'érudition. En face de tout cela, que peut faire un pauvre homme qui ne connoît que le texte d'Homère? Croire, et se taire.

Ainsi fais-je, mais non de bonne grâce. Car avant de les connoître, ces systèmes, j'avois plaisir, je l'avoue, à me figurer dans Homère, le chantre des vieux âges, le mendiant sublime, qui mit en langue des dieux les traditions de la Grèce; et tout au plus je me rangeois à l'opinion de Diodore de Sicile, lequel affirme que les vers d'Homère lui furent inspirés par la Pythie elle-même. Mais lui supposer un autre but que de chanter et de peindre, une autre patrie que la Grèce! Ho! le bon sens seul.... C'étoit justement là mon erreur. Le bon sens seul fait la plus triste figure du monde en face de l'érudition; en toute rencontre, aux prises avec elle, il a du dessous. Lui, raisonne; elle cite: comment pourroient-ils s'entendre? Il rampe sur la terre, elle se perd dans les nues; comment pourroit-il l'atteindre? Il n'a que des raisons, elle est armée d'énormes bouquins; comment ne seroit-il pas écrasé?

Le mieux est donc pour le bon sens de se tenir coi. Mais voici venir Mr. Wolf, qui, s'attaquant à la personne même de cet Homère déjà si mutilée par ses devanciers, la veut mettre au néant. Selon lui, Homère n'a jamais existé. Pour le coup, c'est trop fort! et le bon sens.... Mr. Wolf ne le récuse pas. Lisez son ouvrage, et vous aurez l'amère douleur de reconnoître que son hypothèse, la plus hardie de toutes, n'est ni la moins plausible, ni la moins soutenable.

Il y a plus : Mr. Wolf nous paroît certainement beaucoup plus près du vrai que les savans qui, soutenant une thèse contraire, proclament que l'Iliade, véritablement conçue par Homère telle que nous la possédons, a traversé, intacte, trente siècles; et que, suivant les paroles de Macrobe, il ne seroit pas moins impossible d'arracher un seul vers à son auteur, qu'à Jupiter sa foudre, ou à Hercule sa massue; tant ces vers appartiennent à un ensemble homogène, lié, et sorti tout d'une pièce du même cerveau. Remarquons toutefois que si Mr. Wolf oppose à ces savans des argumens qui paroissent sans réplique, ces savans lui en opposent d'autres, qui ne semblent pas moins forts. Seroit-ce que les uns et les autres ont raison jusqu'à un certain point, et qu'un éclectisme raisonnable donneroit la solution de ce problème.

C'est ce que nous avons été portés à croire, en lisant l'Essai sur l'Epopée homérique qui précède l'ouvrage que nous annonçons, et qui en forme une intéressante partie. « Je pense, » dit Mr. Bignan, « que c'est Homère qui a jeté la base de ce monument poétique, autour duquel son siècle et les âges suivans ont groupé de nombreux accessoires. »

Telle est la thèse que Mr. Bignan soutient d'une manière, selon nous, d'autant plus victorieuse, que sans effort, et par le simple développement d'un petit nombre de faits avérés, il résout les difficultés qui rendent si boîteux et incomplets, les systèmes de Wolf et de ses adversaires. Porter la lumière et presque l'évidence dans des questions de cette nature, comme l'a fait Mr. Bignan, c'est le privilège du savoir quand il se laisse guider par la raison et la philosophie, sans lesquelles il est pire que l'ignorance.

Après nous avoir rendu Homère, Mr. Bignan nous restaure aussi sa mythologie, défigurée comme à plaisir par une foule de savans commentateurs, auxquels heureusement il n'a pas tenu de transformer ces fables, si pleines de vie et de grâce, en froids symboles, en plates allégories, en sots emblèmes des lois physiques ou astronomiques. Selon eux, si Vulcain combat le Xanthe, c'est le sec et l'humide qui sont aux prises; si Junon emprunte à Vénus sa ceinture, c'est, à n'en pas douter, la purification de l'eau à l'approche du feu; ou bien encore, l'Iliade entière n'est qu'un tissu qui recouvre toute la théogonie égyptienne. Et que ne faut-il pas de science, de travaux, pour amener la plus belle œuvre poétique qu'ait enfantée le génie de l'homme, à n'être qu'un froid monument chargé d'hiéroglyphes indéchiffrables. Ah! quand ferons-nous un grand feu de toutes ces savantes billevesées?

Mr. Bignan laissant de côté ces assertions, que le simple énoncé peut faire apprécier, ne va pas jusqu'à nier que la mythologie d'Homère ne reflète jusqu'à un certain

point le monde oriental, et qu'elle n'ait quelque parenté avec les fables de l'Inde, de l'Egypte, et même avec certains faits de l'Ancien-Testament; mais il s'attache surtout à montrer que jamais Homère ne songea à revêtir son Olympe des formes du symbolisme; que sa mythologie n'a rien de commun avec un ensemble de doctrines mystiques, emprisonnées dans des livres sacrés; qu'elle n'est autre que l'expression animée, vivante, des croyances populaires tellesqu'Homère et les Rhapsodes les trouvèrent répandues chez leur nation, de quelque source qu'elles vinssent d'ailleurs.

« L'amour du vrai et du réel, » dit Mr. Bignan, « le besoin de l'évidence et de l'originalité, tels sont les élémens constitutifs de ce génie grec dont Homère a été le produit et le représentant. Chantre national, il a dû non-seulement se servir de la langue vulgaire de son temps, mais se renfermer dans le cercle des connoissances familières à ses contemporains. Quand il rappelle les anciennes notions mythologiques consacrées par les chants populaires, on sent qu'il a foi dans ses propres paroles, et sa poésie, toujours claire comme sa pensée, porte l'empreinte d'une conviction profonde. L'Iliade n'est donc point un poëme combiné par un calcul de l'art, dans le but d'amuser ou d'instruire; quelque chose de libre, de spontané, de religieux, y respire partout. »

Passant ensuite au génie poétique d'Homère, Mr. Bignan termine son essai par quelques considérations sur ce sujet. Ici son style s'élève avec l'enthousiasme dont il est pénétré pour son modèle; des remarques pleines de goût et de justesse, accompagnent les élans d'une admi-

ration vraie et sentie; et s'il suffisait de bien saisir le génie d'Homère pour le reproduire, les titres de Mr. Bignan nous sembleroient incontestables. Avant d'examiner comment il a réussi, qu'on nous permette d'exposer quelques idées qui nous sont suggérées par la nature même de cet article.

C'est une question toujours pendante, quoique mille fois débattue, que celle de savoir si l'on peut, si l'on doit traduire les anciens poètes; si c'est en prose, si c'est en vers qu'il convient de tenter l'entreprise. Il est d'usage que, pour être conséquens, les traducteurs la décident en leur faveur; que, pour montrer leur sagacité et leur goût, les critiques la ramènent sur le tapis. Il en sera ainsi, je pense, jusqu'à la fin du monde. Qu'on ne trouve donc pas mauvais que moi, critique débutant, comme on le verra bien, j'en dise en passant mon petit mot, sans conséquence, et seulement pour me donner l'air d'un homme de goût. La question est vaste, je n'en remuerai qu'un petit coin.

Homère est le premier des poètes. Dès l'école, mon régent me l'a dit. Alors, je n'en croyois rien. Dorique, ionique, oui; épique, possible; mais poétique, non. Les écoliers, comme on sait, n'entrevoient Homère qu'au travers du lexique de Schrévélius, du latin de Gail, et du français de Mad. Dacier, de tout quoi il ne sauroit résulter rien de poétique.

Aujourd'hui, régent à mon tour, je redis au jeune homme: Homère est le premier des poètes. — En date, Monsieur? — Non mon ami; en mérite, en puissance; et comme moi, vous le reconnoîtrez quelque jour, quand mieux initié à son bel idiôme, et saturé de poésie de se-

conde, troisième et quatrième main, de vous même vous rebrousserez vers le vieux chantre d'Achille. Car voici ce qui pourra vous advenir. De vos auteurs de collège, vous allez tomber comme de la lune au milieu des éblouissantes productions de la moderne école, lesquelles vous séduiront d'abord, jusqu'à ce que vous en ayez la berlue. La berlue vous fera remonter aux poètes du grand siècle, Corneille, Racine, Boileau même, pauvres hères, comme on le démontre aujourd'hui, que vous trouverez passables, si vous êtes indulgent. Lafontaine vous arrêtera long-temps, et charmé de son naïf langage, vous serez tenté de vous en tenir-là. Mais à voyager on devient curieux : vous irez faire visite aux romains, puis aux grecs, si bien que, d'échelons en échelons vous arrivez à Homère. Et vous serez surpris de le voir créateur d'un monde poétique complet, dont mille figures vous auront frappé sur la route, que vous retrouverez-là, non plus amoindries, retapées, affublées de nippes de louage, de lambeaux d'emprunt, mais dans leur beauté native, à leur vraie place, sans autres ornemens que leurs grâces naturelles. Alors Homère vous apparoîtra comme un éclatant soleil, où puisèrent leur chaleur une foule d'astres qui vont se refroidissant à mesure qu'ils s'en éloignent.

C'est en ce sens, j'imagine, qu'on l'a dit le père des poètes : père en effet d'une multitude d'enfans qui vécurent sur le patrimoine qu'il leur laissa, et l'ont peu accru, depuis tant de temps qu'ils le font valoir. Aussi Montaigne dit-il de lui, qu'ayant rendu la poésie meure et accomplie, à cette cause on le peut nommer le premier et le dernier des poètes.

Mais Homère est encore, dit-on, le plus parfait des poètes épiques! Ceci, long-temps aussi, me sembla dur à croire. Car comment supposer que, venu le premier, il ait été le plus parfait; que, inventeur de la machine épique, sa machine ait été déclinant d'âge en âge, malgré tant d'habiles mécaniciens qui l'ont étudiée, remaniée, perfectionnée, depuis Aristote jusqu'à Laharpe; que lui, homme d'un siècle de ténèbres, où l'on savoit lire à peine, encore moins écrire, il ait mieux su faire que nous autres, par exemple, gens du siècle de l'imprimerie, et des écoles à la Lancastre. Seroit-ce donc, que pour le flambeau de l'épopée, nos avantages seroient des obstacles; nos lumières des éteignoirs? En vérité, je le crois, quand j'y songe. Et je vais plus loin; je dis qu'Homère est le premier des poètes épiques, uniquement parce que, à la différence de tous ceux qui ont suivi ses traces, il ne se proposa jamais d'être poète épique. Saurai-je expliquer mon idée?

Homère avant tout, est historien. Si de plus il est poète, c'est qu'il est l'historien d'un âge tout poétique, j'entends, d'un peuple jeune alors, amoureux des prouesses de ses ancêtres, tout épris de ses traditions merveilleuses, plein de foi à ses dieux, et n'entendant encore autre langue que celle de l'imagination. S'il s'exprime en vers, c'est non par choix, comme on l'a prouvé; mais parce que la langue poétique, seule pratiquée de son temps pour fixer les faits dans la mémoire des hommes, est en même temps son vrai langage, plus naturel à lui pour conter la colère d'Achille, que la prose encore à naître, et que bégaiera plus tard Hécatée de Milet. S'il abonde en images

brillantes et toujours naturelles ; c'est qu'elles sont pour lui, non un ornement pour plaire, mais un besoin pour mieux dire. S'il est toujours simple et naïf, c'est qu'il peint des faits qui l'émeuvent, des croyances qu'il partage, des merveilles qui le charment, lui le tout premier. S'il est toujours clair, c'est qu'il chante pour tout un peuple, au-dessus duquel il s'élève par son génie, non par ses lumières. Enfin, s'il est toujours riche de couleurs, de mouvement, d'harmonie, c'est qu'il puise dans l'idiôme vulgaire, ces richesses, qui, en toute langue, se rencontrent là plus qu'ailleurs.

Aussi, quand analysant ce chef-d'œuvre de l'Iliade, les critiques en ont voulu tirer la recette épique, ils se sont quelque peu fourvoyés, ce me semble, ne voyant pas que la recette est dans le siècle, non dans le livre. Pour bien faire, ils auroient dû dire : Poètes des nations vieillies ; poètes de cour, poètes d'académie, quand l'envie vous prendra de faire une épopée que vous destinerez à l'immortalité, commencez par faire rebrousser vous, votre nation, votre langue, vos croyances, vos idées de quelques siècles ; plus ou moins, selon le cas : cela fait, voyez encore si vous, votre nation, votre langue, vos croyances, vous êtes propres à produire un ouvrage qui dure. Car si Homère, vivant dans un temps de demi-barbarie, porte néanmoins partout la grâce, la beauté, la noblesse, c'est encore qu'il est Grec, et qu'il chante pour des Grecs, le peuple le mieux doué qui fut jamais. Et s'il suit de ce que nous venons de dire, que la jeunesse des nations est seule propre à enfanter des poètes épiques, il ne s'en suit pas que toutes les nations jeunes aient eu des Homères.

A ce que j'avance, objecterez-vous Virgile et son immortel ouvrage? Mais si l'on est d'accord que Virgile, quelque admirable qu'il soit, est encore loin d'Homère; ce n'est pas, que je sache, en art, en habileté, en génie; mais en chaleur, en naturel, en vérité; en tout ce qui imprime aux fables, aux actions, aux dieux, aux héros, le cachet de la vie et du mouvement; ce qui forme, je crois, le mérite essentiel de l'épopée. C'est déjà le poète imitateur qui s'échauffe au feu de son modèle, non au sien propre; c'est le poète de la cour d'Auguste, qui est lu dans les salons, devant des hommes blasés qu'il flatte ou qu'il amuse, non chanté dans les places publiques devant des hommes simples, qu'il émeut, qu'il enflamme; c'est enfin le poète d'un siècle éclairé, incrédule, qui, puisant à des traditions éteintes, à des croyances mortes, bien qu'il leur prête le secours de son beau génie, échoue pourtant à leur rendre la vie. La poésie sort du sujet pour passer dans le style; elle n'est plus l'âme de ce corps, elle en est la parure.

Sous le beau ciel de l'Italie qui sort de ses ruines brillante et rajeunie, Dante, tout entier aux idées, aux événemens, aux passions de son époque; animant sa Divine Comédie de toute l'énergie de ses haines, de ses regrets, de ses souvenirs; s'emparant d'un merveilleux qui est dans toutes les têtes, et devinant toutes les ressources de l'idiôme vulgaire pour colorer ses puissans tableaux: Dante, historien passionné, poète sublime, génie original, est parmi tous les modernes celui qui s'approche le plus d'Homère, parce qu'il lui ressemble le moins.

Si les idées que nous venons d'émettre, avoient quel-

que justesse, il en découleroit des conséquences aussi tristes que mortifiantes. Ainsi donc, la muse épique, après avoir chanté par la bouche de Dante, et prêté quelques accens à Tasse et à Milton, se seroit tue pour toujours dans notre vieille Europe ! Ainsi donc, à moins de quelque gros cataclysme, qui, noyant nos arts, nos sciences, nos lumières et nos personnes, vînt rajeunir la terre, et, comme jadis, remettre à neuf l'espèce humaine, aucune voix d'Homère ne devroit plus retentir ! Espérons bien plutôt que j'erre grossièrement. Il seroit par trop affreux d'en être réduits à désirer de gros cataclysmes.—D'ailleurs... n'avons-nous pas la Henriade !—Eh, c'est juste ! Je l'avois oubliée.

Mais la Henriade.... Je ne voudrois me brouiller avec personne, ni surtout avoir l'air de rire des puissances du Parnasse ; aussi suis-je prêt à proclamer hautement que depuis Mr. de Voltaire, la France épique n'a rien à envier à ses voisins d'outre-mer, d'outre-mont, ou d'outre-Rhin. Mais tout bas ; entre-nous : la Henriade..... Et d'abord, l'avez-vous lue?..... Là ! j'en étois sûr, ni moi non plus.

Je l'ai ouverte pourtant, et bien des fois ; jamais poursuivie, achevée. Aussi, je n'ose en disserter à mon aise, comme ci-dessus de l'Iliade, sans quoi je dirois, usant du même tour :

Monsieur de Voltaire avant tout est philosophe, poète, historiographe, et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Si de plus il est poète épique, c'est moins qu'il soit l'historiographe d'un âge tout poétique, que parce qu'il se propose de cueillir une palme de plus. S'il s'exprime

en vers, ce n'est point que la langue rimée lui soit plus naturelle pour conter les exploits du Béarnais que la prose de Sully, mais parce qu'elle est seule brévetée pour narrer épiquement. S'il est rarement simple, jamais naïf, c'est qu'il compose pour les gens bien élevés; c'est qu'il rime des croyances dont il rit dans sa barbe, des merveilles qui ne charment personne, et lui le tout dernier; enfin, s'il est souvent pauvre d'harmonie, de mouvement, de couleur, c'est qu'il puise à une langue faite pour la Cour, revue et corrigée par l'Académie, et considérablement appauvrie par le bel usage.

Et j'ajouterois dans le creux de l'oreille : il y a plus de véritable épopée dans telle chanson de Béranger que dans les douze chants de la Henriade. Mais chut!

C'est ainsi que je m'explique la froideur, la médiocrité de la Henriade comme poëme épique. Mais si un homme comme Voltaire n'a pu la réchauffer en y retouchant toute sa vie, que dire de cette foule d'épopées en *ade* et en *ide* que la France a vues et voit encore éclore, en douze, en vingt-quatre énormes chants! gros garçons, laborieusement enfantés, faisant leur entrée dans le monde à cheval sur ce bon alexandrin, lequel d'un pas tranquille et sûr, les mène droit à la rivière. Chose étrange! Tous s'y noyent, aucun ne surnage, et pourtant la Muse qui leur donna le jour, ne se lasse point d'enfanter, conseillée par les critiques qui lui disent : Votre aîné a péri faute de chaleur; votre second, faute de mouvement; votre troisième, faute de vie; évitez ces inconvéniens et çà ira bien... quand ils devroient lui dire : Plus, madame; de grâce, plus.

Non, l'épopée, telle du moins que l'a créée Homère,

œuvre de son siècle plus encore que de son génie, ne sauroit revivre au milieu de notre civilisation. Et quand mille essais infructueux ne l'auroient pas démontré, sur ce même champ moissonné par Homère, glané par Virgile, que reste-t-il à cueillir? La terre en est épuisée et ne sauroit plus produire que des fleurs sans éclat et sans parfum, destinées à périr sur place.

Mais s'il en est ainsi, est-ce une entreprise à tenter que celle de reproduire l'Iliade en vers français? Non pas, nous l'avouons, sans un grand courage, sans presque renoncer d'avance à l'espoir d'un succès brillant ou durable. Car ici, une partie des obstacles qui s'opposent à la création d'une épopée française, venant s'unir aux entraves de toute espèce qui gênent le traducteur, quelle possibilité lui reste-t-il de reproduire cette poésie spontanée, cette vie, ce mouvement, cette aisance, qui font le mérite et le charme de son modèle! Comment cet homme tout chargé de liens, et placé entre mille écueils, pourra-t-il rendre l'allure libre, vive et facile de l'athlète grec déployant librement sa vigueur dans la vaste arène! Et n'est-il pas à craindre même, que plus il fera d'efforts pour l'imiter, plus il ne décèle sa gêne et son impuissance! Aussi serions-nous portés à croire, que s'il est un moyen de retracer en français quelques traits de la physionomie d'Homère, c'est plutôt en employant une prose libre, simple et cadencée, qu'en s'attelant au joug de notre versification.

Mais pour celui qui prend ce dernier parti, quel système doit-il admettre? Se rapprocher le plus possible de l'original, le suivre pas à pas, ou l'accompagner à dis-

tance, sans prétendre à le serrer de près? Se piquer d'une fidélité consciencieuse, ou préférer une allure plus indépendante? Il est difficile de prononcer. Les érudits qui comparent, vous sauront gré de votre fidélité; les gens du monde, qui n'y regardent pas de si près, feront plus de cas de vos agrémens, fidèles ou non. Dédaignerez-vous ces derniers? Vraiment, vous auriez tort. Car, si, d'un côté, la traduction la plus fidèle n'est, après tout, qu'un travestissement; et si, de l'autre, l'on écrit pour être lu; est-ce la peine de se faire scrupule de quelques petites infidélités de plus, quand surtout, c'est pour obliger son prochain. L'on ne peut contenter tout le monde; il faut contenter les plus nombreux. C'est l'avis d'un libraire de mes amis.

Au reste, quel que soit le mode que l'on adopte, le plus grand obstacle, c'est, en face du grec, la pauvreté de notre langue, sa pruderie, sa sotte dignité. A la vérité, nous croyons avec Mr. Bignan qu'elle tend à s'affranchir en même temps que la littérature, qu'elle s'enrichit de tours et de mots anciens et nouveaux, et qu'elle offre déjà plus de ressources aux traducteurs. Mais si le principe promet, les progrès sont minces encore; car il ne dépend pas de l'extravagance de quelques auteurs du jour, de les hâter beaucoup. Quoi qu'on fasse, la langue française pourra fort bien être en dehors du dictionnaire de l'Académie, mais elle ne sera jamais en dehors de l'usage.

Rendre en français cette simplicité naïve de l'ancien grec, chose impossible! Voyez Courier; profond écrivain s'il en fut, également initié à toutes les ressources des

deux langues, et plus apte qu'aucun, à faire passer l'une dans l'autre : un jour, amoureux de la simplicité d'Hérodote qu'il dépeint si bien dans son admirable préface, il veut tenter de la reproduire et il échoue, lui, Courier! C'est qu'il voulut faire rebrousser trop haut notre langue; c'est que de toutes choses la naïveté est ce qui se contrefait le moins, c'est que la simplicité elle-même déplacée de son lieu, transportée dans une langue à laquelle elle n'est plus propre, paroît affectation, recherche. Dans un autre morceau, le même Courier, traduisant Isocrate, réussit beaucoup mieux. C'est que d'Hérodote à Isocrate le grec s'étoit, sinon francisé, du moins singulièrement régularisé, élégantisé, perfectionné, si l'on veut.

Sans vouloir renouveler ici les doléances d'usage sur la roideur et la monotonie de notre versification; sans appuyer sur ce qu'il y a de pénible à entendre Achille exhaler sa fureur en rimes masculines et féminines, nous avouerons pourtant n'entendre point ce que dit Mr. Bignan dans son essai, que notre versification supplée à la cadence variée du grec par la mesure et l'harmonie. Cadence, mesure, harmonie, sont, je crois, les qualités saillantes d'Homère, et c'est bien à défaut de ces qualités, non pas en compensation, que notre versification a recours à l'hémistiche et à la rime. Sans doute, comme dit Mr. Bignan, le vers français admet aujourd'hui plus de mouvement, plus de variété dans les inversions, des rejets, des coupes plus hardies. Mais..... avez-vous lu Hernani? Je ne connois en français nulle composition où rejets, coupes, inversions soient plus hardis, variés, mul-

tipliés. Qu'en résulte-t-il? Que l'on en est à se demander (aux exceptions près) pourquoi voulant faire de la prose, l'auteur s'est embarrassé de la rime; ou pourquoi voulant faire des vers, il s'est débarrassé de la mesure. D'où je veux inférer ceci seulement; c'est que si on produit un bon effet en jetant à propos dans le vers une suspension, une coupe hardie, cette ressource est très-bornée par la nature même de notre versification, dont, en voulant l'étendre, on détruit l'essence.

Mais la langue admît-elle une parité parfaite dans la coupe du vers, comme l'allemand employé par Voss; il ne faut pas s'y tromper, le but ne seroit pas atteint. Ce n'est pas en forçant ainsi une langue à se mouler sur une autre, qu'on reproduit la véritable physionomie de celle-ci. Aussi, Voss rendant Homère vers pour vers, et presque mot pour mot, s'est-il plus éloigné de l'allemand qu'il ne s'est approché du grec.

Telles sont les principales difficultés qui se présentent au traducteur d'Homère en vers français. Quelques-unes sont insurmontables, d'autres peuvent être franchies avec plus ou moins de bonheur, et nous pensons que Mr. Bignan en éludant les unes, en surmontant les autres, s'est placé fort en avant de ses prédécesseurs. Dans un travail tel que le sien, il seroit absurde autant qu'injuste de relever des inexactitudes, des négligences, ou de légères taches qui, fussent-elles corrigées, ajouteroient peu au mérite de l'ouvrage. C'est en offrant à nos lecteurs une ou deux citations, que nous les mettrons le mieux à même de juger de la manière de l'auteur et du mérite de sa traduction.

Le morceau suivant, sublime de naturel et de naïveté, dans le grec, nous semble heureusement reproduit par Mr. Bignan. C'est la scène qui suit les adieux d'Hector et d'Andromaque.

« A ces mots, le guerrier, doucement attendri
S'approche, étend les bras vers son enfant chéri ;
Mais du casque d'airain, l'aigrette frémissante
Sur la tête d'Hector, s'agite menaçante ;
Au sein de sa nourrice alors l'enfant craintif
Se rejette, et sa bouche exhale un cri plaintif.
Pour les yeux maternels, ce spectacle a des charmes ;
Hector même, en voyant ses naïves alarmes,
Sourit, et devant lui dépose au même instant
Le casque surmonté d'un panache éclatant ;
Il soulève son fils, le contemple et l'embrasse ;
Jupiter et vous, dieux ! protecteurs de ma race,
Que mon cœur tout entier respire dans le sien !
Qu'il soit de son pays l'honneur et le soutien !
Qu'un jour chaque Troyen, sous son règne prospère,
S'écrie : Il est encore plus brave que son père !
Dans nos murs triomphans, qu'au retour des combats,
Le butin ennemi charge son jeune bras !
Que sa mère, témoin de la publique ivresse,
Jusqu'au fond de son cœur tressaille d'allégresse ! »
« Andromaque, à ces mots, dans son sein parfumé
S'empressant d'accueillir son enfant bien-aimé,
Sourioit en pleurant ; attendri par ses larmes,
Hector lui tend la main pour calmer ses alarmes.
Chère épouse ! dit-il, apaise ta douleur ;
A force de vertu triomphe du malheur.
Nul guerrier, quel qu'il soit, avant l'heure fatale,
Ne pourra me plonger dans la nuit infernale ;
Puisqu'aux lois du destin soumis dès le berceau,

Le lâche et le vaillant marchent vers le tombeau.
Va, cours dans ta demeure à tes femmes dociles
Distribuer la toile et les fuseaux agiles;
Ce sont là tes emplois; pour un héros troyen
La guerre est un devoir, et c'est surtout le mien.»
« Hector reprend le casque, et sur sa tête altière
S'agite à flots épais l'ondoyante crinière;
Mais Andromaque en pleurs, tournant vers lui ses yeux,
Regagne son palais à pas silencieux;
Elle entre; à son aspect, les esclaves nombreuses
Font retentir les murs de plaintes douloureuses,
Et, toutes à la fois frémissant pour Hector,
Déplorent son trépas, quand il respire encor;
Elles n'espèrent plus que des fils de la Grèce
Hector puisse éviter la fureur vengeresse.

Nous terminerons cet article en transcrivant l'épisode de Priam, redemandant à Achille le cadavre de son fils Hector. Nous devons faire observer que les qualités qui distinguent ce morceau, que nous choisissons uniquement à cause de l'intérêt qu'il peut offrir, se rencontrent dans tout l'ouvrage, et quelquefois à un plus haut degré encore.

« Dans l'Olympe à grands pas le dieu monte, et bientôt,
Confiant les coursiers au fidèle héraut,
Priam descend du char, et marche d'un pas ferme
Vers la tente d'Achille où son deuil se renferme,
Où, loin de ce guerrier cher au maître des cieux,
Les soldats à l'écart restent silencieux.
Deux nobles écuyers, Automédon, Alcime,
Alcime, du dieu Mars rejeton magnanime,
L'entourent, et servi par leur soin empressé,
Il achève un banquet à peine commencé;
Du dernier appareil dont leur main la décore

La table des festins paroît chargée encore,
Lorsque le grand Priam, trompant leurs yeux jaloux,
S'approche du héros, se jette à ses genoux,
Et baise cette main terrible, meurtrière,
Qui de ses fils nombreux, a borné la carrière.
Quand le pâle assassin par un arrêt fatal
Condamné pour jamais à fuir le sol natal,
Dans un riche palais vient chercher un asyle,
Il entre et voit frémir l'assemblée immobile:
Tels, portant l'un sur l'autre un rapide regard,
Les compagnons d'Achille, à l'aspect du vieillard,
S'étonnent; le héros admire aussi lui-même
De son port, de ses traits la majesté suprême.
Alors Priam supplie un vainqueur odieux:
« Souviens-toi de ton père, Achille égal aux dieux!
Ton père est de mon âge, hélas! et sa foiblesse
Se traîne vers le seuil de la triste vieillesse.
Peut-être en ce moment, sans vengeur, sans appui,
Il combat des voisins conjurés contre lui;
Si le glaive ennemi désole son empire,
Seul, mais instruit du moins qu'Achille encore respire,
Il jouit dans son cœur, espérant chaque jour
De son fils bien-aimé le fortuné retour;
Et moi, lorsque j'ai vu des héros de la Grèce
Aborder dans nos ports la flotte vengeresse;
J'avois cinquante fils, cinquante! ô malheureux!
Je crois avoir perdu tous ces fils généreux.
Dix-neuf au même sein ont puisé la naissance;
Les femmes qu'à mon lit soumettoit ma puissance,
Ont enfanté le reste, et Mars dans son courroux
Déjà du plus grand nombre a brisé les genoux.
Un seul encor, un seul, vengeur de sa patrie,
Vient de mourir pour nous, vaincu par ta furie,
Hector!.... mais un espoir me conduit sur ces bords;
En échange d'un fils prends mes vastes trésors.

Daigne apaiser ta haine et plaindre ma misère ;
Achille ! crains les dieux ; souviens-toi de ton père.
Hélas ! plus malheureux, je fais ce qu'avant moi
Jamais aucun mortel n'eût tenté sans effroi.
Du meurtrier d'un fils que ma douleur implore,
Ma bouche ose presser la main sanglante encore. »
Achille au souvenir de son père chéri,
Repousse foiblement le vieillard attendri ;
Ils confondent tous deux leur plainte involontaire,
Et tandis que Priam, prosterné sur la terre,
Pleure le brave Hector, Achille désolé
Pleure Pélée absent, et Patrocle immolé. »

R. T.



# VOYAGES.

BRUCHSTUCKE AUS EINIGEN REISEN, etc. Fragmens de quelques voyages dans la Russie méridionale, entrepris dans les années 1822 et 1828. *Saint-Gall* 1830. Un vol. in-8°.

(*Second extrait.*)

Maître de provinces immenses auxquelles il ne manque autre chose que des bras pour les rendre productives, et florissantes, le gouvernement russe depuis long-temps s'efforce d'y attirer des colons ; concessions de terres,

avances en argent et en denrées, protection et tolérance assurée à tous les cultes, il a tout mis en œuvre pour tâcher de peupler les vastes déserts que renferme l'empire moscovite. Ses efforts n'ont pas été sans succès, surtout dans la Russie méridionale. Le recensement fait en 1826 constata que les gouvernemens d'Ekatherinoslaw, de Tauride, de Cherson et de Bessarabie contenoient 254 colonies, formant une population de quatre-vingt-douze mille âmes, dont la plus grande partie se compose d'Allemands. Ces colons, malgré les mauvaises récoltes qui se sont succédées pendant plusieurs années, et malgré la difficulté qu'ils ont d'écouler leurs denrées, se trouvent pourtant dans une position assez tolérable; s'ils manquent d'argent comptant, du moins ils possèdent en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle.

Les conditions que le gouvernement accorde aux colons, sont très-favorables : chacun d'eux reçoit en arrivant les avances dont il a besoin pour se bâtir une maison, et soixante à soixante-cinq *dissentines* (environ 250 arpens) d'un terrain également propre à la culture des céréales et au pâturage. Le défrichement de ce terrain n'est ni fatigant ni pénible; ici point de forêts à abattre, point de marais à dessécher; il suffit de gratter un peu la terre et d'y semer du blé pour obtenir de riches récoltes. La culture des arbres fruitiers seule est restée jusqu'à présent sans succès; soit que les colons n'entendent pas suffisamment le soin des arbres fruitiers, soit que la nature du sol, lequel est fortement imprégné de parties salines, leur soit contraire, il est de fait que les arbres,

après avoir prospéré d'abord et avoir pris un accroissement rapide, s'arrêtent tout-à-coup et dépérissent au bout de peu d'années.

L'éducation des bêtes à laine est de toutes les exploitations rurales celle qui offre le plus de bénéfices aux colons de la Russie méridionale ; grâce à la nature du climat et à celle des pâturages, les moutons y prospèrent et se multiplient rapidement. Ceux de race indigène ont la queue grosse et large formant une masse de graisse du poids de 10 à 30 livres, et leur laine est très-commune : les Tatares en vendent le poud (40 livres) au prix de trois ou quatre roubles ; mais les moutons des colons sont tous de race allemande, améliorée par des béliers saxons ou mérinos qu'ils font venir à grands frais ; aussi leur laine se vend-elle ordinairement de quinze à vingt-cinq roubles le poud. Les colons exportent des chevaux, et envoient leur beurre et leurs fromages jusqu'à Taganrok, Cherson, Nicolajew et Odessa.

La tolérance la plus illimitée ayant présidé à l'établissement des colonies de la Russie méridionale, la diversité d'opinions religieuses y est aussi grande que celle de langage et de mœurs. Pendant son séjour chez les Tatares Nogays, l'auteur du voyage dont nous nous occupons, eut occasion de visiter les colonies voisines du territoire de ce peuple ; ce sont ses observations sur elles que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Environ quarante villages, chacun de trente à quarante familles, situés presque tous sur les bords de la Molotschna, sont habités par des Mennonites (1), la plupart origi-

(1) Les Mennonites tirent leur nom de Simon Menno, théologien

naires de la Prusse. Leur établissement en Russie date du commencement de ce siècle, époque à laquelle ils obtinrent de l'empereur Paul, outre les concessions ordinaires faites à tous les colons, une charte spéciale qui les exempte de tout logement militaire, les dispense de la loi du recrutement et enjoint aux tribunaux impériaux de se contenter de leur simple affirmation ou négation au lieu de serment.

Les maisons des Mennonites sont mieux bâties que celles des autres colons; il y règne une grande propreté mais peu de luxe. En général on trouve chez eux de la simplicité, de l'hospitalité, des mœurs décentes et un grand amour du travail, mais aussi beaucoup d'orgueil spirituel, de l'intolérance, une aversion prononcée pour toute innovation et une profonde ignorance.

La communauté des Mennonites est dirigée par quatre anciens, choisis par eux-mêmes, qui jouissent d'un pouvoir assez étendu, et qui ont le droit d'en expulser ceux qui se rendent coupables de crimes ou qui scandalisent leurs frères par leur conduite déréglée. Pour des délits moins graves, ils adressent au délinquant des exhortations paternelles, et ce n'est qu'après les avoir répétées trois fois sans succès qu'ils les renvoient au juge tem-

du seizième siècle, fondateur d'une secte qui a conservé les principaux dogmes des Anabaptistes, sans avoir jamais participé aux excès dont se rendirent coupables les premiers sectaires de ce nom. Les Mennonites croyent au règne de J. C. pendant mille ans sur la terre; ils rejettent le baptême des petits enfans; ils considèrent toute guerre comme illicite et s'abstiennent du serment. Du reste ils se sont toujours distingués par la douceur et la régularité de leurs mœurs.

porel pour être puni. Malheureusement cette discipline ecclésiastique a perdu depuis quelques années son ancienne sévérité ; soit foiblesse, soit complaisance, les anciens montrent moins de zèle à réprimer les désordres ; de là tiédeur et indifférence chez les uns, mœurs relâchées chez les autres, et manque d'union dans la communauté. Aussi, quoique les Mennonites, sous beauconp de rapports, se distinguent aujourd'hui encore avantageusement des autres colons allemands, ils ne sont plus regardés comme des modèles de vertu et de bonnes mœurs, et si leurs divisions continuent, elles pourroient à la fin forcer le gouvernement de les priver de leurs privilèges.

Les prédicateurs des Mennonites, ne recevant aucun salaire, sont obligés de cultiver leurs champs comme les autres colons. Ils ne font point d'études ; cependant quelques-uns d'entr'eux improvisent leurs discours ; les autres se contentent de lire à leurs auditeurs quelque sermon imprimé. Les veuves, les orphelins et en général tous les pauvres reçoivent des secours qui les mettent à l'abri de la misère. En cas d'incendie, les membres de la communauté se cotisent en proportion de leur fortune, pour dédommager l'incendié.

Le voisinage des colons mennonites n'a pas été entièrement sans influence sur les Tatares Nogays avec lesquels ils ont des relations continuelles ; mais cette influence est loin d'avoir eu tous les effets qu'on devoit en attendre. On en conçoit facilement la raison. Le Tatare, comme tous les peuples chez lesquels la civilisation est encore dans son enfance, a très-bonne opinion de lui

et méprise tout ce qui est étranger. Lorsqu'on lui parle de quelqu'amélioration à introduire dans son économie rurale, dans la construction de sa maison, ou dans son genre de vie, il répond froidement: « C'est fort bien pour vous, mais nous ne sommes pas des Allemands » ou bien, « ce n'est pas notre usage. » De l'autre côté les Allemands considèrent les Tatares comme des payens aveugles et ignorans; ils les traitent avec dédain et ne se donnent aucune peine pour gagner leur confiance; ces dispositions réciproques ralentissent le rapprochement des deux nations; en général cependant les Tatares ont moins d'éloignement pour les Allemands que pour les Russes.

A l'ouest du territoire des Tatares Nogay, sur la rive droite de la rivière Molotschna, se trouvent sept beaux villages habités par les partisans d'une secte de l'église grecque, qui se donnent eux-mêmes le nom de *Duchoborzes*, hommes spirituels ou régénérés. Comme ils sont assez peu communicatifs et répondent d'une manière évasive aux questions qu'on leur adresse sur leur croyance, il est difficile d'en connoître les dogmes. Ce que l'on peut en dire avec certitude c'est qu'ils rejettent toutes les cérémonies du rite grec et toutes les formes extérieures du culte, comme n'ayant aucun mérite aux yeux de la Divinité, et prétendent n'adorer Dieu qu'en esprit et en vérité. Le gouvernement essaya d'abord de les ramener dans le sein de l'église mère; mais les moyens sévères qu'il employa, n'ayant produit d'autre effet que d'enflammer davantage leur fanatisme, il leur permit d'aller s'établir sur les bords de la mer d'Azow, et leur assigna des terres à cultiver. Composée d'individus rassemblés de toutes les

contrées du vaste empire russe, dont les habitudes, le caractère, les mœurs varient à l'infini, aussi bien que les motifs qui les ont déterminés à se séparer de l'église nationale, cette communauté ne put conserver long-temps sa première ferveur; plusieurs de ses membres l'ont déjà quittée; d'autres, par une suite inévitable de l'absence de tout culte public et de toute instruction religieuse, sont tombés dans un indifférentisme complet, qui n'est nullement favorable à la moralité. Ce sont cependant des hommes actifs et laborieux, mais on les accuse d'avoir des mœurs peu régulières.

Tandis que la secte des Duchoborzes paroît menacée d'une prochaine dissolution, celle des *Malocans* ou mangeurs de lait (1), dont les établissemens sont situés au nord du territoire des Tatares Nogay, fait tous les jours des progrès. Ils ont obtenu du gouvernement des privilèges assez étendus; ils possèdent un territoire très-fertile et jouissent en général d'une grande aisance. On trouve parmi eux beaucoup de Cosaques du Don qui ont fait toutes les campagnes russes en Allemagne et en France, et dont plusieurs sont décorés. De même que les Duchoborzes, les Malocans ont une grande aversion pour ce qu'ils appellent le culte des images, mais ils ont une grande vénération pour la Bible qu'ils lisent assidûment et dont ils savent par cœur une foule de passages. Ils ont conservé quelques-unes des cérémonies du culte grec; mais ils sont peu d'accord entr'eux sur la manière d'ad-

(1) Ils portent ce nom parce que pendant le carême russe ils ne se nourrissent que de lait.

ministrer le baptême et de célébrer la messe, ainsi que sur l'observation du jeûne et sur les jours de fête, et cette diversité fait croire que leur secte ne sauroit compter sur une longue existence.

Les *Arméniens* n'ont point formé de colonies sur les bords de la mer d'Azow, mais beaucoup d'entr'eux vivent isolés au milieu des Tatares Nogay. Les grandes steppes voisines du territoire de ceux-ci, sont affermées pour la plupart à de riches Arméniens de la ville de Lachschuan ou Naschittschuan, place de commerce très-considérable près de Tscherkask sur le Don, qui y envoyent paître leurs troupeaux de chevaux et employent des Tatares Nogay à les garder. D'autres Arméniens, marchands ambulans ou commissionnaires des négocians de Lachschuan, habitent Djalangatsch, chef-lieu des Nogays, et parcourent annuellement tout le pays pour vendre aux Tatares les objets de luxe, ou même de première nécessité, que ceux-ci ne fabriquent pas eux-mêmes.

Les Arméniens sont en mauvaise réputation parmi les Tatares. Adroits, rusés, avares et cherchant toujours à tromper, ils croyent expier tous leurs péchés par quelques aumônes, par de longues prières, et par des pélérinages au couvent du mont *Ararat* (1), pélérinages dont ils savent tirer parti pour leurs spéculations mercantiles. C'étoit en grande partie par leur entremise que jadis se faisoit un grand trafic d'esclaves entre les Tscherkesses du Caucase et les marchands turcs. Les Arméniens savent

(1) Suivant une ancienne tradition on trouve encore sur le mont Ararat quelques restes de l'arche de Noé.

ordinairement plusieurs langues; il en est qui parlent le russe, le tatare, le turc, le persan, le kalmouk, etc., et cette connoissance leur est fort utile dans les grands voyages qu'ils entreprennent pour leurs affaires de commerce, en Perse, dans la grande Bukarie, dans le royaume du Thibet, en Georgie, en Anatolie et dans le nord de la Russie. C'est surtout par le commerce des chevaux qu'ils s'enrichissent. Ils vendent souvent pour le service de la cavalerie russe, autrichienne et prussienne au prix de 80 à 150 roubles, des chevaux qu'ils ont achetés dans les grandes foires des Kalmouks à 20 ou 30 roubles.

On trouve dans le territoire des Tatares Nogay beaucoup de Bohémiens, appelés par eux *Tschingenai*, qui n'ont point de résidence fixe, et se transportent d'un lieu à l'autre sur des chariots couverts d'un tapis grossier, qui leur servent d'abri lorsqu'ils s'arrêtent quelque part. Leur teint, leurs traits, les habitudes de leur vie et leurs occupations sont les mêmes que celles de tous les individus de cette singulière nation que l'on rencontre dans d'autres pays. Leurs femmes disent la bonne aventure et colportent toutes sortes d'objets de parure pour les femmes tatares; les hommes travaillent comme forgerons ambulans et font le commerce des chevaux qu'ils ont volés dans leurs courses vagabondes; ils ne se font aucun scrupule d'enlever de jeunes filles et de les vendre aux Tatares; ceux-ci en ont une crainte superstitieuse parce qu'ils les croyent en communication avec les mauvais esprits. Ils n'ont pourtant pas pour eux la même aversion qu'ont d'autres peuples; il n'est pas rare de voir des Tatares pauvres épouser des filles bohémiennes.

Il n'y a point de routes de poste établies dans la grande steppe des Tatares Nogay, mais elle est traversée en tous sens par de grands chemins, couverts en été d'une immense quantité de petits chariots russes, venant, soit des provinces voisines pour transporter des grains à Odessa et dans les ports de la Crimée, soit des provinces septentrionales et destinés à aller chercher du sel sur les bords de la mer d'Asow. Chaque charetier ou *Tschumak* conduit trois ou quatre de ces charettes, attelées d'une paire de bœufs; ne trouvant sur leur route aucune auberge, ils sont obligés de porter avec eux leurs provisions, et la nuit ils bivouaquent en plein air. La nourriture de leurs bœufs ne leur coûte rien; car lorsque le gouvernement assigna aux différentes colonies établies dans la steppe, les portions de terrain dont elles avoient besoin, il réserva de chaque côté du chemin des Tschumaks un espace d'environ un quart de lieue de large, où ceux-ci peuvent faire paître leurs bœufs, sans préjudice aux pâturages appartenant aux colons. De distance en distance le gouvernement à fait creuser des puits à l'usage des voyageurs; dans les endroits où il ne s'en trouve pas, les Tschumaks sont obligés d'acheter des colons du voisinage la permission de faire puiser dans leurs puits l'eau nécessaire pour abreuver leurs bœufs. Ces caravanes de charettes ne font guère plus de quatre lieues par jour, ensorte que le voyage dure plusieurs mois, pendant lesquels les Tschumaks sont exposés jour et nuit à toutes les intempéries de l'air et réduits à la nourriture la plus misérable. Au milieu de toutes ces fatigues ils conservent à peine une figure humaine; aussi est-ce devenu une

injure que de dire à un Russe, « tu as l'air d'un Tschumak, » ou bien, « tu vis comme un Tschumak. »

Parmi les voyageurs qui traversent fréquemment le territoire Nogay, on voit encore des Tatares de la Crimée qui transportent dans l'intérieur de la Russie de certaines productions de la Crimée, telles que des raisins et des fruits de toute espèce, sur de grands chariots attelés de chameaux ; des employés russes, des détachemens de Cosaques, des pélerins venant de la Mecque ou s'y acheminant. Ces derniers sont très-bien accueillis par les Nogays ; tout voyageur au contraire qui a l'air militaire, est pour eux un sujet d'aversion ou de terreur.

Dans le voisinage des colonies tatares et allemandes se trouvent de vastes steppes qui n'ayant été, ni vendues, ni données à des colons, font encore partie du domaine de la couronne et sont affermées par le gouvernement à des particuliers. Les fermiers, ou bien les exploitent eux-mêmes, ou bien les louent à leur tour, comme pâturages, à des Arméniens, ou à des Tatares de la Crimée, propriétaires de grands troupeaux de chevaux ou de moutons. Ces troupeaux y passent l'été ; l'hiver on conduit les chevaux sur les rives du Don, et les moutons vers l'embouchure du Dnieper, où ils trouvent une température plus douce. Ils sont gardés par des Tatares Nogay, qui ont conservé toutes les habitudes des peuples nomades, si ce n'est qu'ils ne mènent pas avec eux leurs femmes et leurs enfans. Pour s'abriter sur la steppe ils ont de petites cabanes de forme conique, composées d'une charpente très-légère qui est recouverte d'un tapis de laine. Lorsqu'ils veulent changer de pâturage, ils chargent leur cabane

sans la démonter, sur un chariot à deux roues attelé de chevaux ou de bœufs, et la transportent ailleurs. La cabane a environ neuf pieds et demi de diamètre, ensorte que douze personnes peuvent s'y asseoir en cercle; le foyer est au milieu, et la fumée s'échappe par une ouverture circulaire pratiquée au sommet du toit, que l'on peut fermer à volonté, moyennant une espèce de trappe. Les gardiens du même troupeau, qui sont souvent très-nombreux, forment ensemble une petite république qui a ses usages et ses lois, et un chef choisi par eux, veille à leur observation et inflige des punitions à ceux qui les enfreignent.

Pendant son séjour chez les Tatares Nogay, Mr. S. eut occasion de voir un échantillon du ravage qu'un froid rigoureux cause souvent parmi les bestiaux de la Russie méridionale. Nous avons déjà dit que les Tatares Nogay et les colons allemands leurs voisins laissent la plupart de leurs chevaux et de leurs moutons toute l'année en plein air, soit parce qu'ils manquent de bâtimens pour les mettre à l'abri, soit parce qu'ils récoltent trop peu de fourrages pour pouvoir les nourrir pendant l'hiver. Dans les années ordinaires les chevaux et les moutons supportent très-bien ce genre de vie, et lors même qu'il tombe un peu de neige ils trouvent toujours une nourriture suffisante. Mais l'hiver de 1825 à 1826 fut d'une rigueur tout-à-fait inusitée dans ses régions. Un ouragan furieux, accompagné d'une neige abondante, dispersa les moutons, et les bergers, aveuglés par la neige, s'égarèrent sur ces vastes plaines, et ne pouvoient retrouver leurs troupeaux. Epuisées de fati-

gue les pauvres bêtes restoient enfin immobiles et périssoient ensevelies sous la neige. Les chevaux éprouvèrent le même sort, et ceux que le froid ne tua pas, moururent ensuite de faim; le long de la mer d'Azow et sur les bords de la Molotschna la plupart des propriétaires perdirent environ la moitié de leur bétail. Lorsque le fourrage destiné aux vaches et aux moutons que les Tatares gardent ordinairement dans les villages, eut été consommé, ils se mirent à démolir les murs construits en paille et en foin entremêlés de terre et de fumier qui forment des enclos autour de leur maison, et c'est avec cette misérable nourriture qu'ils essayoient d'appaiser la faim de leurs bestiaux; les colons allemands employoient au même usage le chaume qui couvroit leurs maisons; mais ces alimens dégoutans et malsains, ne purent sauver la vie qu'à un petit nombre d'animaux. Les hommes souffroient de leur côté, soit par le froid extrême, soit par la disette qui l'accompagnoit; les Allemands étoient les plus malheureux; les Tatares, plus robustes, et accoutumés à se contenter d'alimens grossiers et de mauvaise qualité, supportoient plus facilement des privations de tout genre; ils trouvoient d'ailleurs une ressource abondante dans la chair de leurs chevaux, nourriture à laquelle, malgré l'exemple de leurs voisins, les colons allemands n'ont pas encore pu s'habituer. Les pertes immenses que cet hiver désastreux fit éprouver aux Tatares et aux colons allemands, ont produit un effet salutaire; c'est de les engager à construire des abris pour leurs bestiaux, de faire des provisions plus considérables de fourrage et de s'adonner aux travaux de l'agriculture

plus qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors ; ce changement introduit dans leur économie rurale par un malheur momentané, ne peut manquer, avec le temps, de multiplier leurs ressources, et d'établir leur prospérité sur une base solide et durable.

---

## FRAGMENS D'UN VOYAGE EN ITALIE. (*Morgenblatt* 1831).

---

*L'ancienne et la nouvelle Ardée.* —Pendant notre séjour à Albano, dans les beaux jours d'automne, nous détournâmes une fois notre attention de Rome et de la magnifique enceinte de montagnes qui entourent de près ou de loin l'ancienne capitale du monde, pour nous diriger du côté de la mer que jusqu'alors nous avions oubliée dans nos excursions. L'automne est ici d'autant plus délicieux que la saison qui le précède est pour l'ordinaire plus accablante. C'est au milieu des ardeurs de l'été en Italie, que l'on comprend à merveille ce que les anciens entendoient par un ciel d'airain, expression qui n'est qu'une métaphore pour les habitans du nord ; car non-seulement aucun souffle tempéré, aucune ondée rafraîchissante ne rappelle la nature fluide de l'atmosphère, mais l'air est toujours si pur et d'une teinte si uniforme qu'il fait l'effet de la voûte azurée d'une église ou d'un palais. Il semble

que ce toit aérien soit un miroir métallique, dans lequel la nature ne peut se réfléchir à cause de son éloignement prodigieux. Mais en automne, le ciel est souvent comme chez nous, traversé par des nuages blancs très-élevés, qui tantôt passent en grandes masses, tantôt forment ces images fugitives de montagnes, de châteaux, d'arbres qui nous amusoient dans notre enfance.

Des fenêtres de notre habitation, la vue se portoit sur la plaine assez vaste qui, commençant au pied de la montagne d'Albano, s'étend jusqu'à la mer, et prend du côté de Rome le nom de *Campagna*. C'est le théâtre d'une grande partie de l'Enéide, et quoique nous ne puissions guère nous enthousiasmer pour les héros de ce poëme, néanmoins plusieurs traditions des anciens peuples de l'Italie, dont le poète a souvent fait usage, et dont le sol même rappelle vivement le souvenir, inspirent un intérêt fortement poétique.

Cette vaste plaine solitaire, qui aujourd'hui n'est habitée que par des bergers, étoit autrefois la patrie de plusieurs peuplades belliqueuses, dont l'origine et les institutions présentent cette variété caractéristique qui donne au sol classique une si grande supériorité sur celui du Nord, où de grandes étendues de pays, et des peuples entiers ont obtenu moins d'intérêt que les simples côtes, les promontoires et les villes isolées de la Grèce et de l'Italie. Nous embrassions d'un coup-d'œil les territoires de Lanuvium, d'Ardée, de Laurentum; cités qui furent toutes fondées par des fils de dieux, et qui furent long-temps habitées par des peuples libres et vaillans. Dans le lointain, nous voyions briller la majestueuse Rome.

Nous avions déjà visité Ostie et ses environs, et nous choisîmes cette fois, pour le but de notre excursion, Ardée, qui joue un grand rôle dans le poëme de Virgile, qui ne figure pas sans gloire dans l'Histoire romaine, et qui attire encore aujourd'hui l'attention des voyageurs par ses murs cyclopéens.

La route traverse d'abord des vignes et des plantations d'oliviers, mais on voit bientôt disparoître toute culture, et le sol n'est plus revêtu que d'un maigre gazon. La campagne est divisée par des clôtures, et devoit être bientôt occupée par de nombreux troupeaux qui étoient encore en partie dans les montagnes. Pendant les trois heures de chemin que nous fîmes à cheval avec un guide, nous ne vîmes qu'un pauvre vieux bouvier. Les bâtimens des propriétaires de ces prairies, dispersés çà et là, causent aussi quelqu'étonnement à l'étranger; ils sont grands, sombres, environnés de fortes murailles et ressemblent à des châteaux forts. Ils ne sont pourtant habités que par les bergers et leurs inspecteurs, et ces pauvres gens sont si nonchalans et si éloignés de toute idée d'améliorer leur position, qu'on ne trouve autour de ces grands bâtimens aucun arbre, aucun essai de jardin, en un mot, rien de ce qui peut embellir la vie champêtre.

Ardée n'occupe aujourd'hui que le rocher où s'élevoit l'Acropolis de l'ancienne ville; elle est à la distance d'un mille allemand de la mer, et se compose de quelques maisons à moitié ruinées. Une ligne entière de ces maisons est tombée du rocher, et ne sera pas reconstruite. A droite, devant la porte unique est un vieux château avec les armes des Colonna, quoique la ville appartienne maintenant à

la famille Cesarini. L'intérieur de ce lieu fait, à la première vue, un effet bizarre. On est étonné de la multitude d'énormes pierres grossièrement taillées sur lesquelles les habitans modernes ont élevé leurs maisons, ou qui couvrent çà et là le sol, et qui, à en juger par leurs dimensions, doivent être des débris d'édifices considérables. Ces blocs prodigieux sont dans un tel chaos que ce désordre est sûrement l'effet, non du temps, mais d'une puissance ennemie. Au milieu de ces débris, à côté d'une église, s'est conservé un tombeau de marbre blanc, d'une forme très-élégante, qui fait un contraste frappant avec tout ce qui l'entoure. Sur un des côtés de la pierre, on voit une coupe, et sur l'autre l'inscription : MANI. SEPTICI PATRIS, les mots placés les uns sur les autres.

Le petit nombre d'habitans que nous vîmes, avoient un teint jaune et fiévreux ; quelques-uns d'entr'eux venoient d'arriver des montagnes, et trouvoient l'air encore très-malsain. Dans le cabaret, étoient assis les laboureurs qui prenoient un bien maigre repas, et qui ne tardèrent pas à nous entretenir aussi de leur malheureuse situation. Les maisons qui étoient tombées, les traces de la fièvre sur les traits de ces pauvres gens, et leur grande misère concouroient à faire sur nous une triste impression. Sur un sol autrefois si célèbre, au milieu des ruines, la pitié prend un caractère élevé qu'elle n'a pas dans le tumulte des grandes villes, au sein de la civilisation.

Nous sortîmes ensuite pour examiner les murs cyclopéens qui attirent encore aujourd'hui quelqu'intérêt sur la pauvre Ardée. Ces murs environnent presque toute la ville ; à l'occident seulement, près du château, on trouve

une maçonnerie moderne, et vers le nord les murs se sont écroulés; du reste ils sont assez bien conservés, et réparés en un petit nombre d'endroits. Ils ont été taillés, comme partout, dans le rocher sur lequel l'Acropolis étoit bâtie. Les blocs sont en général moins gros qu'à Ferentino, et beaucoup moins qu'à Cori et Norta, ils sont aussi plus inégaux. Nous essayâmes de faire le tour de l'enceinte, mais plus d'un tiers en est occupé par des marais qui en rendent l'approche impossible, et qui contribuent sans doute à donner la fièvre aux habitans de cette triste ville.

Nous montâmes de nouveau sur la colline que ces murs entourent; quoique assez étendue pour renfermer les temples et les édifices publics, en un mot, tout ce qui dans l'antiquité formoit une citadelle, cette colline, l'étoit pourtant trop peu pour avoir contenu toute l'ancienne cité d'Ardée, qui fut une république indépendante, en état de soutenir une guerre contre Rome, après avoir été la capitale de ces Rutules, qui combattirent contre Enée et contre les Latins.

Le rocher que ces murs cyclopéens environnent, est le seul lieu élevé que l'on aperçoive plusieurs milles à la ronde, et il étoit par cette raison très-propre à l'établissement d'une ville. Nous nous promenâmes long-temps sur le plateau de cette colline, en rappelant à notre souvenir l'histoire de cette contrée. On voit sortir quelques ruines assez insignifiantes du sol qui cache sans doute plusieurs restes précieux d'antiquités, et qui doit s'être exhaussé par les débris des édifices qui le couvroient autrefois.

Le territoire de l'antique Ardée étoit borné par la petite rivière du Numicius, et par les limites de Lanuvium, Corioles et Antium. Son étendue n'étoit vraisemblablement pas plus considérable que celle de maint district de notre temps; mais quelle plénitude de vie, et quelle durée ont obtenues les créations de l'antiquité! et comme elles prouvent la vigueur dont elles étoient empreintes! Sagonte, cette ville d'un si grand nom est sortie d'ici; cette colline fut sa métropole; c'est devant ces murs que campoient les Tarquins peu avant leur expulsion; ici vivoit Camille exilé, lorsque les Gaulois s'emparèrent de Rome. L'an 313 après la fondation de cette ville, les habitans d'Ardée s'étant presque exterminés par leurs dissentions intestines, les Romains y envoyèrent une colonie. Dans la seconde guerre punique, il devoit s'y trouver encore des restes de l'ancienne population rutule, et il s'y forma une opposition nationale contre les Romains, puisque Tite-Live compte Ardée parmi les villes qui refusèrent du secours à Rome contre Annibal.

Ardée occupe une place dans les poëmes de Virgile et de Silius Italicus. Bien que Strabon et Sénèque parlent de la stérilité de son territoire et de l'insalubrité de son climat, cela ne peut s'entendre que dans un sens très-restreint, en comparaison de son état actuel. Rome, dans sa plus grande prospérité, étoit déjà en certains endroits un séjour malsain, et cependant sa population étoit immense. Une voie qui subsiste encore, et qui se nommoit *via ardeatina*, prouve l'importance de la ville d'Ardée pendant la puissance des Romains. On ignore absolument à quelle époque elle fut détruite.

Le plaisir de ces souvenirs historiques étoit encore augmenté par la vue dont nous jouissions depuis l'Acropolis de l'antique Ardée. Au nord, s'étendoient les belles montagnes d'Albano; au-dessus de la campagne de Rome flottoient de beaux nuages, et au sud brilloit la mer qui donne à toute contrée un singulier charme. Nous nous rappelâmes la tradition qui fait aborder sur ce rivage, dans une petite nacelle, Danaë chassée d'Argos par Acrisius, et qui lui fait construire Ardée de concert avec un dieu du pays. Ces relations de contrées lointaines avec certains chefs-lieux des anciens Mythes ennoblissoient l'origine des villes antiques, et servoient de lien entre les parties diverses du monde classique.

*Le mois d'octobre à Rome.* — La chaleur des mois de juillet et d'août est si forte en Italie, que la douce température et la fraîcheur dont on jouit à la fin de septembre et en octobre ont un charme dont les habitans du nord ne sauroient se faire aucune idée.

Parmi les particularités qui distinguent Rome de toute autre ville, on ne doit pas oublier ce mélange du citadin et du champêtre qui se fait remarquer non-seulement dans sa topographie, mais encore dans les mœurs et les usages de ses habitans. Plus de la moitié de l'espace enfermé dans ses murs est planté de vignes, ou occupé comme les environs de Saint-Jean de Latran et du mont Testaccio, par de grandes places libres ou par de vastes jardins. Rome n'a point de faubourgs proprement dits; car le petit nombre de maisons qui se trouvent avant les portes, à l'exception des couvens et des églises, servent

pour la plupart d'habitation aux possesseurs des vignes ou aux vignerons, et dès qu'on les a dépassées, on entre dans cette vaste plaine, presque inhabitée, qui est appelée la *Campagna*.

Aussitôt que les grandes chaleurs commencent à cesser, ce qui a lieu ordinairement vers la fin d'août, tout s'anime à Rome. On diroit des prisonniers libérés ou des convalescens qui font leur première sortie. Tous les quartiers de la ville, souvent même les plus solitaires et les plus éloignés, sont alors fréquentés; car les possesseurs de vignes invitent leurs connoissances à venir loger chez eux, ou bien reçoivent des sociétés plus ou moins nombreuses, dont les membres apportent avec eux des volailles ou du gibier, et boivent le vin de leur hôte. Si l'on parcourt à la fin de septembre les rues habitées par les gens de la basse classe, on voit presque tous les enfans s'exercer au *saltarello*, ce qui vous annonce que leurs frères et leurs sœurs aînées ne tarderont pas à se rendre à la villa Borghèse pour y célébrer cette danse du pays; c'est là en effet que, pendant le mois d'octobre, les Romains se rassemblent tous les dimanches et les jeudis, en si grand nombre et avec tant de régularité, que cette réunion doit être considérée comme une véritable fête nationale.

Dès l'heure de midi, toute la foule se porte, à travers la porte du Peuple, vers la villa. Une multitude de jeunes gens s'amusent à la danse, sur un emplacement entouré de sièges disposés en amphithéâtre, et sur la plateforme qui environne cet espace, il se forme des groupes nombreux pour exécuter le saltarello. Les personnes qui sont venues en voiture, n'en descendent pas, et regardent de

loin la danse, et tout ce mouvement. Cette longue suite de promeneurs présente un spectacle qui n'est point sans intérêt. On voit maint équipage magnifique, quoique d'une mode un peu surannée, embelli d'armoiries suffisamment grandes pour être facilement reconnues à distance. Les voitures de louage ne manquent pas non plus: un bon nombre de bourgeois de Rome y conduisent à la file leurs femmes et leurs filles, pour lesquelles c'est un point d'honneur de se montrer alors dans toute leur parure. La distribution pittoresque du terrain de cette villa, ses allées magnifiques, la clarté du ciel, le mouvement perpétuel de tous ces promeneurs, font l'effet le plus charmant. Nous fûmes favorisés par un temps si délicieux que les Italiens eux-mêmes en étoient enchantés. Nous quittions ordinairement la villa Borghèse avant le coucher du soleil, et nous voyions en sortant la coupole de St.-Pierre éclairée de tous les rayons d'un beau couchant. Nous éprouvions aussi une impression singulière lorsque, l'esprit encore tout occupé de cette brillante réunion, nous entendions, en passant dans les rues sombres et mornes de la ville, l'air du saltarello sortir de quelques maisons dont les habitans trop pauvres ou trop occupés ne pouvoient prendre part au divertissement public.

La chasse est une autre manière assez générale de jouir de l'automne; elle dure, il est vrai, tout l'hiver, mais seulement pour ceux qui ont le temps et les moyens de se procurer ce plaisir au-delà des environs les plus voisins de Rome, ou pour ceux qui en font un métier. C'est un spectacle singulier pour un habitant du nord, qui est accoutumé à regarder cet exercice

comme un privilège des grands propriétaires, et qui ne peut pas supposer qu'il se trouve beaucoup de gibier dans une contrée aussi découverte que les environs de Rome. A cette époque de l'année, il se rend, le dimanche, dans la *Campagna* une si grande quantité de tireurs jeunes et vieux, que l'on dit pour eux, de bon matin, dans plusieurs églises une messe que l'on appelle la messe des chasseurs. Comme c'est du côté de la mer que le gibier se trouve en plus grande abondance, les plus ardens chasseurs peuvent y satisfaire leur goût, mais dans la Campagna, il est impossible que le gibier puisse suffire à cette foule de gens, dont les uns se livrent au plaisir de la chasse, surtout à cause de la société et du mouvement, et pour jouir du beau temps, tandis que les autres en font une affaire sérieuse, et tirent vanité de la bravoure et de la force qu'on attribue ici à tout homme qui peut passer une journée entière à parcourir la contrée armé d'un fusil.

Les plaisirs de Rome dans cette saison nous paroissent très-propres à faire connoître le véritable caractère de la population; ils ont le grand avantage d'exciter une joie générale, parce qu'ils sont accessibles à chacun, et que la nature en fait presque tous les frais.

En nous promenant dans les différens quartiers de la ville, nous rencontrions souvent des groupes charmans, qui sortoient d'un jardin ou d'une vigne, et qui retournoient dans leurs demeures accompagnés de musique ou de chant, par une soirée qu'embellissoient un beau ciel et une douce température.

Il n'est point de spectacle plus gracieux que la danse

de ces jeunes filles dans leur costume bigarré, auprès de ces temples ruinés, de ces murs couronnés de lierre, qui environnent le mont Palatin ; le sérieux et la grandeur de cette scène en étoient adoucis d'une manière surprenante, et nous pouvions nous croire spectateurs de danses célébrées en l'honneur de Flore ou de Diane.

Si l'on compare maintenant à ces plaisirs ceux des basses classes des peuples du nord, ou ceux du beau monde dans tous les pays, la vie des Romains paroîtra, sans exagération, une vie vraiment poétique, et l'on comprendra que, si les arts n'ont pas pris naissance sur ce sol, ils soient venus s'y fixer et l'aient préféré à tout autre.

*Sur le Mal'aria de la campagne de Rome.* — Tout le monde a entendu parler de ce mauvais air qui exerce sa pernicieuse influence à la fin de l'été, et qui dépeuple toujours Rome et ses environs. Parmi les écrivains qui se sont occupés de ce sujet, la plupart sont d'avis que l'atmosphère de Rome n'a pas toujours été aussi malsaine qu'à présent, et attribuent cette différence à la meilleure culture du sol chez les anciens. Cette opinion n'est pas dépourvue de toute justesse; mais elle n'a de valeur, comme chacun le conçoit, que pour le temps où Rome et la Campagna étoient déjà très-peuplées, et dans un état très-florissant. Si nous passons à des temps plus reculés, et que nous considérions ce que devoit être cette contrée lorsque des habitans y vinrent pour la première fois, nous serons forcés d'admettre qu'il dut s'y trouver beaucoup de marais ; nous savons même que long-temps

après la fondation de Rome, il y en avoit encore d'assez considérables entre les différentes collines qu'elle contenoit dans son enceinte, en particulier entre le mont Aventin et le mont Palatin, et entre celui-ci et le mont Capitolin; Denys d'Halicarnasse nous dit qu'ils étoient très-profonds, et suivant Properce, ils portoient des bateaux garnis de voiles. Tite-Live compare la contrée de Rome, à l'époque où cette ville fut bâtie, à un vaste désert, et Ovide dit que tout étoit couvert d'horribles forêts.

D'un autre côté, l'expérience nous apprend que dans toute contrée marécageuse et inculte, l'air est malsain, et comme nous savons avec quelle rapidité la population s'accrut à Rome, et à quel point prodigieux elle parvint, malgré ces circonstances défavorables, que des villes importantes, telles que Gabies et d'autres, s'élevèrent dans le voisinage de ces lacs pestilentiels, qu'Ostie même, fondée par Ancus Martius, dans un lieu où aujourd'hui il n'y a dans la saison du mauvais air qu'une taverne pour fournir du vin et du pain aux gardiens de buffles, fut autrefois florissante, aussi bien qu'Ardée, qui ne compte actuellement que soixante habitans, et que Lavinium, qui est réduite au misérable château de Prattica, nous sommes forcés de nous demander comment les anciens se mettoient à l'abri de la pernicieuse influence du mauvais air.

Les opinions sont là-dessus très-différentes. Plusieurs savans croient que la campagne du Latium étoit autrefois moins chaude qu'à présent; parce que, suivant Horace, le Soracte se couvroit de neige, et que suivant Tite-Live le Tibre geloit quelquefois; d'où ils concluent

que les exhalaisons des marais devoient être moins considérables et par conséquent moins pernicieuses. D'autres attribuent l'absence de maladies au milieu de l'air malsain à la constitution plus robuste des anciens, et disent avec Juvénal :

*Nam genus hoc vivo jam decrescebat Homero,*
*Terra malos homines nunc educat atque pusillos.*

Enfin d'autres prétendent que l'air étoit purifié par la grande quantité de bois qui se trouvoient au-dedans et au-dehors de Rome, parce qu'il est reconnu que les plantes absorbent le gaz carbonique, le décomposent, et exhalent le gaz oxigène. Quelque vraie que soit cette conclusion tirée de l'influence des plantes sur l'atmosphère, elle ne paroît pas pouvoir s'appliquer à la campagne de Rome, car elle nous conduiroit à un résultat contraire à celui que nous cherchons. En effet, si les bois avoient contribué de la sorte à la purification de l'air dans la plaine du Latium, ils devroient encore aujourd'hui agir de la même manière, puisque la végétation est toujours aussi vigoureuse. Mais l'on voit au contraire que ce sont précisément les endroits boisés, comme les environs d'Ardée, de Prattica, de Nettuno, qui sont les plus malsains de tous, et qui l'étoient déjà du temps de Tacite. En sorte que la villa Borghèse, la villa Medici et d'autres qui ne manquent pas d'arbres, devroient être des lieux plus sains que celles qui en sont dépourvues, et ce n'est point le cas; enfin le Vatican, comme le Janicule, qui sont en grande partie couverts de jardins et de bosquets sont infectés de l'air le plus malsain. Il résulte donc de tous ces faits que des bois, dans

des contrées où par suite de la constitution physique du sol, règne le mauvais air, comme dans la campagne de Rome, sont nuisibles, parce qu'ils arrêtent les vents qui balaient les exhalaisons pestilentielles et renouvellent l'air.

Brocchi pense, et son opinion nous paroît la plus juste, que les vêtemens de laine sont la principale cause qui protégeoit les anciens Romains, contre l'influence du mauvais air, parce qu'ils maintenoient le corps dans une transpiration constante. Cette opinion est justifiée par l'observation que depuis l'époque où l'on a recommencé à porter des vêtemens de laine sur la peau, les fièvres intermittentes ont diminué à Rome d'une manière sensible. A présent même et par la plus forte chaleur, les bergers vont par la campagne vêtus de peaux de moutons, et ce n'est sûrement que pour se protéger contre l'effet du mauvais air. Les toges des anciens, dont l'étoffe et la coupe étoient si bien adaptées au corps, ont disparu et ont été remplacées, pour nous exprimer comme Brocchi, par ces vêtemens de pièces rapportées, si peu solides, si ridicules et surtout si peu propres à garantir ceux qui les portent des effets nuisibles d'une atmosphère malsaine. Il vaudroit donc la peine de rechercher si les moines en froc souffrent moins du mauvais air que les autres habitans, au-dedans et au-dehors de Rome. Assurément leur grand nombre ne fait rien présumer contre la vérité de notre induction. L'adoption d'un vêtement plus léger d'une part, et de l'autre l'abandon d'une bonne culture, causé par les dévastations exercées sur Rome et sur ses environs, ont donné au *mal'aria* une énergie qui en rendant insalubre la Campagna, l'a dépeuplée au point où elle l'est à présent.

Avant de terminer ces considérations, nous devons dire encore quelque chose sur les maladies qui, à différentes époques, ont visité les anciens Romains, et qu'ils ont nommées pestes. Plutarque, Tite-Live, Denys et d'autres parlent de ces maladies pestilentielles qui ont surpris la ville de Rome sous ses rois et sous la république, et qui doivent avoir occasionné une affreuse mortalité. Mais lors même que nous ne prendrions pas ce terme de peste dans son sens le plus rigoureux, quelques-unes de ces maladies, qui se montroient à de grands intervalles, venoient d'Egypte en passant par la Grèce, comme celle de l'année 573, qui exerça ses ravages non-seulement sur le Latium, mais sur toute l'Italie. D'autres pestes mentionnées par Tite-Live, étoient évidemment des *maladies de camps*, comme celles de l'année 287 et celle de 365, lorsque les Gaulois assiégèrent le Capitole. Enfin ce pouvoient-être d'autres maladies épidémiques qui se déclarent partout sous certaines conditions. Mais ce n'étoit sûrement pas ces fièvres intermittentes qui affligent Rome chaque année avec plus ou moins d'intensité.

En résumant ce que nous avons dit, nous obtiendrons le résultat suivant. Les premiers habitans du Latium, qui s'étoient établis sur les collines de ce pays désert et marécageux, et qui eurent à lutter contre beaucoup d'obstacles pour le défrichement du sol, étoient garantis contre l'influence du mauvais air par leur vêtement de laine qui entretient une transpiration continuelle, tandis que la culture sans cesse améliorée contribuoit à purifier l'atmosphère elle-même. Mais comme cette culture fut de

nouveau négligée à cause des nombreuses dévastations qui désolèrent Rome et la Campagna, les mauvaises exhalaisons du sol se multiplièrent de nouveau et l'introduction d'un habillement plus léger donna au mauvais air une influence qu'il n'avoit jamais eue.

Brocchi rapporte qu'en 1818, on reçut à l'hôpital du St. Esprit, dans le cours des mois de juillet, août et septembre au-delà de 6000 malades atteints de la fièvre par l'effet du *mal'aria*. Les soldats qui occupoient les forts sur le bord de la mer, devoient être relevés tous les trois ou quatre jours, et personne ne vouloit recueillir la moisson qui couvroit les champs.

Les opinions varient beaucoup sur la cause de ce mauvais air. Les uns l'attribuent aux exhalaisons d'hydrogène sulfuré, d'autres à celles du gaz acide carbonique; mais suivant l'observation de Brocchi, on a toujours oublié que tous ces gaz s'exhalent en abondance en différens lieux d'Italie et de Sicile qui sont néanmoins regardés comme très-sains. On a aussi voulu l'attribuer à l'exhalaison du gaz azote; mais ce gaz étant plus léger que l'air atmosphérique doit toujours s'élever, ce qui rendroit les hauteurs plus malsaines que les vallées, et l'expérience nous apprend le contraire.

La campagne de Rome est une contrée étendue, coupée de petites collines et en grande partie inculte. Pendant la saison pluvieuse, l'eau se rassemble dans les fonds et y forme des marais où elle croupit, car elle a entraîné avec elle toutes sortes de substances végétales et de débris animaux qui s'y corrompent. Au retour de la saison chaude, qui favorise encore plus la putréfaction,

les marais commencent à s'évaporer; mais comme cette évaporation s'opère encore très-lentement parce que la chaleur est assez modérée, l'air ne s'altère pas beaucoup, jusqu'à ce qu'enfin le mois de juillet amène une température ardente, qui accélère fortement l'évaporation, et qui est accompagnée des fièvres dont la durée égale la sienne, c'est-à-dire qui se prolongent jusqu'à la fin de septembre.

Si la Campagna étoit partout convenablement cultivée, comme elle l'étoit autrefois, l'air ne seroit pas sujet à cette altération; car l'eau des pluies d'hiver ne pourroit pas de la sorte se rassembler dans des marais, mais elle seroit mieux absorbée par un terrain meuble, et s'évaporeroit par l'effet de la chaleur.

On ne doit pas objecter contre cette opinion qu'en Lombardie, surtout dans les plaines qui s'étendent entre Bologne et Ferrare, les vastes champs de riz sont durant tout l'hiver couverts d'eau, et que pourtant ce pays n'en est pas malsain, au moins pas autant que celui de Rome. Ces lacs artificiels ou ces inondations, que j'ai observées moi-même, sont d'abord, précisément à cause de leur étendue, toujours agités par le vent comme le seroit l'eau d'un lac; ensuite, grâce aux nombreuses écluses qui servent à les former, il y règne un courant continuel d'entrée et de sortie. Ces deux causes doivent empêcher la putrification.

Le savant Moscati prétend avoir découvert que la base du mauvais air, qui cause la fièvre de lazareth est une humeur aqueuse qui contient une muscosité animale où se trouve le venin. Brocchi a entrepris des essais sur la na-

ture du *mal'aria.* Il choisit pour cela la contrée qui environne la basilique de St. Laurent hors des murs, une des plus malsaines de Rome, et y continua ses travaux plusieurs nuits de suite. Un jeune garçon robuste, qu'il avoit pris pour aide, dormit quelques heures pendant la première nuit, et fut saisi dès le matin suivant d'une fièvre intermittente qu'il garda pendant plusieurs semaines. Brocchi condensa de diverses manières l'air qu'il avoit recueilli, et obtint toujours une quantité notable d'eau putride.

Il nous reste à dire un mot sur la manière dont ce mauvais air agit sur l'organisation animale. Quant à la voie qu'il prend pour pénétrer dans notre corps, Brocchi pense, par plusieurs motifs, qu'il pénètre plutôt par les pores de la peau que par la respiration. Une fois que les parties nuisibles sont introduites dans nos organes, elles cherchent à se combiner avec les humeurs ; l'organisation générale, ou pour mieux dire, la force qui tend à la maintenir dans son intégrité, s'oppose à cette combinaison, et de là résulte la fièvre.

Il est digne de remarque, que le mauvais air n'exerce pas sa fâcheuse influence sur les troupeaux qui errent librement jour et nuit dans la Campagne de Rome. Cette observation sembleroit justifier l'idée qu'il pénètre par les pores de la peau, puisque ces animaux sont garantis par leurs poils ou leur laine ; et nous y trouvons une nouvelle preuve que le meilleur moyen dont les anciens habitans du Latium se soient servis pour se mettre à l'abri de cet air pernicieux, avant qu'une excellente culture en eût affoibli les effets, étoit précisément les vêtemens de laine ; ensorte que les habillemens

de notre époque sont tout-à-fait peu appropriés à une contrée où règne une atmosphère aussi insalubre.



# ROMAN.

## George Miloslawsky, ou les Russes en 1612. Roman historique par Mr. Zagoskine.

« *I have song of war for knight,*
« *Lay of love for lady bright,*
« *Fairy-tale to lull the heir,*
« *Goblin grim the maids to scare;*
« *Dark the night, and long till day,*
« *Do not bid me farher stray!* »
(Sir Walter Scott)

De tout temps, l'histoire a été l'étude favorite de tous les pays : elle est la voix de la postérité ; ses récits apprennent aux peuples les vicissitudes par lesquelles ils ont passé. C'est l'étude la plus utile, la plus profonde ; ses pages glorieuses enseignent à l'homme quelle peut être sa force, et les revers qu'elle dépeint, l'instruisent de l'instabilité des triomphes. Un siècle aussi abondant que le nôtre en grands événemens et en commotions convulsives, devoit développer un esprit tout nouveau de curiosité historique. Jadis, on se contentoit de lire le récit des ba-

tailles et des victoires; aujourd'hui le présent parle, on interroge le passé. On veut être initié aux détails les plus minutieux de la vie intérieure de ceux dont on n'avoit connu que les hauts faits. Un génie naquit pour contenter cette soif de savoir. Sir Walter Scott a révélé à tous les peuples les secrets de l'intérêt romanesque caché dans leur histoire ; il a donné aux tribus écossaises un éclat extraordinaire; le lecteur, habitué à visiter avec lui la cour de France, la tente des chefs galliques, les châteaux de l'Angleterre, les camps des croisés, ne porte plus la même attention à l'histoire quand elle est dépouillée de ce charme poétique.

Dans toutes les nations, il s'est trouvé des hommes qui ont éprouvé la noble émulation de donner à leur patrie un genre de littérature, par lequel des faits depuis long-temps oubliés, redeviennent populaires. Avant Sir Walter Scott, de foibles essais avoient été tentés dans ce genre; les meilleurs en France sont ceux de Mad. de Genlis; mais pourtant froids, languissans, leur vogue n'a pas été de longue durée, ils manquoient de cette verve dramatique qui peint au lieu de décrire. Une route nouvelle étant frayée, on s'y précipita. Bientôt cet amour de lire et d'écrire se répandit dans les deux mondes. Cooper jeta en Amérique les fondemens d'une nouvelle branche de littérature, trouvant que les Anglais et les républicains des Etats-Unis, quoiqu'ils eussent une même langue, ne pouvoient avoir une littérature commune. Par une magie inconnue jusqu'alors, Boston, les rives de l'Hudson, du Missouri, les plaines de la Louisiane, devinrent le paysage de scènes domestiques, et le lec-

teur se familiarisa avec leurs habitans. C'est, il faut le dire, une charmante manière d'apprendre et d'enseigner mille choses. Jadis, les noms barbares qui nous amusent aujourd'hui, étoient condamnés à figurer seulement dans des leçons de géographie, que le jeune auditeur, souvent éploré, se hâtoit d'effacer de sa mémoire. Tout est bien changé : la mode, tyran réputé frivole, appuya de son autorité cette puissance qui venoit d'éclore, et propagea ses décrets, dans tous les pays : Vanderwelde et Spindler ont fait des romans historiques pour l'Allemagne, Manzoni pour l'Italie, Zchokke pour la Suisse, Bramiskowsky pour la Pologne, et chacun de ces ouvrages, renferme, avec l'amusement qu'il procure, un aperçu des faits historiques que la classe générale des lecteurs auroit probablement ignorés sans eux. Cette épidémie littéraire a franchi le Borysthène. Les Russes, auxquels la tour de Babel a, dit-on, légué ses mystères, après avoir savouré les jolis écrits de toutes les langues connues, ont voulu chercher dans leur propre histoire, les moyens de s'acquitter envers le reste de l'Europe, de la dette qu'ils avoient ainsi contractée. L'essai a réussi au-delà de toute espérance. *George Miloslawsky* est un roman historique qu'on peut appeler un événement littéraire mémorable par l'année qui vient de s'écouler. L'auteur, Mr. Zagoskine, a tiré de son sujet un parti admirable ; les applaudissemens ont retenti dans toute la Russie et en voici un foible écho.

L'auteur de George a choisi une époque, où dans le sein de la nation russe, deux partis se faisoient une guerre acharnée ; c'étoient le parti polonais et celui de

l'indépendance nationale. Ces temps de crise sont favorables au développement des caractères, et un dialogue familier entre les acteurs d'un tel drame, peut en apprendre plus que des pages entières d'une histoire contemporaine. Le commencement du dix-septième siècle, étoit un temps de calamités pour la Russie; les ennemis du dehors, les dissentions intestines, les rivalités des boïars, et enfin une anarchie complète menaçoient de ruiner entièrement la puissance des Russes, naguère si formidable. Smolensk, place forte et importante, étoit tombée au pouvoir de Sigismond, roi de Pologne, malgré les efforts héroïques du boïar Scheïma, patriote zélé et intrépide. Des traîtres avoient ouvert les portes de Moscou aux troupes polonaises, commandées par le grand Hetmann Jolkewsky; l'antique capitale étoit en proie à tous les désordres d'une soldatesque avide et mal disciplinée. D'un autre côté, les Kosaques Zaporogues, troupes bien organisées de volontaires, tantôt brigands, tantôt soldats, dévastoient Tchernigoff et ses environs. Le voisinage de Moscou étoit occupé par les milices du second usurpateur Dmitri, surnommé le brigand de Touchine; au nord, le général suédois Ponthus de la Gardie, ravageoit Novgorod et Pskoff. En un mot, en exceptant quelques villes du sud-est, toute la Russie étoit devenue la proie des ennemis et des factieux. L'abbaye de Troitza (près de Moscou) assiégée par les partisans du second usurpateur, donna un premier exemple d'énergie pour repousser une attaque aussi violente. L'enthousiasme religieux transforma tous les moines en combattans zélés, et cette abbaye, riche des trésors que la piété des Tzars y avoit entassés de généra-

tion en génération, donna à la Russie entière un nouvel élan de courage et de patriotisme. L'archimandrite Dionis, envoya dans toutes les parties de la contrée, des proclamations dont l'effet fut magique. Tous coururent aux armes; la vengeance anima tous les esprits, et les étincelles de l'amour de la patrie se rallumèrent dans tous les cœurs. Mais il manquoit un guide à ces mécontens; Pojarsky, couvert de blessures, languissoit sur un lit de douleur, et l'immortel Minine n'étoit pas encore sorti des rangs des hommes obscurs; on n'avoit pas encore entendu retentir ce cri de guerre, qui devint plus tard un cri de ralliement: *Mourons pour notre sainte religion! Mourons pour notre chère patrie!* On comprend aisément quels effets un talent varié a pu tirer d'un si riche fonds.

Le héros de Mr. Zagoskine (puisque le nom de *héros* revient de droit à l'acteur des plus petits faits encadrés dans un roman), le héros, disons-nous, a un air de famille très-prononcé avec le *pieux* Enée, quoiqu'ils fussent de races assez différentes. Tout comme le protégé de Virgile, il se laisse toujours conduire, mais par des hommes, faute de dieux et de sybilles. Il obéit aux événemens, à la fatalité, et s'applique sans cesse à combattre un penchant.... le dirai-je, une volonté ardente, un amour irrésistible.... pour la fille de son ennemi et de celui de tous les Russes. Une belle âme, généreuse et noble, un cœur tendre et sensible, un esprit juste et droit, sans être transcendant, attachent involontairement à celui qui sent et souffre, lorsqu'il ne peut pas agir. Compatissant, fidèle à ses opinions, effrayé de l'anarchie

qui alloit être funeste à sa patrie, il venoit de prêter serment au roi Wladislas, espérant que lorsque ce prince seroit reconnu, les deux nations se réuniroient sous un même étendard, et que ce jeune roi, qui portoit un nom polonais, embrasseroit cependant la religion grecque afin d'échapper à l'aversion nationale des Russes pour les peuples d'un culte différent. George étoit resté au fond du cœur dévoué aux intérêts de la Russie, et se trouvoit, vis-à-vis de ses compatriotes, dans une position aussi fausse que pénible. Déjà le malheur avoit frappé sa famille: son grand-père avoit péri sur l'échafaud par les ordres du terrible Iwan IV, qui ne cessa de persécuter l'aristocratie et tout le corps de la noblesse, et pourtant il eût été difficile d'accuser ce prince de *libéralisme*. George étoit devenu amoureux, à son propre insu; en cela, rien d'étonnant. Plus d'une fois, les chroniques du cœur humain nous ont fourni de tels exemples. Il ignoroit le nom de sa belle, et, ce qui est bien plus cruel, il doutoit de sa sympathie. Sans cesse en course pour des missions politiques, il avoit tout le temps nécessaire pour méditer et gémir, et se retracer les yeux, les cheveux, la grâce, les moindres gestes de celle qui l'occupoit et qu'il n'avoit fait qu'entrevoir. Peu confiant, soucieux, absorbé par les grands intérêts de sa malheureuse patrie, il ne révéla à personne la cause des soucis qui obscurcissoient son jeune front. Mais le temps est le meilleur révélateur des grands secrets, et le plus indiscret des confidens; car tôt ou tard, il découvre, on ne sait comment, tout ce qu'on vouloit cacher. Et pourtant, on lui confie tout. Pourquoi?... parce qu'il ne parle pas. O temps! mot vague et si ex-

pressif! Que de choses on lui confie! Craintes, espérances, joies, rêves.... on attend de lui tout le bien possible. Une imagination jeune et vive oublie sa faux, son sablier, sa barbe blanchie, pour se le représenter comme un miroir gracieux, dans lequel on n'entrevoit que joies, désirs réalisés, promesses gardées; personne ne fait la part des désappointemens, des chagrins imprévus; tous se confient en lui, et si encore des esprits vantent le *vieux* temps, une foule assez nombreuse espère que le *bon* viendra. George avoit, plus que tout autre, à demander au temps, et à espérer de lui: on verra comment il lui révèle le nom, le rang et la demeure de sa bien-aimée, et le lecteur peut vérifier par quels moyens.

George, comme les chevaliers du moyen âge, comme le Cid, comme Don Quichotte, avoit avec lui un de ces serviteurs fidèles, zélés, à toute épreuve, qui ont sucé, avec le lait de leurs mères, l'affection pour leurs maîtres, et les regardent comme les émanations d'une divinité qu'ils doivent servir envers et contre tous. De nos jours, cet usage des preux est oublié; on a même jeté, fort à tort, un ridicule sur ces confidens à titre d'office, sur ces écuyers questionneurs et raisonneurs. Je ne sais, si dans l'habitude de la vie, la présence de ces bonnes ombres, dont Sancho est l'illustre type, est agréable ou non; je m'abstiens de juger, et je me borne à dire que, pour un auteur de romans ou de comédies, un valet comme Alexis est un personnage très-commode et presque indispensable. L'usage permet qu'il soit bavard, qu'il dise tout ce qu'il sait, ou croit, ou veut; et s'il n'est pas le confident de son maître, il est toujours celui de l'auteur.

Sans ces auxiliaires, il faudroit avoir recours aux monologues, coutume tombée en désuétude, fort heureusement, car, bien que tout le monde les lise, personne n'y croit. Notre véritable confident, c'est l'imagination, cette faculté divine qui entretient au dedans de nous, l'espoir et la persévérance; elle est faite tout exprès pour parler et nous répondre, lorsque le cœur d'un ami n'est pas là pour y verser notre émotion. Mais revenons à Alexis : il est bon, superstitieux, il a peu d'esprit d'invention, mais cette bonhomie russe, naturelle à un peuple où les mœurs patriarchales n'ont pas encore cédé à l'invasion de cette civilisation nouvelle qui tend à tout assimiler.

Un troisième personnage très-important du roman est Kirscha, le vrai type de l'homme du peuple russe, pétillant d'esprit, rempli d'énergie, de bravoure, trouvant remède à tout, ne s'effarouchant d'aucun obstacle. C'est un vrai *Figaro qui, Figaro là*; tantôt kosaque, tantôt sorcier ou médecin, il se prête à tout lorsqu'il s'agit de rendre service à George, son bienfaiteur. Le caractère de Kirscha est tracé de main de maître; dans tout ce qu'il fait de surprenant, rien n'est invraisemblable; c'est un génie bienfaisant, qui se montre partout où sa présence peut être utile; et ses secours sont amenés si naturellement qu'on trouve tout simple qu'il y soit. Il est assez curieux de voir comment il fit connoissance avec George Miloslawsky, auquel il dévoue ensuite sa vie et tous ses moyens.

De nos jours, un roman historique doit nécessairement commencer par un tête-à-tête entre deux voyageurs. Telle est l'étiquette; bien hardi qui voudroit l'enfreindre! Cette

habitude semble passée en principe, et sûrement elle est aussi strictement observée que l'étoient jadis les unités surannées d'Aristote. Mr. Zagoskine ouvre donc l'action par un dialogue entre deux hommes que nous allons bientôt reconnoître.

« Au commencement d'avril 1612, deux cavaliers suivoient à cheval une route au bord du Wolga; ils avoient quitté Moscou, depuis sept jours. Ils furent surpris tout-à-coup, par un ouragan dont les habitans du midi de l'Europe ne peuvent se faire une idée. Le froid étoit excessif, et le brouillard si épais qu'on ne voyoit pas à deux pas devant soi; une plaine unie, couverte de neige, étoit tellement balayée par le vent, qu'elle ressembloit à une mer en couroux. A tous momens, le froid augmentoit et le vent se changeoit en tourmente. De grandes masses d'une neige épaisse, tourbillonnoient dans les airs et non-seulement aveugloient les voyageurs, mais les empêchoient de respirer. Depuis plusieurs heures, ils cheminoient ainsi, désespérant de jamais revoir la clarté du ciel. »

Tout-à-coup, un grand chien noir aboyant très-fort se précipita au-devant d'Alexis, se mit à le caresser, à remuer la queue, à hurler, et puis courut en arrière. Alexis le suivit; mais à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il s'écria tout-à coup: « Que le ciel ait pitié de nous! C'est cela, mon cœur le pressentoit bien....... mon maître..... venez voir un peu. »

« Un homme vêtu d'un armiack (1) gris, retenu par une ceinture bariolée, d'où sortoit le manche d'un poignard turc, étoit étendu sur la neige, une langue carabine, dans un fourreau de drap, pendue derrière le dos; du côté droit de la ceinture, étoit attaché un *plète* (2) de kosaque; un bonnet tartare, couvert d'une épaisse

(1) Espèce de Kaftane.

(2) C'est ainsi qu'on nomme les fouets des Kosaques, ils s'en servent pour faire courir leurs chevaux, et les font quelquefois sentir aux hommes.

fourrure, avoit glissé de sa tête. Le chien se coucha à côté de lui, et fixant attentivement nos voyageurs, commença à pousser des cris plaintifs. »

« A mon Dieu! » s'écria George, « le misérable! Il est gelé! » Oubliant son propre danger, George s'agenouille devant lui, et emploie tous ses efforts pour le faire revenir à la vie.

« Ce triste spectacle, avant-coureur du sort qui lui sembloit réservé, la fatigue, et surtout une espérance déçue, toutes ces émotions influèrent si puissamment sur le pauvre Alexis qu'il perdit tout courage. Se livrant à un désespoir complet, il se mit à appeler par leurs noms tous ses parens, tous ses amis: « Adieu, braves gens, » s'écrioit-il, « adieu, ma chère Marinouschka. Nous avons pris une heure noire (1) pour quitter le logis; nos têtes sont perdues, sans remède. »

« Cesse de pleurer, Alexis, » dit George, « viens ici ..... ce malheureux vit encore, il dort et si nous réussissons à l'éveiller....... »

« Ah! mon pauvre maître, y pensez-vous? Nous aussi, nous nous endormirons bientôt pour ne jamais nous réveiller. »

« Ne péche pas devant le ciel, Alexis. Dieu est miséricordieux. Ne vois-tu pas qu'ici la neige est ferme? Nos chevaux n'enfoncent plus, et il me semble que nous sommes revenus sur la grande route. »

« La route! Attendez, mon maître, en effet, mais c'est vrai....

« Dieu soit loué! Eh bien, George Dmitritch, remettons-nous à cheval, il n'y pas de temps à perdre. »

« Et ce pauvre voyageur? »

« Que Dieu le mène en paradis, il subira son sort. Allons partons vite, seigneur. »

« Oh non, je veux essayer de le sauver, » répondit George, en recommençant tous ses efforts pour rendre la vie à l'inconnu, moitié gelé. Pendant quelques instans, tous ses soins furent

(1) Heure néfaste. Le peuple a l'habitude d'appeler noir ce qui lui semble de mauvais augure.

superflus; enfin, le voyageur remua, souleva la tête et proféra quelques paroles inintelligibles. George, avec l'aide d'Alexis, le remit sur pied, mais il ne pouvoit pas se tenir debout. « Eh bien, mon maître, dit Alexis, « vous voyez clairement qu'on ne peut rien en faire, partons. Arrivés au premier village, nous lui enverrons un traîneau, et on le ramènera, comme on pourra. »

« Mais avant que nous ayons trouvé un endroit habité, il aura le temps de geler tout de bon. »

« Que faire donc, Monsieur? *La chemise est-ce que chacun a le plus près du corps.* »

« Alexis, tu ne crains donc pas Dieu? As-tu été baptisé? »

« Pour cela, oui! Ecoutez, George Dmitritch, je suis prêt à me jeter pour vous et dans le feu et dans l'eau, vous êtes mon maître, c'est juste; mais je n'ai nulle envie de mourir pour un premier venu. Faire dire une messe des morts pour lui, c'est autre chose, si vous le voulez. »

« Tais-toi, aides-moi à le mettre sur ton cheval. »

« Alexis se tut et aida son maître. Ils eurent bien de la peine à faire arriver le voyageur jusqu'au cheval; il se traînoit nonchalamment et sembloit ne rien voir et ne rien entendre; mais lorsqu'il fallut monter sur la bête, il ressuscita subitement, et par un singulier instinct, sauta sur la selle, sans le secours de personne, et se saisit des rênes; ses yeux immobiles étincelèrent de vie, et sur cette figure, naguère inanimée, brilla l'expression d'une vive joie. Le chien noir courut en avant, en aboyant avec grand bruit. »

« Voyez donc, mon maître, » dit Alexis, « il souffle à peine et pourtant il se tient à cheval en vrai gaillard; il m'a tout l'air d'un passé-maître cavalier. Oh, le voilà qui remue! mon pauvre serko (grison) n'en peut plus. Mais nous nous sommes réchauffés, ou bien c'est le temps qui se réchauffe. »

« Cela me semble aussi. »

« Si la neige ne tomboit pas si fort, nous ne serions plus tant à plaindre. Holà! toi gelé! cesse donc de faire le fringuant, tiens-toi un peu tranquille. — Enfin, je respire, tantôt vraiment, l'heure étoit cruelle. Ah! la route va à droite, nous voici de nouveau sur le bon chemin. »

« A gauche de la route, l'aboiement du chien se fit entendre, l'inconnu se tourna du côté d'où il venoit. « Où vas-tu donc, camarade? Attends, » s'écrioit Alexis, en se saisissant de la bride du grison. « Que vas-tu faire? veux-tu geler de nouveau? »

« L'inconnu fit claquer son *plète*, et après avoir taquiné Alexis, pendant quelques instans, revint sur la grande route. « Vois-tu, » murmura-t-il, d'une voix affoiblie et presqu'éteinte, « vois-tu, mon chien connoît la route mieux que toi?

« Ah l'ami, tu jases. Eh bien es-tu ressuscité? »

« L'inconnu ne répondoit mot, continuoit silencieusement sa route et tâchoit par un mouvement non-interrompu de réchauffer ses membres glacés; il se dressoit sur les étriers, se penchoit à droite et à gauche, faisoit siffler son fouet, et au bout de quelques temps, il entonna à voix basse, mais assez ferme ces paroles:

« (1) O toi mer bleue! ô toi mer azurée! ô toi promenade des braves!

..................................................

« Adieu ma bien aimée! ô toi belle fillette! ô toi mon âme!
« Ma main caressante, ne pourra-t-elle plus se jouer sur tes joues vermeilles?

..................................................

« Et moi, bon camarade, pourrai-je agiter encore de ma longue rame tes flots, Wolga, ma mère?

« Oh! camarade, » dit Alexis, « te voici dégelé, tu fredonnes des chansonnettes, c'est bon signe. »

« Oui, braves gens, c'est grâce à vous. J'aurois dormi long-temps si vous ne m'aviez éveillé. »

« D'où viens-tu? où vas-tu? » demanda George.

« Je viens de Moscou, et où je vais, je n'en sais vraiment rien. A cinq verstes d'ici, mon fidèle compagnon s'abattit et poussa son dernier souffle; je voulus, tant bien que mal, arriver au premier village. »

(1) Air national chanté aux bords du Wolga. La traduction est littérale.

— « Et qui es-tu ? »

« Qui je suis ? Comment vous le dire ? On me nomme Kirscha ; je suis natif de Pzaritzine, j'ai servi en qualité de koșaque à Batourine, et maintenant me voici Zaporogue. »

« Zaporogue, » s'écria Alexis, et il fit un grand saut en arrière.

« Oui, » répondit tranquillement le voyageur. « Oui, je suis inscrit sur les listes des tribus des Zaporogues ; et sans me vanter, je puis dire que je ne suis pas le dernier de mes semblables, tant s'en faut. Mon frère est Hetmann d'une compagnie, et mon oncle a été centenier.

« Oh, mon Dieu ! » dit Alexis, « un kosaque zaporogue, donc sûrement un brigand ! »

« Non camarade, ce n'est pas juste. Dans l'action, je ne reste jamais en arrière, mais jamais je n'ai fait un métier indigne des braves. »

« Comment donc as-tu pénétré jusqu'ici ? » demanda George avec curiosité.

« Voici comment : pendant deux ans, j'ai erré dans ce bas monde, et par ici et par là ; mais je n'y prenois pas grand goût. Tout-à-coup, j'apprends qu'à Nijni-Nowogorod, on rassemble les troupes en cachette ; je voulus tenter ma bonne ou mauvaise fortune, et m'y laisser enrôler. »

« Et contre qui voulois-tu te battre ? »

« Et que m'importe ? c'est l'affaire des *Pauns* (1) ; la nôtre de fourrager. Ne seroit-il pas honteux pour moi de retourner dans mes foyers, avec des mains vuides ? Les voisins exposeroient dans la rue, devant leurs portes, des tonneaux de vin, et en donneroient à tous les passans ; et moi je n'aurois rien à offrir ? »

« Pourquoi donc n'as-tu pas suivi le grand Hetmann Jolkewsky ? »

« Demandez plutôt pourquoi je l'ai quitté. »

« Tu es donc un fuyard. »

« Qui ? moi un fuyard ? » repliqua le voyageur, en ralentissant sa

(1) Nom polonais qui répond à celui de Boïar.

monture. Cette réponse fut faite d'un tel son de voix, qu'Alexis se saisit involontairement de son couteau de chasse. «C'est bon, c'est bon; il est mal à moi de me fâcher contre toi. Fuyard! non, grâce à Dieu! Les Zaporogues sont des gens libres et servent qui bon leur semble.»

« Mais comment pourrions-nous ne pas servir le roi Sigismond?»

« Nous le devons bien, les plus expérimentés le disent; il est pourtant douteux qu'un Zaporogue fraternise jamais avec un Polonais. Ce n'est pas pour dire, nous aussi, nous avons joliment ravagé Tchernigoff; tout est à Dieu, ou à nous!... N'avons-nous pas brûlé les temples du Seigneur? N'avons-nous pas été parjures à la vraie religion? Et ces coquins de Polonais tiroient sur les saintes images, pour s'amuser. Comment la foudre du ciel ne les écrase-t-elle pas?»

« Mais tous ces désordres cesseront bientôt, les Moscovites ont donné volontairement le trône au fils du roi de Pologne.»

« Volontairement! Oh la jolie volonté, lorsqu'une bonne massue est suspendue sur nos têtes...... Bon gré, malgré, on crie: Wladislas! Non, camarade, cet incrédule ne régentera pas long-temps la vieille Moscou. Attendez que les Russes se soient remplumés.»

« Mais il me semble que l'affaire est finie, puisque Moscou a prêté serment au roi de Pologne.......»

« Cela vous semble! Mais quel est l'imbécille qui croit tout ce qui lui semble? Il m'a semblé plus d'une fois qu'un petit feu se montroit par là, et pourtant je n'en crois rien.

« Un petit feu! Où le vois-tu?» s'écria Alexis.

« Et le voici, regarde, cela ressemble à une chandelle allumée.»

Laissons nos trois voyageurs, l'un à pied, les deux autres à cheval, arriver sur une petite élévation à l'abri des inondations printannières du Wolga. Quelques huttes misérables, bâties sur le versant de cette colline, entouroient une petite maison, qui ressembloit un peu moins que les autres à une simple chaumière. Ce qui la distinguoit surtout, c'étoit une croisée peinte en rouge, dont les fenêtres, au lieu

de vîtres (luxe inconnu alors), étoient garnies de morceaux de toile huilée. Le bruit, les voix confuses, qu'on entendoit au-dedans indiquoient que c'étoit une auberge. L'intérieur d'une semblable habitation n'a pas changé depuis ce temps; elle n'offroit aucune espèce de *confort*. Voici quelle en étoit la rustique architecture : une cour ouverte entourée d'écuries; dans la maison, une seule chambre, dont un grand poële étoit l'ornement principal; pour meubles une énorme table carrée avec des bancs de bois autour; l'angle où ces squelettes de sopha se rencontroient étoit comme de nos jours la place d'honneur réservée au chef de la famille, ou bien au convive le plus important; au-dessus de ce coin étoient des images représentant des Saints, peints tout comme avant la renaissance des arts et couverts de dorures. Un faisceau d'éclats de bois résineux réunis dans une fourche de fer (idée primitive des candelabres élégans de Pompéïa), et une lampe toujours allumée devant l'image, étoient les seules lumières de la pièce. Deux siècles n'ont apporté aucun changement dans cet ameublement primitif, sauf quelques mauvaises gravures et quelquefois une cheminée adaptée au poële, pour donner issue à la fumée qui tenoit jadis compagnie aux voyageurs. Le luxe des chaises, des cuillers de métal n'y a pas encore pénétré.

L'assemblée des convives étoit nombreuse, ils trouvoient à peine de la place pour se ranger autour de la table; le mauvais temps avoit amené tous les passans sous l'humble toit, et il étoit difficile de comprendre comment ils trouveroient tous à se coucher. La conversation étoit très-animée, on parloit politique. Les Russes se plaignoient amèrement

du serment qu'on leur avoit fait prêter à un Prince étranger, qui, disoit-on, mangeoit gras les mercredis, et ne faisoit pas de sieste après son dîné; des fables ridicules circuloient sur Marina (la femme du faux Dmitri); elle s'étoit précipitée du haut d'une fenêtre du Kremlin, et l'on prétendoit qu'elle s'étoit métamorphosée en pie avant de prendre cette résolution, et qu'elle appartenoit sûrement à la race des sorcières puisqu'elle venoit de Kieff, patrie de toutes ses pareilles. Kirscha, voyant que la chambre ne désemplissoit pas, s'empara de la conversation et assura tous les convives qu'il avoit vu tout dernièrement, et Marina et le brigand de Pouchine, qu'elle appeloit son mari. L'attention redoubla; il ajouta que ce second faux Dmitri erroit dans les environs, qu'il l'avoit même aperçu dans un coin sombre de l'auberge. A ces mots, l'effroi, la consternation, devinrent générales; tous les regards se portèrent vers la fenêtre pour voir le temps qu'il faisoit; un riche marchand qui voyageoit avec des nouveautés surannées qu'il colportoit dans les provinces (chose encore usitée de nos jours), et un petit espion employé par la justice polonaise, se montrèrent les plus empressés de faire leurs paquets; d'autres suivirent leur exemple, et au bout d'un quart-d'heure nos trois avanturiers demeurèrent seuls. Alexis consterné, comme les autres, demanda à Kirscha des détails sur ce brigand, dont le seul nom avoit dispersé tout le monde. Kirscha le rassura et lui répondit :

« Ne vois-tu pas comme nous sommes à notre aise? » La ruse plut assez à Alexis : George s'étoit endormi aussitôt arrivé, et un calme parfait régna dans cette chambre qui, quelques minutes au-

paravant, offroit tant d'agitation : Alexis et le kosaque étendus sur des bans se mirent à causer.

« Dis-moi un peu, » demanda Kirscha, « ton maître a sûrement quelque fardeau sur le cœur. Une tristesse aussi profonde n'est pas de son âge. »

« Oui, camarade, il a du chagrin. »

« Bon? ce sera quelque jeune beauté? »

« Voilà le mal. Vois-tu?.........»

Alexis baissa la voix, et s'approchant de l'oreille de Kirscha se mit à lui faire un long récit. Kirscha l'ayant écouté répondit paisiblement :

« Ah ! mon cher, c'est bien dommage que ton maître ne soit pas un kosaque zaporogue. Dans nos chaumières, il n'y a pas d'exemple qu'on dépérisse pour un pareil motif; nous y vivons comme des frères et nous passons fort bien de sœurs. Ces femmes amènent des maux partout. Bonsoir, camarade! »

Un mot sur les Zaporogues également connus sous le nom de Haidamaks. Les Kosaques du Dnèpre se divisoient en deux peuples, ceux de l'Ukraine et ceux qu'on nommoit Zaporogues. Ces derniers habitoient entre le Bog et le Dnèpre. La navigation du Borystène est interrompue par treize cataractes, appelées en russe *porogues*, d'où est dérivé leur nom qui veut dire *au-delà des chutes*. Très-peu d'entr'eux étoient mariés, et ils étoient pris dans toutes les classes de la société. Les Kosaques mariés avoient, à quelque distance de leurs camps, des maisons séparées où vivoient leurs femmes et leurs enfans; mais dans le lieu même où ils se rassembloient, la présence d'une femme étoit prohibée. Une sévère discipline étoit observée; le plus grand crime étoit le meurtre prémédité d'un camarade. On enterroit le coupable tout vi-

vant avec celui qu'il avoit tué. Il obtenoit rarement sa grâce; une bravoure remarquable, ou l'affection de tous les Kosaques étant les seuls motifs qui pussent faire absoudre l'assassin. Les voleurs aussi étoient rigoureusement punis; mais ce n'étoit que celui qui avoit volé son camarade qu'on regardoit comme tel. Dans ce cas on lioit le coupable à un poteau, sur la place publique, et pendant trois jours, et souvent pour plus long-temps, il souffroit les insultes des passans. En cas de récidive, après cette exposition au carcan, il étoit pendu.

Transportons-nous actuellement dans l'intérieur de l'appartement d'Anastasie, la fille du Boïar Schalonskoy, et l'héroïne du roman. Le corps de logis qu'elle occupoit n'étoit composé que de deux chambres; la première n'avoit aucune tapisserie, elle étoit entourée de banquettes sur lesquelles étoient assises des jeunes filles qui filoient. Le calme profond qui régnoit dans cette pièce n'étoit interrompu que par le bruit des fuseaux qui tomboient à terre. La seconde pièce étoit tendue de drap rouge; dans l'angle à droite étoit placé un *kiota*, c'est-à-dire, un immense cadre, partagé en nombreux compartimens, dont chacun présentoit une image de Saint, peinte de couleurs brillantes, et chargée de lourdes dorures avec de riches pierreries; quelques coffres énormes, recouverts de fer-blanc, et contenant les parures et le trousseau de la jeune fiancée, occupoient tout le côté gauche de la pièce. Entre deux fenêtres étoit pendu un miroir dans une cache sculptée avec richesse; un essuie-mains brodé en or et en soie, y étoit attaché.

« En face de la porte étoit un grand lit, avec un rideau et une

couverture de Damas; tout autour étoient assises sur de petits bancs *Vlassievna*(1), la nourice d'Anastasie et quelques jeunes filles privilégiées. Les unes enfiloient des perles d'Orient, et d'autres moins précieuses, pêchées dans les mers de Bermude; d'autres jeunes filles brodoient au métier avec des soies de mille couleurs. Sur leurs joues roses brilloient la jeunesse et la santé; mais la gaîté n'animoit pas leurs yeux sereins. Elles essuyoient leurs larmes à la dérobée et regardoient d'un air triste leur jeune maîtresse qui, appuyée sur son oreiller, étoit plongée dans une profonde méditation. La rose parfumée, l'ornement de nos jardins, lors même qu'elle se fane, est plus belle encore que les fleurs des champs, alors qu'elles sont pleines de vie. Ainsi, malgré l'épuisement causé par une longue maladie, la fille du Boïar sembloit plus belle que toutes celles qui l'entouroient. Par momens, un triste sourire venoit effleurer ses lèvres pâlissantes, et rappeler cette charmante comparaison d'un de nos poètes : «Le sourire de la douleur est semblable aux fleurs jetées sur une tombe.» Les perles qui brilloient sur ses manches, et son voile blanc comme la neige, n'égaloient pas la blancheur de son visage décoloré sur lequel étoient empreintes les traces d'une souffrance de l'âme, longue et continue. Il sembloit que dans ses yeux éteints et immobiles on pouvoit compter toutes les nuits passées dans les angoisses d'une douleur amère, qui ne sauroit être comprise que par ceux qui ont souffert sans avoir jamais rencontré de sympathie. Son riche habit de brocard, étoit jeté négligemment sur un *sarafane* de moire légère; sur le front un large galon d'or avec une frange de perles, deux grandes boucles d'oreilles en émeraudes, des bracelets de pierres précieuses composoient sa brillante parure, mais cette parure offroit un contraste frappant avec la tristesse profonde qui se peignoit sur tous ses traits.»

Pour distraire la tristesse d'Anastasie, un aveugle, assis dans un coin de l'appartement raconte d'abord des récits d'amour malheureux, puis des exploits chevale-

(1) Fille de Blaise.

resques. Vlassievna, peu satisfaite de ces contes qui lui semblent venir mal à propos, s'offre dans son zèle à appeler le *bouffon* de la maison, et propose de lui adjoindre au besoin, la folle, ajoutant que, s'ils venoient à manquer de sujets de conversation, ils en créeroient bien vîte un nouveau en se battant. Nouveau refus. Alors Vlassievna se met à parler de la grande nouvelle; l'arrivée du *Paun* Gonsiévski, le fiancé d'Anastasie, attendu ce jour-là même chez le Boïar Schalonsky. Elle énumère ses nombreuses qualités : la prodigalité y tenoit la première place, car il avoit donné force bijoux, brocards et étoffes précieuses. En vain sa jeune maîtresse lui faisoit entendre par ses larmes et son silence le peu de penchant qu'elle éprouvoit pour celui dont les louanges étoient si pompeusement chantées. Se marier de son plein gré, suivant son propre choix, est une idée qui, au seizième siècle, en Russie, n'avoit pénétré dans aucune classe de la société. Le mariage étoit un pacte entre deux familles, et nullement le résultat d'un choix personnel. La belle, confinée dans son sanctuaire où ses plus proches parens pénétroient seuls, étoit étrangère au monde et l'on croyoit qu'elle devoit l'être à ses passions. Malheureusement pour Anastasie, elle avoit franchi le seuil de sa demeure, et elle y étoit rentrée avec un cœur brisé, qui s'étoit ouvert à des sentimens que jamais elle n'avoit entendu nommer. Les pères étoient alors tels que nous ne les voyons guère de nos jours que dans les comédies : farouches, inexorables, les maîtres et non les amis de leurs enfans. Il étoit encore inconnu, ce charme qui existe dans une intimité à nulle autre comparable, où la vie

porte ses affections sur un être dont la sensibilité se confie à celui qui lui donna le jour, où l'expérience de l'une tempère la fougue de l'autre. Alors la distance des années n'est plus une raison d'éloignement, mais une simple différence, presqu'effacée par une tendresse que le père d'Anastasie gardoit cachée au fond de son cœur. On voit qu'avec cette retraite imposée par une autorité impérieuse, la vie d'une femme étoit un cercle rétréci d'occupations sans but, sans intérêt. Eloignée de la vie active, que pouvoit-elle faire dans une solitude où elle n'avoit pour société que des subalternes, pour distraction que des pierreries? Quelle différence avec des pays, peu éloignés même de la Moscovie, où, dans les mêmes temps, on entendoit retentir sur les champs de batailles, de la bouche des héros : Dieu et ma belle! Tout pour lui et pour elle! Où, après des années d'absence, de combats, de dangers, un chevalier s'agenouilloit devant la tourelle de laquelle il avoit entendu un si touchant adieu! Portant les couleurs de sa maîtresse, il invoquoit un regard pour prix de tant de valeur; il lui disoit que son image avoit présidé à ses victoires, et qu'après tant d'épreuves, il se croyoit enfin digne de sa main. Qu'il étoit donc puissant ce charme d'une femme qui pouvoit commander de si grandes choses, et comment ne plaindrions-nous pas celles qui se trouvoient exclues d'une semblable souveraineté sur les braves? Ces beaux temps d'honneur et d'amour n'étoient pas venus pour la Russie. Les lecteurs du roman de Mr. Zagoskine verront comment Anastasie fut pourtant aimée, comment Kirscha vint soulager son cœur, comment elle revit son bien-aimé et quelles vicis-

situdes retardèrent leur union. Loin de nous l'intention de révéler ces mystères !

Si l'on nous accuse d'avoir esquissé trop légèrement le dessin d'une production que nous avons annoncée comme méritant une attention toute particulière, nous répondrons que nous avons voulu marcher avec le siècle. Les détails longs, minutieux, circonstanciés, sont passés de mode. Les tableaux de genre, que nos pères auroient appelés des ébauches, ont remplacé ces tableaux flammands, où l'on pouvoit compter à son aise les plumes d'un canard, les mailles d'un bas, les rides d'un front et même observer la date d'une barbe mal rasée. Nous nous sommes donc contentés d'offrir une esquisse très-légère, vaporeuse ; nous n'avons écarté que le coin d'un voile jeté sur un sujet qui mérite d'être approfondi. Tous les genres de lecteurs y trouveront de quoi se plaire ; à ceux qui cherchent dans les romans des aventures de théâtre, nous recommandons une nôce de village, la sorcellerie du Kosaque, ses prouesses sur un cheval indomptable, etc. : d'autres veulent de tendres sentimens, de vives émotions ; à ceux-ci nous offrons les rêveries de George, et les larmes d'Anastasie ; d'autres veulent de l'histoire, c'est tout exprès pour eux qu'est préparée une scène et même un discours du grand Pojarsky, homme historique assurément, puisque son monument s'élève sur la grande place de Moscou. Pour en revenir au *bon vieux temps*, on conviendra que le progrès des lumières amène du moins avec lui le grand avantage de permettre aux jeunes filles qui marcheroient sur les traces d'Anastasie, de faire connoître leurs tendres

sentimens par des épitres; et l'on verra que, pendant toute la durée de ses peines, il n'est pas question, dans tout l'ouvrage, d'une seule lettre, ni du plus petit billet doux. De nos jours, les talens épistolaires sont beaucoup plus communs, et la hardiesse des écrivains s'est accrue dans la même proportion, puisque cette esquisse insuffisante ose se montrer aux yeux du public.

*Ora non piu : ritorni un' altra volta*
*Chi volontier la bella istoria ascolta.*

(Ariosto).



## GÉOGRAPHIE.

PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE; par F. DE ROUGEMONT. *Neuchatel* 1831.

---

Les bons livres élémentaires sont si rares, on en compte un si petit nombre au milieu de tant de compilations et d'abrégés qui ne font pas avancer la science d'un seul pas, qu'on ne sauroit trop tôt se hâter de les faire connoître et qu'un journal littéraire remplit une de ses fonctions les plus utiles en les recommandant à l'attention générale. C'est donc avec plaisir que nous nous chargeons d'annoncer cet excellent manuel où la géographie est placée sur ses véritables bases, où elle se montre enfin sous la

forme rigoureuse d'une véritable science et offre néanmoins à l'esprit un attrait dont nos élémens vulgaires ne donnent aucune idée.

Qu'est-ce qu'on appelle ordinairement géographie? Qu'est-ce qu'on enseigne sous ce nom dans les colléges et dans les ouvrages élémentaires? A l'exception des premières grandes divisions du globe en continens et en océans, qui même sont imparfaitement caractérisées, de quelques maïgres notions sur le cours des fleuves et des chaînes de montagnes, qui ne sont rapportées à rien et auxquelles rien ne se rapporte, ce n'est point l'étude intéressante de la surface de la terre, de ses phénomènes généraux et particuliers, de ses dimensions, de ses proportions, mais celle des conventions arbitraires et variables qu'a introduites la politique. L'élève en géographie apprend par cœur d'ennuyeuses divisions en provinces, en départemens, mais, après s'être fatigué la mémoire de ces détails, il n'a pas les premières notions élémentaires sur la surface de la terre considérée comme un corps naturel. Il sait les noms des provinces de la Chine et la population de Pékin, mais il ignore la véritable nature du canton qu'il habite et ses rapports physiques avec le reste du globe: une telle géographie n'est pas une science, un système d'observations et un enchaînement d'idées, mais une stérile nomenclature de faits isolés de leur relation naturelle, de ce qui en fait tout l'intérêt et toute l'utilité; les classifications politiques, les modifications que l'homme a fait subir à sa terrestre demeure ne viennent, lorsqu'on suit un ordre naturel, qu'après les divisions bien plus importantes et bien au-

trement durables que traça la nature, et les arrangemens passagers de la diplomatie sont subordonnés aux imposans phénomènes que la terre présente à l'observation de l'homme, aux traces partout visibles de forces bien plus puissantes que les armées des rois et les révolutions des empires. Pourquoi donc placer les premiers dans l'enseignement de la géographie des faits, des conventions qu'un congrès ou une armée va bientôt anéantir, et qui d'ailleurs se rattachent à l'histoire, dont on ne devroit pas les séparer? Pourquoi ne pas faire étudier avant tout à la jeunesse les faits naturels qui font la base de la science, et dont l'observation, la comparaison, les lois générales constituent la véritable connoissance de la terre?

C'est cette géographie qu'on trouvera dans l'ouvrage de Mr. de Rougemont. Il a su présenter sous une forme élémentaire et mettre à la portée de l'enseignement scolastique les observations et les études profondes qui ont changé depuis un demi-siècle cette branche des connoissances humaines, dont les résultats sont devenus familiers et populaires en Allemagne, et dont le savant géographe C. Ritter présente l'histoire dans la préface de son admirable ouvrage. Ici, la figure et les rapports des continens, leur caractère, les formes élémentaires de plateau, de système de montagnes, de bas pays, de pays de gradins, dominent tous les faits de détail, et la géographie devient le brillant panorama du globe terrestre. Laissons l'auteur tracer lui-même les idées mères de son livre, qui sont celles de la science; il nous seroit difficile de les caractériser aussi bien qu'il le fait dans sa préface.

« Une science est un certain ensemble de faits ramenés à un principe unique, ou une idée unique se manifestant par tout un monde de faits.»

« La géographie, qui est une science, a pour base l'idée de la terre ou son essence, son individualité qui se révèle surtout par les divers phénomènes de sa surface. »

« Le géographe doit, avant tout, apporter à ses études un esprit éclairé par les lumières d'une haute philosophie, et être pénétré de la pensée qu'il existe dans la création entière un plan qu'il est donné à l'homme de découvrir. Il sait que la terre, unie par des liens intimes aux autres membres du système solaire, est vivifiée par le Dieu qui l'a créée, qu'elle manifeste dans toutes ses parties la présence de la Sagesse infinie, et qu'elle possède des forces invisibles, d'autant plus influentes et actives qu'elles sont immatérielles. »

« Le premier objet de ses recherches, ce sont les continens, leurs rapports réciproques, et leur individualité, qu'on doit retrouver dans les plus petites vallées comme dans les formes fondamentales ; et il assigne à chaque partie de la surface terrestre son caractère distinctif et sa place dans l'ensemble. »

« Puis il passe à l'étude de l'eau, de l'air et du feu, de ces élémens fluides dont les mouvemens irréguliers semblent au premier abord n'être assujettis à aucune loi. »

« Les trois règnes de la nature sont le troisième point de vue sous lequel il étudie la science. Les minéraux, les végétaux, les animaux se divisent à ses yeux en un petit

nombre de grandes masses, et lui apparoissent comme les représentans des diverses parties de la surface terrestre. »

« Il termine ses travaux par l'homme sans qui la terre seroit une œuvre incomplète et énigmatique, et qui est le miroir vivant dans lequel la nature entière vient se réfléchir moins obscure et plus compréhensible. Il oppose la nature à l'homme, les tient en face, les compare et force l'un à expliquer les mystères de l'autre. »

« Tous ces travaux achevés, il s'élève à la vue de l'ensemble et essaie de ramener à l'unité la multiplicité infinie des phénomènes terrestres ; le hasard fait place à la loi, l'isolement à l'enchaînement universel et les discordances à l'harmonie. »

« Mais tous les géographes reconnoîtront-ils à ces traits la science dont ils s'occupent ? Il en est plusieurs, il en est un grand nombre qui ne cherchent dans l'étude de la terre que des faits isolés et non des idées et des lois. Ce manque d'esprit philosophique est surtout sensible dans les ouvrages élémentaires qui n'offrent le plus souvent qu'une longue nomenclature de faits isolés et vides de sens, et il n'est qu'une voix en France sur le peu d'intérêt qu'excite l'enseignement de la géographie. »

« Notre siècle, que l'on pourroit appeler le grand siècle de la régénération, a exercé sur la géographie la même influence que sur les autres branches des connoissances humaines. Des hommes illustres, parmi lesquels Mr. de Humboldt brille au premier rang, ont transformé en un tout bien coordonné un amas informe de faits innombrables, agrandi leur science dont ils ont en même temps

déterminé les limites, et commencé de grandes recherches sur les objets qui n'ont pas encore été étudiés.

« Mon dessein est de représenter la surface de la terre dans sa vérité matérielle et immatérielle, sous sa véritable forme extérieure et avec ses forces invisibles et ses idées divines.

« Mais indiquer un pareil plan, c'est annoncer l'impossibilité de l'exécuter en entier. Les continens et les peuples ont été l'objet principal de mes recherches ; je n'ai donné à la mer, à l'air et au feu qu'une attention secondaire, et j'ai dû laisser de côté la géographie des trois règnes de la nature ; les savans devineront aisément la raison de ces préférences. »

« L'étude de la dimension verticale, ou la connoissance de l'élévation de chaque contrée au-dessus de la mer, a donné le principe d'une grande opposition entre les hauts et les bas pays ; trop négligée par les géographes ordinaires, elle est devenue l'une des bases de la science et forme l'un de ses caractères distinctifs ; elle donne à tous les membres des continens leur signification et leurs rapports mutuels, et aux représentations qu'on se fait de la surface terrestre, la diversité et la précision qui existent dans la réalité. »

« La recherche des forces invisibles de la terre est entièrement étrangère à la géographie de faits. Presque uniquement occupé d'études historiques, je me suis attaché de préférence à étudier l'influence de la nature sur les nations et sur l'humanité ; et l'idée d'une grande harmonie entre la terre et le développement de l'humanité est en quelque sorte l'âme de tout cet ouvrage. Mais comme

je ne voulois pas empiéter sur le domaine de l'histoire, j'ai dû fréquemment poser les faits géographiques sans en déduire toutes les conséquences historiques. J'ai d'ailleurs développé la partie ethnographique beaucoup plus qu'on ne le fait ordinairement, et traité plus en détail l'Europe que l'Afrique et l'Océanie, la haute Europe que la basse, l'Italie et la Grèce que le Danemark et la Suède.»

«Mais ce qui distingue essentiellement la géographie véritable, c'est l'étude des lois générales, de ce qu'il y a de divin dans la nature.»

«L'étude des lois générales de la terre ne date que de hier, et la connoissance en est encore très-imparfaite; dans la suite des temps, l'homme verra dans la planète qu'il habite un tout où rien n'est accidentel et isolé; aujourd'hui il n'entrevoit encore qu'une partie de la vérité, et il cherche à se faire illusion sur son ignorance par de nombreuses hypothèses, qui ont même précédé la science et qui se multiplieront jusqu'au moment où la vérité sera solidement établie. Il est facile de laisser de côté les hypothèses et avec elles toute vue d'ensemble; il l'est moins de ne pas être séduit par elles quand on doit exposer des idées systématiques.»

On se tromperoit fort si l'on s'imaginoit que cette haute tendance scientifique imprimée à la géographie, la rend peu propre à entrer dans le plan des études de la jeunesse et à faire partie de l'instruction publique. Au contraire, nous ne craignons pas de le répéter, ces notions, par leur nature fondamentale, par leur vif intérêt, sont destinées à être acquises les premières, et à précéder

les faits de géographie politique et de statistique que l'on confond si mal à propos avec la géographie proprement dite : elles sont faites pour exciter la curiosité des jeunes gens, pour nourrir en eux l'esprit d'observation, pour se graver profondément dans leur mémoire et servir de préparation à l'étude des sciences naturelles, à la lecture de l'histoire et des voyages. Nous ne doutons pas que notre opinion ne soit partagée par tous ceux qui liront avec attention l'ouvrage de Mr. de Rougemont : je ne sais si les habiles en géographie pourront y relever quelques inexactitudes ; il sera permis à un jugement sévère d'y blâmer quelques pensées hasardées ou paradoxales ; mais la critique la plus exigeante devra, si elle est juste, accorder les plus grands éloges à l'art avec lequel il a rendu claires des idées en grande partie nouvelles, surtout dans notre langue, à l'heureuse concision avec laquelle il a su concentrer dans un manuel une foule d'observations d'un haut intérêt, à la vie et à l'imagination qui animent ses descriptions et qui quelquefois rappellent les tableaux de la nature de Mr. de Humboldt.

Dans la première partie de son ouvrage intitulée *Géographie générale*, l'auteur, après avoir jeté un coup-d'œil sur les rapports de la terre avec le système solaire, passe aux observations les plus générales sur sa surface : cette section est elle-même divisée en trois chapitres : de l'air, de la mer, de la terre. On trouve dans ce dernier la distinction des quatre véritables formes de la surface terrestre, distinction dont l'ouvrage entier contient des applications perpétuelles. On ne nous saura peut-être pas mauvais gré de les placer ici.

« La première de ces formes est le *plateau* ou *plaine élevée*, placée à plus de 400 ou 600 pieds au-dessus de la mer, et que des montagnes supportent et entourent. C'est une partie plus ou moins considérable de la surface terrestre, dont la masse entière (et non pas seulement quelques sommités) a été soulevée à une certaine hauteur. On trouve quelques plateaux, mais en petit nombre, dont la surface est couverte de montagnes. Les plateaux se divisent en deux classes : les *plateaux centraux* ou *principaux* qui servent de centre aux continens, comme la haute Afrique, la haute Asie et l'Iran, et le plateau central de l'Amérique du nord, ou qui forment des membres d'un continent comme les plateaux de l'Atlas et de Barca, l'Arabie, le Décan, l'Arménie et l'Asie mineure, l'Espagne et le plateau de Mattogrosso ; les *plateaux secondaires*, qui sont le produit et la dépendance d'une forme principale ; tantôt ils sont enveloppés par un système de montagnes, comme ceux de Mexico, de Quito, de la Bolivia, l'Arcadie, le Pinde et d'autres dans l'Hémus, la Transylvanie ; tantôt ils sont adossés à un plateau central ou à un système de montagnes, comme l'Abyssinie, la Galitzie, la Bavière, la Lorraine, la Laponie, les pays au pied oriental des Andes, etc. »

« Les plateaux n'atteignent ordinairement pas la moitié de l'élévation des montagnes qui les entourent ; et les plus élevés ne dépassent pas dix mille pieds. Ils ont le plus souvent un climat froid, un sol peu fertile, pas de fleuves et souvent même très-peu d'eau. »

« Plusieurs plateaux principaux s'abaissent par *terrasses* vers les pays qui sont à leur pied ; les terrasses appar-

tiennent tout entières aux plateaux mêmes, dont elles sont les *côtés*, les *revers* ou les *versans*, et sont le plus souvent formées par trois lignes parallèles des montagnes qui supportent la plaine élevée. »

« 2°) Les *bas pays* ou *plaines basses*. Ce sont les plaines qui sont peu élevées au-dessus de la mer, et quelquefois plus basses que son niveau, comme la Hollande, les côtes du Sleswick, etc. L'inclinaison en est ordinairement très-peu considérable, les Llanos n'en ont même aucune; les rivières sont sans vallées profondes, les côtes, basses ou par dunes. Cette forme prédomine dans le continent austral, dans les régions boréales et en Amérique; elle embrasse toute la basse Europe et le bassin de la mer Caspienne, qui est plus bas que l'Océan et qui forme le plus grand enfoncement de la terre, puis le Sahara et les déserts de l'Arabie, les bas pays d'Inde et de Chine, la Valachie, la Lombardie, les Pays-Bas, le Danemark, plusieurs parties de la France et de l'Angleterre, etc. »

« 3°) Les *pays de montagnes* sont le produit de la réunion des deux formes précédentes : le bas pays entre dans le plateau et le coupe en vallées profondes et en monts élevés. Ils se divisent, comme les plateaux, en deux classes. »

« Les pays centraux de montagnes, sous le nom de *systèmes* ou de *massifs de montagnes*, servent de forme fondamentale aux continens et à leurs parties, et forment des touts indépendans plus ou moins compliqués. Tels sont les Alpes et les Cordillères, les Pyrénées, l'Hémus, les Carpathes, les Alpes scandinaves, et les monts d'Écosse, l'Oural et le Caucase, les Apalaches, les Cordil-

lères de Parime, la grande chaîne primitive de l'Océanie, les monts de Madagascar, etc. Il ne faut pas confondre, avec ces systèmes de montagnes, les chaînes qui supportent les plateaux principaux, tels que les montagnes de la Lune, les Kongs, les monts Lupata, l'Atlas, l'Himalaya, le Kentaisse, le Belour, le Soliman, les Ghates, le Taurus, les monts d'Espagne, etc. »

« Les systèmes de montagnes, ainsi que plusieurs plateaux, sont bordés, à une distance plus ou moins grande, de *monts moyens* secondaires, et d'*avant-monts* tertiaires, projettent des bras souvent très-étendus, et forment au loin des groupes isolés. Tels sont en particulier le plateau de la haute Asie et les Alpes. »

« 4°) Les *pays par gradins*, ou *par degrés*, sont les membres intermédiaires entre les plateaux ou les systèmes de montagnes, et les bas pays ou la mer. Ils sont tous traversés par des fleuves dont les chutes font connoître les divers gradins. Cette forme est à peu près inconnue en Océanie, peu prononcée en Amérique, et remplacée en Asie par la terrasse ; elle se présente en Afrique dans sa plus grande simplicité, et en Europe dans son plus riche développement. »

A ces notions préliminaires sur les formes de la surface terrestre succèdent des considérations non moins importantes sur le cours et le système ou bassin des fleuves.

La partie ethnographique de la géographie générale contient un tableau très-bien fait des langues classées par familles. Cette partie est aussi beaucoup trop négligée dans les géographies ordinaires.

Dans la géographie spéciale, ou seconde partie du ma-

nuel, les grandes régions naturelles de l'Ancien Monde, du Nouveau Monde et du Monde Maritime sont rapportées sans cesse aux formes fondamentales de plateau, de bas pays, de système de montagnes, de pays de gradins, qui servent à les définir, et à caractériser jusqu'à leurs moindres subdivisions. Nous citerons pour exemple les premières lignes de la description de l'Afrique.

« Baignée par l'océan Atlantique, l'océan Indien, la mer Rouge et la Méditerranée, l'Afrique forme un tout isolé, qui n'est en contact qu'avec l'Asie, et qui ne tient à elle que par l'isthme sablonneux et étroit de Suez. »

« Elle se compose de sept parties : du haut-plateau et du bas-pays ou Sahara, comme formes fondamentales; de la Sénégambie, de la Nigritie et du système du Nil, pays de gradins par lesquels le haut-plateau s'abaisse vers l'Océan, le Sahara et la Méditerranée; du plateau de l'Atlas et de celui de Barca, membres détachés, et rejetés au-delà du bas pays. »

« L'Afrique est, après la Nouvelle-Hollande, celui des continens dont les terres sont le plus concentrées et le moins en contact avec la mer; elle est un corps sans membres, un tronc sans branches; pas de presqu'îles, de langues de terre, ni de caps saillans; pas de baies profondes, de golfes, ni de méditerranées; contiguité uniforme, et développement très-simple des côtes. L'élément continental y domine en plein. »

« Même uniformité dans la dimension verticale. Les deux formes fondamentales présentent une opposition remarquable par sa simplicité et qui donne à l'Afrique sa variété. Les cinq autres formes, qui sont d'ailleurs les

membres les plus individualisés, offrent une symétrie singulière.»

«Fleuves peu nombreux, d'un volume d'eau peu considérable, et d'un cours borné. Lits à peine creusés, vallées sans largeur ni profondeur. Grand nombre de cataractes. Très-peu d'affluens. Multitude de torrens et de lacs se perdant dans les sables, ou temporaires. Barres devant les embouchures. Le Niger se perdant dans l'intérieur du Continent. Le Nil se jetant dans une mer méditerranée; parallélisme du Sénégal, de la Gambie et du Rio-Grande; du Zaïre et du Zambèse.»

«Le type africain domine d'un bout du continent à l'autre, et se retrouve dans la configuration de la surface, dans la plante et l'animal, dans l'homme, la famille et l'Etat. L'espèce disparoît devant le genre, l'individu, devant l'espèce; et rien ne s'est encore assez détaché de la masse uniforme pour avoir acquis une indépendance complète.»

«Cependant, malgré cette uniformité générale, ses diversités en petit nombre sont très-caractérisées; les formes en sont saillantes, les traits fortement prononcés. Les plateaux, les pays de gradins, les plaines basses d'Afrique ne se mêlent pas les unes dans les autres, et s'offrent à nous dans leur plus grande simplicité, et dans tous leurs contrastes.»

Pour montrer comment Mr. de Rougemont sait descendre de ces généralités à des descriptions plus spéciales, nous citerons ici celle du désert de Sahara.

«Entre l'Océan, les pays du Nil, le Bilédulgérid, Barca, le Soudan et la Sénégambie, s'étend, sous les rayons perpendiculaires du soleil, une plaine sans eau et sans

végétation, dont la surface est égale à la moitié de l'Europe, l'océan de sable de la terre, qui a son atmosphère, ses flots et ses tempêtes de sable, et qui s'agrandit continuellement vers les quatre points du monde; il recouvre les temples d'Egypte, repousse vers le sud le Sénégal et le Niger, engloutit les fleuves de l'Atlas en les détournant vers l'est, et s'étend très au loin sous les flots de la mer sans profondeur. Les Oasis sont les îles de cet océan; riches en sources, en pâturages et en dattiers, ils déterminent les routes du commerce, qui est le seul principe de vie de l'Afrique septentrionale, et voient chaque année les mêmes peuples s'arrêter aux mêmes stations et transporter les mêmes marchandises. Le chameau est le vaisseau du désert; les guides en sont les pilotes et se nomment les sages et les savans; leur boussole, ce sont les oiseaux, les vents et les étoiles; le désert est moins inabordable que le haut-plateau, et les Etats Barbaresques sont moins étrangers au Soudan qu'à l'Europe. »

Il étoit naturel que l'Europe fût traitée avec plus de développemens que le reste : ces développemens sont pleins d'intérêt. Les caractères généraux, placés en tête de la description de cette partie du monde, présentent des rapprochemens aussi justes qu'ingénieux entre sa constitution physique et les progrès de la civilisation et de l'humanité chez les peuples qui l'habitent. Elle est divisée, d'après la dimension verticale, en haute Europe, basse Europe, et presqu'îles, sous le nom d'Europe méridionale et d'Europe septentrionale.

Nous ne devons pas oublier de remarquer que l'auteur a combiné avec la géographie et l'ethnographie, les faits les

plus essentiels de la géographie politique, et qu'il en sait faire le tableau avec non moins de talent et de concision : nous ne pouvons résister à la tentation d'en donner ici pour preuve sa description de la Prusse.

« La Prusse est la moins peuplée, la moins étendue et la plus pauvre des cinq grandes puissances du système européen, parmi lesquelles elle occupe une place nécessaire ; mais elle n'en est pas la plus foible ; le patriotisme de ses sujets et son économie pleine de noblesse la mettent en état d'entretenir une armée permanente, très-considérable, qui double sa force naturelle. »

« Les Prussiens, unissant un esprit pratique et positif à l'esprit essentiellement théorique des peuples allemands, se distinguent entr'eux tous par leur énergie, leur activité, leur esprit militaire et leur patriotisme. »

« L'Etat protestant par excellence, le représentant de l'Eglise réformée, et son protecteur en Europe et hors de l'Europe. Réunion récente des Luthériens et des Calvinistes. Les deux cinquièmes de la population, catholiques. Eglise soumise à l'Etat, et jouissant de la plus grande liberté. Droits égaux des Réformés, des Catholiques et des Juifs. »

« Le pays où l'instruction est surveillée avec le plus de soin. En 1816, il y avoit 18,986 écoles élémentaires, et dès lors le nombre en a été très-augmenté ; les provinces de Posen, du Bas-Rhin et de Westphalie se ressentent encore de la négligence des Polonais et des Français, leurs anciens maîtres. Aujourd'hui, 28 écoles normales, 110 gymnases et lycées, et six universités. »

« Patrie de la philosophie allemande, centre actuel des sciences en Allemagne ; beaux arts cultivés avec gloire. »

« Etat militaire et peuple de soldats. Spectacle unique d'une nation militaire aussi célèbre par ses savans et ses artistes que par ses exploits. »

« Classe de paysans affranchie et prenant lentement sa place dans l'organisme de l'Etat; classe industrielle très-développée et prenant part à la vie politique; arts et métiers délivrés de toute entrave. Noblesse sans privilèges. »

« Etat nouveau et déjà régénéré; non encore achevé. Monarchie absolue. »

« Municipalités et Etats provinciaux, établis pour servir de base à une constitution représentative. Administration excellente. Grande liberté civile. »

Ainsi l'enseignement de la géographie est complet dans cet ouvrage, et malgré tout ce qu'il y a de neuf et d'original, il ne lui manque rien pour être employé dans l'étude régulière et classique de cette science.

Puisse-t-il obtenir un succès proportionné à son mérite et bannir de nos écoles ces arides abrégés où l'élève ne puise que des notions isolées et stériles, où il est rebuté par l'insipidité d'une étude dépouillée de tout ce qui en fait l'intérêt et la vie !

C.....z.



## MÉLANGES.

1) *Lettre sur une découverte de médailles romaines aux environs de Genève.* — Voici la note que vous m'avez demandée sur les médailles que j'ai reçues d'Annemasse (1).

(1) A deux lieues est de Genève, sur la route de Bonneville.

On a trouvé, il y a environ six semaines, une monnaie d'argent de la ville de Bologne, du treizième siècle, de la plus singulière conservation; on m'apporta en même temps une médaille de Faustine jeune, moyen bronze, parfaitement conservée.

Hier j'en ai reçu une douzaine environ, qui venoient d'être trouvées, toutes en bronze, dont les époques renferment un espace de temps singulièrement étendu. Ce sont de moyens et petits bronzes assez frustes, d'Auguste, d'Auguste et Agrippa, de la colonie de Nîmes, de Vespasien, Domitien, Trajan, Faustine jeune, Gallien, Constantin-le-Grand et Constance II. Il y a une médaille d'Auguste, dont le revers tout-à-fait effacé porte une contre-marque ovale avec les lettres IID. Quelques autres médailles sont tellement effacées que l'on ne retrouve plus rien; mais la forme et le métal indiquent leur date aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Voila tout ce que j'ai reçu, mais j'ai pris des mesures pour obtenir à l'avenir ce que l'on trouveroit de ce côté là. Je n'ai du reste encore aucun renseignement sur le lieu précis où ces médailles ont été trouvées; je sais seulement que c'est à Annemasse ou tout auprès.

*Genève* 3 *Avril* 1831.

J. DU PAN.

2) *Les Shakers de l'Amérique septentrionale.* — On conçoit que dans le moyen âge le désir de sortir d'un monde où régnoit l'injustice et la violence, d'acheter la sûreté personnelle et une sorte de liberté au prix d'un peu de contrainte et de quelques privations, ait déterminé beaucoup d'hommes à rechercher la solitude du cloître, et ait multiplié le nombre des couvens; mais les institutions des Etats-Unis, le caractère des habitans de cette république et le climat du pays, semblent peu faits pour favoriser le développement de l'esprit monastique. Cependant on y a vu sortir du sein même du protestantisme une secte que l'on peut considérer comme un véritable ordre de moines; car l'association des *Shakers*, ou trembleurs, est fondée sur la communauté des biens, sur le célibat et sur la retraite. Beaucoup de voyageurs ont confondu les Shakers avec les Quakers; ces noms ont à la vérité tous les deux la même signifi-

cation, celle de trembleurs; mais elle ne convient réellement qu'aux Shakers qui ont fait de la danse une partie essentielle du culte qu'ils rendent à la Divinité.

Suivant l'opinion générale, la secte des Shakers a été fondée en 1768 par une anglaise, Anna Lee, femme d'un maréchal-ferrant. Ayant été mise en prison pendant quelque temps, comme coupable d'une conduite irrégulière, dès qu'elle fut relâchée, elle résolut de quitter l'Angleterre, et partit en 1774 pour l'Amérique, accompagnée de plusieurs de ses adhérens. Etablie d'abord dans l'état de New-Hampshire, elle parcourut ensuite plusieurs autres états de la Nouvelle-Angleterre en prêchant et en cherchant à propager sa doctrine; elle mourut en 1782.

Les Shakers ayant fait du célibat le dogme fondamental de leur secte, ils ne peuvent se recruter qu'en faisant des prosélytes; aussi y mettent-ils un grand zèle; mais quoique le gouvernement ne les gêne en aucune manière, il est douteux qu'ils parviennent jamais à se multiplier beaucoup. On évalue leur nombre à environ quinze cents individus, répartis entre quatre établissemens, savoir, le nouveau Liban et Wiskaguna dans l'état de New-York, Nancok dans celui de Massachusets, et un quatrième dans l'un des états du sud-ouest. Ces divers établissemens ne consistent pas en un seul grand cloître, mais en plusieurs maisons d'habitations, dont chacune renferme un certain nombre d'hommes et de femmes, qui, sans avoir entr'eux aucun lien de parenté ou d'alliance, forment, pour ainsi dire, des familles artificielles. La réunion des deux sexes sous le même toit, a fait naître des soupçons injurieux sur la moralité des Shakers; cependant les personnes qui ont eu occasion de les voir de près, assurent que leur conduite est irréprochable, et qu'ils sont fidèles à leurs vœux. Mais ce qui frappe les voyageurs qui comparent les Shakers avec les frères Moraves et les Quakers avec lesquels ils ont des rapports de mœurs et d'institutions, c'est que les Shakers, hommes et femmes, portent sur leurs visages pâles et dans leurs yeux hagards l'empreinte de la tristesse et de la mélancolie, tandis que les Quakers et les frères Moraves qui n'ont point renoncé aux douceurs du mariage, sont remarquables par l'expression de sérénité qui règne dans leurs traits, et que leurs

femmes ont souvent de la beauté et toujours de la fraîcheur. L'étage supérieur des maisons des Shakers est séparé par un corridor assez large, en deux quartiers; dans l'un se trouvent les chambres à coucher des hommes; dans l'autre celles des femmes, chacune avec deux lits; au rez-de-chaussée sont la cuisine et le réfectoire commun aux deux sexes. Sans nécessité urgente jamais un homme n'entre dans le quartier des femmes, ni une femme dans celui des hommes. A l'église et à table, à la promenade comme au travail, les sexes sont toujours en vue l'un de l'autre et pourtant toujours séparés. Les femmes font la cuisine et travaillent à la confection de leurs vêtemens; les hommes s'occupent des travaux de l'agriculture, et exercent quelques métiers. Leurs jardins et leurs champs sont cultivés avec soin; leurs maisons construites avec solidité et élégance, sont d'une extrême propreté; bref, tout chez eux porte l'empreinte d'une industrie active et intelligente.

Les femmes sont toutes vêtues de même; leur habit de fête consiste en une robe de soie violette avec une mantille de drap fin, un fichu de batiste, des gants qui vont jusqu'au coude et un grand bonnet de taffetas blanc; le costume des hommes ressemble à celui des Quakers. Dans leurs églises les hommes sont assis en face des femmes. Après un ou plusieurs discours entremêlés de passages de la Bible, les jeunes gens des deux sexes se placent sur deux rangs vis-à-vis les uns des autres, et commencent à danser en s'accompagnant d'un chant qui marque la mesure. D'abord leurs mouvemens sont graves et réguliers; peu à peu ils deviennent plus vifs et plus rapides : bientôt ils dégénèrent en contorsions affreuses; au lieu de chant on n'entend plus que des cris inarticulés, et les danseurs ont l'air d'une troupe d'échappés des petites maisons; enfin ils tombent épuisés de fatigue, et ayant à peine la force de se traîner jusqu'à leurs sièges. Quelquefois cette danse reste dans des bornes raisonnables et conserve un caractère de gravité jusqu'à la fin. Toujours elle fait partie du service du dimanche; les réunions qui ont lieu dans la semaine, sont principalement consacrées à l'explication de la Bible.

Les Shakers partagent les opinions des Quakers et des Mennonites relativement au serment et au service militaire. Ils ont une

espèce de confession auriculaire, et leurs biens sont administrés en commun, à peu près comme chez les frères Moraves.

La secte des Shakers est dirigée par des Anciens qui confessent les simples fidèles, leur imposent des pénitences et leur donnent l'absolution. Ils font intervenir une inspiration surnaturelle dans la plupart de leurs actions. Le *North-American Review* raconte à ce sujet l'anecdote suivante. On demandoit à un jeune Shaker s'il étoit le maître de faire tout ce qui lui plaisoit. « Sans doute, » répondit-il, « je puis faire tout ce que l'esprit m'inspire. » — « Supposons que dans une belle matinée d'hiver tu eusses envie d'aller patiner sur la glace, que ferois-tu ? » — « Je dirois à l'Ancien que l'Esprit m'inspire d'aller sur la glace. » — « L'Ancien te le permettroit-il ? » — « Oui, à moins pourtant que l'Esprit ne lui dît de m'en empêcher. » — « Et si tu persistois à soutenir que tu as eu une inspiration ? » — « Alors l'Ancien me répondroit que mon inspiration est fausse, et que la sienne, qui est la vraie, lui commande de me battre si je ne me mets pas tout de suite à mon ouvrage. (*Morgenblatt*, 1830 décembre, N° 287).

3) *Pensées détachées, extraites des manuscrits de Mlle. A. G.* — Tel se croit sensible qui n'est qu'irritable. La vraie sensibilité fait le bonheur de ceux qui vous entourent, toutes les autres sont équivoques. Il faut se défier de la sensibilité qui porte à exiger des attentions, des soins, des dérangemens. Elle prend sa source dans une mauvaise disposition de corps ou d'esprit.

L'épine de la sensibilité est l'inquiétude; l'épine de la vivacité est l'impatience; l'épine de l'indifférence est l'ennui, c'est la pire de toutes.

Le bonheur consiste à être content de soi, et le plaisir à être content des autres.

Un ami prudent vaut mieux qu'un ami zélé. Celui-ci vous tire d'un mauvais pas, mais le premier vous empêche de le faire.

Je conviens que la cérémonie est ennuyeuse, mais je la préfère au manque d'égards.

Bien des gens aimeroient les bonnes choses, si elles leur étoient présentées d'une manière agréable. La vertu aimable les passion-

neroit, mais ils préfèrent l'amabilité à tout le reste. Ils n'aiment pas ce qu'ils estiment, ils estiment ce qui leur plaît. Ce sont des cœurs très-sensibles doués de beaucoup d'imagination, mais dont le jugement est foible. Ces personnes présentent de grandes variétés.

Je jouis tellement de la société des personnes vertueuses que je serois quelquefois tentée de dire aux gens : « Je vous remercie de tout le bien que je pense de vous. »

Rien n'est au-dessus du charme sans cesse renaissant de faire plaisir aux autres, mais il est des personnes auprès de qui l'on remplit ses devoirs la raison à la main, si je puis m'exprimer ainsi.

On dit que l'esprit nuit au bonheur ; c'est de ces vieilles maximes qui sont bonnes pour consoler ceux qui n'en ont point. Ce n'est pas que je croie que ceux qui manquent d'esprit soient à plaindre ; mais je n'aime pas que l'on déprécie les talens que l'Etre Suprême a départis aux humains. L'indulgence et la gaîté se trouvent certainement chez les gens d'esprit.

Les gens qui ne savent pas rester avec eux-mêmes, me paroissent des mendian qui vont de maison en maison pour demander la charité. On pourroit leur dire comme aux véritables mendians : « En travaillant vous vous tireriez d'affaire. »

La société des parfaits est délicieuse en ce qu'on peut se livrer à toute sa bonté avec eux. Je n'aime point ce qui contraint ce sentiment dans mon cœur.

C'est très-bien d'avoir de l'ordre dans sa maison. Cela contribue à la tranquillité de la vie, mais en parler ne contribue point à l'agrément de la conversation.

Les êtres qui abusent de la complaisance de ceux qui les aiment me paroissent insensibles.

Le plaisir même le plus innocent, lorsqu'il devient un besoin, détruit le charme de l'union domestique.

4) *Paupérisme en Ecosse.*— Des calculs faits, il y a quelques années, en Ecosse, portoient à cinquante-cinq mille le nombre des individus hors d'état de pourvoir à leur subsistance sans les secours de leurs pa-

roisses. Si l'on ajoute à ce nombre dix mille mendians de profession, on verra qu'un quarantième de la population de ce royaume vit de la charité publique. Comme on ne fait pas entrer dans ce nombre les indigens qui reçoivent des secours particuliers, mais sans être aidés de leurs paroisses, cette proportion est plutôt au-dessous de la réalité. Les tables de population dressées, il y a cent vingt ans, portoient à cent mille le nombre des pauvres en Ecosse : il est vrai, qu'on y comprenoit les chaudronniers ambulans et les hordes de Bohémiens. Ces derniers ont maintenant disparu ou à peu près ; on n'en rencontre plus que sur les montagnes de Teviot et dans les parties basses de la Tweed, où ils continuent à mener une vie nomade. Ils fréquentent les foires pour y vendre de la poterie en terre, ou pour y exercer leur ancien métier de chaudronnier. Ces hordes possèdent en commun des chevaux, des chariots et du bétail. Elles dressent leurs tentes dans les champs et toujours à une certaine distance des villages. A la foire de Saint-Boswell dans le Roxburghshire, leur camp temporaire dressé sur la pelouse verte, entouré de leurs chariots où sont suspendus les enseignes de leurs métiers, offre un coup-d'œil pittoresque et tout particulier. Leur penchant au vol est, dit-on, un peu moindre maintenant.

Une autre sorte de pauvres, qu'on ne voit plus de nos jours, est celle de ces individus que l'on traînoit de porte en porte dans des brouettes à bras. Ces mendians, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'imposteurs, avoient acquis une sorte de privilège d'insolence. Ils entroient de force dans les maisons, contraignoient les paysans à leur fournir de la nourriture, à les loger et à les transporter gratuitement d'une ville dans une autre. Quant aux mendians appelés *Robe-bleue*, ils ont été si parfaitement décrits par l'auteur de Waverley, qu'il est inutile d'en rien dire ici. Toutes ces classes d'indigens et beaucoup d'autres encore sont réduites au nombre des neuf dixièmes au moins ; mais il n'en faut pas conclure que la masse des pauvres soit affoiblie dans la même proportion ; seulement ce qui étoit autrefois en évidence est maintenant dissimulé ou supprimé par l'intervention des lois. (*Chamber's Book of Scotland*).

6) *Petit atlas de critique et d'antiquités sacrées.* — On ne sauroit méconnoître l'utilité d'un semblable recueil destiné à mettre sous les yeux des jeunes gens qui s'occupent de ce genre d'études, des monumens, des médailles et des spécimens de manuscrits précieux qu'il ne pourroient voir que d'une manière fugitive dans les bibliothèques publiques, et dont un examen scrupuleux et réitéré peut seul leur donner des idées justes sur les vrais caractères des monumens de l'antiquité, les falsifications ou les fraudes auxquelles ils sont sujets, ainsi que sur les changemens, additions, omissions, etc., qui altèrent si souvent le texte des manuscrits. Nous nous faisons donc un devoir d'annoncer ce petit Atlas, publié par Mr. le Prof. Cellérier, à l'usage de l'auditoire de théologie de Genève; il nous paroît devoir complétement répondre à sa destination. La première livraison que nous avons sous les yeux, se compose de cinq planches et d'une feuille de texte, où l'on en donne l'explication. La I^re^ planche présente les plus anciens alphabets de la Palestine et de la Syrie, en regard de l'hébreu carré et du grec ordinaire. La II^e^, qui porte le titre de *Monumens*, renferme cinq figures, dont la première offre un fragment des inscriptions découvertes par Fourmont à Amyclée, et fournit un exemple remarquable de caractères grecs fort anciens, disposés en *boustrophédon*, c'est-à-dire, qui se lisent alternativement de droite à gauche et de gauche à droite; les figures 2 et 3 donnent des modèles de sicles, monnoies hébraïques, d'époques différentes; la 4^e^, une médaille de cuivre de Vespasien, et la 5^e^, un sicle faux. Les planches III et IV, contiennent des Fac-simile de divers manuscrits du Nouveau-Testament, tels que le code Barrett, le Bœrnerianus, le Cyprius, les codes g et V de Moscou, les codes gothiques palimpsestes de Milan, et deux manuscrits de la bibliothèque de Genève qui portent les N^os^ 19 et 20, et dont le premier, déclaré *optimæ notæ* par le docteur Scholz, est au moins du onzième siècle. Enfin la planche V offre deux spécimens des évangélistaires de Moscou. Les livraisons suivantes auront pour objet la géographie de la Terre-Sainte, les antiquités judaïques et autres monumens qui se rapportent à l'histoire, aux coutumes et aux usages des Hébreux et des premiers chrétiens.



# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE 1er VOL. DE 1831. (LE XLVIe DE LA SÉRIE).

VOYAGES.



VARIÉTÉS.



CONTE.



ROMAN.



MÉLANGES.

